

CARTES

SUR TABLE

— NOUVELLES —

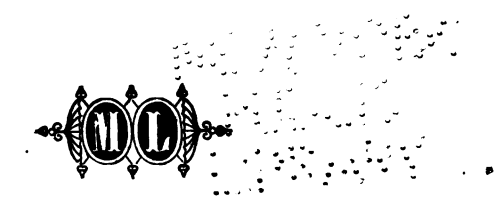
PAR

L. LAURENT-PICHAT

LE SECRET DE POLICHINELLE.

LE BOURGEOIS FANTOME.

LA VILLA DE PIETRO.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1855

LE SECRET

DE

POLICHINELLE

COMMENTAIRES SUR LES LARMES.

> Le portique de la vie, la jeunesse, était tendu de fleurs et illuminé pour lui.
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

C'était hier ou ce sera demain, et la chose se passera encore longtemps ainsi. La scène est à Paris.

La porte cochère d'une maison de la rue Laffitte était tendue de noir. Deux initiales blanches se détachaient sur l'étoffe sombre : J. D. ; à une guirlande rouge, accrochée au drap de tenture, pendait une croix d'honneur. Personne n'a pu concevoir un rapprochement plus philosophique que de placer ce bijou tout humain, qui donne ses plus grandes joies aux plus petites vanités, sur le lange crasseux et noir de la vie éternelle, sur la livrée même de la mort. Et pourtant je crois pouvoir affirmer que le premier qui a songé à faire figurer sa décoration à son enterrement n'est qu'un sot qui a voulu encore une fois faire envie aux passants en se distinguant de la foule. J'en ai vu qui accrochaient des blasons et des devises à ce drap sinistre, qui garde à peine la trace des épingles et des clous. Et tous ces brimborions passent de la tenture au corbil-

fit boire du bon lait; de là celui-ci passa dans une maison de sevrage; puis il entra en pension, puis au collége. Durant des années le père se montra peu; il payait ou faisait payer très-exactement, travaillant et vivant en vrai garçon. Il ne pensait à son fils qu'en songeant à son héritier.

Il arriva tout naturellement que M. Delayen se trouva un jour face à face avec un grand jeune homme qui portait son nom, et qui l'appela Monsieur d'un ton plus froid peut-être que le respect. Le père et le fils vécurent dans la même maison une ou deux années; mais cette cohabitation devint impossible. Un enfant peut difficilement être un camarade pour son père; d'autre part, c'est un témoin gênant pour un joyeux vieillard. Voici comment ils se séparèrent. M. Delayen dit un jour à son fils : « J'habite rue Laffitte; c'est loin de l'Ecole de droit. Cherche-toi un logement par là-bas. Il est bon que la jeunesse apprenne la vie. Sois libre. Je mets à ta disposition cinq cents francs par mois. Ne fais pas trop de sottises et travaille un peu. Quand tu passeras par ici, tu monteras me dire bonjour. Viens dîner deux ou trois fois par semaine. Telles sont mes conditions; si tu les trouves trop dures, si je suis un père trop exigeant, explique-toi. — Vous êtes excellent, mon père ! » répondit Maurice avec calme et réserve, comme il aurait dit : « Vous ne m'aimez pas ! »

Nous aurons à revenir sur la vie du fils. Quant à celle du père, une fois affranchie, elle fut parfaitement heureuse. Il mit ses affaires en ordre et reprit son existence méthodiquement joyeuse. On rencontre sur les boulevards de ces sages modernes qui sont toujours prêts. Le coffre-fort est muni de tous les titres de leur fortune et de toutes les instructions nécessaires; un homme de confiance sait le secret de la boîte précieuse. Il y a quelque part des héritiers, pauvres ou riches, qui attendent; et notre philosophe dîne, joue et dort bien. Il mange et boit avec

l'aplomb d'un homme qui est payé de ses peines et qui jouit d'un paradis anticipé. Il a travaillé, c'est-à-dire qu'il a fait une grosse fortune. Son rôle est joué, et, s'il lui arrive de penser à Dieu dans les extases de ses digestions, il s'étale sans doute devant son Créateur, les doigts dans les entournures de son gilet, la bedaine en avant, la face rubiconde, le kaléïdoscope des passants devant lui, ravi, béni, récompensé, adressant à la Providence des actions de grâces d'avoir créé un monde si bien à sa portée. Je ne sais pas où est le Bossuet qui prouvera à ces égoïstes que leurs béatitudes vulgaires seront effroyablement punies, s'il y a une justice.

M. Delayen n'avait plus de souhaits à adresser au ciel. Pour quelques fournitures faites au gouvernement et dans lesquelles il réalisa d'énormes bénéfices, il demanda accessoirement la croix d'honneur. Il reçut cette faveur avec émotion, comme s'il l'eût méritée. Les illusions de certains imbéciles dépassent celles qui hantent les mansardes les plus intelligentes.

On vint un matin annoncer au jeune Maurice que son père était mort. Maurice accourut. Il ne restait rien à faire. On trouva des ordres pour les funérailles : l'argent préparé ; l'heure indiquée. On n'eut qu'à obéir. Un notaire très-respectueux, obséquieux avec gravité, aida le fils à ouvrir les papiers de son père.

Jamais M. Delayen n'avait dit à son héritier de quelle importance devait être l'héritage. Maurice devinait bien qu'il serait riche ; mais cette fortune si bien établie, si facile à gérer, si considérable, le surprit et l'étourdit un moment. Le notaire lui donna les détails dont il fallait accompagner les titres et pièces du testament. Officiellement, M. Delayen, dans la bouche de l'homme d'affaires, n'était plus que : « le défunt ; » désignation qui alternait avec celle-ci : « Votre pauvre père. » Chaque fois que le notaire prononçait ces mots, une certaine onction grave

humectait sa voix, et Maurice, sans douleur, se mettait à verser quelques larmes.

Cette vie est pleine de comédies : seulement nous jouons nos rôles sans nous en douter. Ainsi, dans cette circonstance, les deux hommes qui sont en présence n'ont pas besoin de mentir. Maurice est un cœur loyal et simple. Quant au notaire, je le suppose assez au courant des rapports de M. Delayen et de son fils pour n'être pas obligé de se mettre à l'unisson d'une douleur douteuse. La force de l'habitude les pousse cependant ; ils obéissent aux convenances. La voix de l'un s'altère et les yeux de l'autre se mouillent, par la même raison qui fait que le premier rira demain à la signature d'un contrat, et que le second sera soulagé de tout son chagrin quand il aura mis un crêpe à son chapeau. Il ne devra plus rien à personne. Il pourra rire, s'amuser ; sa douleur sera bien cousue et exposée un an sur sa tête. Dans les premiers temps même, ceux qui le rencontreront croiront devoir paraître plus affligés que lui. Les amis sont forcés de se composer un visage, quelquefois trop triste. Lui, ne s'occupe de rien ; il a son crêpe.

Maurice avait vingt-cinq ans. Quand les détails d'affaires furent traités et qu'il se vit seul dans cet appartement abandonné par un pauvre vieillard qui lui laissait à lui, enfant, la plus grande marque d'affection qu'on puisse laisser en ce monde, au dire de bien des gens, le plus puissant instrument qu'on puisse mettre aux mains d'un homme, au dire des ambitieux, une immense fortune, en un mot, il se sentit plus fort, plus solidement établi sur cette terre. Tout trésor a son œuvre à faire. L'argent donne le pain et la vie, mais les millions ont une puissance dont ils doivent compte.

Celui-ci fait un tas d'or ; élève patiemment un monceau qu'il cache dans un coffre, dans une banque ; qu'il entasse en moellons dans les rues, en gerbes dans les champs.

Un héritier arrive, et jette au vent or, pierres et javelles. L'enfant prodigue est un symbole : Dieu disperse par ses mains des choses vaines.

Cela, c'est la loi ancienne. Aujourd'hui la matière n'est plus maudite. L'argent que les hasards de la mort jettent aux jeunes et aux intelligents, peut rendre autant de services que la pensée et la force matérielle.

M. Delayen ne voulut laisser aucun ennui après lui. De sa main il avait dressé la liste des personnes qu'il désirait inviter à son enterrement. Dans la soirée les lettres furent envoyées.

Le jour arriva, et quand Maurice, qui était retourné chez lui passer la nuit, revint, il comprit, à la soumission de tous ceux qui s'adressèrent à lui, que dès à présent il devenait le maître. La plupart des personnes qui allaient assister à l'enterrement étaient inconnues au jeune homme. Isolé au milieu d'une pareille cérémonie, il songea à amener un ami avec lui. Triste et ridicule corvée quand il n'y a pas de douleur réelle à calmer et qu'on doit faire semblant de consoler ; c'est accompagner le soir, dans un bois sans danger, un homme qui n'a pas peur et qu'il faut feindre de protéger.

Arsène Pellegrin, possesseur d'un maigre patrimoine, étudiait la médecine ; pour obéir à son père, il avait embrassé une carrière presque héréditaire. A proprement parler, son goût ne le poussait vers aucun travail. Sceptique, fainéant, il estimait que l'argent est tout en ce monde, et qu'aucun moyen conduisant à la fortune ne devait sembler mauvais. La richesse représentait à ses yeux la suprême excuse et la consécration de la paresse. La rêverie inutile se perdant dans les bouffées du tabac, l'état oriental d'un cerveau engourdi par la fumée, d'un corps enfoui dans des coussins abondants, telle était l'activité à laquelle aspirait son être. Toutefois, forçat consciencieux, il ramait patiemment sur les galères

de la vie. Il travaillait pour passer le temps, comme d'autres jouent aux échecs pour tuer l'oisiveté. Raillant ce qu'il savait, doutant de ce qu'il apprenait, il continuait cette besogne ingrate de remplir son cerveau de choses inutiles. Au milieu de charlatans qui lui enseignaient leurs secrets, il se croyait dans une officine de sorciers; et tout en reconnaissant que ses maîtres envisageaient la vie du côté réel, il se révoltait contre ces clowneries de la science; honnête par tempérament, il laissait son scepticisme s'exhaler en paroles, et, comme un homme atteint d'une vertu inutile, il promenait sa probité cynique, comme certains êtres portent une infirmité, empressés d'en rire les premiers.

Il se vengeait terriblement d'être né bon. Partout il voyait un masque à arracher; ce qui fit que souvent il déchira des visages.

Tout en ce monde était calcul à ses yeux. La *raison sociale* humaine ne se composait pas pour lui de l'âme qui dirige et du corps qui obéit. Il y avait la chair, sorte de maison de banque occupée par deux personnages, deux associés toujours en querelle : l'un, sot et bon enfant, qui cédait à ses impressions, prêt à donner, à se laisser toucher, à pleurer, à rire, à raconter ses affaires à tout le monde; l'autre, sage, méthodique, mesurant, pesant, calculant tout, toujours occupé de l'intérêt commun quand son camarade se livrait à ses émotions et sachant tirer profit du rire et des larmes. Pour son compte, depuis longtemps Arsène Pellegrin avait imposé silence au plus turbulent des deux, et la direction de sa maison était abandonnée à ce teneur de livres qu'on nomme l'égoïsme. Ce procédé est souvent employé dans le commerce et toujours en politique; certaines parties sont confiées à des misérables nécessaires, doués des qualités spéciales de l'administration. Telles étaient les bases de la vie de Pellegrin, réglée et rendue méthodique par l'application de

ses théories. Comme tout philosophe a un monde intérieur qu'il habite, ce hardi sceptique cachait peut-être des habitudes humaines dans un refuge sacré. Les bons sont aussi souvent hypocrites que les méchants.

— Arsène, lui avait dit Maurice, mon père est mort. J'ai besoin d'un ami pour la triste cérémonie de demain. Veux-tu m'assister?

— Tout à toi! répondit Pellegrin.

— C'est que je ne connais personne. Les amis de mon père étaient des étrangers pour moi. Je n'ai pas d'autres parents. A l'exception de quelques indifférents qui viendront me serrer la main pour la forme, je serai entouré de froides sympathies.

— Sois tranquille! ne redoute pas l'indifférence. Crains plutôt l'empressement. Si tu le permets, j'étudierai tout ce monde-là, et si plus tard tu as besoin de renseignements sur tel ou tel, tu n'auras qu'à m'appeler. A demain donc!

— A demain.

II

> Je ne connais point de misanthrope plus haineux et plus incorrigible que celui qui, dans son aversion pour tous les autres hommes, sait en aimer encore quelques-uns.
>
> SWIFT.

Les deux amis arrivèrent ensemble rue Laffitte. Ils restèrent seuls pendant quelque temps au milieu d'un appartement désert. Les domestiques allaient et venaient. Arsène entraîna Maurice dans une chambre écartée.

— Mon ami, lui dit-il, ne va pas te figurer qu'il est commode d'être riche, tu te tromperais. Moi seul peut-

être, parmi ceux que la fortune aborderait brusquement, saurais m'en servir comme il convient. Je la traiterais comme la plante exotique traite la serre qui l'enferme ; je lui demanderais du repos, de l'air chaud, une température égale, une vie oisive. Je suis un cactus, vois-tu, moi, un cactus au milieu des légumes, chez un maraîcher grossier qui cultive des choux et des carottes. Le fumier sent mauvais, l'air est froid et les gros arrosoirs de cuivre rouge font de la boue à mes pieds. On aura beau m'arroser, je ne deviendrai jamais une plante utile. Ce monde est un vaste potager où poussent des salades et des melons. Quelques fleurs rares trouvent à se réfugier dans les coins ; pour elles sont les belles poteries, la terre tamisée, l'exposition du midi. Elles portent à côté de leur tige un bâton avec une étiquette. A partir d'aujourd'hui tu vas habiter cette planche exceptionnelle, privilégiée. Tu vas avoir ton inscription : *Riche*, *genre des heureux*. C'est à qui cueillera tes fleurs ; c'est à qui froissera tes feuilles pour en tirer un parfum ; c'est à qui se penchera vers toi. Là est le danger. Que vas-tu faire ? Vas-tu livrer ton calice à tous les papillons ? Vas-tu embaumer l'air ? Vas-tu te fermer au contact comme une sensitive ou piquer les indiscrets comme les plantes jalouses, comme moi, par exemple ?

— Je vais vivre !

— Ce que tu me réponds là suffisait il y a quelques jours. Étudiant, avec une pension copieuse, travaillant ou ne travaillant pas, tu pouvais dire à ceux qui t'auraient interrogé : Je vis ! Ne m'en demandez pas davantage. Mais aujourd'hui, c'est différent. Le monde va te questionner. — J'ai des passions et des vices, te dira-t-il. Il faut que tout cela vive. — Êtes-vous ambitieux ou avide de plaisirs ? Voulez-vous mépriser les hommes ou aimer les femmes ? Ou n'êtes-vous que sage ? Alors mariez-vous. Si vous nous enlevez un homme, vous nous livrerez une

femme. — Que vas-tu répondre à ces paroles? Que vas-tu donner à toutes les quêtes de cette pauvre humanité mendiante? Traverser la vie, c'est franchir une rue macadamisée, par un jour de pluie, une de ces larges rues de Londres si tristes et si boueuses. Moi, je passe sans souci au milieu de la chaussée. Toi, tu as le pied délicat, tu voudras prendre le sentier tenu propre par les balayeurs, et chacun d'eux te tendra la main ou le chapeau. Tous ces cantonniers, c'est l'Amour, c'est le Jeu, c'est le Plaisir. A qui donneras-tu et que donneras-tu? Songes-y. Celui qui part à l'aventure donne à tout le monde.

— Est-il donc si difficile de vivre? demanda tristement Maurice.

— Non. Rien n'est difficile quand on veut apprendre. Figure-toi que je sais une langue très-peu connue, une sorte de sanscrit; que dans cet idiome les sages préceptes de la vie sont formulés et qu'il en circule de très-mauvaises traductions. Tu liras des versions de toutes sortes, et tu ne comprendras pas leurs différents sens. Le même verset de cette bible étrange sera interprété de plusieurs façons. Il y a des scoliastes de deux espèces, les rassurants et les terrifiants. Le mot *amour*, pour les uns, veut dire péché, pour les autres mariage; le mot *misère* s'est traduit par vice, expiation, orgueil; *femme* a signifié tour à tour ange et démon; quant au mot *bonheur*, c'est le synonyme éternel qu'on veut donner à tous les autres. Il y a une langue, c'est l'arabe, je crois, où des idées opposées n'ont qu'une expression; le même terme signifie noir et blanc, roi et esclave, passé et avenir, riche et pauvre. Eh bien! moi, j'ai étudié ce mystérieux vocabulaire! Je sais interpréter les symboles de l'Apocalypse humaine; je connais cette science qui peut s'expliquer par un idiotisme, *savoir ce que parler veut dire*. Le livre est ouvert sous tes yeux, et le danger c'est que le moins expérimenté y comprend toujours quelque chose. Si tu me le permets, je suivrai par-

dessus ton épaule. Je m'institue le pédagogue de ta vie. J'ouvre une école de philosophie pour toi seul. En morale comme en médecine il n'existe pas de précepte ni de remède absolu. Il faut traiter l'homme et le malade, et non pas l'humanité et la maladie. Si vous administrez à tous les fiévreux du sulfate de quinine, parce que le quinquina coupe la fièvre, vous faites une sottise. Si vous répétez à vos contemporains ce que tous les philosophes ont dit : Soyez bons ! faites le bien ! dites le vrai ! pratiquez l'honnête ! vous proclamerez des formules qu'on admirera ; vous serez déclaré sage et vertueux, mais vous ne changerez ni le cœur d'un méchant ni l'esprit de celui qui manque de probité. C'est dans le détail de la vie qu'il faut poursuivre le vice. On fait le mal ! à quoi bon rédiger une sentence ? Appliquons la loi anglaise qui ne connaît que le flagrant délit. Tu vas vivre, moi, je végète. Je ne suis qu'un moraliste platonique ; j'ai peu occasion d'appliquer mes études sur moi-même. Nous traversons la foule ensemble. J'ai le gousset vide ; tu as la poche pleine ; je connais les filous, et toi seul as à les redouter.

Maurice, hébété, supportait cette boutade comme on écoute, au coin du feu, l'élan de verve d'un ami, par un soir d'hiver, en fumant.

— Que me dis-tu là ? reprit-il. Vais-je donc être dévalisé à tous les coins de rues, volé dans tous les salons ?

— Il ne s'agit pas de cela ; écoute : accorde-moi une liberté. Qu'il me soit permis de tomber chez toi à l'improviste, à toute heure, en tout lieu et de te dire : A quelle page en es-tu ?... Et nous expliquerons le passage ensemble.

— Tes tristes commentaires ont leur charme ; je te donne plein pouvoir !

— Sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Accepté. J'userai de ta patience jusqu'à ce que tu me mettes à la porte.

L'entretien finit là. On arrivait pour l'enterrement. Les salons se remplirent d'habits noirs et de mines compassées. Chacun venait serrer la main de Maurice en murmurant quelques sottises de condoléances; puis les groupes de connaissances se formaient et l'on chuchotait des réflexions sur l'héritier, vers lequel tous les yeux étaient dirigés.

Lui, appuyé sur le bras d'Arsène, se promenait, la tête penchée, dans l'espace laissé libre au milieu des pièces, tous les étrangers s'étant réfugiés dans les coins et les embrasures.

Arsène rompit le silence.

— Sais-tu ce qui m'irrite, dit-il tout bas à son ami? c'est que les mœurs du pays où nous vivons nous obligent à jouer une comédie perpétuelle. A l'heure où nous sommes, l'homme qui viendrait à toi et te dirait franchement sa pensée serait déclaré infâme, sans cœur, sans entrailles, dangereux. Il ne respecterait pas la douleur d'un fils ; il se jouerait des choses les plus sacrées, que sais-je? toutes les formules des malédictions bourgeoises l'accableraient. Les mères le montreraient à leurs filles comme un monstre; les pères défendraient à leurs fils de le fréquenter. Tout le monde serait d'accord pour expulser le misérable ; et cependant figure-toi que ces imbéciles qui nous entourent se mettent à entonner un chœur à la façon antique : que te chanteraient-ils ? Écoute : « En vérité, ce jeune homme est bien heureux ; son père est mort lui laissant une grande fortune ; c'est la loi générale qui veut que les pères précèdent leurs fils dans le sépulcre ; quelquefois cette loi est douloureuse à subir, quand l'enfant a besoin d'aide et de soutien : mais quand le jeune héritier est en âge de bien conduire sa vie, les dieux sont justes d'enlever un vieillard qui ne fait que retarder l'épanouissement des forces nouvelles. Quand l'arbre prend l'air de l'arbrisseau, il est bon qu'il meure et laisse sa part de soleil à qui

saura mieux l'utiliser. En vérité, jeune homme, tu es bien heureux. Nous te disons cela en faisant semblant d'avoir de l'affliction, et tu fais ton possible pour paraître triste devant nous ; c'est bien. Ta sagesse est déjà grande ; les vertus sont filles des convenances. »

Et dans un coin, deux personnes causaient ainsi :

— Voyez donc, général, quelle douce chose que les consolations de l'amitié. M. Maurice serre le bras du jeune homme qui l'accompagne et le remercie de ses bonnes paroles.

— Ah ! il ne sera pas embarrassé de trouver des amis, celui-là ! mais il fera bien de prendre garde à lui ; les plus jeunes ne sont pas les meilleurs. Je ne dis pas cela...

Celui qui venait de parler, le général de Pontbriquet, s'avança vers Maurice :

— Qu'il me soit permis, jeune ami, de vous exprimer tous mes regrets. Je compatis à votre chagrin plus que vous ne sauriez croire. Votre pauvre père était mon meilleur camarade. Il m'a assez souvent parlé de vous. Je vous connaissais sans vous connaître, comme on dit. Mais je puis vous jurer que l'affection que je portais à votre père est un héritage dont vous ne serez pas frustré. Il me fit assez souvent cette recommandation : S'il m'arrivait malheur, n'oublie pas mon fils. Si je n'ai pas le temps de lui faire mes recommandations moi-même, dis-lui ce que j'étais pour toi, et il t'ouvrira les bras.

Le général essuya ses yeux, se moucha avec émotion et saisit la main de Maurice. Puis, se retournant vers Arsène, il ajouta :

— Vous avez là un excellent ami ; je vois son cœur dans ses yeux. La vie est longue ; on a besoin d'appuis : aimez-vous, jeunes gens. Tous ceux qui ont commencé la vie avec moi sont partis. Le dernier vient de me quitter.

Et encore une fois il essuya ses yeux.

Le signal du départ fut donné par le maître des cérémonies. Le défilé descendit l'escalier, et l'on se rendit à l'église.

Derrière le corbillard Maurice et Arsène marchaient. Tous les curieux du quartier étaient sur leurs portes. De toutes parts l'envie apportait des couronnes à l'héritier. Notre-Dame de Lorette s'ouvrit au convoi, et tous les spectateurs transformaient l'église en un temple qui recevait un jeune vainqueur. Cet enterrement faisait l'effet d'un triomphe où le vaincu marchait devant.

— Quel est ce vieillard à moustaches blanches qui a voulu te faire savoir qu'il pleurait ton père ?

— Je ne le connais pas. J'ai vu son nom, je crois, dans les papiers de la succession. Mon père a fait des affaires avec lui.

— Et il s'appelle ?

— De Pontbriquet.

La messe funèbre commençait. Hélas ! pourquoi faut-il que notre argent nous suive partout ? Pourquoi sommes-nous riches à l'église ? Pourquoi cette égalité qui va commencer tout à l'heure, au-dessous du niveau de notre vie, ne se montrerait-elle pas une demi-heure plus tôt ? Pourquoi faire sonner aux anges de la mort les fanfares de l'héritage ?

Maurice et Arsène, assis ou debout côte à côte, suivaient la cérémonie avec le plus grand sérieux. L'orgue répandait sur la foule des roulements dramatiques et comme des menaces pleines de terreur. Malgré tout, Arsène retrouvait dans ces grondements sinistres toutes les polkas de la vie. Rien n'est plus commun qu'une obsession joyeuse ou grotesque au milieu d'une triste cérémonie, et, par opposition, les réflexions mélancoliques nous occupent souvent durant la célébration d'une fête. Rien n'est plus gai parfois qu'un enterrement, et rien n'est plus sombre qu'un mariage.

Sur les notes graves de l'office religieux, Arsène, malgré lui, composait des paroles insensées, et à force d'y songer sans pouvoir chasser sa préoccupation, il en était arrivé à entendre réellement ces voix profanes qui chantaient dans son esprit. Les bedeaux et les gros chantres célébraient les joies mondaines, le vin et la table. Les petits enfants de chœur, de leur gosier aigu, jetaient sur Maurice des couplets pleins de toutes les agaceries du péché. Pellegrin assistait à un sabbat fantastique. Sur des chaises écartées, des femmes étaient assises. On les devinait jeunes et jolies. Enveloppées par leur chapeau et leur mante, indiquées par leurs voiles baissés et leurs robes bien accroupies pour le recueillement, elles semblaient lire dans des livres la prière des repentantes. Mais Arsène les entendait aussi chanter leur hymne de tentation. Puis la scène changeait à ses yeux. Maurice quittait sa place et s'approchait de l'autel. Il conduisait par la main une grande personne vêtue de blanc, pâle, maigre, inconnue. Ils s'agenouillaient devant le prêtre, comme pour lui demander sa bénédiction. L'officiant ouvrait ses deux bras sur eux en disant : *Requiescat in pace.* L'orgue et les chants reprenaient leur caractère douloureux, les portes de l'église s'ouvraient... Et l'on monta en voiture pour se rendre au cimetière.

Un coupé fermé suivit le corbillard. L'ombre du mort assista à son enterrement. Deux ou trois berlines des pompes funèbres se remplirent ; quelques-unes suivirent vides. A la queue du défilé, un fiacre aux stores fermés se rangea.

On avait laissé les deux amis seuls. Le convoi prit le chemin du Père-Lachaise. M. Delayen possédait un terrain dans ce lieu de repos. Sa femme l'y attendait, en supposant que ces unions d'un moment, qu'on appelle mariages, soient consacrées pour l'éternité par celui qui lie et délie.

A l'heure de la mort, l'âme qui se détache du corps

obéit à des règles inconnues, traverse les mondes, comm
le pollen de certaines plantes franchit les océans, et cou
se livrer, suivant la loi des affinités, aux unions attendue
différées, qui n'ont pu avoir une heure de temps sur cet
terre et qui, là-haut, jouiront de la durée infinie. Il
sans dire que le corps appartient aux petites tendresse
au fétichisme des bons sentiments. On rapproche les bièr
dans un même trou, et, si l'image ne me paraissait p
impie par la forme, j'ajouterais que, nous autres vivant
nous ressemblons alors à l'enfant qui voit un prestidigit
teur faire un tour, qui regarde fixement un point et atter
encore quand la chose est faite. Nos yeux sont tourn
vers le monument de pierre ; nous voyons une boîte qu'c
glisse dans un trou sombre ; les fossoyeurs vulgaires,
terre qui tombe sur le bois, les dernières paroles de la r
ligion, la ville silencieuse qui nous entoure, tout porte ur
émotion terrible ; nous pleurons, et nous devrions sourii
en suivant par la pensée une âme libre que Dieu a reçu
et qu'il vient de rendre aux âmes qu'elle aimait.

— J'ai eu une vision pendant la messe, dit Arsène. T
te marieras de lassitude d'avoir cherché la vie. La femm
que tu épouseras est jeune, assez belle. Grande fille, au
traits sévères, elle porte sur le front les pâleurs d'un
enfance maladive. Sa taille mince ne manque pas d'élé
gance, mais elle était d'une maigreur effrayante. Cett
union ne t'a rendu ni gai ni triste ; tu te laissais faire
Comme tu rencontreras un de ces jours cette étrang
fiancée, je veux te compléter le signalement. L'œil es
grand et très-noir. Je n'y ai rien lu. Les yeux de jeune
filles sont comme les matinées de mai. On étudie le ciel, i
y a des nuages, il y a de l'azur. C'est ce qui fait qu'il s
trouve des gens qui vont à la campagne et d'autres qu
restent chez eux, tant la journée est incertaine. La lèvr
est triste et flétrie, comme fatiguée de désirs ; elle a d
donner à la brise bien des baisers. Ne t'émeus pas ; ce

baisers volaient peut-être à ta moustache. Entre ses deux sourcils se dessine une petite ride, sillon de la volonté que creusèrent quelques idées fixes. Elle allait t'adresser un sourire gracieux, quand tu l'as effrayée par ton indifférence. J'ai cru assister aux noces d'un somnambule et d'un fantôme.

— Sais-tu, répondit Maurice, que tu m'épouvantes par ta perspicacité ! Moi aussi, j'ai pensé au mariage pendant cette cérémonie de deuil, et mille fiancées passaient devant moi.

— Mille, ce n'est rien, reprit Arsène. Je n'en ai vu qu'une, moi, et c'est très-grave. Franchement, la connais-tu ? Je crois tellement aux idées préconçues, que je ne doute pas qu'elle existe, comme je suis certain que tu l'épouseras. Sans fausse honte, connais-tu la jeune fille que j'ai vue ?

— Non ; mais qui te rend si sûr de toi-même ?

— Les expériences que j'ai faites et le système que j'ai bâti sur elles. A une autre fois les théories. Un exemple aujourd'hui pris au hasard : J'avais un examen à passer, et la paresse venait justement d'arriver chez moi, en m'annonçant qu'elle s'installait pour deux mois dans mes habitudes. C'est une trop bonne camarade pour qu'on la renvoie. Je ne pouvais pas travailler. Il fallait montrer Paris à mon hôtesse, les bals, les spectacles, les promenades. D'un autre côté, l'examen me talonnait. Je possédais déjà quelques observations sur ce double phénomène qui nous permet d'entrer dans la pensée d'un autre et nous donne le moyen d'imposer la préoccupation de notre esprit au sien. J'étudiai une seule question, je savais passablement le reste ; mais je m'attachai à un point, et j'appris très en détail le sujet choisi. Le jour de l'épreuve arrive. Je savais par cœur ma réponse ; j'en remplis mon cerveau ; j'en barbouillai mes lèvres en la récitant ; je m'en fis une atmosphère, une auréole. Il était impossible

qu'un professeur, en me regardant, ne pensât pas à cette idée qui m'occupait. Le premier qui m'interrogea allait parler quand il vit mes yeux; il changea la phrase qu'il était sur le point d'articuler et me fit ma question. Il fut vaincu; sa demande avait été moins fermement préparée que ma réponse. Mon examen fut très-brillant, et je gardai un mois de plus la paresse. Et voilà la raison qui fait que tu te marieras.

— Tu échafaudes des théories sur des hasards.

— Attends un peu, et tu m'adoreras, comme un sauvage adore un jongleur. Ah! des hasards! Mais ce que je t'ai dit n'est rien; si je voulais te développer mon système, ce serait épouvantable. Tu te crois vertueux, n'est-ce pas? Eh bien! cette fiancée que je te destine, tu l'auras vue un jour, et en jouant, en la regardant d'un œil long et triste, tu auras pensé dans ton cœur : Quelle charmante femme cela ferait! Les désirs de l'homme sont comme les œufs de mouches en été; leur éclosion est une corruption. Tu es parti. Elle te cherche. N'as-tu jamais, dans un salon, aux instants où l'on se prélasse, dans les coins de portes, regardé une femme avec persistance de pensée et de regard? Un vœu animait cette obstination qui dura une heure. Un valseur te réveilla en te marchant sur le pied, et tu sortis furieux. Quelques jours après, dans un dîner, tu te trouvais assis auprès de cette charmante inconnue, qui te sourit à t'inspirer un fâcheux soupçon. Tu la reconnaissais cependant; elle a subi ton rêve, et elle t'attend. Si tu l'as dédaignée, tu auras répété partout, comme un fat, que cette femme te poursuivait avec une obsession incroyable, et mille niaiseries. Tu n'as été qu'un sot grossier qui refuse de cueillir les fleurs qu'il a semées. Il y a des sentiments qui poussent sur les murs, comme les giroflées. Nos désirs croissent où nous les jetons. Ce qui m'a fait dire cette parole, qui est la devise de mes amours : Toutes les femmes sont innocentes!

Le corbillard venait de franchir la porte du cimetière. Arsène mit la tête à la portière et vit le fiacre qui marchait le dernier s'arrêter. Il en sortit une femme en deuil et voilée qui se glissa entre les roues de la voiture où se trouvaient les deux amis et la borne de l'entrée.

— Voilà quelqu'un que j'ai remarqué à l'église et que je retrouve ici ; décidément elle appartient à notre convoi.

— Cette femme-là, n'est-ce pas ? demanda Maurice; je ne l'ai pas bien vue et ne crois pas la connaître.

Une pensée respectable vint aux deux esprits en même temps, et ils se turent.

Le char mortuaire s'arrêta au rond-point que domine le monument de Casimir-Périer. Près de là, dans un fouillis d'arbres et de pierres, se dressait la sépulture des Delayen. Les ouvriers attendaient ; la grille était ouverte. Sur une plaque de marbre blanc, à l'intérieur, on lisait l'épitaphe de la mère de Maurice. Dans un style banal on rappelait toutes les vertus. La pauvre morte jouissait de toutes les perfections vulgaires. Sa vie avait été si courte, que personne ne fut à même d'apprécier les modestes qualités qui colorèrent cette fugitive existence ; aussi le marbrier se chargea de son éloge et prodigua les lieux communs sur l'inscription. Tout est occasion de tristesse, même les erreurs et les sottises.

Maurice lut cette apologie de sa mère avec douleur. — *Bonne épouse!* elle avait été mariée quelques mois ; *bonne mère!* ce mot le fit pleurer.

— Pauvre mère ! pensa-t-il, Dieu te donna une tâche lamentable ! Tu n'as connu ni la paix de la famille ni les joies de la maternité. Il t'a confié un être à apporter sur cette terre ; tu l'as déposé dans son berceau, et tu as fui sans lui dire adieu. Rien de toi, ni une trace ni un souvenir n'est resté à ta créature ! Ton fils n'a pu te voir dans ses rêves, et l'homme qui aujourd'hui pense à toi te revêt

de la robe des saintes et des martyres pour se figurer ton image. O cher ange, qui m'aimes quelque part, je dois te ressembler, car je souffre en pensant à toi! Tu m'as donné ta vie; inspire-moi, afin que je te consacre la mienne. J'amène à ton tombeau le compagnon d'un jour qui t'oublia et ne m'a jamais parlé de toi. Hélas! lui non plus ne t'a pas connue! Me voilà seul, pauvre mère! Tout le monde me dit que je suis un des heureux de la terre; je ne sais pas comment ils le comprennent; mais puisqu'il y a des gens qui meurent de faim, ils ont raison. Je suis riche et solitaire. Si ma bonté était courageuse, j'émietterais ma fortune aux pauvres, comme un enfant jette le pain de son déjeuner aux oiseaux, et j'irais te rejoindre; mais je suis pareil à mes semblables, j'ai l'égoïsme bienveillant et oublieux. On éprouve un bon sentiment, mais on a peur de commettre une bonne action. O ma mère! soutiens-moi. Personne de nous n'est méchant, mais je me sens faible comme les autres.

Durant cette oraison mentale, la cérémonie s'accomplissait. La femme voilée et vêtue de noir qu'Arsène remarqua à l'entrée du cimetière venait de s'agenouiller et pleurait avec l'audace d'une douleur impossible. Maurice ne vit rien. Quand tout fut achevé, son cœur gonflé éclata, et il tomba dans les bras de son ami en murmurant :

— Ma mère! ma mère!

Arsène l'embrassa avec effusion; il comprenait ce chagrin réel. Certaines larmes qu'on n'a pas versées s'amassent dans le cœur, et rien ne les sèche, ni le temps, ni le bonheur. Maurice n'avait jamais pleuré sa mère.

C'est ainsi que M. Delayen fut enterré. On lui fit honneur de cette scène attendrissante, et personne ne songea à la pauvre femme. Le père de Maurice méritait cet oubli. Il avait vécu dans l'indifférence; il mourut entouré d'indifférents. Les convenances furent sauvées; il eut l'air d'être pleuré. On récolte selon qu'on a semé. Une justice secrète

et impitoyable plane sur cette vie ; heureux ceux qui la devinent !

Les deux amis revinrent seuls. Ils descendirent, appuyés l'un sur l'autre, la silencieuse colline qui domine Paris.

Arsène puisait partout ces émotions particulières et exceptionnelles qui sont les véritables. Tous les amis qui avaient accompagné le corps rentraient en hâte à la ville. Se débarrassant de la démarche triste adoptée pour la circonstance, ils venaient de reprendre le pas mondain, empressé, le pas du trottoir, qui vous conduit à une affaire ou à un plaisir. Ils allaient remonter en voiture et se faire conduire à leur but. Leur prétendu devoir accompli, l'oubli déclouait la tenture noire posée dans leur esprit. Il n'y paraissait déjà pas plus qu'à la maison mortuaire et à l'église.

— Maurice, dit Arsène, il y a dans l'Évangile un discours du Christ qui s'appelle le sermon sur la montagne. Je voudrais que tous les enterrements se fissent à la même heure, et qu'un prêtre, du lieu où nous sommes, entouré de tous ceux, riches ou pauvres, qui seraient venus ici derrière un cadavre, récitât les paroles de Jésus à ses disciples. Cette sévère et sainte morale frapperait tout le monde au cœur, comme des lanières déchirent un visage. Tu vois bien tous ces gens qui s'en vont là devant nous, ils ne pensent qu'à des infamies. Si je pouvais les atteindre, je les fustigerais des vérités les plus terribles. Des journées comme celle-ci me rendent féroce. Je sens que tout à l'heure je ne vaudrai pas mieux qu'eux. Si nous nous rencontrons dans une rue, ils me dédaigneront, parce que je ne suis rien et que je n'ai rien, et je les mépriserai, moi, parce que ce sont des imbéciles. Ah ! Maurice, ne ressemble pas à ces hommes pour qui le dieu pénate est un veau d'or.

A la rue Laffitte, les amis se séparèrent.

— Adieu, dit Arsène en embrassant Maurice, adieu,

cher orphelin ; je suis content de toi, tu as bien pleuré ta mère.

III

UNE OASIS DU GRAND DÉSERT.

Plus petit le refuge, plus grand l'amour.

JEAN-PAUL RICHTER.

Arsène traversa le boulevard et entra dans une maison de la rue de Hanovre. C'est là qu'habitait madame Paule Dionay. Elle occupait, au second étage, un appartement assez simple, meublé et tenu avec goût. La bonne qui vint ouvrir la porte traita Arsène comme un habitué et l'introduisit dans un petit salon où se tenait madame Dionay.

On touchait à la fin des jours froids. Un feu oublié se consumait dans la cheminée. Une jeune femme était assise sur une chaise basse, une tapisserie à la main. Quand la porte s'ouvrit, elle leva les yeux et sourit au nouvel arrivant, qui s'inclina respectueusement.

Dès qu'ils furent seuls, Arsène s'approcha.

— Eh bien ! Paule, demanda-t-il en la baisant au front, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Merci, mon ami ; je n'ai pas souffert de la journée. La cérémonie est donc achevée ?

— Oui, c'est fini, répondit le jeune homme en ránimant le feu ; puis, s'établissant devant la cheminée, il continua:
— Maurice s'est très-bien tenu. La contenance était difficile : enterrer un père qu'on n'a pas connu et donner aux assistants une espèce de douleur en pâture. Je l'ai

relevé par quelques toniques. Il a obéi à son cœur, qui est simple et droit, et il a été bien inspiré.

— Connaissiez-vous quelqu'un parmi les personnes qui se trouvaient là ?

— Non. Tout le monde appartenait aux amis particuliers de M. Delayen, et vous êtes assez au courant de ma vie pour savoir que cette société-là m'est étrangère. On m'a montré un certain général de Pontbriquet qui ne m'a pas fait concevoir une bonne opinion de lui.

— Ah ! mais je l'ai beaucoup vu, reprit madame Dionay, jadis, quand je sortais ! C'est un brave homme, exploité d'abord par les aventuriers de l'industrie, et qui, depuis, a profité des leçons qu'il a payées cher, je crois. Il est mêlé à un grand nombre d'entreprises ; il manie l'argent de tout le monde.

— Et en remue tant qu'il doit lui en rester aux doigts, n'est-ce pas ? Je ne me suis pas trompé sur son compte. Il a visé Maurice. Le père Delayen et lui devaient être en affaires. Je suppose qu'une opération est restée en suspens, et le vieux troupier pense à la continuer avec le fils.

Paule venait de se renverser sur sa chaise.

— Vous souffrez, chère enfant, lui dit Arsène. Patientez encore un mois ; le beau temps vous guérira, secondé par mes soins.

— C'est que je ne dors plus.

— L'air chaud calmera vos suffocations et vous pourrez reposer. Pauvre ange, c'est un bien sot métier que le nôtre. On travaille dix ans, et le résultat, vous le voyez ! On est obligé d'attendre le soleil pour enlever une douleur à ce qu'on aime. S'il ne s'agissait que de soigner les niais qu'on ne connaît pas, et qui vous font venir, rien ne serait plus simple. La routine met la conscience à l'abri de tout ; on fait ce qu'on appelle son devoir, c'est-à-dire rien du tout, et la nature se charge du reste. Ah ! depuis le jour où j'ai senti battre sous ma main de médecin ce tendre cœur

qui fut trop reconnaissant, puisque je ne l'ai pas encore guéri ; depuis ce jour là, amie, j'ai maudit mes livres et mes maîtres, et je maudirais la carrière que j'ai embrassée si je ne lui devais pas de vous connaître et de vous aimer. Ah ! si je n'étais pas médecin, avec quelle joie je convoquerais ici les plus célèbres pour leur payer très-cher le droit de penser que ce sont des ânes !

— Ne faites venir personne ! je veux être guérie par vous !

— Le temps et moi, nous en arriverons à bout. Il faut de la paix et du repos. L'hiver a été bon sous ce rapport. Quelles douces soirées et que de choses je vous ai lues ! Vous vous endormiez quelquefois ; je continuais, et le ton monotone de ma voix vous berçait. Ah ! ceux-là qui croient me connaître seraient bien étonnés s'ils nous avaient vus ensemble. Moi, rigoureux, sceptique, dédaigneux des hommes et des choses ; moi, que les esprits plats qualifient de paradoxal, comme ils riraient s'ils pouvaient comprendre les voluptés que j'ai ressenties à vous lire le feuilleton d'un journal ou l'in-octavo jaune du cabinet de lecture !

— Vous êtes si bon, mon ami !

— Non, je ne suis pas bon ; je vous aime. Aussi cet amour me met en contradiction avec mon système d'existence. Ma foi ! il est trop doux de manquer à la logique de sa raison. Les autres n'en sauront rien, et je me vengerai sur eux. Voilà bientôt quatre ans que notre bonheur dure. Dieu se venge de mes doutes en me rendant heureux. Je me rappelle ce que j'étais quand je vous rencontrai. Je venais d'atteindre ma vingt-deuxième année, et je commençais mon internat à l'hôpital Beaujon. Ma philosophie niait toute croyance. C'est surtout la jeunesse qui ne croit pas ; l'impiété est une fille folle. Plus tard, on se convertit auprès d'une femme ; on découvre le ciel dans ses yeux, et l'on communie avec son âme. Je n'avais aimé

jusque-là que quelques malheureuses que je feuilletais comme un mauvais livre. Je jouais avec les cadavres que je disséquais, et je concluais au néant. Le hasard me conduisit auprès de vous. Vous souffriez déjà. Mon indifférence fondit comme une neige printanière; je me sentis naître. Vos regards firent éclore ma vie. Depuis ce jour, il n'existe pour moi qu'un coin du monde, c'est votre retraite. Que partout ailleurs on se tue, je veux en rire! O ma Paule adorée! vous m'avez régénéré, comme une prêtresse. Ceux qui doutent avec persistance, ceux qui sont immuables dans leurs malédictions n'ont pas aimé! Quand un homme, impitoyable jusque-là, commence à se montrer indulgent pour ce monde et à pardonner aux êtres, on peut dire que l'amour est entré chez lui! Il y a des haines qui feraient sauter la terre pour atteindre leur ennemi; l'amour absout toutes les femmes pour en sauver une.

Madame Dionay regardait Arsène avec une joie qui calmait sa souffrance. Renversée sur sa chaise, elle écoutait son ami, et sentait son cœur, dont les pulsations devenaient si précieuses de jour en jour, battre pour lui. Le jeune homme, debout devant la cheminée, n'était plus ce raisonneur qui se plaisait tout à l'heure à désespérer Maurice; ardent et enthousiaste, il croyait aux meilleures choses de cette vie, et laissait s'épanouir les tendres émotions de sa jeunesse. Grâce à Dieu, ces chères fleurs ne sont jamais perdues. Nos parfums vont toujours à une âme bien-aimée qui nous respire dans l'ombre et sait de nous ce que personne n'en connaît.

Arsène, noble de taille, portait une barbe dorée qui lui donnait une physionomie calme et sévère où le sourire, rare et bienveillant, passait comme un rayon de soleil. Sous des cheveux châtains et frisés au hasard, un front bas servait de siége à des pensées énergiques. On sentait un homme qui savait vouloir. Ses yeux bleus présidaient

bien à l'ensemble de la figure et exprimaient les sentiments contraires de cette nature, terribles toujours, langoureux quelquefois ; ils se mouvaient dans un fluide magnétique d'où se dégageaient alternativement le dédain et la passion. On pourrait dire qu'il n'avait que deux regards, l'un pour une femme, l'autre pour tout le monde. Les lignes que nous avons déjà consacrées à ce caractère semblent en désaccord avec ce que nous ajoutons ici. A bien considérer cependant, nous procédons selon la règle commune. On ne saisit jamais du premier coup d'œil l'ensemble d'un personnage. Dans le monde, on ne juge jamais de prime-abord. On commence par recevoir une impression générale ; on voit ce que voit la foule ; peu à peu on devine le reste. Arsène Pellegrin a passé sous vos yeux comme un inconnu ; je vous présente un ami.

Les consolations qu'il adressait à madame Dionay pourraient paraître cruelles. Lui, médecin, il s'exprimait en termes désespérés sur la maladie de sa chère souffrante. Le jeune homme savait bien ce qu'il faisait. Il traitait par des paroles toniques un découragement profond et caché. Paule, douée d'une grande force d'intelligence, eût accepté sans y croire les soulagements d'une espérance impossible. Arsène voyait ce cœur incurable frappé à mort. La coupe fragile qui contenait son bonheur devait se briser un jour. L'orage approchait ; le flot de sang grossissait, envahissant la poitrine. La femme sentait, à ses faiblesses, à ses étouffements, que la mort s'accumulait en elle. Autant que possible elle cachait ses tortures et trompait son ami. Arsène comprenait qu'en feignant de croire à cette tranquillité, il eût accepté un rôle coupable. Madame Dionay était préoccupée de sa maladie ; il fallait lui en parler, gouverner ses alarmes, la distraire avec son mal. De cette façon, il parvenait à lui faire prendre le seul remède possible, cet espoir mystérieux composé d'amour céleste et divin, plein de douces transitions de ce monde à l'autre,

qui plonge la douleur dans des extases, et, endormant la vie terrestre, l'emporte au pays mystique où tous les cœurs de femmes sont percés de sept glaives. Il y a du prêtre dans tout homme qui sait aimer.

Les femmes qui ont été malheureuses sont prêtes aux grandes passions. La vie de madame Dionay avait eu trois époques bien distinctes : jeune fille, le mariage s'était présenté à elle comme un paradis; tous les ans sa famille lui présentait deux ou trois billets de cette loterie étrange; enfin le nom qui sortit fut celui d'un M. Dionay; femme, nous n'en dirons rien, il faudrait parler d'un mari dont nous n'avons pas besoin; veuve, elle commença à comprendre ce que sa vie aurait pu être. Le beau temps vint trop tard. La matinée avait été incertaine, la journée pluvieuse; la soirée fut bonne. Assise devant sa porte, elle vit dans un encadrement de lumière passer son bonheur, qui, l'ayant reconnue, s'arrêta pour regarder le soleil couchant avec elle.

Paule Dionay n'avait rien de séraphique. Petite, gracieuse, blonde, elle montrait une âme remplie de tendresses sensées. Comme la Charlotte de Werther, elle eût mis du charme à disposer des tartines. Au premier aspect sa beauté n'offrait rien de séduisant. Sa figure régulière et douce, accompagnée de deux rouleaux de cheveux qui rarement s'oubliaient en anglaises, ses yeux résignés de la couleur des bluets, sa mise élégante, mais toujours sage, révélaient une éducation bourgeoise. On lisait dans ses traits la tristesse des fleurs épanouies à l'ombre.

La maladie, en pâlissant son teint, qui avait dû être rosé jadis, en donnant quelque chose de fiévreux à ses regards limpides, en maintenant sa taille dans les proportions les plus coquettes, la transfigurait et la rajeunissait pour ainsi dire.

Au moral, Arsène l'avait façonnée. Il s'était appliqué à reveiller sa pensée, à lui montrer que le dédain pour

les hommes n'est pas une impiété, et que certaines malédictions sont plus chrétiennes que les soumissions de la foule.

Paule observait la religion à la lettre. Arsène lui enseigna l'interprétation des symboles, lui commenta l'Évangile selon la version humaine. Elle alla dans cette nouvelle voie comme vers le péché, et crut marcher à la révolte. Elle avançait toujours cependant ; tout chemin est bon avec un ami, et toute foi est sainte quand elle vit de l'amour de deux cœurs. Insensiblement la douleur avait pris place auprès des amants. Dès qu'Arsène eut compris que le mal était sans remède, il s'occupa de développer l'imagination de madame Dionay. Il exaltait toutes ses pensées, supprimant la terre et purifiant partout. Peu à peu il habitua Paule aux vêtements blancs, aux robes virginales. Elle ne sortait plus ; il lui fit oublier son corps, enfoui dans des peignoirs traînants et tristes.

Le dernier été fut doux encore. On put faire des promenades et marcher. Arsène composa une saison heureuse pour ce délicieux fantôme. Il y eut des jours où les pauvres rouleaux corrects, encadrant la tête pâlie se dispersèrent au vent. Le vrai sourire de la joie égaya ces courses, et l'amour impitoyable ne laissa pas perdre de pareilles heures.

Mais la maladie courait aussi ; elle rattrapa madame Dionay en novembre, au coin du feu. Arsène ajouta les distractions à son traitement moral. L'âme, toujours détachée, parcourt tous les paradis où l'amour est possible: la grande consolatrice fut invoquée, Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, la sainte qui fit sa pénitence en aimant. Mais l'esprit ne se contentait pas de semblables extases. Cette part de nous tous qui veut être amusée, qui demande des récits, des indiscrétions, l'anecdote du jour, le scandale du moment, exigeait sa pâture. Arsène se résigna à rapporter tous les soirs, comme proie à sa co-

lombe ennuyée, des lambeaux déchirés de la vie des autres. Puis il en arriva à cet empirisme moral dont la pharmacie est un cabinet de lecture. Il lut des romans à sa maîtresse, et substitua les émotions factices de la fantaisie aux préoccupations réelles qui assombrissaient les longues heures de la solitude et de l'insomnie.

Madame Dionay, depuis son veuvage, et surtout depuis sa liaison avec Arsène, avait cessé de voir ce qu'en appelle le monde. Elle s'était renfermée dans une retraite absolue. Il n'entrait chez elle que ceux qu'y introduisait son amant et ceux-là étaient rares. Maurice y parut quelquefois. Arsène, en agissant ainsi, n'obéissait pas à un sentiment de jalousie. Il défendait sa retraite avec un soin farouche pour ne pas servir de texte aux causeries. Paris était pour lui un désert où il avait su fonder une oasis. Là il aimait, il souriait ; dehors, il haïssait et montrait les dents. C'était sa tanière. Deux êtres qui ne savent pas se suffire l'un à l'autre n'ont point d'amour. Sa vie, présent et avenir, était engagé dans sa passion. Uni à une femme mourante, il se sacrifiait à elle, comme si le temps eût été à sa disposition. On n'aime qu'une fois ainsi. C'est ce que la foule appelle manquer sa carrière; c'est ce que j'appelle être sage, car c'est commencer l'éternité en ce monde.

— Figurez-vous, reprit Arsène, que j'ai éprouvé une affliction profonde en voyant ce malheureux Maurice. Le voilà seul et faible en proie aux intrigues humaines; son cœur bon va être défloré; il fera des sottises généreuses. Je vais essayer de le guider, mais j'arriverai toujours trop tard. Je n'ai pas une autorité suffisante à ses yeux. — Quand il viendra, donnez-lui des conseils; inspirez-lui de la confiance. La sérénité de votre âme jettera des lueurs au fond de la sienne, où tout est trouble et confus. Il n'y a pas à craindre qu'il soupçonne notre liaison. Il doit se figurer que je suis un bandit que le mépris des femmes pousse aux amours vulgaires. Vous serez ma cliente pour lui, et s'il

veut nous écouter, à nous deux nous en ferons un homme.

— Quel rôle maternel me conseillez-vous là, mon ami ? Ai-je la force de le remplir ? Serai-je écoutée ?

— Essayez ! Vous l'avez dit : c'est un enfant que je vous donne. Nous allons avoir un fils à élever. S'il était mauvais, je le laisserais seul ; — s'il avait un vice, je l'abandonnerais à ce maître-là qui en vaudrait bien un autre ; si je découvre une ambition chez lui, je lui persuaderai de s'y livrer ; s'il était nul et bête, je lui conseillerais de se marier ; c'est la seule classe d'hommes dont les femmes sachent faire des heureux à coup sûr ! Mais il est malléable dans sa bonté et son intelligence. Il est de ceux qui sont dupes de tout le monde, qui se rendent ridicules en faisant tout ce qu'il faut pour gagner le paradis ; qui gaspillent tous leurs trésors, livrent leur bourse aux intrigants, leur cœur aux intrigantes ; race des *bons enfants* qui se ruinent sans gagner un souvenir de femme ou un regret d'ami ; papillons aux ailes dorées qu'on se passe de main en main, et dont on enlève les couleurs ; médailles à l'effigie incertaine qui s'effacent en circulant ; de ceux enfin dont l'amour est obéissant, dont l'amitié est docile, plantes sans racines, luxueux parasites qui se posent et ne restent pas, agréables, mais inutiles, charmants, mais vite oubliés. — S'il leur arrive un malheur, on dit : c'est dommage ! S'ils se ruinent, on les appelle imbéciles. S'ils meurent, on ne peut pas les pleurer. Et cependant ce sont les seuls êtres qui n'aient pas le droit de se plaindre de la façon dont on les traite. Ils obéissent à la subjectivité banale. — Que je m'attache à lui pour le guider, on lui dira que je vis à ses dépens ; je n'ai pas assez de fortune pour qu'il ne croie pas à cette accusation. Ces natures ont une sorte d'entêtement inerte qui se refuse au conseil. Il faut que la persuasion s'impose à elles avec autorité. J'ai pensé à vous pour ce rôle ; quelque bizarre qu'il soit, il a un caractère plein de sainteté.

— Vous êtes fou! répondit Paule en souriant ; mais je consens à essayer. Il suffit que vous aimiez ce jeune homme pour que je m'attache à lui.

— Oui, je l'aime, et veux le sauver. S'il en était autrement, je m'amuserais à le laisser se noyer comme tant d'autres. Je le regarderais tomber à la merci du monde et être dévoré comme un pain qu'on jette aux carpes de Fontainebleau. Amolli par la vie, il s'en irait en miettes.

— Soit donc ! j'entreprends le traitement, à la condition que je conserverai le droit de vous appeler en consultation.

— Vous êtes un ange !

Et Arsène s'accroupit auprès de la malade et lui posa la main sur le cœur.

— Vous êtes calme ce soir, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en mêlant ces paroles dans un baiser.

Madame Dionay ne répondit pas ; sa figure souriait tristement. Elle semblait écouter son cœur qui battait sous la main du jeune homme, douée des vertus calmantes de la digitale. Ces extases douloureuses étaient devenues des joies pour elle. Un geste d'Arsène, comme une imposition magnétique, dominait son organisme. Le sang se soumettait à cette volonté.

Sous l'action de cette volupté apaisante, Paule ferma les yeux. Arsène, immobile, la contemplait, écoutant son haleine et comptant les pulsations. Peu à peu, le souffle et les battements se régularisèrent. Il sourit, retira lentement sa main, ranima le feu et s'en alla sur la pointe des pieds.

— Elle dort, dit-il à la bonne ; vous attendrez qu'on vous appelle.

Et il sortit.

IV

Je cognois bien mouches en laict.

FR. VILLON.

En quittant Arsène, Maurice était rentré chez lui, ou plutôt dans l'appartement de son père, et là il s'était assis fatigué, abasourdi, semblable à un voyageur qui, comptant sur un long chemin, voyant devant lui une montagne à gravir, et marchant à son aise, certain d'avoir des étapes nombreuses à faire, serait soudain transporté à son but, sur le plateau le plus élevé. Maurice se trouvant au sommet de la vie regardait autour de lui, cherchant une route à suivre, un coteau semé de fleurs, un glacier troué d'abîmes, un pic hérissé de rocs. — Rien. Sur la plate-forme aride, des fous riaient et chantaient autour de feux de joie, et des vieillards, accroupis auprès d'une pierre d'or, se laissaient mourir en la contemplant. Il faisait froid, mais presque tous étaient richement couverts. Les avares seuls grelottaient.

Au haut du mont Gemmi, dans le Valais, il est un triste plateau, au centre duquel est un grand lac. L'eau y est morne et jaune. Cette montagne ressemble à une grande coupe de pierre, pleine des larmes tombées du ciel depuis des siècles.

La plaine élevée où Maurice se trouvait transporté offrait le spectacle qu'on découvre sur la Gemmi. De blanches sirènes sortaient des ondes maudites et jetaient sur le bord, parmi les rochers aigus, quelques-unes de ces fleurs bleues qui ont des yeux de femme et qui lancent au cœur des clignements irrésistibles. Myosotis sur un rocher, illusions sur la réalité, n'est-ce pas la même chose ?

Qu'allait-il faire dans la compagnie de ces gens qui se reposaient, lui qui n'était point las? Attendrait-il la fin de sa vie sur cet ennuyeux sommet, comme un voyageur attend la diligence dans une mauvaise auberge à côté de gens qui sont arrivés? Redescendrait-il vers ceux d'en bas pour porter assistance aux plus fatigués, comme un homme de bonne volonté, ou pour aller et venir autour d'eux comme un enfant qui joue au milieu d'ouvriers? De toutes parts la responsabilité de la vie pesait sur lui. Se livrer aux enchantements du lac noir, s'accroupir auprès des inconnus, ou rire avec les insensés, actions coupables que tout cela! Malheureusement pour lui, Maurice ne comprenait pas qu'au bout des chemins réels, nous devons trouver en nous-mêmes et escalader des routes invisibles et escarpées. On est quelquefois las sur cette terre, mais on n'est jamais arrivé.

Dans l'après-midi, Maurice reçut les deux lettres suivantes. Voici la première :

« Jeune ami, fils de mon vieil ami, je viens troubler votre solitude affligée pour entretenir votre esprit des ennuis les plus humains. Vous trouverez parmi les papiers de monsieur votre père des obligations contractées par moi et signées de mon nom. Ces détails sont insignifiants pour vous, mais ils ont de l'importance pour moi. De ma carrière longue, et j'oserai presque dire glorieuse, il ne m'est resté que l'honneur d'un brave militaire, trésor difficile à protéger, quand on est dans la nécessité de gagner sa vie à l'âge où le repos est si bon. Je suis le pasteur d'un petit troupeau de femmes qu'il faut nourrir. Depuis dix ans, je me débats au milieu des entreprises industrielles.

» Votre père, dont l'esprit était si net et si précis en affaires, m'aida de ses meilleurs conseils toujours et, vous avez les preuves, de sa bourse quelquefois. Son amitié rendait l'argent très-familier entre nous. La cama-

raderie de la bourse est possible quand on s'appuie l'un sur l'autre depuis des années. Mais, de vieillard à jeune homme, quels que soient les liens qui les rapprochent, cette situation est intolérable. Je ne veux pas qu'un homme d'affaires vous donne avant moi cet avis : en fait d'argent, tout doit être régulier. Je vous suis redevable de sommes dont vous avez les billets, échus depuis longtemps. Je voudrais pouvoir vous dire : Je vous dois tant, tenez ! — et vous serrer la main.

» Mais la mort de votre père n'a pas seulement surpris mon cœur, elle est tombée à une époque désastreuse pour mes intérêts. Je reconnais ma dette, et, très-honteusement, je vous prie de m'accorder un délai, sans mettre les gens de loi dans la confidence de votre générosité. A la tristesse que j'éprouve à vous faire cette demande se mêle une joie : je me sens heureux de m'attacher par la reconnaissance au fils de mon vieil ami ; il ne peut pas mieux se révéler à moi que par un bienfait.

» Au revoir, jeune ami ; je vous serre les mains avec toute la cordialité de sentiment d'un ancien soldat.

» GÉNÉRAL DE PONTBRIQUET. »

La seconde lettre était ainsi conçue :

« Monsieur, les démarches exceptionnelles s'adressent aux situations exceptionnelles. Ceux qui souffrent se recommandent à Dieu d'abord ; puis à ce qui semble grand sur cette terre après lui, aux rois, aux princes, aux riches, à ceux enfin de l'exception et du privilége. Les hommes croient qu'une femme belle doit être bonne ; les pauvres pensent que riche et charitable ne sont plus qu'un mot.

» J'ai connu votre père, monsieur ; il était chrétien par la générosité ; aussi, en priant pour son âme, ce matin, j'avais la conviction qu'elle était au ciel. Qui je suis, n'est-ce pas moi, qui ait prié ce matin pour votre père

et qui vous envoie cette lettre ce soir? Qui je suis, moi, qui ne crains pas d'être prise pour une aventurière, et qui vais importuner les heureux de ce monde; moi, qui affronte les soupçons, les refus, les injures, qui je suis? Une pauvre femme qui s'impose la tâche de faire le bien, et qui n'attend pour récompense que les bénédictions des mansardes, les larmes des mères consolées et le baiser des anges en haillons.

» Je vous demande de continuer les bienfaits de votre père; c'est sou à sou que je fais mon trésor. Brin à brin, flocon à flocon, la manne couvrit le désert; petit à petit, la charité purifiera la terre.

» Comme il est raisonnable de savoir, administrativement, où vont nos offrandes, j'aurai l'honneur, monsieur, si vous voulez bien m'assigner un rendez-vous, de vous expliquer moi-même la façon dont procède l'association qui m'a choisie pour présidente.

» Veuillez agréer mes excuses, monsieur, et vous rappeler que je me suis présentée à vous sous le couvert de la charité.

» ANNE D'AYGALIERS. »

Un grand misérable, qu'on a cru habile, parce que c'était un coquin, a dit qu'il fallait se défier de son premier mouvement. Il est dangereux, c'est vrai. Qu'importe? ne vaut-il pas mieux être trompé avec abondance de cœur que d'agir sagement avec défiance? Je connais trop ceux qui gagneraient les récompenses, s'il en était ainsi, pour croire un instant qu'une pareille doctrine puisse être soutenue. Ce ne sont pas les plus honnêtes qui ont raison en ce monde; aussi est-il dangereux d'établir une règle sur le succès. On érigerait en principe les mauvais instincts de la nature.

Le premier élan est gênant quelquefois, jamais mauvais. Quand saint Martin coupa son manteau en deux, il céda

à son premier mouvement. Cet acte est devenu une légende. Le bon roi Robert laissait découdre les franges d'or de son manteau par des mendiants voleurs. Saint Martin et le roi Robert étaient-ils des insensés, et le personnage qui conseillait d'attendre la réflexion serait-il un sage? C'est-à-dire que ce dernier, dont l'âme a dû être balayée dans un tas d'ordures, est le patron des publicains modernes, tandis que les deux charitables, ces saints idiots, respectés par la foule comme des génies féeriques dont on n'imite pas les miracles, habitent le ciel naïf où les bienheureux ont des auréoles d'or, et dont les adorateurs ont l'âme élevée.

Le premier mouvement devrait être un acte de foi, une religion. Le premier mouvement, c'est le fait de l'homme de bonne volonté exposant sa vie dans un danger qu'il rencontre, versant sa bourse dans la casquette crasseuse et dans le tablier troué, donnant sans examen, sans formalités, montant dans les greniers de Paris, et descendant dans les caves de Lille.

Plus d'un accueillera mes réflexions en souriant, et me félicitera de ce généreux paradoxe. Il aura raison auprès de bien des gens, parce que de notre temps on ne laisse pas traîner ni rogner les franges de son luxe, et qu'on a l'habitude de rentrer chez soi avec son paletot intact. Je laisse subsister ma boutade pour quatre ou cinq qui la comprendront, et je reprends mon récit.

Maurice répondit aussitôt aux deux lettres que nous venons de lire.

— Monsieur, dit-il au général de Pontbriquet, je regrette de n'avoir qu'à continuer la conduite tracée par mon père en vous accordant un délai auquel vous donnerez la durée qui vous conviendra. Je n'ai aucun mérite à agir ainsi. Si mon rôle en cette affaire eût dépendu de moi uniquement, vous m'auriez trouvé, je vous prie de le croire, digne en tout point de l'ami que vous regrettez et

du guide que j'ai perdu. Je suis touché, monsieur, de l'offre cordiale que vous me faites d'une amitié à laquelle, en raison de mon âge, je ne puis avoir que des conseils à demander.

— Madame, répondit-il à madame d'Aygaliers, votre lettre est la bienvenue ; elle me console un peu dans mon chagrin, et je me sens rassuré, puisque le bien est si facile à faire ; on n'a qu'à obéir à la persuasion des voix charitables. Je me souviendrai, madame, que ma première bonne action aura passé par vos mains, et que vous êtes dépositaire des premières bénédictions que j'aurai méritées. Mon devoir est d'aller vous remercier moi-même, madame, et je m'en acquitterai très-prochainement.

Maurice, après avoir tracé ces lignes, ouvrit un tiroir, en tira un billet de cinq cents francs et le joignit à la lettre.

Il sonna. Un domestique entra.

— Comment vous nommez-vous ? demanda le jeune homme.

— Monsieur, je m'appelle Pierre, et si monsieur voulait.....

— Depuis combien de temps étiez-vous dans la maison de mon père ?

— Monsieur, depuis quatre ans, et si monsieur voulait...

— Allez ! je vous garde à mon service. Portez ces deux lettres à leur adresse.

Un quart d'heure après, toute la valetaille obtenait de Maurice son réengagement. L'instinct devine rapidement. La première tentative ayant révélé une grande bonne volonté, chacun s'empressait de l'exploiter. Nous avons tous commencé ainsi. Peu à peu, la honte d'être bons nous a rendus défiants.

Avec la nuit arrivèrent les tristes pensées. La solitude dans un appartement inconnu devenant insupportable à Maurice, il sortit, sans but, pour aller devant lui.

V

> Pauvre jeune homme, qui prenait ce besoin de consolation pour de réelles consolations !
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

Qui de nous n'a traversé les solitudes parisiennes, sous le coup d'une douleur, quand un ressort de notre âme est rompu, quand une aile de la colombe est brisée ? C'est comme si l'on promenait, par un jour de grand vent, une lyre aux cordes pendantes. Les mystérieuses délicatesses qui sont en nous souffrent au milieu de cette tumultueuse indifférence, parmi ces inconnus qu'on chérirait si l'orchestre était d'accord, si cette vie n'était pas le prélude d'une vaste symphonie ; si pendant que je pleure, mon voisin ne riait pas ; si je n'essayais pas une ritournelle de joie à côté d'un instrument qui traîne une plainte.

Maurice n'était pas en proie à une vive douleur ; il éprouvait un vide immense. Il cherchait un intérêt à la vie. Comme un paladin mélancolique, parti à la quête des aventures, jette au vent la plume de son casque pour suivre la direction qu'elle prendra, il allait au hasard, assistant à un tas de petites choses qui l'occupaient un moment sans le distraire. Les gens qui passaient parlaient dîner, argent, amour. Chacun courait à de mesquines habitudes. Personne n'avait besoin de lui. Un sot orgueil, qui habite toujours chez nous, lui faisait croire par instants que l'auréole des enrichis entourait sa tête et qu'il portait le chiffre de sa fortune sur son chapeau. Aussi marchait-il, pendant ces minutes vaniteuses, fier comme un conscrit qui a un bon numéro.

Puis, au détour d'une rue, la vision changeait. De

l'ombre d'une porte cochère une main s'était tendue vers lui. Il avait entrevu un paquet de guenilles qu'un bras pressait sur des haillons ; quelque mère sans pain allaitant un enfant sans lait. Il vidait sa poche humblement, généreusement, avec superstition, pour conjurer le bonheur. La vanité alors sonnait sa fanfare, et le ciel s'ouvrait pour laisser pleuvoir sur lui des bénédictions lumineuses.

Il passa devant une église ; elle était fermée ; il aurait peut-être prié.

L'excitation de la marche multipliait les visions. Il se trouva tout à coup dans un quartier obscur, au milieu d'un réseau de rues étroites, peuplées de cabarets à l'haleine vineuse. Des groupes causaient sur le trottoir, près des portes. Une velléité révolutionnaire lui traversa la cervelle. Il se figura qu'on n'attendait que lui. En un clin d'œil la rue fut bouleversée ; il se trouva avec une bande armée derrière une barricade ; des soldats marchèrent contre eux ; il fit des actions héroïques, reçut des blessures commodes à porter et défila quelque part où il y avait des femmes aux fenêtres.

Le tambour battait dans sa tête. Il allait au pas de charge. Les passants le prirent pour un homme très-pressé.

Les méandres que nous décrivons dans le labyrinthe de nos rêveries, que nous marchions à travers Paris ou à travers notre cerveau, nos circuits aboutissent toujours à un but auquel nous nous rendons presque machinalement.

Maurice, après deux heures de détours, se trouva devant la maison de madame Paule Dionay. Il était seul depuis si longtemps qu'il monta.

La belle malade venait de se réveiller, et au coin du feu elle faisait un modeste repas, dont elle offrit, en riant, la moitié au jeune homme qui, ayant fait la réflexion qu'il devait avoir dîné, bien qu'il n'en fût rien, s'empressa de refuser.

Son entrée produisit un effet étrange sur Paule. Elle

s'était endormie après les recommandations d'Arsène relatives à son ami, et la première personne qui se présentait à elle, à son réveil, c'était précisément Maurice.

Elle accueillit cette apparition comme une sanction donnée par le hasard aux projets d'Arsène. Elle devait obéir. Bien convaincue que Maurice était à jeun, elle insista négligemment et lui fit accepter une part d'un joli poulet dépecé qui gisait devant elle. Il se laissa faire avec bonne grâce, et cette complaisance ne fut pas désagréable à son estomac.

— Vous venez de traverser une des longues journées de la vie, dit Paule. J'ai bien compati à votre fatigue, monsieur, et votre ami Arsène m'apprenait tout à l'heure combien votre douleur a été digne et noblement portée.

— J'étais appuyé sur lui, madame, et quoiqu'un peu rudes, les consolations de son cœur sont salutaires. On dort bien sur son amitié. C'est un oreiller dur au premier sommeil, mais c'est le lit du cénobite où la paix vous berce.

— Il vous aime bien, allez !

— Je le reconnais, madame, son affection bourrue et protectrice m'a été utile souvent. Je me rappellerai toujours quand elle se révéla à moi pour la première fois, il y a quelques années; nous n'étions alors que camarades. On se rencontrait à une petite table d'hôte où plusieurs étudiants vivaient en commun. Sur une dizaine que nous étions, la moitié environ détestait Arsène ; par ceux-là il était redouté. Les autres, dont je faisais partie, demeuraient parfaitement d'accord avec lui, aimant sa franche honnêteté et son dédain pour les protocoles sociaux. Je suis très-timide, madame; ma volonté, enchaînée au fond de moi-même, se débat ; je sens son supplice et n'ai souvent pas la force de la délivrer : de là les indécisions, les hésitations, les défaillances.

Dans cette réunion de jeunes gens, ma façon d'être avait donné naissance à quelques plaisanteries. Peu à peu

les quolibets, dont je riais d'abord, me rendirent morose. J'en souffrais. Un soir, Arsène me prit à part :

— Je vous ai compris, me dit-il, et je serai franc avec vous. Les plaisanteries dont vous êtes l'objet vous fatiguent ; elles ne sont pas méchantes, mais vous les supportez péniblement. Vous préféreriez une injure dont vous pourriez vous fâcher. Vous attendez un prétexte ; il ne se présentera pas. Tous ces jeunes gens sont très-gentils et vous estiment. Seulement l'esprit a besoin de pâture et butine sur les inoffensifs. Il ne faut jamais laisser prise à personne sur notre caractère ou notre dignité. C'est un mauvais exercice de la patience que de rester abattu même sous des railleries anodines. On doit composer son rôle quand on est jeune et ne prendre aucun pli de soumission. Il est trop long de faire sa carrière par l'estime. S'aperçoit-on que les gens qui se rangent sur les trottoirs, pour laisser passer les autres, sont complaisants et polis? Ils s'écartent; on passe très-indifféremment. Ainsi du reste. Je vais vous donner un conseil atroce, mais salutaire. Attendez un jour où vous serez mal disposé, choisissez la première parole du premier venu, et fâchez-vous sérieusement. Les propos sont insuffisants ; il faut créer un fait qui se répète et soit bien établi. Les gens de barrière se collètent, et le respect est accordé aux poings les plus lourds. Nous autres, nous avons le duel ; c'est la même chose : deux niaiseries brutales. L'important est de savoir tirer parti des préjugés. Y céder sottement, je ne vous le conseillerais pas ; s'y soustraire, c'est le difficile ; il faut conquérir le droit de s'en affranchir en les utilisant. Tout se fait sans cesse de la même façon. Personne n'est à l'abri des bêtises : les intelligents savent les commettre à propos. — Vous attendez donc un mot mal sonnant ; vous vous fâchez, vous vous battez, et dussiez-vous vivre dix mille ans, jamais plus on ne vous plaisantera.

— Je suivis son conseil, madame, et après une ren-

contre heureusement sans résultat, je remarquai qu'Arsène avait parlé juste. On me respecta, et je me fis des amis de tous mes camarades. — Chacun connaît cette tactique de la vie, et personne ne l'applique. Arsène est un sage, madame.

— Vous-même, monsieur, me semblez assez expérimenté.

— Moi, madame, je suis un enfant, et le sais. Les gens ivres commettent des actions insensées et s'en rendent parfaitement compte. Ils n'ont pas la force de se commander à eux-mêmes. Les esprits faibles ont conscience de leur caractère et sont contraints d'y obéir.

— Chassez vite, monsieur, cette doctrine du fatalisme appliquée au sentiment, et permettez à une vieille femme de vous catéchiser un instant. Votre sourire d'incrédulité me fait comprendre que je viens d'employer la plus terrible locution de la coquetterie féminine; je me rétracte. Je ne suis pas une vieille femme, je suis une malade, une mourante. Je réclame le privilége des grand'mères impotentes, le droit de gronder un peu. Il vous est défendu de déclarer que vous avez des défauts et de vous soumettre à leur tyrannie. Le despotisme politique n'a de raison de régner que sur les sociétés dégradées. L'oppression des vices ne domine que les cœurs vieux ou vieillis. Jeune peuple et jeune homme doivent aimer la liberté.

— La liberté ! oui, quand on sait en faire usage. L'espace, soit, quand on peut le remplir. Je ressemble à un acteur qui ne sait pas son rôle. La toile est levée ; la salle est pleine. De la coulisse on m'anime, on m'excite. Quel air vais-je chanter? Quelle est la musique à la mode? Va-t-on m'applaudir ou me huer ? Je vois mille choses à faire, mais j'ignore quel choix doit me déterminer. Il fut un temps où j'aurais réussi à coup sûr dans deux ou trois rôles que je sais bien. Vêtu de velours noir, pâle et fié-

vreux, j'aurais traversé la scène en récitant mon monologue. Ophélie m'aurait aimé. La pauvre fille vit peut-être encore, mais on ne se soucie plus d'Hamlet. L'emploi de Roméo m'irait aussi ; mais aujourd'hui, quand les familles se haïssent, elles s'assassinent par la calomnie. On peut aimer Juliette à travers les coups de poignard ; mais on n'affronte pas pour arriver jusqu'à elle les traits cachés de la malice. On escalade un balcon défendu par vingt hallebardes ; mais franchir une porte seulement sous le feu croisé des propos du monde, assailli par les bavardages des voisins qui, de leur fenêtre, vous regardent passer en souriant, c'est impossible. On traverse la mer sans redouter les monstres ; mais passer à la nage dans ce marais fangeux où coassent les grenouilles, dans cette eau stagnante et perfide bien plus redoutable que tous les lacs d'enfer, de glace ou de flamme, c'est impossible. Ah ! Vérone ! les palais ! les étoiles ! l'alouette ! que cela est loin ! A neuf heures du soir le tambour nous chasse des quelques jardins qui nous restent, à l'heure où la verdure serait douce ; et les bruits vulgaires qui nous réveillent le matin n'ont pas de nom possible. — Savez-vous le rôle que je jouerai, madame? celui d'artiste amateur, tant que j'aurai le courage de rester jeune ; et quand je serai las et dégoûté de l'indulgence des salons et des tristes aventures qu'on y ramasse, je trouverai une grande fille qui chantera des romances, aura plus ou moins d'argent à m'apporter, et je m'approcherai, la tenant par la main, d'un monsieur très-laid qui nous dira quelques paroles tout bas, auquel nous répondrons deux mots à peine articulés, deux mensonges, bégayés avec honte peut-être, et je rentrerai dans le monde avec cette inconnue, ma compagne éternelle. Arsène est un sage, madame, et un prophète ; il a vu tout cela. Je sens ma destinée, et je n'ai pas la force d'y échapper.

Je connais une existence enviable, difficile à fonder.

Au lieu de mettre le capital de sa vie dans le mariage, qui vous rapporte un maigre revenu de petits soins, d'affection sage mêlée d'humeur, une rente d'habitudes calmes, — on place son bonheur en viager, à fonds perdus. On rencontre quelquefois un cœur élevé, supérieur, qui vous adopte, qui se donne à vous, épouse vos pensées, aime votre âme, souffre avec elle, qui vous console des autres et vous rassure sur vous-même. C'est la vision vivante, c'est le réel dans le rêve ; on est bien deux ! Mais, madame, marcher en puisant ses forces en soi-même, pleurer seul à ses heures découragées, mettre sa joie dans sa poche, en froissant les petites couronnes quotidiennes que certaines femmes font durer si longtemps, ces humbles souffrances sont dures. Elles ne sont pas tolérables quand on veut les partager avec un être qui ne comprend pas. Oh ! pouvoir, au fond d'une retraite cachée, venir apporter ses peines aux caresses soulageantes d'une femme, comme le guerrier blessé qui s'écarte un moment du combat pour laver ses blessures à l'eau d'une source isolée ! savoir qu'il existe un coin secret, une chambre comme celle-ci, où tout ce que vous aimez vous attend, où vos fantaisies ont leurs habitudes !

Paule rougit. Maurice avait deviné le gîte. Le noyé qu'elle voulait sauver venait de s'accrocher à elle. Il fallait, pour ne pas s'engloutir avec lui, le replonger dans les abîmes et asphyxier cette exaltation dans le réalisme.

— Monsieur Maurice, reprit-elle avec un sourire refroidissant, les simples esprits ont souvent raison. Vous ne me semblez pas avoir fait votre stage dans le monde. Ophélie et Juliette n'étaient que deux filles mal élevées. L'existence est plus longue qu'une tragédie, et quand la mort n'arrive pas à la scène indiquée, les personnages deviennent ridicules. La vie a un sixième acte, toujours très-embarrassant. Les cinq premiers marchent tout seuls. On choisit son drame de prédilection et on le

mène, tant bien que mal, jusqu'à la fin, difficile à improviser. Reste le dernier acte; c'est le plus dur à composer. On ne meurt pas en scène, dans un paroxysme de jeunesse; on finit vieux, dans un lit, affaibli, seul et triste, ou entouré de famille et souriant. Si nous ne devions aller que jusqu'à vingt-cinq ans, si la mort nous tirait à elle par nos cheveux bouclés, pâlis, mais beaux encore, ce serait superbe; nous vivrions par tragédies et par drames; on ferait du Shakspeare et du Racine; on se conduirait à l'espagnole ou à l'allemande. Croyez-vous que moi, par exemple, je serais ici, mourante tous les jours, sans révolte, sans péripéties? La vie n'est ni un drame ni un roman; c'est une histoire qui ne finit jamais. Il faut être commodément assis pour écouter le récit de cette aventure, et dormir si elle devient trop ennuyeuse. Le meilleur fauteuil est le mariage.

Ne vous révoltez pas trop; ceux qui se roidissent le plus sont le mieux brisés. Savoir céder, c'est deviner l'expérience. La vie est un fleuve, disent les chansons. Pendant la première jeunesse, on pense à remonter le courant, on lutte contre la tradition des convenances humaines, on perd un temps utilement employé par les raisonnables qui se construisent un canot et l'abandonnent à la dérive, n'ayant que la peine de le diriger. Quand on s'est bien débattu, brisé par l'effort, on cède avec désespoir, avec rage. On se livre au courant comme un cadavre; on s'en va, naufragé flottant, et l'on rencontre en route des nageurs dispos, suivis par une barque, organisations vulgaires qui n'ont pas lutté et ne prévoyaient même pas qu'on pût résister. Durant les gros temps ils s'abritent, et les plus charitables d'entre eux recueillent les malheureux qui manquent de forces.

— En d'autres termes, madame, ceux qui sont couchés sur les parapets des quais pratiquent la vraie sagesse, et ceux qui marchent sur le trottoir sont des fous.

— Je ne dis pas que cela soit bien ; je dis que cela est. Allez ! tentez ! essayez ! Je suis forcément retenue sur ma chaise ; c'est mon parapet. Quand vous vous arrêterez devant moi, nous causerons. Je ne vous offrirai jamais de conseils, c'est une monnaie ridicule. On croit donner des louis d'or, quelquefois même on croit les avoir reçus, ce n'est qu'une circulation d'écus qui se changent en feuilles sèches.

Maurice s'inclina en souriant et se disposa à partir. Il vit que l'animation de la causerie n'avait coloré pendant un moment les joues de la malade que pour leur laisser une pâleur plus effrayante. Il avait trop fait résonner ce clavier nerveux.

Paule jeta un long regard au jeune homme et le congédia presque tendrement.

Mince et bien pris, Maurice portait une barbe noire abondante, qui, au premier aspect, paraissait donner à sa physionomie un air sévère et décidé. Les indices tirés des couleurs trompent la plupart du temps. Les cheveux lustrés, les cils longs, les sourcis fournis, les yeux noyés, tout cela aussi était noir chez le jeune homme. Je ne sais quoi d'assoupli détruisait la fausse énergie de ce visage. Le regard honnête était chargé d'hésitations rêveuses, comme celui de certains lévriers qui interrogent leur maître ; le teint pâle et lisse se colorait à chaque instant pour le motif le plus futile, pour une pensée ou un mot ; l'organisation entière offrait un caractère de délicatesse féminine. Ce ressort d'acier fin et bien trempé cédait trop facilement et se rendait à la moindre pression ; un rien met ces rouages en jeu. Une larme triomphait du cœur de Maurice, vraie ou fausse ; une fantaisie ou un très-vif sentiment devaient agir sur lui presque de la même façon. Son âme pliait à tout vent. Une tempête l'eût déracinée peut-être, mais sans la briser. On méprise quelquefois ces natures, on les plaint souvent. S'il leur arrive un jour de

concevoir une grande action, elles sont terribles. En politique et en amour, elles vont jusqu'à l'excessif. Dans le conciliabule secret des timides passions où s'agitent les plus violents projets, dans ces catacombes où conspirent des esclaves, si une idée se forme et grandit sous une incubation assidue, une heure vient où il faut qu'elle sorte, et alors rien ne l'arrêtera. Cette explosion se prépare lentement, amenée par des années de patience forcée.

Malgré sa volonté de rester maternelle et sage, madame Dionay sentait que la coquetterie avait miroité dans ses paroles. Maurice ne s'aperçut pas de ce charme involontaire exercé sur lui. Il partit heureux et léger, sans chercher un motif à sa joie. Il sentait en lui-même qu'il lui serait doux de revenir souvent se mettre sous le joug de cette raison séduisante et d'apporter les péchés de ses journées à ce confessionnal plein de sourires.

VI

OUVERTURE DE LA CHASSE.

> Il m'empruntait quelques écus que je lui donnais.
>
> DIDEROT.

Le lendemain, le général de Pontbriquet accourut de très-bonne heure pour remercier Maurice Delayen. Il l'embrassa et lui raconta tout au long l'état de ses affaires. L'entreprise qu'il avait fondée marchait bien ; encore quelques faibles efforts, et les résultats seraient magnifiques. Il s'agissait de quelque chose à extraire du sol, engrais ou combustible, minerai ou source ; la nature est

une si bonne mère qu'elle donne à vivre à toute sa famille, même aux enfants perdus, qui hypothèquent cette bienveillante fécondité; peut-être bien s'agissait-il encore d'un gaz à condenser pour éclairer et chauffer l'humanité à prix réduits. Je ne crois pas utile de spécifier la découverte.

Maurice écouta avec ennui tout le développemant de la situation du général. Des chiffres se dressaient dans le monologue du soldat industriel ; des additions colossales s'avançaient en bataille, et les zéros nombreux recevaient une valeur redoutable de leurs chefs, imposantes unités précédant des colonnes de millions. L'armée exécutait les grandes manœuvres, les évolutions des recettes et des dépenses. L'équilibre était presque atteint. La goutte d'eau qui viendrait ferait s'écrouler ces sommes liquides en bénéfices immenses. Des noms illustres se trouvaient mêlés, engagés dans l'entreprise. Il y avait certitude de succès. Tant d'efforts allaient être couronnés, et cela, grâce à ce bon jeune homme, auquel le général serrait les mains avec effusion. Quelle joie ! pouvoir un jour récompenser ceux qui se confiaient à lui, prouver que son idée était bonne, et enfin asseoir sa vieillesse dans la paix, après avoir marié sa chère nièce ! Maurice l'avait vue autrefois, bien jeune, pendant les rares sorties que son père lui faisait faire. Pauvre père ! Et M. de Pontbriquet étreignait les mains du jeune homme et continuait sa tirade sans les lâcher.

Maurice, très-ennuyé, désirait en finir. Il murmurait de timides politesses. L'autre recommençait toujours, bien convaincu qu'il assommait son jeune ami. Mais l'obsession est le magnétisme des affaires ; l'ennui est un chloroforme à l'usage des intrigants. Il faut abasourdir le sujet qu'on veut traiter, le paralyser par une volubilité de phrases et de gestes, et quand il est réduit et assoupli, on lui extrait sans douleur une signature ou une promesse. Les natures exercées commencent par éconduire

ces personnages qui pratiquent en grand et dans les salons le vol au *poivrier*, consistant, dans les cabarets, à mêler un narcotique à un verre de vin bleu pour enlever une pièce de vingt sous au fond d'une poche crasseuse.

Maurice sentait l'étourdissement commencer. Il n'entendait plus. Le général allait toujours, lui tenant les mains et parlant de tout au monde excepté du motif même qui l'amenait. Le Pontbriquet comprenait bien à qui il s'adressait, à un homme intelligent et faible, disposé à tout pour gagner le repos et prêt une autre fois au sacrifice qu'on lui demanderait pour se soustraire à une scène pareille. La question n'était pas de savoir si le jeune homme refuserait ou accorderait une somme que le général considérait déjà comme encaissée par lui. Un vieux roué de son espèce ne faisait qu'une bouchée des innocents. Mais le fils de son ami Delayen devait, comme une forêt vierge, être mis en coupes réglées. On a ses dupes d'un jour; on a ses dupes régulières, assidues, coutumières. Du premier assaut il fallait raser toutes les fortifications, ne pas laisser un mur, ôter toutes les échelles, désarmer son adversaire une bonne fois, combler les fossés, afin de pouvoir pénétrer chez lui à toute heure et obtenir tout d'un mot. Aussi le général usa de tous les arguments. S'il laissait subsister une petite objection dans un repli, elle grandirait et se développerait; un conseil lui communiquerait de la force et tout serait perdu. Il fit comprendre à Maurice que l'argent qu'il devait à la succession n'était, en réalité, que l'indemnité des démarches faites par lui, des peines que son crédit avait eues pour obtenir la croix de M. Delayen. Maurice comprit pourquoi son père avait prêté cet argent. Certaines idées à la fois coupables et justes nous traversent le cerveau comme des éclairs.

Le général se préoccupait peu de se déshonorer ainsi par des aveux cyniques. Sûr que Maurice ne lui adresserait aucun reproche et ne tenterait pas de démasquer son

impudence, il s'inquiétait médiocrement de laisser une bonne opinion de lui à un esprit qui, tôt ou tard, l'aurait jugé à sa valeur, qui un jour ou l'autre devait le mépriser. Il s'agissait de tirer parti du sentiment qu'il inspirait.

Les délicats et les raffinés rêvent seuls une réputation immaculée ; les habiles sauvent le scandale et éveillent la pitié en vous dégoûtant. Ils appliquent cet axiome de la science, qu'il ne doit pas y avoir de forces perdues. Ils savent montrer leurs plaies en tendant la main. Ce sont les cagoux et les francs taupins des maladreries du grand monde.

Et puis les plus candides sont les plus indulgents. Une belle glace oublie les grimaces qu'on lui fait ; une conscience honnête chasse les vilaines images.

Maurice, pris d'un accès nerveux impossible à décrire, attendait la fin de son supplice. Les chiffres qui d'abord miroitaient devant ses yeux s'évanouirent ; les colonnes de bénéfices s'effondrèrent. La brillante armée s'en alla à la débandade, les zéros disparaissant et la soustraction, cette déroute des nombres, ravageant les lignes. M. de Pontbriquet prit sa voix cassée, son accent pathétique, ramassa les deux mains du jeune homme entre les siennes, et, levant au ciel ce tas d'étreintes, il conjura celui qu'il appela son ami, son enfant, son fils par adoption, il le supplia avec des sanglots, avec des larmes, parlant de ses cheveux blancs, de sa nièce, blasphémant toutes les tendresses et souillant tous les beaux mouvements du cœur, il le conjura et le supplia de lui prêter un certain nombre de billets de banque.

Maurice ne pouvait pas refuser. Il avait commis une grande faute en écoutant les lamentations du militaire, les jérémiades de l'industriel. Il dut même feindre une discrétion excessive, une délicatesse particulière pour sauver une honte au général, pour épargner sa pudeur. Il fallut donner la réplique à cette scène hypocrite, inter-

rompre le Pontbriquet au milieu de la phrase capitale, lui serrer la main à son tour, courir à son secrétaire et lui remettre ce qu'il demandait, avec plus d'embarras encore que celui qui recevait.

Ce fut au tour du vieillard d'être généreux. Il voulut, séance tenante, faire une reconnaissance en termes ampoulés, pleine de formules chevaleresques où l'amitié se mêlait aux affaires, où les chiffres étaient festonnés de tendresse. Qu'avait-il besoin de se gêner? Il sentait bien que ce papier qu'il écrivait croupirait au fond d'un bureau en compagnie de plusieurs autres; il en nourrissait bien l'espoir.

— Vous savez, jeune ami, que s'il vous plaît d'user de mon crédit, je suis votre homme. Je ne ressemble pas à ceux auxquels la reconnaissance est lourde; je n'oublie jamais le bien, et quand on a besoin de moi...

Ces paroles furent prononcées d'un ton noble et hautain. Maurice subissait ces offres de service et dut s'incliner sous cette protection.

— Adieu, jeune ami, reprit le général à la porte, soyez toujours digne de votre père et nous ferons quelque chose de vous.

Cette dernière phrase fut dite à l'adresse du valet de chambre. Pour les expéditions de la nature de celles auxquelles M. de Pontbriquet se livrait, il faut être bien avec les domestiques. Quelques phrases sonores en public et quelques générosités privées captent les antichambres.

Le général de Pontbriquet sortit après cet exploit, abandonnant Maurice à des réflexions humiliantes. Ce n'est rien d'être volé. Par exemple, qu'un bandit vous aborde en pleine rue, vous renverse et emporte votre bourse, on rentre chez soi contusionné et ridicule, victime après tout d'un fait de brutalité et de surprise; mais, chez soi, être dupé par un homme qui se dit votre ami, qui continuera à passer pour tel, dont la bienveillance vous honorera dans le monde, être trompé par une bouche qui

blasphème les sentiments les meilleurs et les plus saints par un impudent qui se sait deviné et qui va toujours, sûr de réussir, — cela est le comble de la tristesse. On se sent dégradé après une aventure pareille, comme si on avait laissé insulter une femme sans prendre sa défense. On a souffert que l'âme, cette vierge naïve, fût outragée par des paroles déshonnêtes; on a permis qu'en face de cette innocente enfant la corruption proférât des propos obscènes. Maurice subissait l'effet de cette lâcheté. On lui avait dit que la vie était laide. Il ne comprenait pas que la monstruosité apparût au premier coup d'œil. Il comptait sur l'illusion, sur les transitions qui amènent l'expérience. Rien de cela.

Dans les épreuves merveilleuses à subir pour conquérir les princesses des contes, les mêmes recommandations vous sont faites par le génie familier qui vous protége. Vous rencontrerez, dit-il, un géant ou un nain dont il faut se défier, il vous flattera par telles paroles ou proférera telles menaces, ne vous laissez ni séduire ni effrayer; redoutez la magie et ses piéges; si vous passez outre, sans rien craindre, sans broncher, acceptant tous les combats qui vous seront offerts, ne vous laissant pas attendrir par les lamentations des vieilles fées, abordant les murailles, les précipices, les épouvantes qu'on répandra sous vos pas, vous arriverez à votre but. Soyez impassible, c'est le point important. La fermeté est la clef du succès; marchez devant vous, et, à tel endroit désigné, vous pénétrerez dans un palais où vous êtes attendu. Le jeune prince écoute ces instructions et part, et dès la première épreuve il est vaincu. Ainsi de la vie.

Abattu, meurtri dans son armure toute neuve, Maurice fit cette réflexion qu'il connaissait tous les moyens de défense. Il se rappela Arsène avec ennui. Il nous semble dur, devant une faute consommée, de donner raison à ceux qui l'ont prédite.

Le jeune soldat s'élance à la guerre plein de confiance. Il prévoit les balles et les boulets; il attend les privations et la misère glorieuse. Il a rompu avec la vie et se voit déjà au camp, devant l'ennemi, au milieu de la mêlée, en perpétuel concubinage avec la mort; il lui a donné asile sous sa tente; il l'emmène à ses côtés au combat; il part, tout disposé à mourir. Un faux pas au début de la première étape le plonge dans le désespoir. Il était prêt à monter tout joyeux sur les cacolets et les civières qui transportent les blessés, mais le voilà honteux d'aller se reposer d'une foulure dans les fourgons.

VII

Gros cornichon! s'écria-t-elle en poussant un infernal éclat de rire, voilà la manière dont les femmes pieuses s'y prennent pour vous tirer une carotte.

H. de Balzac.

Au milieu des tristes réflexions de Maurice, Arsène entra. Cette visite, en un pareil moment, devait être la plus redoutée. Si l'un eût dit un mot, l'autre aurait menti. Le mensonge est une allée obscure, sans issue, un cul-de-sac où l'on se précipite en voulant se sauver. Il n'en fut rien. La scène tourna autrement. Pellegrin s'assit d'un air embarrassé qui faisait contraste avec son allure ordinaire. Maurice trouva son ami gauche et mal à l'aise. Voyant Arsène plus gêné que lui, il se remit un peu. Un long silence constata leur contrainte réciproque. Enfin le nouvel arrivé prit la parole d'une voix sourde et comme étranglée.

— Il y a longtemps que nous sommes amis, dit-il, et

j'ai senti aujourd'hui pour la première fois que l'affe
pouvait être soumise à des épreuves terribles. Je c
prends les intimités brisées, les cœurs séparés à jamai
pourtant la vraie tendresse ne court pas de risques. Qu
on s'est deviné, que l'enfance a été partagée, que la j
nesse reste fidèle à la jeunesse, l'affinité des âmes
évidente ; on doit rester unis jusqu'à la mort. Les cau
de désaccord viennent de la vie ; elles sont extérieu
et sociales. Par exemple, toi et moi...

Maurice pâlit. Son ami touchait à un nœud sacré com
pour montrer la façon dont on pourrait le relâcher, le
faire, le rompre. Le général de Pontbriquet avait évei
dans cet esprit incertain l'essaim aveugle et bourdonna
des soupçons, et déjà la défiance estompait les plus ch
objets gravés en lui pour y vivre à jamais. Le doute étr
et vulgaire demandait à entrer. On en veut à ton arge
glapissait cette voix aiguë.

— Par exemple, toi et moi, continua Arsène oppres
et baissant les yeux, nous sommes amis. Si j'en doutai
je croirais blasphémer. Et cependant regarde nos de
existences, nées parallèles par le cœur et tendant à se s
parer par nos positions en ce monde. Tu es riche et je su
pauvre : voilà le grand mot. Suppose maintenant que j'a
besoin d'avoir recours à ta bourse, je semblerai exploit
notre amitié. Si nous possédions le même état d'existenc
rien ne serait plus naturel. Nous irions, côte à côte, comm
une paire de beaux chevaux attelés à un bonheur à quatr
roues où nos rêves se prélasseraient. Actuellement je sui
une malheureuse rosse voulant partager le brancard ave
un cheval anglais. La charrette me convient mieux ; j
dois te quitter. Je ne veux pas porter les harnais et n
puis partager ton avoine. A la paille ! à la paille !

Ces paroles furent prononcées d'un ton mélodramati
que. Une sorte de frénésie venait de s'emparer d'Arsène
Sa voix cassée mêlait un ton ironique à ses phrases amères

Il marchait à grands pas, gesticulant beaucoup, la tête basse, souffrant. Maurice, anéanti, pétrifié, avait essayé plusieurs fois de balbutier quelques mots ; son gosier sec et fermé se refusait à lui obéir. Son cœur battait, ses tempes bondissaient ; le sang lui montait à la tête. Debout, immobile, il attendait une horrible catastrophe. Deux grosses larmes lui vinrent aux yeux.

Arsène les vit et n'en continua pas moins son discours; s'enhardissant à mesure, semblable à un homme qui a goûté d'un breuvage amer et qui, pour en avoir fini plus vite, vide la coupe d'un trait.

— Aujourd'hui, il me faut mille francs. Si je ne te connaissais pas, je laisserais agir mon créancier. Il me ferait arrêter, saisir, vendre, bouillir ; il n'obtiendrait pas un sou. La chose se déciderait entre lui et moi. Mais je suis lié avec toi. Je ne puis empêcher le démon de me pousser ici, et je dois lui obéir quand il me persuade de m'humilier, d'invoquer le passé, l'enfance, d'intéresser ton cœur en faveur de ma bourse. Maurice, ces paroles sont un crime ; il faut nous séparer.

La voix d'Arsène devenait tremblante et saccadée. Il se redressa gravement, dignement, et regarda Maurice en face, qui fondit en larmes et tomba dans les bras de son ami. Arsène à son tour se mit à pleurer.

— Tiens ! dit Maurice en courant à son bureau, tiens, prends ! partageons ! vivons en frères, mais surtout ne parle plus, ne dis plus rien ! tu me tues !

Arsène se rassit et regarda fixement son ami.

— Pardon, mille fois pardon ! reprit-il sur un ton plus grave ; tu m'as cru et tu as cédé à mes paroles. Hélas ! j'ai eu tort de te mettre à l'épreuve. J'ai crié au secours, et tu es venu, les yeux fermés, les bras ouverts. Je suis confus de honte, mais comprends-moi. Je reconnais de tels priviléges à l'amitié, que j'en suis jaloux et féroce. Cette première effusion passée, que serait-il arrivé ? Ce

soir, tu aurais évoqué ta journée ; tu aurais vu Pontbriquet qui t'a joué sa comédie : je viens de le rencontrer ; tu aurais vu cette carte que je viens de trouver en bas.

Et il remit à Maurice la carte de madame d'Aygaliers, qui, au crayon, avait écrit au-dessous de son nom : « Merci pour nos pauvres ! »

— Tu te serais rappelé ces escroqueries, et, entre ces deux scènes, ton ami, ton meilleur ami, n'est-ce pas ? ton frère, disais-tu tout à l'heure, se trouverait encadré on ne sait comment, ayant reçu de l'argent comme les autres, après des phrases touchantes, émouvantes, pathétiques ; car, en vérité, le cœur n'a plus de langage, l'affection a perdu son doux et chaste vocabulaire. La parodie a tout souillé. Les paroles les plus radieuses, les phrases les plus virginales ne sont que des entremetteuses. Les sincères n'osent plus ouvrir la bouche. Les faux amis et les amants perfides ont tout dit. La vérité ressemble à la toilette des femmes ; le vice est aussi bien habillé que la vertu, quand il n'est pas plus convenable. Au bout de quelques jours, le tout se confondant, Pontbriquet, Pellegrin, madame d'Aygaliers, tu concevrais des doutes sur mon compte. Je te deviendrais suspect en si belle compagnie. L'estime inaltérable qui doit servir de base à l'affection se troublerait peu à peu, et je descendrais petit à petit au rang de ces amis intimes dont on serre la main et qu'on méprise, avec lesquels on vit et dont on se défie, jolis causeurs, élégants convives, parasites aimables, qui, jusqu'à trente ans, boivent le bon vin et aiment les belles femmes, et apportent plus tard au service de leur pays une expérience cynique et froide, un esprit desséché et brillant, et deviennent des Catilinas sans audace, des Verrès sans grandeur, des Lucullus moins l'Asie conquise, des Marius moins l'Afrique domptée.

Voilà où te conduirait ta faiblesse malgré toi. Si j'avais un service à te demander, je le réclamerais sans phrase,

et je dédaignerais les sottises qui t'ont ému tout à l'heure. Ah ! mon ami, si je ne t'avais pas donné cette cruelle leçon, avant huit jours je serais tombé dans ce gouffre d'indulgence où pataugent, confondus, tous les Pontbriquet d'ici-bas. Encore un ! te serais-tu écrié au milieu d'un accès de découragement ; encore un ami qui me trompe ! Vois-tu, quand on est faible, on s'habitue à désespérer. Il faut avoir la force de mépriser en face. Quand on a mis les intrigants à la porte, les honnêtes gens qu'on garde se trouvent à leur place et à leur aise. En pleine rue, on donne à tout le monde. Quand on le peut, c'est la seule loi à suivre : verser sa bourse à ceux qui tendent la main. Les misères et même les vices d'en bas sont excusables. Vingt fois sans doute on enverra un ivrogne au cabaret, on se laissera attendrir par de fausses douleurs, par des plaies mensongères ; qu'importe, si une fois on donne du pain à une famille, si une fois on fait croire à la charité et à Dieu. Quelques francs et quelques sous égarés, c'est la semence de l'Évangile perdue sur la pierre. Ceux qui veulent être infaillibles dans leurs bienfaits ont l'âme cruelle. Je pardonne tout aux pauvres; mais les mendiants qui ont des états de service, des croix, des titres, les Wormspire éternels, ceux-là, je suis d'avis qu'on les chasse. Je ne t'en ai pas dit plus que ton général ; suis-je mieux traité que lui ? Et tu le juges un filou. Il emporte son argent ; voilà son reçu. — Et moi aussi j'ai mon billet ! J'ai demandé mille francs pour l'exemple ; j'aurais obtenu plus si j'avais voulu. Ah ! pauvre ami, viens sur mon cœur, et crois-moi bien, j'ai joué là une terrible comédie qui réussit toujours !

Et les deux amis s'étreignirent. Maurice se sentait honteux. Arsène remit le billet de banque sur la table et le contempla.

— Pauvre chiffon ! on a bien raison de t'aimer ; tu es la seule chose prouvée en ce monde ; tu es le vrai talis-

man, et tu ne trompes pas ceux qui te possèdent ; toi seul es infaillible. Les âmes les plus saintes ont eu à se plaindre de Dieu. Toutes les divinités ont été blasphémées. Les mains et les cœurs se sont désunis ; les plus fortes cariatides se sont écroulées. Je ne connais de stable que les allégories qui te servent d'ornements. Deux géants, deux esclaves accroupis et pliant sous l'effort soutiennent les pénates de la terre, les saisons riantes et fécondes. Les fleurs et les fruits t'appartiennent. Tous les attributs figurent dans ta gravure ; l'enfant y dort appuyé sur le lion. Il est vrai que tu te moques de la force. L'épée et la main de justice, les balances et les livres de la loi, le tout porté par des déesses, te servent de symboles. Sur un autel, les mains de la bonne foi s'étreignent pour l'éternité. C'est encore juste ; tous les amis sont à toi ; et les petits Amours, et les palmes de lauriers, et les guirlandes de chêne, tout cela t'accompagne. Le caducée et le hibou dénotent ta prudence et ton activité païennes. Minerve et Mercure sont tes deux camées. Hélas ! pourquoi faut-il que tout cet édifice soit appuyé sur des Hercules captifs ? Pourquoi faut-il que tu nous regardes avec ces grands yeux de différentes couleurs, l'un noir, l'autre blanc, pleins de la même menace ? Orgueilleux chiffon, tu peux envoyer un homme croupir aux galères ! Tu es impitoyable, et tu as raison. Je te contemple avec tristesse. Je me rappelle avoir vu des pièces d'argent romaines, des pauls, sur lesquelles on lisait : *Videant pauperes et lœtentur*, et autres devises charitables. L'époque où l'on frappa cette monnaie ne fut pas meilleure que la nôtre sans doute, et les légendes sont effacées sur les pièces qui circulent encore. Le cœur humain est assez dur pour qu'on l'adoucisse par tous les moyens. Si j'avais à graver la planche des billets de banque, j'y représenterais des pauvres tendant la main. La charité n'en serait pas plus grande, peut-être, mais on aurait sous les yeux un spectacle qui

ne devrait nous quitter jamais. Un serviteur répétait tous les jours à Philippe de Macédoine : Tu es un homme ! une voix, de temps en temps, nous dirait : Tu es un riche ! — Loque somptueuse, papier huilé, passe des millionnaires, je puis me vanter de n'avoir pas affaire à toi ! Mon existence matérielle est toujours tenue au-dessous du niveau de ma vie morale ; mes besoins sont au-dessous de mes idées ; mes maigres ressources peuvent disparaître du jour au lendemain, je n'en éprouverai que de médiocres souffrances.

Les hommes ne sont jamais malhonnêtes ou misérables complétement. Ils se créent une grande vie, ils veulent y rester. Celui qui s'habitue à bien dîner est vendu d'avance. Ce n'est pas par hygiène que la religion a fait de la gourmandise un péché capital, c'est que, dans certains moments, elle compromet l'honneur. La morale se soucie peu des indigestions ; on n'est pas damné pour cela. Elle sait que l'estomac est un intermédiaire de péché, et que, pour perpétuer ses bons dîners, tel ou tel consentira à transiger sans attendre que sa conscience soit prête. Tout le monde ne sait pas manger une croûte de pain en pleine rue, au nez de la tentation. On ne sait pas assez se coucher à jeun. Ton général de Pontbriquet se figure que son nom et sa gloire exigent qu'il tienne maison et soit cité. Il n'a pas le sou ; il vole, c'est clair. Si l'on réduisait courageusement toutes les positions sociales à leur plus simple expression, on arriverait à une formule aussi nette et aussi mathématique, — et bien des hôtels éclatants de fêtes, bien des calèches qui passent, bien des vieillesses honorées seraient expliquées ainsi.

Arsène prit une plume et écrivit sur le malencontreux billet de banque : *Prêté à Arsène Pellegrin.*

— Tiens ! reprit-il, mets cela au fond d'un tiroir, et consulte-le quand on viendra t'emprunter de l'argent.

Arsène et Maurice, on l'a peut-être déjà remarqué,

sont si bien nés l'un pour l'autre, qu'un observateur de l'ordre philosophique pourrait supposer que ces deux êtres ne font qu'un homme dédoublé. En effet, nous portons tous en nous-mêmes ces deux influences. Une d'elles domine toujours, sans empêcher l'autre de raisonner. N'est-ce pas là l'explication des amitiés solides, deux cœurs qui se complètent : l'aveugle et le paralytique ? C'est aussi l'histoire de l'amour : nous cherchons ce qui nous manque à travers le monde, le papillon et la rose. Le solitaire qui n'est pas malheureux est un monstre. Oh ! vous tous qui arrachez les pensées de votre âme pour leur donner la vie, vous rêvez l'approbation des foules, n'est-ce pas? mais avant tout vous ne pensez qu'à deux yeux impatients de ce que vous faites. Un troubadour du douzième siècle, Bernard de Ventadour, disait d'Éléonore de Guyenne : « J'écris pour elle, et elle sait lire. »

Maurice demeurait atterré par l'horrible plaisanterie d'Arsène :

— Tu as peut-être raison, dit-il tristement, mais tu m'as brisé le cœur. C'est plus qu'une surprise et plus qu'une leçon. Je ne saigne pas ; c'est la brûlure d'un fer chaud ; j'en garderai éternellement le stigmate.

— C'est une estampille, mon ami, c'est une plaque d'assurance ; c'est ce qu'au moral on appelle de l'expérience. Sois donc homme ! Je suis médecin ; si je ne soignais que les corps, ce serait sottise ; je m'occupe des âmes aussi, et je traite la tienne. Dévorant ou non, le fer a-t-il porté sur la plaie ? Oui. Crois-tu donc qu'on enseigne la vie au coin du feu en lisant Berquin, la Rochefoucauld et autres moralistes idiots ? Il y a encore des pères qui pensent qu'on peut sauver l'avenir des enfants en les réunissant autour d'un lit de mort, et là, pâle, respectable, prolixe, en leur racontant les faiblesses d'une existence ennuyeuse. L'expérience ne se transmet pas à la dernière heure, comme un coffre plein d'or qu'on donne

au fils préféré et qu'on veut *avantager*, selon l'expression des gens d'affaires ; elle ne se lègue pas par testament, on la conquiert. Elle est taxée comme toutes les denrées. Il y en a à tout prix. Les uns la payent de leur honneur, les autres de leur fortune ; elle vous arrache le cœur et les cheveux ; elle ruine le corps et l'âme. Pour combien t'en faut-il ? J'ai des petits conseils qui ne sont pas gênants, garantis deux ans, comme les montres de pacotille. La véritable expérience est montée sur rubis, à répétition ; c'est le réveille-matin de la vie. La bonne, c'est la mienne, impitoyable et cynique. Celle des vieillards ressemble trop à ces oignons surannés engourdis au fond de leurs goussets. Je t'ai mis à l'aise ; tu me renverras dès que tu seras las de moi. Nous voici au second jour, et je te fatigue déjà. Bonsoir.

— A ton tour, sois raisonnable, reprit Maurice ; tu me poignardes ; je puis bien jeter un cri. Quoi de plus naturel ? Et tu parles de me quitter ? Que me restera-t-il si tu me manques ?

— Il te restera Pontbriquet et madame d'Aygaliers.

— Ah çà ! me diras-tu ce que t'a fait cette pauvre femme ?

— Rien. Je ne la connais pas. Mais je déteste les douleurs à grand spectacle et la charité romanesque. L'as-tu vue déjà ?

— Non.

— Tu dois désirer savoir qui elle est. Vas-y. Ne garde pas longtemps un désir pareil. Dans quelques jours tu pourrais lui supposer plus de violence qu'il n'en a. Ce n'est pas moi qui t'arrêterai jamais. Va toujours partout, et ouvre les yeux. Vois clair et rapporte-t'en à tes regards. Tu dois une visite à cette patronesse étrange qui traite les héritiers comme les dames de la halle traitent les gens qui vont se marier : elle leur extorque des pourboires...

— Ah ! mon ami...

— Pour les pauvres, s'il vous plaît!

Et Arsène se leva en faisant résonner sa canne comme les Suisses conduisant les quêtes font de leur hallebarde.

Maurice descendit avec son ami et monta dans le premier coupé qu'il rencontra. Arsène ferma la portière.

— Chez madame d'Aygaliers, dit-il au cocher.

— Puis, introduisant sa tête par le carreau :

— Rue...

— Rue de l'Ouest, 29, répondit Maurice en souriant. Le cocher partit.

Arsène s'en alla d'un pas tranquille, ruminant le nom et l'adresse de madame d'Aygaliers. — Ce serait bien le diable si je ne savais point l'histoire de cette femme avant Maurice! s'écria-t-il en entrant chez madame Dionay.

VIII

UNE ARAIGNÉE DANS UN RAYON DE SOLEIL.

Je tombai dans ces larmes et je faillis m'y noyer.

JEAN-PAUL RICHTER.

Le coupé s'arrêta devant une maison d'assez bonne apparence. On indiqua à Maurice le rez-de-chaussée. Il comptait sur deux ou trois étages à monter pour se recueillir, et, se voyant dans la nécessité d'entrer de plain-pied, il fut un peu déconcerté. La visite qu'il allait faire offrant quelque embarras, il jugea convenable de consolider ses gants avant de sonner. On trouve souvent une bonne phrase en réparant le désordre de sa toilette. Soudain, la porte devant laquelle il hésitait s'entr'ouvre : une

voix de femme murmure des paroles respectueuses, et une espèce de soutane sort à reculons et vient presque se heurter contre lui. Sentant un obstacle, l'inconnu se retourne et salue Maurice, qui distingue un ecclésiastique élégant et jeune en habits de ville. Durant ce petit manége la porte s'était refermée. Il fallut sonner. Un domestique d'une vingtaine d'années, à l'air doux et cafard, vint ouvrir et introduisit Maurice, avec mystère, humblement, comme dans un lieu sacré.

Un Christ en croix décorait l'antichambre, si on peut appeler décoration la copie d'une copie d'une œuvre parfaitement inconnue de quelque chrétien de bonne volonté. Dans la salle à manger, saint Vincent de Paul ramassait des enfants au coin des bornes, en face du portrait d'une princesse de la famille régnante. Maurice, à la suite du modeste serviteur, traversa un salon plein de tableaux et d'œuvres de sainteté : une Vierge au crayon noir, dessinée sans aucun doute dans une école, était accrochée à côté d'un crucifix en filigrane d'argent rapporté de Gênes; des portraits de famille se mêlaient à des peintures et à des gravures religieuses; une étagère chargée des ex-voto de la sainte galanterie supportait de jolies futilités confondues avec des niaiseries enfantines. D'un piano ouvert semblait s'exhaler une hymne sacrée. Une portière de tapisserie séparait ce salon d'un boudoir délicieux, petit, coquet, chargé de fleurs qui envoyaient le pur encens de leur fraîche haleine à un rameau de buis attaché à un bénitier d'ébène placé au-dessus d'un prie-Dieu richement sculpté. Un livre sombre reposait sur le pupitre. Le recueillement et la paix régnaient dans cet oratoire drapé d'étoffe brune. Un tapis assourdissait les pas. Une petite bibliothèque à jour, suspendue légèrement à la droite d'une cheminée basse, contenait les livres de choix recommandés par les pieux et les orthodoxes. Un ennui qui n'était pas trop désagréable vous saisissait dès l'entrée.

La décoration de ce lieu de dévotion semblait faite avec grand art. Sous les tentures ne devaient pas se cacher les mauvaises pensées, ces papillons aveugles qui bourdonnent lourdement le soir et nous heurtent de leurs ailes de velours. Une porte de ce délicieux réduit donnait sur un jardinet, et vers le fond un pli de draperie dénotait une entrée de chambre à coucher.

Madame d'Aygaliers tenait un volume in-8°, à couverture jaune, raccordée avec du papier bleu, quand Maurice entra. Le livre disparut sous le couvercle d'un pupitre à main déposé sur la cheminée. Le jeune homme s'inclina gauchement, et fut reçu par un salut plein d'une grâce heureuse.

— Que vous êtes bon, monsieur ! lui dit madame Anne d'Aygaliers. Je parlais de vous tout à l'heure au frère Ramissaire, et je remerciais Dieu avec lui de ce que ses bénédictions ne sont pas perdues. A chacun sa tâche, monsieur. Vous pratiquez la sainte morale parmi les vôtres ; le frère Ramissaire va courir les missions dangereuses. Vos rôles sont beaux à tous deux et non moins difficiles l'un que l'autre.

Ces paroles, prononcées d'une voix bien timbrée et avec une grande simplicité, émurent vivement Maurice. L'œil de madame d'Aygaliers le caressait doucement. La veille il aurait volontiers jeté son cœur à la tête de madame Dionay et se fût fait philosophe avec elle ; maintenant une autre femme l'entraînait d'un mot et lui eût fait parler du Japon et de la Chine avec attendrissement, si elle n'avait pas eu mieux à dire.

Je ne sais pas quel âge un romancier peut donner à une femme sans choquer son lecteur. Le style souvent n'explique pas assez le personnage, et quand un chiffre énoncé n'est pas accompagné des broderies de l'art et de toutes les guirlandes des fleurs d'automne, on doit craindre d'avoir dépassé la mesure. Nous connaissons tous de fort

aimables créatures qui ont de grands enfants à marier et même mariés ; ces êtres charmants ont un âge que nous n'avons pas toujours su. Madame d'Aygaliers avait cet âge-là. Son point de repère à elle était une fille d'environ dix-huit ans.

Maurice voyait devant lui une femme grande, mince, même un peu maigre, qui paraissait avoir reçu le don mystérieux de la beauté durable. Les cheveux châtains qui la couronnaient se lissaient en bandeaux somptueux et se tordaient derrière la tête, coquets et séduisants comme un chignon de fillette. Le caractère de la figure révélait que depuis longtemps la volonté le façonnait ; la physionomie avait perdu de son aspect naturel qu'on eût retrouvé peut-être sous des couches de grimaces sérieuses, sortes de masques vivants que les plus habiles ne savent pas arracher.

Certaines pensées assidues modifient le visage. Le benêt le plus pacifique est enlevé à son village par le service militaire ; mis au régime de la gloire, familiarisé avec les idées belliqueuses, il rapporte au pays une tournure farouche ; qu'il entre au séminaire, au lieu d'aller à l'armée, et ses traits contracteront des habitudes de cafarderie béate. L'hygiène de l'âme façonne le corps. La beauté des femmes subit ces changements. La vie, avec ses rires et ses larmes, nous farde à sa guise ; la joie et la douleur ont des façons différentes de disposer leurs rides.

Madame d'Aygaliers s'était fait une tête de sainte et de martyre. L'ovale de la figure allongé laissait percer une maigreur pleine de charmes. Les joues se creusaient imperceptiblement quand elle parlait ; le sourire s'y montrait rarement et semblait aussi étranger qu'une hirondelle en hiver : il avait dû s'envoler vers des contrées de jeunesse. Les yeux, grands, profonds, inquiétants, brillaient de lueurs mystérieuses ; le teint était pâle ; la bouche, fine, sévère, plissée et fanée comme est le soir une

feuille de rose cueillie le matin, paraissait avoir posé ses baisers sur toutes les stations d'une passion humaine ou divine. L'atmosphère de cette femme s'appelait la tentation.

Une jeune et fraîche enfant inspire un hommage pur et désespérant, pareil à l'idée du paradis, dont les récompenses sereines nous paraissent quelquefois monotones. La perfection ennuie comme le calme, comme l'immensité, comme la vertu. Les femmes irrésistibles sont celles chez qui on devine des dangers, dont l'âme est divisée en cercles comme l'enfer du Dante, qui sont à la fois feu, glace, désert ; dont les yeux doivent éclater en larmes, un beau jour, entraînant un secret ; dont les remords attendent une consolation ; dont la vie a besoin d'être réhabilitée ; dont l'amour est un ogre, vivant de serments terribles, d'exigences infinies, de soumissions dégradantes : pécheresses qui se font adorer comme des saintes, et vous infligent les horribles supplices du jeune roi des îles Noires. Nous rêvons tous le ciel ici-bas, mais nous sommes fous de l'enfer.

La beauté de madame d'Aygaliers dégageait des séductions magiques. Peut-être, comme la reine des *Mille et une Nuits,* préférait-elle un esclave noir au charmant prince qui l'aimait ; peut-être les fascinations qu'elle exerçait mentaient-elles ; peut-être qu'en elle l'amour ne brûlait pas, pareil à ces lumières froides qui s'exhalent des marécages et courent sur les bruyères, langues inquiètes, âmes glacées, aux lueurs bleues, fantômes de flammes qui attirent vers l'abîme.

Maurice contemplait cette femme avec une curiosité ardente. Pas de coquetterie apparente. Ce grand corps, simplement vêtu d'étoffes sombres, s'allongeait avec harmonie, bien dessiné et remuant une taille fine, à la fois indiquée et dissimulée. D'une manche large sortait un bras aminci, terminé par une longue main effilée. La

maigreur prêtait à l'ensemble une distinction qui captivait. Les gestes graves et rares étaient d'une belle ligne et paraissaient habitués au commandement.

Maurice, en examinant cette femme, se demandait : — Où a-t-elle pu connaître mon père? Elle devina sa pensée.

— Je vous dois, monsieur, quelques éclaircissements sur ma conduite. Les intentions ont beau être bonnes, encore faut-il agir avec discrétion. J'ai connu monsieur votre père à une époque où il prêta ses services à la charité publique, durant une épidémie. Je découvris chez lui un cœur noble, et je le fis entrer dans la Société de bienfaisance où vous venez de faire un si généreux début. Il mourut. Je lui portai mes prières. Ce n'est pas la coutume de se conduire ainsi, me dira-t-on ; les femmes qui se respectent ne se donnent pas ainsi en spectacle. C'est possible. Mais si ma considération dépendait de la façon dont je me soumets aux préjugés, je me regarderais comme une femme bien malheureuse. Le tort que j'ai eu peut-être a été de m'adresser à vous d'une manière si brusque. Je n'ai vu que le noble côté de l'idée et ne m'en suis préoccupée que trop tard, au point de vue mondain. Le frère Ramissaire, auquel j'ai soumis mes scrupules, m'a approuvée en me disant que tout généreux élan prête au scandale, et que pour le bien toutes les voies sont sages.

— En vérité, madame, répondit Maurice, je m'aperçois que nos rôles sont intervertis. C'est à moi de vous remercier, et je venais non-seulement vous apporter ma reconnaissance pour une fois, mais encore l'offre de ma bonne volonté pour toujours.

Un bruit se fit à la porte qui donnait sur le petit jardin. Maurice se retourna.

— Ne vous dérangez pas, monsieur, c'est ma fille, dit madame d'Aygaliers; puis, sur un ton plus familier, elle ajouta : — Entre, Léontine, n'aie pas peur. — Le jeune

homme se leva. Une belle personne se montra : l'image de sa mère à dix-huit ans. Ce que l'une était en peinture à l'huile, assombrie par le temps, aux couleurs fondues et harmonisées quoique brunies, l'autre l'était en pastel brillant, frais, gracieux.

Mademoiselle Léontine d'Aygaliers portait des cheveux aussi abondants que ceux de sa mère, mais un peu plus clairs de ton. Le teint était rose, la peau transparente, l'œil brun et velouté. La nature généreuse semblait avoir créé cette enfant avec amour. Son corps splendide se cachait sous les contraintes de la jeune fille; ainsi une belle statue achevée attend, derrière la toile d'un atelier, le jour où elle sera admirée. La vie frémissait en elle, et ses épaules portaient la pudeur comme une robe de bure, comme la peau d'âne de la princesse de Perrault. Sa bouche s'ouvrait en grenade frémissante, avide de soleil; ce n'était pas une Psyché, c'était une Antiope. Son ravisseur ne devait pas être un maigrelet et gracieux amour qui pose sur le front de l'adolescente un baiser pâle et léger comme un papillon; le Dieu se révélerait à elle sous la forme violente des amants sauvages.

— Léontine, dit madame d'Aygaliers quand sa fille fut entrée, monsieur est M. Maurice Delayen, qui a donné une fête à nos pauvres; car votre offrande, ajouta-t-elle en se tournant vers lui, a valu à nos protégés une distribution exceptionnelle; cela a été pour eux l'équivalent d'un avénement ou d'une naissance de roi.

Maurice s'inclina, et la jeune fille lui adressa une très-savante révérence.

Elle regarda ce personnage si généreux, de la façon dont certaines femmes examinent les princes russes, et se sentit prise de respect pour cette puissance mystérieuse dont il disposait. Le charme de sa personne se trouvait relevé par le talisman de sa fortune.

Une perversité précoce ne poussait pas Léontine à des

désirs calculés; la tentation s'épanouissait naïvement dans son cœur. La richesse, les titres, la gloire, toutes les couronnes humaines appartiennent aux femmes et doivent leur revenir. Aussi aspirent-elles toutes après les beaux noms et les grands états de maison; aussi les hommes illustres sont-ils à elles, et elles les aiment de cette tendresse vaniteuse qui cache une curiosité et un hommage. Le fâcheux, c'est que la plupart du temps elles ne recherchent dans la fortune que l'argent, dans la noblesse qu'une vaine supériorité, et se livrent à des admirations peu scrupuleuses, enivrées par le succès, s'éprenant d'amour pour des monstres heureux ou des héros ridicules.

Léontine était une Érigone altérée, une Ève impatiente des paradis nouveaux. Maurice à ses yeux ne paraissait pas moins merveilleux que Persée ou Roger, montés sur le Pégase et l'Hippogriffe. Depuis l'âge où la vie envahit notre être, elle se trouvait, au milieu de la paix intime de la maison maternelle, exposée sur le rocher d'Andromède et d'Angélique. A sa vanité, montée au haut de la tour, elle criait à chaque instant : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Le bonheur chez les parents n'est souvent que l'esclavage des tièdes tendresses. Quand vient la saison de bâtir les nids, l'oiseau en cage a beau voir un lit tout prêt de coton bien tendre, de l'eau pure et ses graines préférées, il aimerait mieux courir tous les hasards de la liberté.

Madame d'Aygaliers raconta très-longuement à Maurice le genre de bienfaisance qu'elle pratiquait. S'il eût écouté, il aurait probablement compris; il la regardait. Elle parla de tout, des pauvres, des riches, de sa fille, du bon Dieu, de plusieurs duchesses et princesses, de deux ou trois ministres, de sa fille encore; elle eut des sourires et des larmes bien conduits, bien utilisés; elle fut charmante. L'histoire du frère Ramissaire fut mêlée à tout cela.

Maurice, émerveillé, ravi, hasarda quelques compliments excessifs qui furent accueillis comme le pain quotidien. Décidément il fallait à cette femme un char de nuages et un budget de fée.

Léontine n'écoutait pas ces paroles si souvent dites par sa mère devant elle. Semblable à ces Esméraldas qui, à force d'accompagner leur père sur les places publiques, ne s'occupent plus des vieilleries débitées aux badauds, et suivent dans l'espérance et le beau temps un rêve de jeunesse, ainsi elle cherchait sur toutes les circonstances nouvelles de sa vie à poser les bases d'un avenir matériellement calme.

Il n'y a pas de pays où la jeune fille ait moins de liberté qu'en France. Dominée par ses parents, influencée par eux, claquemurée dans un intérieur, elle garde pour elle toutes ses sensations. L'indépendance anglaise et américaine offre moins de dangers. Chez nous, on dispose de son enfant, convaincu qu'elle ne peut pas avoir d'idées. Souvent, il est vrai, elle en manque complétement, et devient une femme sotte, acariâtre, et reproduit exactement dans sa maison la demeure qu'elle a quittée. Là où il y a peu de souffrances, le moraliste n'a que faire. Celles qui sont intelligentes, — et je laisse de côté les luttes du cœur engagé, les révoltes nerveuses, les larmes secrètes, les yeux creusés, la beauté maigrie, la séquestration morale, le martyre de celles qui aiment, on m'accuserait de tomber dans le romanesque et l'impossible ; je reste dans le triste du triste ; — les jeunes filles intelligentes sentent se développer un monde d'émotions personnelles qu'elles cachent et qu'on ne soupçonne pas autour d'elles. Assistant aux luttes d'un ménage qui veut faire figure dans la société où le hasard l'a placé, ces âmes comprimées devinent les secrets un à un. Elles voient que le mariage est une association, que les vertus sont des capitaux embarrassants, des lingots inutiles et

que, pour les besoins du monde, on a créé un papier-monnaie à coupures infinies appelées les convenances; elles entendent, au petit foyer domestique, parler si souvent du rôle de l'argent, elles découvrent tant de gênes, tant d'économies sourdes, que peu à peu elles se dessèchent. Ce sont de pauvres vierges au cœur tristement corrompu. Leur romanesque ne s'élève pas jusqu'aux nuages; l'imprévu pour elles n'est plus ce jeune premier vertueux apparu dans les insomnies; c'est un mari quelconque qui aura une position. Si un rêve subsiste dans ces esprits, si une illusion survit, on ajourne l'idéal à des temps meilleurs. Il s'agit d'abord d'entrer dans le paradis; on verra plus tard s'il est doux d'en sortir, ou s'il n'est pas plus commode d'y demeurer avec le serpent.

La visite de Maurice se prolongeait au delà des limites convenables. Il profita pour s'en aller de l'arrivée d'une malheureuse femme tenant par la main un enfant malade. Il assista à l'accueil évangélique que fit madame d'Aygaliers à ces gens. Elle prit le petit et l'embrassa. Élisabeth de Hongrie au milieu des misérables ne peut pas avoir été plus belle ni plus sainte. L'infortuné qu'elle caressait de baisers n'offrait que des haillons et des gourmes. Sa face couverte de croûtes, ses yeux dont les cils étaient rongés par l'humeur, sa bouche baveuse, ses cheveux pleins de mystères, cette plaie vivante inspiraient le dégoût au jeune homme, et madame d'Aygaliers, simplement, sans répugnance, avec des sourires, approcha cet enfant de sa belle tête, l'appuya sur son beau corps, se laissa manier par ces petites mains sales. Puis, retenant Maurice qui voulait partir :

— Attendez, dit-elle, et voyez où va votre argent. C'est Dieu qui vous envoie, brave femme! Voilà un riche qu'il faut bénir dans vos prières!

Et elle remit un peu d'argent aux mains de la malheureuse avec quelques vêtements pour son enfant.

— Une autre fois, si votre fils n'est pas mieux tenu, je vous gronderai, ajouta-t-elle. La propreté est la moitié de la santé. Êtes-vous allée chez le médecin pour ces yeux-là? Ce n'est rien, mais occupez-vous-en. Si je le revois dans cet état, je l'y conduirai moi-même.

Maurice rentra chez lui ému d'admiration. Il ne raconta rien à Arsène, sinon qu'il s'était acquitté de sa visite. Arsène comprit et n'interrogea pas son ami. On ne reparla plus de madame d'Aygaliers, et cependant Maurice y retourna souvent. Tout devenait un prétexte pour revoir cette femme. Il était à cet âge où l'on croit avoir besoin de prétextes, où l'on se figure avoir des comptes à rendre à sa conscience jeune et naïve.

Quand une pensée nous absorbe, nous échappons à nos vrais amis. Ils nous revoient aux heures de déceptions et de chagrin. Arsène mit un tel soin à ne pas faire allusion à cette aventure, que Maurice put croire qu'il dissimulait de la façon la plus vraisemblable. Les choses marchèrent si vite que madame d'Aygaliers reçut son admirateur presque tous les jours.

Les ressources de cette femme étaient infinies; elle avait mille aspects, sans cesse charmante. Sa maison ressemblait à un reposoir perpétuel. Les pauvres célébraient toutes ses joies, sa fête, celle de sa fille; les fleurs abondaient, et là où les humbles apportaient le rosier maladif ou la giroflée roturière, Maurice, mettant les serres au pillage, offrait les arbustes les plus nouveaux aux noms les plus difficiles. C'est que lui aussi était un mendiant dans la maison et le premier de tous.

Les madones d'Italie ne sont pas mieux traitées. Le jeune homme se hasarda à mêler à ses cadeaux les fleurs de pierre qui se portent aux bras et au cou, les végétations pâles et rouges de la mer, qui ne se fanent jamais et s'épanouissent dans les cheveux. On le gronda doucement. Il osa continuer.

Petit à petit les pauvres l'ennuyèrent. Les marches de l'église où il portait ses adorations lui parurent trop encombrées; les instants de solitude après lesquels il aspirait étaient trop mélangés de bienfaisance. Il perdait sa vie aux pieds d'une sœur de charité.

Léontine d'Aygaliers le gênait aussi. Fantôme de la beauté jeune, elle apparaissait et semblait le deviner avec ses grands yeux. Attiré par la fascination, il adressait de douces paroles à la jeune fille, et la mère bienheureuse souriait. Revenant à son désir, il ne s'occupait plus que de madame d'Aygaliers, et Léontine, immobile et ravissante, le rappelait à elle. L'hésitation a des heures de charme, mais la souffrance succède vite. Il s'accusa de son irrésolution; il en accusa les deux femmes. En réalité, ce n'était qu'un rôle mal pris : tous ses vœux allaient à la mère.

Un soir, Maurice rentra furieux. Madame d'Aygaliers, qui depuis longtemps lui parlait de son mari, venait de lui faire faire sa connaissance. Comprenant par l'instinct le ridicule de sa situation, il fuyait cette rencontre. Madame d'Aygaliers, sans avoir l'air d'insister, savait disposer du hasard dans une certaine mesure. Elle venait de présenter son adorateur à son mari. M. Delayen fut d'autant plus irrité que le chef d'une si belle famille lui fit l'effet d'un vaurien vulgaire. Petit, chauve, rond, commun de langage et de gestes, l'époux de la charmante Anne tendit une main joyeuse et familière au jeune homme.

Quelles pouvaient être les occupations de cet homme? Toujours absent, on ne le voyait que très-rarement. Sa femme ne lui parlait, avec une sorte d'autorité respectueuse, que pour lui donner des commissions. Étranger à tout ce qui se faisait dans la maison, il paraissait ne pas être chez lui, et n'en concevait pas de souci du reste. Doué d'un certain esprit de mauvais goût, il fit à Maurice l'éloge de sa femme d'une façon qui déplut au jeune

homme. La sainte fut jugée terre à terre. Les miracles qu'elle opérait par ses paroles, par ses regards, par son âme, ne reçurent que cet éloge : Elle remuerait des montagnes.

IX

> **La femme est un engrenage; quand on y prend les manches de sa veste, on y passe tout entier.**
>
> **FR. SOULIÉ.**

Ce soir-là, en rentrant dépité dans un appartement de la rue de la Paix qui venait d'être meublé richement, on pensa à Arsène; on sentait le besoin d'être grondé, et pour rien au monde pourtant on n'aurait avoué ses griefs. Les mystères communs engendrent les mauvais soupçons. Pour la première fois l'ange infaillible prenait terre; pour la première fois le temple se réduisait aux proportions d'un ménage qui laisse percer ses secrets. Maurice ne put pas rester chez lui. Il courut chez madame Dionay. Arsène, au coin du feu, lisait tout haut un roman. Quand on sonna, il cacha le volume.

— Tiens! c'est toi! s'écria l'interne. Si madame Dionay n'était pas souffrante, je suppose qu'elle aurait lieu de t'adresser des reproches. — Paule détourna très-gracieusement l'occasion qui se présentait de gronder le jeune homme.

— Notre pacte est fait, dit-elle. Je suis condamnée à l'immobilité. Quand M. Delayen sera las des autres, il me trouvera. Je l'attends toujours sans surprise et sans reproche.

— Serais-tu las des autres, comme dit madame Dionay, qui me semble parler en devineresse? demanda Arsène.

— Tu as un air étrange. Quelque ennui? Les accidents de la vie ressemblent aux montagnes russes; quand le char est descendu, rapide et enivrant, il faut le faire remonter à vide.

La soirée se prolongea en moqueries d'un côté, en paroles évasives de l'autre. Maurice sortit mécontent. Madame Dionay, si simple et si séduisante, lui fit regretter de ne pas l'avoir rencontrée seule. Son ami lui déplut: son rire l'irritait. Tout le monde semblait se donner le mot pour le bafouer; excepté Paule, la chère malade, dont les yeux souffrants le consolaient. En rentrant chez lui, il adressa quelques malédictions à la Providence. Il bouleversa les étoiles, fendit la terre en deux, mit le feu aux maisons, renversa le gouvernement, pareil aux ivrognes qui cassent les enseignes, par cette seule raison que les choses ne marchent pas à leur gré.

Le lendemain, il se rendit chez madame d'Aygaliers. On le fit attendre. On était en conférence avec le frère Ramissaire. Mademoiselle Léontine tint compagnie à Maurice. Il causa musique, fleurs, bêtises, sur un ton maussade, ne dissimulant pas son impatience, et remarqua à la fin qu'il traitait indignement la plus discrète douceur; il trépignait en brutal sur le plus moelleux gazon. Il fit donc des excuses à cette belle personne, rougit, hésita, lança des compliments audacieux, caressa de ses regards cette jolie tête, et finit par prendre la main de Léontine avec la familiarité d'un ami d'habitude. Elle s'y prêta timidement, et tous deux se trouvèrent debout dans l'embrasure d'une croisée, immobiles, les yeux baissés. Il fallait des paroles à cette pantomime. Maurice eut recours au lyrisme des grandes circonstances.

Ce qui bourdonnait autour d'eux, était-ce le sage essaim des abeilles bonnes conseillères ou la volée bruyante des mouches de la corruption qui se posent sur la chair vivante? Rien de cela. C'était la ronde des phalènes qui

se brûlent à la lumière, des atomes qui jouent dans un rayon, des désirs qui tourbillonnent dans les pensées de la jeunesse. Sont-elles assez charmantes ces fiançailles du péché? Je vous dirais bien que c'était de l'amour, mais je mentirais. Ces deux enfants jouaient et se trompaient naïvement. Maurice voulait faire croire à mademoiselle d'Aygaliers que sa beauté venait de le subjuguer, et Léontine désirait laisser penser au jeune homme que l'émotion qu'elle ressentait était profonde. La vérité est que l'un et l'autre se trouvaient assez gentils, et qu'il est souvent doux de s'amuser à l'éternel pendant une heure. Quelles vilaines grimaces font les plus beaux cœurs! A les voir, rien ne paraissait plus enviable, jeunes, heureux, la main dans la main; à les deviner, c'était assez triste : un folie calculée, une ivresse froide, un oubli qui s'observe.

Quand ils eurent à mi-voix emmêlé bien des paroles, comme des pas dans un labyrinthe, la jeune fille s'écria tout à coup : — Je crois que ma mère m'appelle; et pour ravoir sa main, elle livra un sourire. Au bout d'un instant, le jeune ecclésiastique sortit et salua Maurice au passage; madame d'Aygaliers reconduisit son hôte. Elle avait son chapeau et ses gants.

— Je vous fais bien mes excuses, monsieur, dit-elle, de vous avoir fait attendre si longtemps. Les amis peuvent être patients; les pauvres sont toujours pressés.

Malgré la grâce câline qui accompagnait ces paroles, Maurice montra son mécontentement. La charité l'obsédait; il était las des pauvres; la bienfaisance lui devenait insupportable. Il descendit un degré de plus dans le caveau du soupçon. Le prestige angélique disparaissait; les cercles de l'auréole diminuaient; les rayons s'éteignaient; les ailes se repliaient, s'effaçaient, et, par un mystère étrange, la séduction devenait plus forte à mesure que le corps dépouillait sa sainteté.

— Vous alliez sortir, madame, dit-il avec humeur.

— J'avais l'intention de faire une tournée bien nécessaire, mais je ne veux pas être privée du plaisir de vous voir un peu. Je prends sur moi le retard. Ceux que je vais visiter m'attendent bien, pourtant!

Les tristes sourires et les soupirs coquets qui scandèrent cette phrase ne sauraient être exprimés. Madame d'Aygaliers, ayant retiré son chapeau avec un désespoir gracieux, prit un air si résigné, si soumis, si obéissant, que Maurice ne pouvait plus tenir rigueur.

— Toujours vos pauvres! dit-il en souriant, d'un ton moqueur et tendre.

— Je vois bien que vous n'êtes pas habitué aux femmes ennuyeuses!

— Que je ne vous retienne pas, madame; si j'osais même...

— Avez-vous une voiture? demanda-t-elle.

— J'en ai une que je mets à vos ordres, madame.

— C'est cela! de cette façon, je vous recevrai chez vous.

Ils voyagèrent deux heures ensemble. Ils parcoururent des quartiers incroyables, montèrent dans des maisons qu'on ne peut pas supposer, visitèrent des intérieurs fétides, des chambres pleines d'enfants, de malades, de misère. Madame d'Aygaliers répandit partout des paroles et quelque argent; Maurice versa et vida sa bourse. Il s'étonnait de la facilité élégante avec laquelle la belle dame de charité commentait les grands préceptes de la morale évangélique. Hélas! les pauvres gens recevaient ces conseils comme une cave reçoit la réverbération des rayons du soleil; c'est à peine une petite lumière, mais sans chaleur et sans durée; c'est une lampe lointaine vue d'un cachot; le prisonnier attend et l'espoir tremblote toujours à la même distance. Le jeune homme aurait été hors d'état de dire un mot; son cœur se serrait, et il éprouvait des rages contre la vie.

Ils firent sept ou huit visites ainsi.

— Maintenant, pouvez-vous me conduire rue.... ou plutôt passage Jouffroy, dit-elle en se ravisant.

Ils partirent. Dans les intervalles des courses, madame d'Aygaliers avait raconté les malheurs des familles qu'ils visitaient, toujours coquette et charmante, éludant les tentatives de Maurice pour ramener la causerie aux sujets qu'il eût aimés. Dès qu'ils furent installés en voiture, il comprit que, sous peine de ridicule, il fallait tirer parti du long trajet qu'ils avaient à faire : ils partaient des environs des Invalides. Le courage des timides et des désespérés s'empara de lui.

— Madame, dit-il de cette voix anxieuse et étranglée qui porte les secrets et les confidences, le rôle que je joue devient impossible ; faisons-le cesser. Je ressemble à un malade qui, à force d'admirer la sœur de charité qui le soigne, deviendrait épris de sa beauté. Vous avez enseigné la bienfaisance à mon cœur : vous m'avez convaincu par la persuasion et l'exemple ; ce n'est point assez ou c'est trop. Vous m'avez conduit chez ceux qui pleurent, chez ceux qui souffrent, chez ceux qui meurent ! ma pitié s'est émue ; j'ai pratiqué l'aumône quotidienne de tout bon chrétien, j'ai vidé ma bourse. Mais, je le sens, ce que j'ai fait a été pour vous. Je suis ivre, idolâtre : c'est du fétichisme. La terre est pour moi une mansarde, un hôpital où tout le monde souffre. Seul, je puis être heureux ! j'accompagne l'ange envoyé parmi les foules. Je suis le pannetier de vos affamés, l'argentier de vos pauvres ; vous êtes la consolatrice. Figurez-vous ce supplice, madame : sur ce globe affligé, mourant, champ de bataille où des milliers d'années ont entassé les morts et les blessés, figurez-vous, au milieu de ces populations couchées, râlant et saignant, une apparition, sombre et douce, qui console, guérit, se penche en souriant, porte le baume et la parole, et, à côté d'elle, madame, un enfant, épargné dans la lutte, fleur encore droite sur la ja-

velle, qui suit avec amour cette bénédiction vivante. Si la vision disparaît sans l'aimer, ce corps debout ne sera-t-il pas plus malheureux que tous les cadavres? J'ai fait le bien pour vous; j'aurais fait le mal. C'est de vous que j'attends ma récompense. Dieu, qui juge nos intentions, ne me doit rien : toutes les aumônes que j'ai faites étaient des offrandes qui allaient à vous. Je vous aime et je veux vous mériter; je vous adore et j'attends votre bénédiction d'amour. J'aurais voulu composer un tel bouquet de bonnes actions que vos lèvres, à la fin, par un miracle, se fussent penchées vers moi. La force me manque; j'ai jeté quelques fleurs à vos pieds. Écrasez ma couronne; je n'en ferai plus d'autre. J'entends votre réponse : Je suis un fou, un enfant, que sais-je? Je vous aime et je perds haleine à vous chercher trop haut; descendez vers moi, ô mon ange, et révélez-vous femme.

Maurice alla ainsi jusqu'au boulevard; phrases entrecoupées, mains serrées, regard haletant. Madame d'Aygaliers joua le silence nuancé de physionomies. Le jeune homme la dévorait de son haleine. Elle demeurait impassible et douce, belle de candeur et de simplicité. En ne répondant rien cependant, elle tuait cet aveu sous le dédain, elle brisait une affection en l'humiliant.

Les derniers mots de cette déclaration lyrique furent prononcés au moment où la voiture traversait la chaussée du boulevard. Il y avait grand tumulte. Le coupé se trouva masqué entre deux charrettes. Brusquement, madame d'Aygaliers saisit la tête de Maurice, lui posa un baiser rapide sur le front avec cette phrase caressante et maternelle :

— Oui, vous êtes un enfant généreux et bon que j'aime!

Il fut ébloui et étreignit les deux mains pâles et longues de sa bien-aimée qui lui échappa et disparut. La foule du boulevard se referma sur elle. Pour cette fois,

l'ange remontait au ciel en laissant tomber un doux aveu. Il pensa à la suivre; il était trop tard : le passage Jouffroy avait dévoré la fugitive. Son œil, errant avec dédain sur les promeneurs, crut apercevoir Arsène; mais les amis, aux moments d'extase violente, tombent au rang des indifférents. Maurice attendit, rêveur et souriant, le retour de son apparition. Il pensa à toutes les misères que cette sainte avait soulagées dans cette journée, et il la bénit. Les illusions ressemblent à ces insectes impérissables qui remuent toujours, malgré les tortures qu'on leur fait subir, coupés, broyés, écrasés; le pied brutal les enfonce dans le sable et ne les tue pas; une vie persistante les anime; on les oublie morts; ils ne sont qu'étourdis. Tandis que le bonheur, c'est l'homme; un rien l'anéantit, une goutte d'eau, un grain de plomb, une pointe de fer — et toutes les rosées de la douleur ne le feraient pas renaître.

Maurice était ressuscité. Le cocher, voyant l'heure des dîners passée, se hasarda à réveiller le jeune homme par une question.

— Mais je n'attends personne, dit-il; allez....

Et il lui jeta une adresse. Il dîna avec l'arrogance d'un succès obtenu. Les heureux, ou ceux qui croient l'être, ont la physionomie indiscrète. Leur visage rayonne et éblouit la foule. Ce soir-là, il se promena par les rues et trouva que Dieu avait raison et que le monde était né viable; les étoiles lui semblèrent convenablement clouées, et il adressa quelques paroles de félicitations à la nature.

Vers neuf heures, il éprouva un petit déboire. Madame d'Aygaliers, chez laquelle il se présenta, n'était pas rentrée.

Arsène, fidèle à ses douces habitudes, vint passer sa soirée auprès du fauteuil de madame Paule Dionay.

— J'ai du nouveau, lui dit-il. Maurice a cru m'échapper; je le tiens. Je possède tous les renseignements dési-

rables sur sa madame d'Aygaliers. D'abord, ce n'est pas là son nom ; c'est le nom d'un coin de terre quelconque, grand comme la main, qui a appartenu autrefois à la famille. Mais d'Aygaliers ou Diguet, peu importe! C'est Diguet que s'appelle le mari de la belle personne. Ses parents, à lui, établis en province, se trouvaient à la tête d'une fortune assez convenable. Il s'éprit de la fille d'une maîtresse de piano, jolie comme le jour. Il ressemble un peu à Riquet à la Houppe, sans l'esprit. On vint à Paris ; on voulut briller ; les velléités orgueilleuses coûtent cher. Le nom de d'Aygaliers fut plus lourd à porter que celui de Diguet. Bref, le modeste patrimoine s'écoula. Ici le mari disparaît ; devant le danger son intelligence s'efface. La situation est difficile, la femme se montre. Il y avait péril et trois bouches à nourrir. Les lionnes et les louves quittent leurs repaires pour aller chercher fortune. Toutes les mères se ressemblent. Je ne veux point médire. Là où beaucoup verraient de la légèreté, je vois une sorte de dévouement sinistre, quelquefois excusable. Lancée dans un monde élégant, séduisante et jeune, madame d'Aygaliers sauva sa famille. Son mari obtint un emploi dans une entreprise ; avec un peu d'argent qui lui restait, il fit quelques spéculations heureuses. Il acheta, d'accord avec une compagnie, des maisons que la ville de Paris démolit peu de mois après. L'expropriation amena des bénéfices. De Pontbriquet se trouva mêlé à tout cela. En un mot, les d'Aygaliers ont vécu de quelques capitaux qui travaillent de côté et d'autre, valeurs industrielles acquises dans de bonnes conditions, et actuellement, M. Diguet est employé chez le général de Pontbriquet : il court, va, vient, écrit, se débat au milieu d'opérations ténébreuses ; c'est l'activité même. Madame d'Aygaliers est presque veuve ; elle vit retirée avec sa fille. Son mari ne figure plus dans leur existence que pour mémoire, comme il dirait volontiers lui-même.

Sa femme, qui doit à Dieu d'infinies actions de grâce, s'est livrée à la dévotion ; elle fait du bien, fréquente les prêtres et montre un déclin de beauté exemplaire. Malheureusement pour Maurice, elle n'a rien perdu de ses anciennes habitudes, et ce qui lui donne un nouveau courage, c'est sa fille, grande et belle enfant à marier. Voilà encore ce qui transforme les mères en bêtes féroces, et de tout mon cœur aussi je les absous. Elle croit peut-être que Maurice est une proie facile ; elle a compté sans moi. J'entre en lutte contre elle ; je prétends défendre mon ami. Nous verrons qui sera le plus fort. Aujourd'hui, je l'ai suivie. Elle a trimbalé Maurice dans un tas de mansardes. Elle l'enivre de charité ; elle le séduit par la bienfaisance ; elle l'entraîne par l'humanité. Il a la bourse près du cœur, le pauvre ami ! Ils ont fait l'aumône toute la journée, à domicile, comme d'autres se promènent dans les champs, en partie de plaisir. Vers cinq heures, elle s'est fait conduire au passage Jouffroy, et là, s'est enfuie après une scène probablement très-éthérée, car Maurice, que j'ai entrevu, m'a semblé être au septième ciel. J'ai continué ma poursuite. La belle dame se rendait rue de la Grange-Batelière, chez l'éternel Pontbriquet ; elle a dû y dîner. Ce rapprochement est significatif pour moi.

— Savez-vous, dit en souriant madame Dionay, que vous êtes un agent de police de premier ordre. Ne craignez-vous pas cependant de tirer des inductions trop ingénieuses ? Le hasard peut tromper.

— J'y ai songé ; il n'y a plus de hasard, passé un certain âge. Le hasard est jeune, plein d'insouciance et d'illusions. Une vie bien composée procède d'après des certitudes. L'araignée sait toujours où elle met sa toile, et je sais, moi, que je passerai le poing au travers de celle que je vous indique. Le cœur de Maurice s'épuise à ce régime céleste. Il doit lui parler comme à une sainte Vierge ; chacune de ses audaces lui semble une profanation. Pareil

aux oiseaux, il conçoit l'amour à coups d'ailes. Son âme est une colombe altérée qui se perche au bord des bénitiers. Il y a un prêtre mêlé à tout cela ; je le connaîtrai. Je veux arracher Maurice à un danger. Puisqu'il ne peut obéir à la sagesse, il faut le jeter d'un excès dans un autre. Seulement, celui dans lequel je veux le lancer m'offrira cet avantage, que je pourrai l'y diriger, et ces folies dont on se fatigue ne sont pas redoutables. Le pauvre enfant cherche l'amour, il n'est pas d'âge à le trouver encore. J'avais presque consenti à partager mon bonheur avec lui, vous le savez. Nos joies sont trop calmes. Je voulais que vous fussiez la sagesse de sa vie. A mon avis, Mentor est une incarnation absurde. Minerve, en restant elle-même, eût bien plus vite instruit son élève, et le poëme de Fénelon n'aurait pas eu vingt-quatre chants. Maurice s'est refusé à écouter la déesse ; je prends le rôle du vieillard. Il s'agit de sortir de l'île de Calypso.

— Qu'allez-vous faire ?

— Y vivre quelque temps avec lui et l'emmener chez les sirènes. En pleine eau, je pourrai plus sûrement nager auprès de lui. Je vous promets des distractions intéressantes, chère amie. Je veux vous composer un hiver amusant. De votre coin du feu, vous assisterez à cette comédie de marionnettes, dans laquelle je me suis réservé le rôle de Polichinelle, frappant sur tout le monde et voyant tout, par ce seul fait que je suis désintéressé. — Allons, Paule, il faut dormir. Je vais vous verser votre narcotique de chaque soir.

Et Arsène prit un volume de roman.

— Bonsoir, dit-il avant de commencer, rêvez à moi !

Et, après avoir déposé un baiser sur le front de la malade, il se mit à lire.

X

O la plus fausse de toutes celles qu
l'homme appelle belles !

THOMAS HEYWOOD, *le Voyageur anglais*.

Dès le lendemain, Pellegrin écrivit à un certain Jules de Clérac le billet suivant :

« Cher ami, j'ai un service à réclamer de vous. Veuillez me procurer deux invitations pour le prochain bal que donnera le général de Pontbriquet. Il n'y a rien à craindre; vous serez bientôt au courant de mon petit mystère. »

La réponse porta qu'on ne recevait pas, dans la maison en question, avant six semaines ou deux mois.

— Le fruit mûrira ; attendons, dit Arsène.

Quant à Maurice, il retournait de plus belle chez madame d'Aygaliers. Les visites à domicile chez les pauvres étaient devenues leurs heureux moments. Il venait la chercher, la promenait pendant des journées en voiture, puis la laissait quelque part ou la ramenait chez elle. Un soir, en la quittant sur le boulevard, il fut tenté de la suivre. Elle alla rue de la Grange-Batelière. Il remarqua qu'elle entrait dans la maison où demeurait le général ; mais ces deux noms n'ayant aucun rapport entre eux, il ne conçut pas de fâcheux soupçon. Elle ne se faisait pas conduire jusqu'à la porte, pour qu'on ne le vît pas avec elle, précaution flatteuse pour lui.

Maurice préférait à tout ces courses en voiture ; ils s'y trouvaient bien seuls, et les trésors de son cœur s'exhalaient à loisir. Dans ces tête-à-tête, la sainte, apprivoisée et plus humaine, se transforma. Il eut à essuyer les lamentations de l'incomprise. Les beaux yeux pleurèrent ; il y

eut des sanglots, des secrets mâchonnés dans les larmes, des confidences perdues dans les mouchoirs. Il consola ces douleurs inconnues, et considéra le mari de cette affligée comme un tortionnaire diabolique. Que de larmes il but! que de désespoirs il calma! Jamais âme ne fut plus surmenée pour gravir l'impossible! jamais désir ne fit plus d'effort pour s'élever à la passion! jamais essor n'eut plus de peine à se maintenir dans les régions sereines. Maurice, après des efforts inouïs, retombait à terre. De la voiture il passait à la maison, où la vulgarité l'envahissait. Le mari assistait aux réunions du soir. Il fallait vivre en bonne intelligence avec lui. Elle y contraignit Maurice insensiblement. Il dut aussi faire bon visage au frère Ramissaire, qui venait prendre le thé dans cet intérieur gourmé comme une maison anglaise, où l'on organisait toujours une quête ou une loterie : la bienfaisance y était en permanence. Madame d'Aygaliers prenait le ton d'une dame abbesse, et le cercle qu'elle présidait était d'une fadeur pleine de tentations. Léontine, dans le demi-jour de l'ennui, éclatait de beauté. C'était à rêver des échappées avec elle, à l'enlever dans la vie. Elle cousait, brodait; son visage, incliné sous le travail et la patience, attendait le libérateur des jeunes filles, celui qui disperse les canevas et les quenouilles, celui qui brise les métiers, égaye les fronts, dénoue les chevelures et colore les joues pâles du carmin de ses lèvres, ce Messie du cœur qui arrive toujours une fois, trop tard souvent, mais joyeux et tendre.

Madame d'Aygaliers causait avec le frère Ramissaire des choses les plus incroyables : une vieille femme les occupait une heure; un enfant malade faisait une soirée. Quand le mari n'était pas dehors, au café peut-être, il écrivait dans un coin, se dérangeant si l'on demandait quelque objet ou faisant l'aimable avec Maurice, lui vantant les qualités de sa femme, comme il eût parlé de la

première venue. — Elle est capable, bien intelligente ; — elle fait ce qu'elle veut ; — je suis bien heureux d'êti tombé sur elle. — Et le petit diable souriait finement, laisser croire qu'il se moquait de son interlocuteur. Se regards gris et ternes pénétraient-ils donc la pensé de Maurice, embrochant ses illusions de leurs dards iro niques ? Le fantastique bonhomme semblait guetter le papillons de cet amour printanier pour les piquer à loisi dans la collection des choses mortes recueillies dans soi jardin.

Ces soirées ridicules possédaient cependant un charme indéfinissable. Le jeune homme les voyait commencer avec effroi et ne partait jamais que très-tard. Les deux femmes peuplaient cette monotonie et donnaient un caractère à cette vulgarité. Certaines personnes ne font rien impunément et rendent importante et distinguée leur moindre occupation. Maurice se figurait qu'il se livrait à une orgie bourgeoise avec des reines, qu'il faisait des crêpes avec des fées.

Il ne pouvait pas, toutefois, se défendre des rapprochements que son esprit saisissait et qui gênaient sa confiance. Dans ce paganisme d'amour, la déesse se révélait femme aux heures de tête-à-tête, en voiture : c'était le nuage où cet Ixion tenait sa Junon embrassée. Partout ailleurs, le maternel et l'éthéré recommençaient — à lasser la patience la plus juvénile, la plus naïve illusion.

Il existera toujours un genre de passionnés qui rêvent des amours à enlèvements, des extravagances en Italie, des scandales sacrés, qui, par excès d'audace, se font canoniser dans l'opinion publique, qui, dans des explosions de romanesque, rétablissent l'équilibre des âmes désunies, comme les détonations de l'électricité ramènent au calme les atmosphères troublées. Maurice appartenait à cet ordre de caractères faibles qui conçoivent l'impossible sans oser jamais le mettre à exécution, et qui ne

sauraient pas tenter le plus simple effort pour fonder un bonheur régulier. Au lieu de vivre au milieu de ces folies tant souhaitées et si mal cherchées, il végétait en plein terre-à-terre, condamné à accepter presque comme sien l'intérieur vulgaire d'une maison établie sur des bases douteuses ; il était condamné au dernier des supplices, la vie à trois, les galères sociales avec le mari en guise de boulet ; une tromperie indigne, atroce, dégradante, peut-être pis, une complicité ignoble, un accord honteux pour l'exploitation d'un imbécile.

On n'est jamais dupe absolument ; on a des moments de lucidité où la vérité brutale apparaît. Dans ces instants-là, Maurice mettait sur le compte du soupçon les révélations du bon sens. Sa passion, bien que factice, lui coûtait si cher ! son cœur chevaleresque tenait tête à la réalité. Il oubliait le hideux pot-au-feu auquel il se voyait réduit, et autour de cette existence commune il s'était bâti une citadelle d'amour assiégée par la vérité, et le pauvre enfant était toujours sur la brèche.

Nos âmes veulent aimer à toute force, et tous les jours nous nous étonnons de ces dévouements mal placés, de ces fidélités imméritées. Les desservants de ces amours indignes savent bien tous, pour la plupart, que leur culte s'adresse à une idole bafouée, à une divinité vénale, et pourtant ils ne peuvent pas consentir à douter. On ne se résigne pas à perdre l'adoration de sa vie. On lutte jusqu'à la fin, jusqu'à ce que l'âme ait reçu une de ces blessures profondes qui la laissent gisante et évanouie pendant des années. Celle qui nous aime et nous console, c'est la Samaritaine qui recueille le blessé et panse les plaies des fausses amours. On se réveille entre les bras d'une véritable amie; la première jeunesse est passée. La candeur n'est bonne à rien ; la pureté ne convient pas au bonheur ; la femme qui vous sauve a livré elle-même sa jeunesse aux préjugés du monde ; elle a payé comme vous le tribut au mino-

taure. Ces amours tardives connaissent seules les vraies larmes, les simples joies, les profonds dévouements; en passion, comme en religion, on n'arrive à la sainteté que par le martyre. Le baiser virginal de deux amants plein d'innocence vaudra-t-il jamais la rencontre de lèvres depuis longtemps altérées qui se pardonnent un passé de souffrance et ne doivent plus être jalouses, désormais, que de quelques années sur cette terre et de l'éternité partout?

Maurice allait donc toujours s'enfonçant dans ce marais, à la poursuite de feux-follets insaisissables. A chaque instant, l'idéal lui souriait; tantôt une parole ardente à la dérobée, tantôt une main serrée ou un baiser dans les ténèbres. D'autres fois, les mélodies du soir l'emportaient aux pays mystiques. Léontine savait faire chanter le piano : ses mains en tiraient les grandes musiques, les magistrales symphonies. Quand madame d'Aygaliers et le frère Ramissaire *causaient pauvres* et que l'ennui bourdonnait autour des meubles, Maurice demandait à la jeune fille une rêverie de Shubert : c'est le *Rantz des vaches* du sentiment. Elle jouait, et sous ses doigts se groupaient les notes mystérieuses, accompagnement des mélopées de l'amour. Réellement, cette enfant était belle; en vérité, ces émotions si bien interprétées, elle les comprenait. Leurs deux âmes voletaient dans cette cage et se becquetaient au milieu de l'harmonie. La muraille qui séparait les deux prisonniers tombait; leurs cachots réunis s'illuminaient, et ils s'enfuyaient, bras dessus, bras dessous, à travers les blés en fleur, dans une campagne inondée de soleil; l'air qu'ils respiraient, imprégné des mélodies bien-aimées, emportait les notes allemandes, essaim de moucherons dorés qui suit un couple de promeneurs et leur fait une auréole vivante. Durant ces heures de musique, chacun suivait son chemin. Maurice errait à travers plaines, par un bel été, au soleil et à l'aventure; Léon-

tine, ravissante, l'œil attendri, la tête renversée, le corps frémissant, faisait un autre voyage : elle entrait au bal, calme et souriante, parée, admirée ; on annonçait monsieur et madame Delayen ; elle était riche ; une voiture l'attendait en bas ; un valet de pied gardait ses fourrures dans l'antichambre ; un hôtel somptueusement meublé lui appartenait dans un quartier à la mode ; on l'enviait, on l'adorait ; son mari portait un titre et des croix ; elle était riche et heureuse ! Et voilà comment quelquefois, le soir, Shubert emportait chacun dans son rêve.

— Vers quels adorables pays on se sent ravi, disait Maurice ; comme tout est lumineux et doux ! Quelles joies sereines on éprouve, mêlées d'une bienfaisante tristesse qui offre des repos, comme une ombre bien fraîche en plein soleil !

— C'est divin ! répondait mademoiselle d'Aygaliers.

— Ma fille, reprenait la mère, abandonnant ses pauvres pour un moment, comprend ces mélodies comme les grandes âmes seules savent les traduire.

— Sainte Thérèse doit entendre ces concerts ! ajoutait le frère Ramissaire avec onction et les yeux baissés.

Chacun interprétait ces mélodies selon son hypocrisie. La musique est un kaléidoscope de bruit ; on y trouve ce qu'on veut, ce qu'on aime, ce qu'on cherche ; c'est l'ivresse d'un moment qu'on dirige à son gré. Les heures d'extase se résumaient toujours ainsi, et Maurice s'en allait l'aile brisée.

XI

JEUNES ET VIEUX SOUVENIRS.

> Ma foi, ce que vous appelez la pan
> mimé des gueux, est le grand branle
> la terre.
>
> DIDEROT.

Le général de Pontbriquet n'oubliait pas que la bour
de son jeune ami était à sa portée. Il y puisait assez so
vent, et ces sortes d'emprunts illusoires, se régularisa
à la longue, figuraient dans le revenu du fieffé soudar
Maurice souffrait aux époques où ce vieillard arrivait av
son mensonge pour recevoir son argent; le jour où
mendiant s'annonçait pesait au cœur du jeune homm
Il se méprisait de sa lâcheté. Malheureusement, il déda
gnait trop l'argent pour sentir le courage de se révolte

Un matin, monsieur d'Aygaliers se présenta chez lu

— Je viens, monsieur, toucher une somme de la pa
du général de Pontbriquet. Il vous offre ses compliment
et ses excuses dans ce mot que son secrétaire devait vo
apporter. Le hasard fait que je suis chargé de la cours
celui qui vient d'habitude a été empêché.

Le pauvre bonhomme prononça ces paroles avec em
barras et honte, et resta debout dans l'attitude d'un garço
de recette qui vient toucher un billet.

— Asseyez-vous donc, monsieur d'Aygaliers, dit Mau
rice en ouvrant la missive du général. C'était une lettr
ampoulée accompagnée d'un reçu pompeux. Il tira l
somme de sa caisse et la tendit au bonhomme qui suiva

s mouvements d'un œil compatissant. — Pauvre rçon! pensait-il. — Il reçut l'argent en rougissant.

— Madame d'Aygaliers et mademoiselle Léontine se rtent bien ? demanda Maurice.

— Vous êtes bien bon, monsieur ; très-bien, très-bien. pense que M. de Pontbriquet n'est pas venu lui-même matin parce qu'il aura été appelé chez elles.

Maurice pâlit.

— Ah! il connaît donc...

— Parfaitement ; ma femme y dîne très-souvent. Elle t très-intelligente, ma femme! Elle s'est lancée dans les érations industrielles, et je crois qu'ils font des affaires semble. C'est un homme habile que le général! Pas heuux toujours, mais très-actif, très-entendu. Après cela, ma nme est capable, et ses conseils ne sont pas à dédaigner.

Le petit vieillard affecta de donner ces détails par malaesse. Il cachait une intention sous les apparences d'une isse bonhomie. Il pouvait sembler ignorer le rôle de urice dans sa maison ; étranger comme il l'était chez i, rien ne paraissait plus simple. La pâleur de son hôte lui échappa nullement. Il feignit de n'avoir rien vu et tendit une question de son interlocuteur qui, saisi du sir d'en savoir plus long, ne tarda point à mettre moneur d'Aygaliers à même de lui faire connaître ce que utre brûlait de lui apprendre. Était-ce prudence marile ou intérêt porté au jeune homme? Je croirais plutôt ie cette dernière raison fût la vraie ; depuis longtemps pauvre bonhomme ne souffrait plus de certaines misèes humaines.

— Je croyais madame d'Aigaliers vouée exclusivement ux bonnes œuvres?

— Elle a de la charité, ma femme! Mais enfin, il faut ue la maison marche, et ce que nous donnons en ce ionde ne nous sera rendu que dans l'autre, si on nous e restitue encore!

Ce mot de doute tomba tristement des lèvres de cette humble victime de la vie, qui ne connaissait que le paradis de sa femme et qui sentait bien qu'il n'y serait point admis.

— Pourtant, elle emploie ses soirées à préparer des bienfaits nombreux?

— Oui, avec le frère Ramissaire. Il faut bien passer son temps et dépenser un peu l'argent qu'on lui confie à distribuer.

— Ses journées sont prises par des visites à domicile?

— Oui, avec vous...

Maurice rougit. D'Aygaliers n'eut pas l'air de voir cette gêne. Il continua :

— Elle a quelques familles qui la bénissent, elle en a besoin ; nous en avons tous besoin. Le bien qui est fait est toujours fait.

— Qu'est-ce que le frère Ramissaire ?

— C'est le caissier d'une communauté religieuse. Moitié prêtre, moitié laïque, il cherche à faire son chemin par le clergé. Dernièrement, il a été sur le point de partir en mission pour la Chine. A ce qu'il paraît, il est resté. Ma femme l'aime beaucoup. Il a une parole de miel ; c'est le grand conseil, c'est l'autorité de la maison. Il est jeune et bel homme. Cela aurait fait un fameux soldat.

— Comment le général a-t-il fait la connaissance de madame d'Aygaliers?

— Il y a bien longtemps de cela ; nous venions de perdre notre fortune. Ma femme était jeune et fort belle alors. Aujourd'hui, elle n'est pas l'ombre d'elle-même. Le général fut une de nos premières connaissances à Paris. Il s'intéressa beaucoup à moi. A cette époque, il occupait un haut emploi au ministère de la guerre. Depuis lors, sa protection nous a toujours suivis. Il aime bien ma fille ; de temps en temps il lui fait des cadeaux ; c'est notre protecteur. Sa position de fortune n'est pas très-nette, je pense. Que voulez-vous? il est si généreux! Et puis il aime

la vie. Il lui faut de bons diners et du plaisir. Sa maison ne lui coûte pas cher ; elle est tenue par sa sœur, une sainte femme qui élève dans la perfection sa fille, une grande et belle personne, modeste et douce. Le général est très-rarement chez lui. Vous savez...

Maurice, convaincu qu'il tenait un bavard, lui fit tout dire : l'histoire de sa femme, la sienne, celle de la famille Pontbriquet. D'Aygaliers répondait tranquillement à tout ce qui lui était demandé. Quelqu'un qui eût compris les intentions du petit homme, se serait senti ému d'admiration pour l'effort déchirant de cette âme étouffée qui versait goutte à goutte la vérité, arrachant des illusions en fleur, détruisant des rêves, désenchantant des folies. Si Arsène avait été là, il eût sauté au cou de celui que Maurice jugeait si mal.

— M. de Pontbriquet, disait ce révélateur, appartient à une bonne famille. Il sortit d'une école militaire et devint général assez rapidement. Ses états de service ressemblent à ceux de beaucoup d'autres. Sa fortune, dépensée au régiment, il fallait vivre de son traitement. Impossible ! Il courut les places et se lança dans les affaires. Une sœur qu'il avait fit un mariage honorable, mais peu avantageux. Son mari se mêla aux premières tentatives industrielles de son beau-frère et mourut dans la gêne, laissant une femme pleine de vertus et une fille fort intéressante. Pontbriquet recueillit ces deux malheureuses. Leur sort n'est pas très-gai ; un ancien soldat n'est pas un modèle de délicatesse. Il les a habituées aux reproches. Elles vivent comprimées, oubliées, cachées. Quand on n'est plus riche, on ne compte pas pour grand'chose. —Tenez : moi ! j'étais gaillard et vaillant comme un autre, jadis. J'ai dépensé ce que j'avais ; je vis aux crochets de ma femme, comme on dit. Aussi, vous avez dû remarquer que je ne tiens pas beaucoup de place. J'ai rarement la parole. On n'écoute pas le peu que je dis, on ne

me consulte jamais pour rien ; je suis un zéro gênant. Tant que je le puis, je m'arrange à passer pour autre chose chez moi que pour le maître ; je m'efface. De temps en temps ma femme s'impose le devoir d'être fière de moi ; elle me présente quelqu'un, que j'ennuie beaucoup, et me juge un imbécile. N'est-ce pas l'effet que je vous ai produit ? Ma fille s'est habituée à ne guère songer à moi ; je trouve qu'on l'élève mal, et je n'ose pas le dire. Heureusement que ma femme est capable ; elle la casera convenablement. Le général est influent ; elle connaît beaucoup de prêtres... J'espère un peu. — Vous m'avez bien détesté, n'est-ce pas, monsieur Delayen ? Je vous déplaisais ; pour vous aussi j'étais de trop dans la maison ; ne me dites pas non ; je l'ai vu ; cela devait être. Quand vous entriez, vous disiez : Encore cette bête ! Ce n'est pas bête qu'il fallait dire, c'est malheureux. Restez riche, monsieur Delayen ; gardez de quoi faire l'aumône... à tout le monde, à ceux qui en ont besoin surtout, et je vous certifie que vous ne dérangerez jamais personne. — Il va sans dire que je ferai remettre cet argent au général. Je ne dois pas être venu : vous comprenez ? C'est le hasard qui m'a amené. Adieu, monsieur, je vous présente mes respects.

Et le bonhomme d'Aygaliers s'inclina en souriant tristement. Maurice lui prit la main et la serra avec effusion :

— Au revoir, monsieur, au revoir ! Vous êtes un honnête homme, vous !

Ce *vous* fit faire une grimace d'intelligence au vieillard, qui sortit content de lui et fier de sa démarche.

Maurice, quand il se vit seul, prit sa tête entre ses mains et tomba assis en s'écriant avec des larmes :

— Oh ! mon Dieu ! dans quelle boue faut-il traîner sa vie ! dans quelles ténèbres faut-il se débattre ! Pourquoi refuser le ciel à ceux qui ont des ailes et la pureté à ceux qui ont la candeur ? Quelle est donc cette force invisible

qui vous repousse au courant banal? Essayer de croire au bien, rejeter l'expérience toute faite qui vous conseille de mépriser et de haïr, croire à l'harmonie du beau et du bon, tout cela est insensé et inutile! Les maîtres de la morale rigoureuse ont raison; nous sommes mauvais et notre intérêt seul nous guide; la Providence nous laisse faire sans intervenir, ou bien si elle se manifeste à nous, ce sera d'une façon grotesque, sous la forme d'un petit vieux ridicule qui vous donne des leçons de sagesse en tirant la langue, comme les diables des boîtes à surprise. Ah! Bagdad! Sommes-nous donc toujours à Bagdad, où les princes affligés assis aux portes des palais reçoivent l'aumône des mendiants qui passent?

L'heure était venue où ce cœur loyal devait être las du rôle qu'on lui faisait jouer. Le danger qu'on court en choisissant l'honneur pour guide unique, c'est de ne jamais rencontrer de situations franches. On se dégrade en face d'un roué comme Pontbriquet, qui vous exploite sans donner prise à la révolte; on s'épuise à chercher des sentiments au milieu des intrigues de la vie. L'honneur, conseiller rigoureux, vous ordonne la colère et la sévérité. Que faire? le général échappait à la justice qui s'applique en ce monde. Que dire à madame d'Aygaliers et aux autres? Se précipiter comme un sanglier chez elle et parler haut en honnête homme? A qui? La sainte femme l'éconduirait d'une parole résignée; la jeune fille tournerait vers lui deux grands yeux chargés de larmes; le mari ne portait pas la responsabilité de la maison; le frère Ramissaire se signerait avec indignation; Pontbriquet lui rirait au nez.

Maurice s'était toujours figuré qu'une femme liée d'amour appartenait à l'être qu'elle avait choisi, qui la défendait, et qu'un nouveau venu devait la conquérir avec l'épée. Cette tradition chevaleresque est depuis longtemps perdue. Aujourd'hui, les amants bourgeois sont

plus méprisables que les maris ; leurs intérêts dans la maison sont les mêmes ; ils serrent la main de l'époux légitime, et tout cela vit en bonne intelligence. La femme reçoit des cadeaux de toutes parts et porte à ses bras les chaînes de deux ou trois tendresses ; l'amant promène les enfants ; il fait, en un mot, partie de la communauté. Cette demeure criminelle, rendue sainte par un grand dévouement qui donne tort à la vie et rend nuls les serments faits devant Dieu et devant les hommes ; cette maison, dont la souillure est rachetée par la passion, n'est plus défendue par une épée flamboyante ou par un pistolet brutal, elle est protégée par un conciliabule de vieilles commères appelées les précautions.

Un profond dégoût s'empara de Maurice. Le petit vieillard qu'il venait de voir valait mieux que lui : cette résignation, cette abstention de volonté cachaient une sorte de dignité. Il était témoin, mais non complice, malheureux et non ridicule.

Un des grands dangers de ce monde, c'est de s'avancer, armé de toutes pièces, se figurant que les adversaires qu'on rencontrera s'appelleront Achille, Hector, Artus ou Roland; on rêve une Odyssée ou un Romancéro ; on cherche des types ; on trouve des intérêts. On marche au milieu des chapeaux ronds et des paletots de notre civilisation, bardé de fer et casque en tête : de pareils anachronismes sont des folies. A moins, toutefois, qu'on ne garde un tel sérieux dans son rôle, que les rieurs en soient effrayés. Il n'est plus temps de se moquer de don Quichotte. Si demain il revenait et que, monté sur Rossinante, il traversât le boulevard, sa promenade ne semblerait pas longtemps drôle. Ce vaillant efflanqué, à la maigreur sinistre, aurait promptement fait de balayer les plaisants. La raillerie cesse vite quand la peur vient, et quelque grotesque qu'il soit, l'homme de cœur a facilement raison de ceux qui ont basé leur bien-être sur un

tas de niaiseries indispensables, comme le cours de la Bourse, le verre d'absinthe et la plaisanterie de Grassot.

L'enfant blessé se jette dans les bras de sa mère; Maurice courut vers son ami. Il ne rencontra pas Arsène; il se précipita chez madame Dionay. Elle était seule. Il tomba épuisé chez elle comme on s'étend à l'ombre après de longues heures de marche. Il couvrit de baisers la main qu'elle lui tendit, la mouilla de larmes et éclata en sanglots.

— Sauvez-moi! cria-t-il, sauvez-moi! Je fais plus que me déshonorer, je me dégrade; je ne suis ni grand, ni petit, je suis vulgaire; je ne me déteste pas, je me méprise.

Pris d'un accès de fièvre, il raconta son amour avec une éloquence déchirante.

— Sauvez-moi! répétait-il sans cesse; aimez-moi!

Paule reçut la confession de ce mendiant de bonheur. Elle calma son exaltation par de douces paroles.

— Nous vous guérirons, pauvre ami! lui dit-elle.

— Il est de nobles douleurs que je porterais avec orgueil; un coup de poignard en plein cœur me rendrait fier; certaines blessures sont glorieuses. Je me sens malade de la lèpre bourgeoise; je suis honteux comme un aigle atteint d'une épidémie de basse-cour. Être aimé! peu m'importe! Je veux être compris. Si je pleure, je ne veux pas que mes larmes engraissent un fumier; si j'adore une idole, je ne veux pas que son clergé prenne mes offrandes. L'enfer ou le ciel! la révolte ou l'extase! Mais pas de ces péchés tièdes qui avilissent et déshonorent. Je préfère l'impossible; j'aimerais mieux donner mon âme à Béatrix ou à Eurydice! Je comprends qu'on coure après le dimanche d'une grisette, après la fantaisie d'une courtisane; il est de ces abandons passagers qui ont leur grandeur; la maigre jupe d'indienne et les volants pleins d'impudence ont des joies fugitives qu'on accepte encore;

mais les fausses éternités et les oublis calculés me font horreur!

Et Maurice entrecoupait ses phrases de son — sauvez-moi! — désespéré.

Paule, attendrie par ce débordement de passion perdue, ne put retenir deux larmes de pitié.

— Merci! reprit le jeune homme; c'est la première charité que je rencontre; j'ai fait pleurer vos yeux, j'ai le droit de vivre.

La scène allait devenir embarrassante, quand Arsène entra. Il vit son ami si pâle qu'il courut à lui.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il.

— Rien. Je souffre; tu dois être content.

Madame Dionay fit un signe à Arsène, qui s'assit sans répondre.

— J'ai vu ces gens, dit-il à Paule. J'ai payé le loyer; les enfants vont bien; le mari aura du travail la semaine prochaine. Je suis allé chez son maître d'atelier.

— Ah! vous faites le bien aussi, madame! Avez-vous des billets de loterie à placer?

Maurice prononça ces mots d'un ton amer et brutal; il pensait aux impôts de bienfaisance de madame d'Aygaliers. Arsène regarda son ami sévèrement.

— Oui, mon cher, nous faisons le bien, sans ennuyer personne. Nous procédons sans étalage, sans prélever de souscription, et nous ne demandons à la charité que la joie d'avoir bien agi. Les plus riches offrandes ne sont pas les meilleures. Je te conseille de lire l'Évangile, ce soir, en te couchant. Il y est parlé de semences qui tombent sur la pierre; il y est dit que la main droite cache à sa sœur ce qu'elle fait; il y est dit bien des choses que tu ne sais pas assez.

— Il y est dit, reprit madame Dionay en se tournant vers le malheureux jeune homme, que ceux qui souffrent seront consolés.

Maurice s'inclina en rougissant et se jeta sur la main d'Arsène.

— Que veux-tu ? je suis malade. Cela me rend méchant.

Après quelques minutes de silence, il sortit.

— Il faut le guérir ! il faut le guérir ! s'écria Paule. Son état m'épouvante. Je crois que vous devez intervenir sans plus tarder.

— Soyez rassurée, la cure sera radicale ; j'en réponds. Êtes-vous libre demain ? Et vous sentez-vous assez forte pour sortir ? Maurice a des adieux à nous faire ; nous dînerions ensemble, tous les trois, dans un cabaret quelconque.

— Des adieux ?

— Oui. Il part pour l'Italie ; je l'accompagnerai probablement.

— Vous ?

— Ne craignez rien ; vous ne me perdrez pas. Je vous expliquerai tous nos projets.

XII

La première des premières choses, le le premier amour.

CHARLES DICKENS.

Maurice trouva chez lui une invitation pour un bal chez le général Pontbriquet ; et le soir, il reçut un billet d'Arsène qui l'invitait à dîner pour le lendemain.

Cette journée-là fut longue. Maurice s'était réveillé plein de remords et d'ennui. N'avait-il pas traité grossièrement madame Dionay, fait un affront à cette femme angélique, blessé son ami ? Et madame d'Aygaliers ne l'obsédait-elle pas de son souvenir ? Une tentation le poussait à retourner chez elle. A quoi bon ? Ses yeux étaient

ouverts et voyaient des choses qu'on ne pardonne jamais.

Après mille hésitations, cependant, il sortit. Quel effet allait lui faire cette maison ? L'enchantement détruit, tout reprendrait sa physionomie vulgaire. Il se figurait la désillusion répandue partout. Il partait pour aller visiter des ruines, les premières réalités écroulées sous ses pas. Au milieu de ses visions effondrées, dans ce rêve démantelé, il redoutait encore les grands yeux de fantôme de madame d'Aygaliers. Peut-être, au fond du cœur, nourrissait-il l'espoir de se reposer sur les débris de son amour auprès de l'apparition terrible. Pareil à ce roi qui avait épousé une goule et la suivait la nuit dans les cimetières, il se fût volontiers assis sur un tombeau avec sa maîtresse. Mystérieuses tentations du mal ! Lâches absolutions et pardons misérables ! Jusqu'à la fin du monde, des Grieux suivra la charrette qui emporte Manon Lescaut.

Un sentiment de honte fit hésiter Maurice sur le seuil ; il pensa à Arsène et entra, comme un homme qui se sauve.

— Madame d'Aygaliers est sortie ! dit le petit domestique avant que Maurice eût prononcé une parole. Cette réponse bien simple le bouleversa, le renversa. Il demeura devant la porte fermée, dans une attitude stupide, ne pouvant pas croire à cette absence. Ainsi, un jour suffit pour troubler les habitudes d'une tendresse ; un temps d'arrêt chasse un astre de son orbite. Cet ordre d'idées le conduisit très-loin. Il se retira brusquement, dépité, furieux, jeta son adresse au cocher et se plongea dans la voiture, la tête entre ses mains.

Le cheval partit très-rapidement, et Maurice n'entendit pas un cri de surprise qui fut poussé à côté de lui. Une jeune fille était dans le coupé. Il se tourna vers elle et reconnut un visage déjà vu.

— Pardon, mademoiselle ! murmura-t-il ; je me suis trompé. — Cocher, retournez ! cria-t-il, ouvrant la vitre de devant, — je ne suis pas dans ma voiture.

Le cocher revint en toute hâte à la porte de madame d'Aygaliers. Le second coupé était parti.

— Je suis pourtant certain, dit Maurice, qu'on m'attendait.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille avec effroi, ma mère et mon oncle vont être inquiets.

— Je ne vois qu'un moyen ! Vous demeurez à Paris ? Je vais vous reconduire, et je présenterai mes excuses à vos parents.

— Oh ! vite, monsieur, très-vite !

— Où allons-nous ?

— Rue de la Grange-Batelière, n°....

Le cocher partit.

— Je ne m'explique pas que la personne que vous attendiez soit ainsi partie sans songer à vous ?

— Mon oncle aura oublié que j'étais avec lui ; il est toujours si pressé et m'emmène si rarement, qu'il sera reparti dans votre voiture sans y faire attention.

Maurice regardait cette jeune fille, en cherchant un souvenir. Grande, mince, simplement vêtue, gracieuse avec gravité, c'était une belle personne aux yeux et aux cheveux noirs, à la figure longue et maladive.

Elle avait la main dont parle Dante, *la bianca mano morbida.*

Tout à coup, Maurice fit un mouvement : il venait de reconnaître en elle la fiancée dont Arsène lui fit le portrait le jour de l'enterrement de son père. Cette apparition lui rappelait encore quelque chose. Il chercha plus loin, sans pouvoir trouver.

— Je connais une personne dans la maison que vous habitez, mademoiselle, le général de Pontbriquet.

— C'est mon oncle ; c'est avec lui que j'étais.

Le jeune homme comprit pourquoi madame d'Aygaliers était absente, et un vrai sourire courut sur ses lèvres. Le hasard prenait trop de soins pour le désillusionner : il

fallait se rendre. Cette pauvre innocente venait d'achever sa guérison d'un mot.

— Vous souvenez-vous d'un ami d'enfance qui jouait quelquefois avec vous, dans un jardin ?

— M. Maurice !...

— Maurice Delayen ! Il est devant vous, mademoiselle.

La jeune fille rougit.

— Je me rappelle même une des particularités de nos jeux d'autrefois, et par un rapprochement assez bizarre, il se rapporte à notre rencontre d'aujourd'hui. Nous jouions au *ménage*, à la *dame* et au *monsieur!* J'étais liseur et sérieux, comme on disait de moi alors. Je préférais un livre à toutes les promenades. Aussi je refusais de vous accompagner dans les magasins, en visites, partout où votre fantaisie de petite dame vous conduisait, au milieu des charmantes fictions des rôles que vous choisissiez pour nous deux. Je prenais trois chaises entre lesquelles je m'enfermais, et je vous disais que je partais en voyage, que j'avais des affaires, et je montais en voiture, dans mes chaises... de poste, où je lisais tranquillement. Que de mensonges je vous fis alors ! Un jour, je partis réellement, et pour bien longtemps, et vous me retrouvez en voiture.

Ce souvenir, présent à la mémoire de la jeune fille, se prêtait si exactement à la comparaison, qu'en faisant le rapprochement dans son esprit, elle rougit malgré elle. Ces jeux étaient l'image de la vie ; enfants, ils étaient mari et femme ; ils se revoyaient grandis. Elle crut qu'il lisait sa pensée.

Maurice vit son embarras.

— Votre oncle donne un bal bientôt ?

— Je le crois, monsieur.

— J'ai reçu une invitation ; j'aurai le plaisir de vous y voir ?

— Je l'espère.

Le sang, retenu au cœur par une vie comprimée, par des sentiments muets et cachés, venait de se répandre subitement dans tout le corps de la jeune fille. Il colorait son teint pâle et promenait partout la grâce vitale. La plante reste en terre, sèche et triste, durant des mois entiers. Un matin souffle une brise qui remue la sève et la fait épanouir en fleurs.

Maurice rendit la fille abandonnée à sa mère et lui expliqua la bizarre circonstance qui les avait réunis. La sœur du général se montra affable et simple, renoua connaissance avec le jeune homme sans affectation ni empressement, et se félicita du hasard bienheureux qui avait fait de lui le gardien de son enfant.

Maurice, avec son esprit impressionnable, oublia ce jour-là madame d'Aygaliers et ne pensa qu'à cette rencontre. Il en parla à Arsène, qui n'eut pas l'air d'y faire attention.

— Je te dirai, mon ami, que madame Dionay veut bien nous consacrer sa soirée. Nous dînerons dehors, tous les trois, en garçons. Cela te convient-il?

— Parfaitement.

XIII

Idoine, dit-il, j'ai encore un cœur; il est malheureux, mais il est pur.

JEAN-PAUL RICHTER.

Ils se rendirent chez Paule qui les attendait; on monta en voiture et on alla dans le quartier Dauphine, rue Contrescarpe, dans un petit restaurant où les deux amis avaient pris plusieurs des repas de leur première jeunesse. Ils s'installèrent joyeusement dans un modeste cabinet.

Arsène commanda un dîner des bonnes années, selon le luxe des bourses d'étudiants qui se mettent en folie.

Quand le potage fut enlevé, que la table fut bien garnie et qu'ils se virent bien seuls pour quelque temps, Arsène prit la parole.

— Maurice, tu m'as fait de la peine hier. Ne revenons pas là-dessus. Je sais ton désespoir. Il faut t'arracher à cette douleur indigne. Tu vas partir pour l'Italie!

— Moi?

— Écoute toujours : nous partons ensemble. Nous serons absents pendant deux ou trois mois.

— Mais...

— Laisse-moi donc parler. Commençons par un grand sacrifice. Dans une huitaine, nous couperons nos moustaches et ne garderons que nos favoris. Tu t'es présenté chez madame d'Aygaliers aujourd'hui; elle est avertie que tu venais prendre congé d'elle. Ta visite est un P. P. C. Nous paraîtrons encore une fois en public avant notre voyage ; nous devons assister au bal de Pontbriquet ; j'y suis invité comme toi : dès le lendemain, nous disparaissons, c'est-à-dire que nous changeons d'existence. Laisse-moi dire. — Tu étais armé pour faire la guerre au monde, pour le faire trembler par ton indépendance ; tu n'es pas de force encore. Il faut t'aguerrir. Je t'emmène au sein d'une société nouvelle où tu verras des madame d'Aygaliers à l'état de nature. Défigurés par la coupe de notre barbe, nous ne nous en tiendrons pas là. Nous changerons de nom et de nationalité. Tu t'appelleras Llewellyn, je me nommerai Fitz-Piers, et nous arriverons d'Amérique. Citoyens américains, jeunes, riches, nous aurons vite acquis une célébrité importante. Le pays où nous allons est celui des viveurs et des femmes légères ; on ne fait qu'y passer. Le moyen de le quitter est bien simple ; on est ruiné, et tout est dit. Quand nous en aurons assez, nous disparaîtrons dans le troisième dessous, comme les

génies des féeries. La pièce marche depuis longtemps ; elle continuera quand nous serons partis ; nous y aurons intercalé une scène. Nous reprendrons nos moustaches et nos noms à la porte. Cela te va-t-il ?

Maurice regardait madame Dionay qui s'amusait de sa stupéfaction ; ses yeux la consultaient.

— Et nous serons absents pour tout le monde ?

— Excepté pour moi qui suis du complot, répondit Paule en riant. Vous pourrez, quand il vous plaira, revenir d'Italie pour moi, et je ne vous traiterai pas comme un Américain, soyez tranquille.

— Acceptes-tu ? Nous savons assez d'anglais pour causer quelquefois et donner un peu de mystérieux à notre rôle.

La vie banale accablait Maurice ; le merveilleux devait le séduire. Arsène lançait une tentation au bon moment.

— Puisque je vous conserve, madame, j'accepte, dit Maurice.

— Très-bien, monsieur Llewellyn. Il ne nous reste plus qu'à apprendre des anecdotes sur notre nouvelle patrie, pour répondre sans broncher aux imbéciles qui vont être nos amis de passage. Dès demain nous annonçons notre voyage, nous nous rendons au bal de ton général et nous coupons les moustaches. A ta santé, Llewellyn.

— A la tienne, Fitz-Piers.

— Parfait ! tu sais déjà mon nom.

— Mais si nous rencontrons des gens qui nous connaissent ?

— Ils n'en croiront pas leurs yeux. Un changement dans notre façon de nous habiller donnera un nouveau caractère à nos gestes, aux habitudes de notre corps. Ne crains rien. On dira : « J'ai vu quelqu'un qui ressemblait... c'est assez drôle ! c'était un Américain. » La vie de Paris est presbyte : à bout portant on n'est jamais vu.

— C'est du *Jeune Anacharsis* et du *Télémaque.*

— Est-ce que les jeunes princes qui vont visiter les peuples étrangers ne voyagent pas sous des noms supposés? Ne serons-nous pas des hommes après avoir été des jeunes gens ? Ne sommes-nous pas les héritiers présomptifs de notre existence ? La vie est difficile à gouverner; il faut s'instruire ; l'incognito est plein d'enseignements. En histoire, en politique, cela s'appelle étudier les mœurs et les coutumes, et le futur roi qu'un précepteur promène ainsi, n'en sera pas meilleur après qu'avant. Il rapportera cette certitude de ses excursions, que c'est partout la même chose, et continuera les sottises de ses illustres aïeux. Nous autres, qui nous plaçons au point de vue de la morale, ne comptons pas revenir plus heureux.

— Je t'ai dit que nous allions en Italie. Nous verrons de beaux tableaux, des Cléopâtres, des Madeleines, des Vierges, des Saintes, des Amoureuses ; mais retiens bien ceci: notre esprit compose tous les jours de ces peintures. Titien, Véronèse, Raphaël choisissaient une femme et lui donnaient la vie éternelle en la baptisant d'un nom sacré. Notre cœur est un atelier mystique rempli d'ébauches pareilles. Si tes illusions savaient manier un pinceau, n'aurais-tu pas fait de madame d'Aygaliers une création paradisiaque, en l'entourant des attributs d'une martyre bien aimée? Feuilletons l'album de notre cœur ; il n'est pas une femme qui conserve sa réalité. De grands yeux bleus, une chevelure blonde, c'est Ève ou Vénus ; ajoutons-y la bienfaisance, c'est Elisabeth de Hongrie ; une désolation de pêcheresse, c'est Madeleine ; un peu d'extase harmonieuse, c'est sainte Cécile. Les yeux noirs et les cheveux bruns nous fournissent les analogies violentes et passionnées. Nous idolâtrons les types ; nous nous agenouillons devant des idées vivantes. Ce qui a été produit de plus beau en ce genre, c'est Christophano Allori qui l'a fait. Il existe à Florence une Judith de lui, grande et belle femme

brune qui tient de sa main gauche le chef d'Holopherne ; les beaux doigts de la Juive sont emmêlés dans la chevelure sanglante. La meurtrière biblique, c'est la maîtresse du peintre, et la tête pâle qu'elle porte avec fierté, c'est celle d'Allori lui-même. Cette terrible allégorie est profondément vraie. Nous avons tous dans les cheveux la main blanche de la splendide criminelle. — Au pays où nous allons, les Judiths tiennent les Holophernes par des crânes et par des perruques. Qu'allons-nous faire là-bas et quel profit tirerons-nous de notre course? Je te l'apprendrai plus tard. Il est bon, avant de se reposer, d'avoir visité tous les lieux célèbres de cette terre. Celui qui connaît l'Orient, la Suisse, l'Italie, le Rhin, l'Espagne, regarde avec plaisir le peuplier qui se dresse devant sa fenêtre et s'assied à l'ombre de son petit jardin sans regrets dévorants. Il peut, par le rêve, retourner aux contrées lointaines et camper une heure ou deux dans le souvenir. Ainsi de nos sentiments. Quand on a respiré les atmosphères brûlantes où se tordent les éternelles salamandres de l'amour, qu'on a adoré les mythes et les symboles, on s'attache à un cœur réel qu'on aime pour ce qu'il est; on se voue à une femme plus belle et plus grande pour nous que tous les types de tendresse et de grâce ; on vit pour un être que la foule ne connaît pas et ne connaîtra jamais, qu'on n'admirera pas dans les siècles et qui ne ressemble pas à celles qu'on a admirées. Son martyre, si elle souffre, sa vertu, si elle est sainte, son crime, si elle est coupable, tout cela vous appartient, et, puisque l'homme est un Adam éternel, vous emportez avec vous, dans vos existences infinies, cette Ève inconnue.

Paule, rayonnante, recevait ces paroles comme un cantique. Maurice souriait.

— Tes théories palingénésiaques, dit-il, doivent vivement étonner ces murailles. Je ne crois pas qu'on s'entretienne souvent de l'éternité ici ! L'éternité des volubilis

de la croisée, peut-être ! les durées éphémères des amours rapides, encore !

— C'est comme au pays où nous allons ; il n'y a pas de danger que nous y rencontrions la compagne des transmigrations ! répondit Arsène d'un ton sérieux et moqueur.

— Existe-t-elle, cette vision heureuse ?

— Heureuse ! non. Le bonheur ne va pas si haut. Les âmes grandes et pures trouvent leurs joies dans de douces souffrances. Le bonheur ressemble à la sagesse et à la raison : ce sont tous trois des dieux pénates ; ils n'ont pas d'ailes. Le jour où l'ange de notre vie se manifeste, on a rompu avec les réalités ; on est désigné pour le martyre, et le lendemain, ce qu'on nomme le bonheur ici-bas, peut passer ; on ne le connaît plus ; mariage, fortune, paix, les enfants qui sourient, la femme dévouée, les amis assidus, les saintes habitudes, on a dit adieu à tout cela. La foule vous blâme ; ceux qui vous aiment souffrent ; vous devenez un paria social. La passion a planté sa griffe entre vos deux yeux, après vous avoir déchiré le cœur. Voilà ce que j'appelle être heureux. Si Satan est le patron de ces douleurs-là, il est toujours le plus beau des archanges.

Jamais Arsène ne s'était révélé si complétement à Maurice. Tous les deux en firent intérieurement la remarque. L'abîme se referma, et la gaieté amère de Pellegrin revint à ses lèvres. Il parla beaucoup encore, mais son ami demeurait rêveur, et madame Dionay restait silencieuse.

— Où est donc sa vie ? pensait Maurice.

XIV

LES PREMIÈRES AILES TOMBENT.

> Il ne faudrait pas une large peau pour y écrire toute la loi que pratique le gros du monde; ce serait assez pour cela de la moitié du pouce de mon gant.
>
> PIERRE CARDINAL.

Quelques jours venaient de s'écouler. Les deux jeunes gens se rencontrèrent au bal de M. de Pontbriquet. Cette fête était somptueuse et sans goût. Les industriels marrons éblouissent trois ou quatre fois par hiver une société flottante avide de plaisir. On invite à tort et à travers; cela pose, c'est une opération. Ce luxe accumulé dans une soirée consolide le crédit; on le pense, du moins, et la foule humaine, si envieuse cependant, se laisse prendre à cet étalage.

Arsène présenta Maurice à M. Jules de Clérac.

— Un de mes bons amis! dit-il, prenant ce ton banal du monde qui prodigue à plaisir les mots sacrés.

J. de Clérac était un petit homme de quarante ans, paraissant avoir trente ans au plus. Simple dans sa mise, plein de très-bonnes manières nullement affectées, il avait une parole douce encadrée toujours dans un fin sourire. Une barbe châtaine occupait les trois quarts de sa figure. La moustache, plantée dans les rides qui descendent le long du nez, remuait sans cesse, agitée par les nerfs moqueurs qui animent les lèvres. L'œil bleu et à demi fermé retenait toujours une partie de la pensée, qui

se terminait par un regard. La vie avait façonné ce masque où la patience était écrite.

Les trois jeunes gens causaient dans un coin, quand le général, affairé, splendide, décoré sur tout son habit, s'approcha d'eux. Il serra la main familièrement à Clérac qui lui nomma Maurice et Arsène, salua Pellegrin, et fit un accueil des plus bruyants à Delayen.

— Mais je connais ce cher jeune homme ! Je n'avais pas besoin de vous pour me l'amener. Que je vous présente à ma sœur et à ma nièce.

Et il entraîna Maurice.

La sœur du général s'inclina, sourit ; la nièce devint pâle.

— Vous rappelez-vous mademoiselle Marguerite ? Vous avez joué ensemble autrefois. Ah ça ! je vous remercie bien de nous l'avoir ramenée hier. Voyez-vous, mon cher, j'ai tant d'affaires que j'en perds la tête.

Et Pontbriquet disparut.

Maurice échangea encore quelques paroles avec la mère de la jeune fille. Marguerite était grande, mince, et mise avec une extrême simplicité. Ses cheveux abondants et noirs, arrangés en bandeaux et noués par elle, paraient sa tête pâle et longue. L'œil triste, un peu cerné, semblait habitué aux larmes. Les joues mates et creusées mettaient en saillie un nez correct et un peu fort. La bouche avait des sourires de convalescence. Le cou et le sommet des épaules, échappant à la robe blanche, paraissaient appartenir à un petit ange gothique.

Arsène et de Clérac, restés seuls, s'entretenaient très-vivement.

Madame d'Aygaliers et sa fille entrèrent et aperçurent Maurice. Léontine embrassa Marguerite et se mit à causer avec elle très-bruyamment, les yeux toujours fixés sur Maurice, qui, en s'inclinant devant la mère, avait dit :

— Il faut que je vous parle.

— Diable! s'écria Arsène, voilà la d'Aygaliers. Elle est superbe encore, savez-vous? Quelle toilette! Maurice la regarde avec des yeux qui me font penser que j'ai raison de me défier de lui.

— Et la fille? demanda Clérac; elle ne se marie donc pas? Cela finira drôlement. M. Delayen a l'air très-gentil; mais je ne le crois pas de force à se défendre.

— Tiens! on s'occupe de nous!

Madame d'Aygaliers venait de s'approcher de Pontbriquet.

— Pourquoi l'avez-vous invité? et avec son ami encore!

— On me les a amenés.

— Qui?

— Clérac.

— C'est un imbécile.

— Laissez donc! vous êtes ravissante!

Une ritournelle amena un mouvement dans la foule. Maurice se rapprocha d'Arsène.

— Tu vas danser, j'espère? Jouis de ton reste. Tu sais que nous allons partir?

Maurice, depuis l'entrée de madame d'Aygaliers, n'était plus le même; c'était comme s'il avait rencontré son ange au sabbat.

— Voyons, Clérac, dit Arsène, montrez-nous un peu la lanterne magique. Vous devez connaître tous ces gens-là?

— C'est toujours la même chose, mon ami! Ce bal, c'est Paris. Frappez, et on vous ouvrira! dit l'Évangile. Moi, je dis: Recevez, et on viendra! les salons de Pontbriquet valent les autres; le personnel est le même: des gens d'affaires qui vont jouer au whist après avoir fait quelques opérations dans une embrasure; des hommes d'État qui croient qu'on a besoin d'eux; des avocats cherchant de riches orphelines et des veuves opulentes; des médecins qui sont des ânes et vendent leur sottise, en croix et en cravate blanche.

— Ne parlez pas mal des confrères! Savez-vous ce que je ferai, moi, si je me mêle de réussir un jour? Je me proclamerai le fameux un tel dans les journaux et sur les murs; je guérirai tout; je battrai la caisse au nez de la Faculté, et je gagnerai beaucoup d'argent, sans être plus charlatan que la plupart d'entre eux. Je serai plus franc et moins bête, voilà tout.

— Voyez-vous ce jeune chauve? c'est un bohême politique. Il a fait du journalisme, a hanté les bureaux, court les cabinets des hauts fonctionnaires, n'a pas d'opinion, et s'est fait une indépendance de son scepticisme. Tous ses amis sont arrivés au pouvoir, et aucun n'a pu appliquer cette intelligence à une position classée. Il connaît mieux que personne l'état politique du pays. Il juge Paris en parcourant les rues. Cet homme ne sera jamais ministre, comme Balzac n'a pas été de l'Académie. — A côté de lui est un jeune présomptueux de la même ambition. Bête et perverti, il sait l'art de faire du lyrisme aux vieilles femmes, et le sourire des dots lui donne quelquefois de l'esprit. Il marcherait sur un ami pauvre. C'est un drôle d'avenir. — Voulez-vous un conseil à ce propos? Vous êtes à l'âge où l'on voit le plus de choses. Classez dans votre esprit les observations de chaque jour. Que tout homme ait un dossier dans votre mémoire. Ce petit coquin que je vous montre est parfaitement inconnu. Qui sait? un jour vous le retrouverez peut-être chargé d'honneurs, riche, marié, réputé honorable et respecté. Rien n'est plus bête que d'être dupe de la voix commune. Les intrigants profitent de l'oubli; c'est une prescription sociale. Si vous ouvrez votre registre bien tenu au nom de ce monsieur (s'il n'a pas changé de nom encore!) vous pouvez le mépriser tranquillement. En vérité, les misérables qui battent le pavé se tirent tous d'affaire et deviennent sacrés; c'est trop fort. Qu'on s'amende, je le veux bien; mais tous les voleurs se font gendarmes, et

on ne les reconnaît plus. — Tenez ! voyez-vous ce personnage décoré, à cheveux blancs, à tenue respectable, qui parle bas et épie toujours à droite et à gauche pendant qu'il cause ? Vous croyez peut-être que c'est un diplomate de haute volée, un maître en l'art de mentir ; erreur ! Ce monsieur est riche ; il a servi dans la grande police, dans la gendarmerie bourgeoise des salons. C'est un espion de l'ordre des naturalistes, qui, errant de réunion en réunion, attrapait les cancans, comme, de prairie en prairie, on saisit dans un filet de gaze verte les papillons imprévoyants. On lui a fait faire un beau mariage ; il a environ cinquante mille livres de rentes, jouit d'une considération redoutable, est respecté, choyé, porte un titre, et se voit reçu partout, à l'exclusion de beaucoup d'honnêtes gens qui, honteux de leur probité, se laissent éclabousser par les audacieux qui portent le scandale monté en épingle et traversent la vie l'impudence sur l'oreille. Heureusement le bon Dieu a voulu que les coquins fussent servis en spectacle aux gens d'esprit, et aux plus ignobles choses a si bien mêlé l'élément grotesque, que le rire vient aux lèvres presque en même temps que le dégoût naît au cœur. — Croiriez-vous que ce mouchard vénérable, retiré des affaires, continue son métier par amour de l'art ? Il rédige tous les soirs un rapport sur ce qu'il a vu et entendu pendant sa journée ; il porte de l'un à l'autre ce qu'il sait, raconte à tel ministre ce qu'il a vu chez son collègue, épie partout, dans la rue, dans l'antichambre, dans les salons, en dînant, en causant, en marchant. Les jours de grande fête publique, il s'affuble d'un costume vulgaire qui le transforme en vieux vagabond ; il a dans son vestiaire de grimaces des habitudes pour ces jours-là ; il va aux barrières et dans les foules, et là, il écoute. Il existe une légende, à Venise, qui prétend que le conseil des Dix recevait les dénonciations dans une gueule de bronze placée au haut de l'escalier du

palais ducal. La police de ce temps-là était une bouche, aujourd'hui c'est une oreille. Quand le malheureux a rôdé ainsi autour des illuminations, des feux d'artifice et des cabarets, il rédige quelques pages sur l'opinion du peuple. Voilà ce qu'on appelle un homme posé dans le monde. Avisez-vous de parler de lui, je ne dis pas avec mépris, comme il le mériterait, mais avec dédain, vous serez considéré comme un être sans foi ni loi, qui ne respecte rien, ni la vieillesse, ni l'honneur. Je ne sais quelle courtisane antique, ayant à se défendre devant des juges, découvrit sa poitrine et montra sa beauté pour tout argument. Ce genre de captation n'a rien de répugnant; mais l'impunité invoquée et obtenue par des cheveux blancs, — et c'est l'histoire commune, — voilà qui est horrible. Eh bien! voilà un vieillard auquel j'applique mon système. Prenez garde à mon conseil cependant, il est dangereux et vous fait haïr. On me déteste à cause de ce que je sais. Si je voulais utiliser mon expérience, je tirerais un grand profit de ma vie passée. A quoi bon? Je trouve plus amusant d'avoir une arme ignoble, dont tous, à ma place, feraient usage, de ne pas m'en servir, et de passer pour un dangereux personnage, sorte d'escroc redoutable...

Maurice regardait Clérac.

— Vous ne me croyez pas, monsieur? eh bien! je suis certain que vingt personnes ici pensent et disent qu'on a tort de me recevoir, que je suis un mauvais ami, et que mes conseils vous perdront. Ils voient mes dents et redoutent les morsures. Je suis habitué à cette atmosphère d'infamie; je respire volontiers l'air de la lâcheté humaine; j'ai des poumons solides. Si j'avais vingt mille francs de rentes, rien ne me serait plus facile que d'être un Talleyrand. On m'enverrait dire des bêtises et prendre des prises de tabac dans quelque capitale de l'Europe. Si je voulais être journaliste, on tremblerait devant mon

expérience : si je voulais vendre mon silence, je serais honoré, aimé ; je le donne, on me hait, parce qu'on ne peut croire à une générosité désintéressée. Réellement, cette vie est une marcarade. Je fais le bien, sans compter sur la récompense encore ! je fais crédit à la Providence, et au fond je ne la crois pas solvable.

Maurice, apercevant une place libre auprès de madame d'Aygaliers, y courut aussitôt, et là, tremblant et ému, il débuta ainsi :

— Que venez-vous faire à ce bal ?

— J'y viens pour ma fille ; il faut marier cette pauvre enfant, Maurice. Je crois avoir trouvé pour elle un parti convenable ; un homme dans une belle position, un peu plus âgé qu'elle, assez riche. Elle s'est attachée à lui, et hier je l'ai trouvée désintéressée d'une façon admirable. Figurez-vous que pour sonder ses intentions, je lui annonçai que la personne que je lui destine venait de perdre à la Bourse sa fortune, et que je craignais pour elle le malheur dans la gêne.—Ah ! ma mère, me dit cet ange, vous m'avez donné une instruction assez complète pour qu'elle me soit utile dans l'occasion ; je travaillerai. Avec quelle joie je l'ai embrassée alors, vous devez le comprendre.

Maurice se débattait brusquement, et l'habile araignée tournait autour de lui et l'engluait de ses fils.

— Croyez-vous donc qu'il me soit agréable de m'habiller et de venir me donner en spectacle ?

Et elle montrait au jeune homme des épaules qu'il n'avait peut-être jamais vues, lui, l'amant des tête-à-tête vagabonds.

— Ah ! que je préfère nos soirées calmes, quand vous êtes là !

— Madame, ce calme m'est odieux ! Je ne puis supporter cette vie. Si vous m'aimez un peu, vous m'entendrez ! Vos prêtres, vos charités, votre mari, tant de choses entre vous et moi, c'est trop. Les soins, les précautions

m'humilient, me dégradent. L'amour est chose sainte et respectable : il faut savoir le porter. Levez-vous, prenez mon bras et sortons. Que vous font tous les imbéciles qui sont ici ? La plupart sait la vérité. On chuchote sur notre compte ; avouons, ils se tairont. Allons, madame, osez m'aimer tout haut ! Suivez-moi !

Et Maurice se leva.

Madame d'Aygaliers roula autour de lui ses grands yeux de velours ; la sainteté des pénates bourgeois illumina la tête de cette femme. Elle lui prit le bras, l'obligea à se rasseoir, et d'une voix émue, presque avec des larmes, elle lui répondit :

— Ce que vous m'offrez, je l'ai rêvé vingt fois ! Je voudrais être au bout du monde avec vous. Mais ma fille ! ma fille !

Maurice la regarda. En vérité, la douleur de Niobé ne fut pas plus poignante que celle qu'il lut sur ce visage aux traits altérés. Il fallut céder. La conversation reprit le terre-à-terre des causeries ordinaires. Encore un coup d'aile inutile.

— Pauvre ange ! je sacrifie mon bonheur au sien !

Léontine venait de se rasseoir derrière sa mère ; elle avait entendu la fin de la scène.

Maurice lui adressa quelques paroles, puis l'invita à une de ces danses qui tournent.

Quand l'orchestre les appela, le jeune homme s'élança avec cette vaillante beauté au milieu de la ronde générale.

Elle entraîna son danseur vers un petit salon où quelques joueurs abattaient des cartes. Elle s'assit et le fit asseoir auprès d'elle.

— Maurice, je suis lasse de la maison de ma mère. J'y souffre. Je ne veux pas y rester. Si vous m'aimez, emmenez-moi. On veut me contraindre. On me presse de tous les côtés ; je ne veux pas leur obéir. Me voyez-vous la femme de Pontbriquet ? On veut me le faire épouser.

J'ai compté sur vous pour me délivrer. Êtes-vous un homme déterminé? Nous partirons ce soir. Ma mère nous laissera fuir; elle est fatiguée de moi. La vie entre nous est impossible. Je n'ai pas de père. Ainsi, réfléchissez vite. Je suis prête.

Maurice se serait trouvé avec le démon sur la montagne qu'il n'aurait pas été plus épouvanté.

— Mais... y songez-vous?

— J'ai tout pesé. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je nourris ce projet. Je ne connais personne; vous seul pouvez me sauver. Je vous aime! Il ne s'agit pas de savoir si mes paroles sont convenables ou non. Nous avons un moment; je vous ouvre mon cœur : acceptez-vous?

— Et... votre mère?

Un terrible éclat de rire fit tressaillir Maurice. Il se sentit enlever et emporter par une force inconnue, et sa danseuse, au milieu du tourbillon, belle, rayonnante, le sourire aux lèvres, lui jeta ces paroles:

— Maurice, vous êtes un lâche!

Ils revinrent auprès de madame d'Aygaliers. Léontine reprit sa place.

— Qu'avais-tu donc à rire de si bon cœur?

— Ah! ma mère, c'est monsieur qui me disait une chose si drôle...

Et la jeune fille éclata de nouveau.

Maurice s'inclina, et le bruit moqueur l'étourdissait encore au moment où il rejoignit Arsène et Clérac.

— Voyez ce que c'est pourtant qu'un certain éclat physique! disait ce dernier. La pauvre Marguerite est délaissée comme une Cendrillon. Je causais d'elle dernièrement avec une amie de sa mère. Elle est intelligente, douce et bonne; et personne ne fait attention à elle. Les jeunes gens préfèrent les beautés impétueuses dans le genre de mademoiselle d'Aygaliers, et les hommes blasés la trou-

vent trop maigre. Si elle avait quarante ans et l'usage de son esprit donné par l'aplomb, maladive telle que la voilà, ce serait à en devenir fou d'amour.

Maurice arriva sur ces entrefaites.

— Sais-tu que tu as compromis mademoiselle Léontine ? dit Arsène à son ami. On ne fait pas rire les jeunes filles ainsi. De pareils éclats de rire supposent une familiarité excessive. Aurais-tu été inconvenant ?

— Je ne pense pas, ajouta Clérac, qu'elle se fâche facilement. Elle rit toujours et d'une force ! Ce n'est pas pour montrer ses dents ; toutes les femmes les montrent sans faire tant de bruit. J'ai peur pour elle que son âme ne soit pas distinguée ; c'est une belle fleur née sur un fumier. Avez-vous étudié le rire des jeunes filles ? Ces joies féroces me font peur ; ce n'est pas vrai. Chez les unes, c'est de l'impudence ; chez d'autres, c'est une espèce de larmes.

— Que lui disais-tu donc? demanda Arsène.

— Rien. Nous causions du bal, des danseurs.

Et Maurice gêné s'esquiva. Il alla inviter la nièce de Pontbriquet. Ce fut une douce valse allemande qui le reposa. La pauvre Marguerite glissait, légère et frêle. Sa robe flottait chastement, et sa taille se reposait sur la main de son danseur, moitié fatigue, moitié abandon.

Un sourire souffrant errait sur ses lèvres ; ses yeux animés rayonnaient de joie et de fièvre. Sa voix vibrante sifflait doucement des paroles timides. Maurice, auprès d'elle, se sentait le maître. Faust ne fut pas plus heureux dans le jardin de Marthe.

Les parfums chastes portent les plus terribles ivresses. Ce corps fragile palpitait entre ses bras ; un cœur naïvement ému battait près de lui : il éprouvait le bonheur des fascinations angéliques.

Léontine, passant auprès d'eux, les fouaillait des fleurs de sa jupe.

— Est-elle maigre, la pauvre fille ? dit-elle à son valseur, qui répondit lâchement par une méchanceté.

Madame d'Aygaliers causait avec Pontbriquet.

— Votre nièce ne gagne pas !

— Ne m'en parlez pas ; elle a un physique de sous-maîtresse mal nourrie.

— Avez-vous pensé à la marier ?

— La marier ! à Dieu peut-être. C'est un corps tout macéré qui ne convient qu'aux amours saintes.

Et Marguerite allait toujours, heureuse et oubliant tout, à travers un nuage de médisances.

Ses joues se coloraient ; sa belle chevelure, dégagée un peu de la sagesse de sa coiffure de pensionnaire, s'étoffait en bandeaux opulents. Elle devenait belle.

—Elle va mourir, dit Léontine. Elle est poitrinaire.

La barbarie de la beauté bien portante, la cruauté de la santé se mêlaient à l'envie chez la fille de madame d'Aygaliers.

La pitié, du reste, devint générale ; et Maurice entraînait sa danseuse ravie et pensant au bonheur. La férocité envers elle se faisait jour partout. N'était-elle pas triste et pauvre ? On la déchirait.

Dans leur coin, Clérac et Arsène la regardaient aussi.

— On a beau crier après elle, dit le premier. Il y a là l'étoffe d'une fière femme ; c'est un Pérugin qui deviendra un Raphaël.

XV

NOUVEAUX PAYSAGES.

Est-il donc si nécessaire que ce qui nous rend heureux ait un nom?

SCHILLER.

Il était six heures et demie.

Quatre jeunes gens attablés dans un salon de Tortoni, devant des verres d'absinthe, de vermout et autres liqueurs apéritives, regardaient de temps en temps sur le boulevard. La conversation languissait. Les cigares de l'avant-dîner touchaient à leur dernière cendre, quand un M. de la Mollette, qu'on appelait marquis, je ne sais pas pourquoi, s'écria :

— Enfin ! voici Clérac ! Arrivez donc ! nous avons pris de l'appétit pour trois jours.

Jules de Clérac fit son entrée solennellement, suivi de deux nouveaux personnages.

— Messieurs, dit-il, je vous offre mes excuses. Le retard est de mon fait. Permettez-moi de vous présenter les amis dont je vous ai parlé, MM. Llewellyn et Fitz-Piers, citoyens américains, qui viennent visiter l'Europe à Paris.

Puis, désignant alternativement ceux qui attendaient à ceux qui l'accompagnaient :

— Monsieur le marquis de la Mollette !

Et il montrait un jeune blond, à moustache retroussée, au teint rosé, à la mine rusée et niaise.

— Monsieur le vicomte de Blanc-Rupt !

Celui-là était petit, portait un nez énorme et d'épais favoris.

— Monsieur le baron de Morizécourt !

Long, pâle, fade, un pierrot pompadour.

— Monsieur le commandant des Billanges !

Ce dernier, gros, ventru, offrait une face réjouie et des moustaches qui devaient remonter à 1830. Il sentait la garde nationale.

On s'inclina de part et d'autre.

— Ces messieurs parlent-ils français? demanda le commandant à part à Clérac.

— Parfaitement, et même anglais, à votre service.

— Je sors d'en prendre, répondit le pseudo-militaire en éclatant de rire. Deux énormes poumons en résonnèrent comme des tuyaux d'orgue.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit le marquis aux étrangers. Notre civilisation est hospitalière, et Paris vous voit avec bonheur....

— Sont-ils très-riches? murmura le commandant à l'oreille de Clérac.

— Énormément. Nous les ferons causer tout à l'heure.

— Si nous allions dîner? cria quelqu'un.

— De Blanc-Rupt a raison, reprit le grand baron, et l'on se dirigea vers un restaurant voisin.

— Sais-tu qu'ils ont tous de bien beaux noms ? dit Llewellyn à Fitz-Piers.

— Ça se fait! répondit Clérac. On prend le *Moniteur* un jour où il y a un rapport sur les coupes de bois, et on choisit un nom de taillis ; il y en a de fort élégants. Le titre s'ajoute, selon l'euphonie. On trouve ça encore dans les cartes détaillées des départements : certains petits pays ont d'adorables appellations.

— C'est donc permis?

— La vanité n'est pas défendue.

— Mais leur famille?

— On n'a pas de famille ou bien elle se met au pas. Je me souviens d'un garçon qui devint quelque chose, pré-

fet, je crois bien. Il s'était vaillamment affublé d'un nom sonore et d'un titre. Il fit un très-riche mariage et passa dans la circulation. Au pays d'où il était originaire, il restait une femme, veuve de son frère aîné, qui s'appelait tout bêtement comme le roturier qu'elle avait épousé et qui mourut petit notaire. Un jour, elle apprend que le cadet de feu son mari se faisait nommer... Le masque est assez connu pour que je me taise. Son parti fut bientôt arrêté : veuve de l'aîné, elle prit le nom et le titre.

— Est-ce qu'ils sont tous comme cela ?

— A peu près. Celui qu'on appelle le commandant est de bonne maison ; c'est un comte très-réel, mais un officier sans longs états de service. Il n'a pas hésité et a choisi la dénomination militaire.

Llewellyn paraissait très-émerveillé de tout cela.

— Ah ! mon ami, dit Clérac, il faut bien que le monde rie ! La vie ne serait pas supportable sans ça.

On s'installa sérieusement. Vins et mets, on commanda un repas splendide.

— Eh bien ! messieurs, que dites-vous de Paris?

— Très-beau ! très-grand ! répondit Fitz-Piers. Je voudrais que vos boulevards eussent des arbres mieux portants ; ils sont malingres.

— Que voulez-vous ? reprit le commandant, ils n'ont jamais vingt ans devant eux. Dès qu'ils commencent à pousser, une révolution arrive et on abat tout. Je me rappelle une époque...

— Quel dommage que vos turbulents de Paris n'aient pas affaire aux forêts que possède M. Llewellyn au Mexique ! Les émigrants qui passent en brûlent des hectares pour faire cuire le gibier de leur dîner ; pour franchir une rivière on abat des arbres dont vous feriez ici des monuments et avec les planches desquels vous plaquez vos meubles.

— Quel profit tire-t-on de ces propriétés et comment peut-on les protéger?

— Ah! les gendarmes manquent. En France, pour garder grand comme la main de terre labourée, sur laquelle on met des poteaux avec ces mots : Chasse réservée, on a des gardes de tous côtés. Là-bas, les choses se protégent d'elles-mêmes; la nature se défend toute seule. Les revenus ne sont pas réguliers, par exemple. Le plus sage est de permettre aux errants de ce monde qui passent par là de s'y établir; ils défrichent, font des villages; on leur donne une part du sol, et le reste ne peut manquer de devenir bon, quand les colons auront fait des routes et établi des communications.

— Et jusque-là?

— On est propriétaire comme le bon Dieu.

— J'aimerais mieux une maison sur le boulevard Montmartre! dit le commandant en riant.

— Patience! reprit Fitz-Piers, s'il vous fallait lire tous les titres de propriété transmis de l'un à l'autre depuis que le coin de terre où votre maison est située est possédé par un être, vous auriez fort à faire. Nous autres, nous recevons le sol à l'état de paradis; il faut le rendre habitable. Pour vivre, nous avons des maisons à New-York, à Boston, à Baltimore, et des navires partout. — Tenez, messieurs, à nous deux, nous sommes propriétaires de dix des paquebots qui sont au Havre actuellement. Nous en avons autant à Londres et le double en route. Cela constitue une forêt de bon rapport.

— Et vous pouvez être ainsi absents?

— Mais rien n'est plus simple à diriger que cette flottille éparse. Nous avons avec nous une carte du monde où chacun de nos vaisseaux a sa place désignée. Chaque changement y est aussitôt marqué. Nous savons à quelle heure tel capitaine entrera dans tel port, quel temps il doit y rester, quand il sera arrivé à destination. Demain

matin, nous enverrons nos ordres à tous les bouts du monde, et les manœuvres seront ponctuellement exécutées. Nous venons de vendre à Londres du coton produit en Amérique, qui sera fabriqué en Angleterre et que le monde entier portera en bas, en vestes et en pantalons.

Nous venons en Europe pour étudier votre industrie. Nous avons la matière première ; pourquoi n'aurions-nous pas aussi la fabrication ? Pourquoi ne vous fournirions-nous pas le travail complet ? Ce que nous remporterons avec nous constituera une victoire plus grande gagnée sur le vieux continent que si nous avions bombardé Paris et Londres.

Tous les convives ouvraient des yeux effarés. Jamais pareil feu d'artifice n'avait éclaté à leurs oreilles.

Clérac seul restait impassible ; il savait comment on démonte la terre en un quart d'heure pour la revisser ensuite. Llewellyn souriait de temps en temps dans son verre.

Le commandant, esprit calme, positif, et qui se plaisait assez à la démonstration des choses connues, était pétrifié. Il buvait et mangeait sans baisser les yeux.

— Quels hommes que ces Américains ! disait-il à son voisin de temps en temps.

— Ainsi, reprit-il, après les paroles de Fitz-Piers, ainsi vous enlèveriez à l'Angleterre une de ses grandes ressources !

— Nous ruinons l'Europe. New-York, avant deux cents ans, sera la capitale du monde. Londres descendra au rang d'Amsterdam, plus bas encore, de Venise ; Paris sera un musée où nous viendrons quand nous aurons le temps ; on s'amuse assez en France ; nous ferons un grand club de votre territoire ; comme la gaieté est ce qui s'emporte le moins, nous viendrons la chercher ici. De l'Allemagne, nous ferons un collége ; l'Angleterre sera une bouée pour nos navires, un ponton pour nos stations de bateaux à vapeur.

Voyez donc ce qui se passe ! Vous venez chez nous chercher de l'or. On vous envoie le métal, et on garde les hommes. L'Espagne a-t-elle été plus riche de tous les trésors qui sont passés chez elle ? Vous nous envoyez des gens en haillons qui vous semblent dangereux à nourrir, et trop heureux de vous en débarrasser, vous les laissez partir. Avec les chiffons, on fait du papier. Avec les pauvres, on fait des citoyens.

Ah ! j'en ai vu hier monter en chemin de fer, de ces aïeux des grandes races ! Il y avait là telle fille maigre et souffrante, au chignon blond ébouriffé sur le cou, Allemande au beau sang, qui portera des fils superbes. A nous les meilleures forces de vos veines. La population de vos boulevards ne vaut pas grand'chose auprès de ce que j'ai vu.

— Il parle très-bien français, dit le commandant à Clérac.

— Que vous avais-je dit ? Et il a raison.

— Sans doute ! Mais il n'envisage pas la question sous toutes ses faces. Si nous n'avions pas de révolution à craindre, je serais de son avis.

— Tout cela est très-gentil, messieurs, mais vous savez que nous sommes attendus. Il y a un succès à décider. Les bouquets sont commandés, et il est temps de partir.

Ce fut le vicomte de Blanc-Rupt qui prononça ces paroles. Chacun se leva, et en un instant on fut installé en voiture.

Clérac, Llewellyn et Fitz-Piers montèrent dans le coupé de Maurice Delayen.

— Messieurs, dit Clérac, je vous dois compte du programme : nous allons aux *Délassements-Comiques*. Je ne sais ce qu'on y joue. Il y a des femmes à applaudir ; c'est ce qui nous y conduit. En sortant de là, nous irons chez le commandant des Billanges ; on y soupe. Vous verrez là un personnel féminin d'un ordre particulier. C'est de la

bohême patriarcale. C'est presque bourgeois; il n'y manque qu'un adjoint. Du reste, on y mène la vie de famille.

Aujourd'hui, c'est Félicie qui reçoit. Félicie est une grosse fille, née pour la vertu et la bêtise; la moitié de sa vocation est manquée. Elle est la compagne du commandant, et leurs habitudes sont tellement conjugales, que lui-même s'y trompe souvent, et que parlant de ses amis, il les blâme de vivre avec des femmes sans mœurs. Il existe peu d'honnêteté ici-bas; il y a une candeur. La vertu, c'est l'illusion.

Après Félicie, Onoria et Léonide sont les mieux installées. Il y a un ordre et un soin dans ces maisons-là qui fait plaisir. Comme on a raison de trouver la société mal organisée! A voir les qualités domestiques dépensées en dehors de l'ordre régulier des choses, je m'étonne qu'il y ait encore un tas de niais qui se figurent que les femmes entretenues ont des âmes à part, des facultés particulières; que ce sont des lionnes, des panthères, aux dents furibondes; des goules qui boivent du sang, des divinités mystérieuses qui n'ont pas de cœur et dont la beauté est protégée par des conjurations cabalistiques. Hélas! mon Dieu! on les exalte et on les maudit bien à tort. Ce sont des femmes qui n'ont pas à craindre l'adultère et ses ennuis, qui, pour faire excuser ce qu'ailleurs on appelle des fautes, n'ont pas besoin de jouer au sentiment et à la passion, qui ont leurs ruses particulières et impudemment cyniques, et dont l'hypocrisie paraît outrageante parce qu'elle se cache avec scandale. Rien n'est plus vulgaire que toutes ces malheureuses. Celles qui sont jeunes et belles sont excusables. Dieu envoie les rats aux greniers des avares et livre les patrimoines aux gencives roses de ces dames.

J'ai été croqué en trois ans, et je vis tristement dans ce vilain monde méprisé par des pères de famille qui

payent très-cher des plaisirs ridicules, et par des femmes honnêtes qui viennent voler des amants dans ce pays-ci. Tout se vaut. Comme un grognard resté simple soldat et qui montre ses camarades devenus généraux, je puis vous citer telle de ces opulentes pécheresses que nous avons envoyée en fiacre à l'hôpital, en lui fourrant dans la main le fond de nos poches d'étudiants. Ne parlez pas trop de moi là-bas. Je sais trop de choses pour qu'on m'y aime.

— Quels sont ces jeunes gens ? demanda Llewellyn.

— Le marquis de la Mollette, le grand blond, fade, dévore un maigre patrimoine avec une ardeur de vanité qui finira mal. Il a pris un tel élan qu'il ne saura plus s'arrêter. — Le vicomte de Blanc-Rupt est riche et de bonne famille. On le laisse se fatiguer avant de le marier. Il existe une fillette noble, quelque part, qui lui est réservée. Son teint bourgeonne dans les églises, et elle se prépare au fond des confessionnaux aux amours idéales de la trentième année, alors qu'elle sera l'épouse de cet idiot épuisé. — Le baron de Morizécourt mène de front deux existences. Il n'a de niais que l'apparence. Avec les filles, il s'amuse ; dans le grand monde qu'il fréquente assidûment, il cultive les vieilles femmes et fait des passions qui le mèneront très-avant dans la vie. Un de ces jours, pour qu'il soit nommé sous-préfet, un mari député commettra une douce infamie conseillée par sa femme.

— Mon Dieu ! dit Llewellyn, quel monde cela va-t-il faire ?

— Cette génération vaut les autres. Je vous l'ai dit : à partir de trente ans, tous les hommes sont honnêtes. C'est avant qu'il faut les juger. Le mariage est une absolution. A trente-cinq ans, ceux qui restent garçons deviennent suspects ; et dans ce nombre sont les sages.

— Et les dévorés ! ajouta Fitz-Piers.

On descendit de voiture et on fit une entrée bruyante a
théâtre. Le lieu est habitué à ces traîneurs de scandale
et, dès qu'ils se montrent, les actrices leur adressent e
souriant des couplets et des phrases de leurs rôles.

On jouait un vaudeville émaillé de jolis costumes. On
ria et Léonide furent bombardées de bouquets. Félicie s
prélassait au fond d'une loge.

Arsène — ou Fitz-Piers — comme on voudra — étai
peu fait à ces habitudes ; mais, doué d'une nature qu
rien n'étonne, il assistait à cette joie sans esprit avec l'in
dulgence d'une âme dont la vie est ailleurs.

Maurice au contraire — celui qu'on nomme Llewelly
ici — enfant gâté, avide de tous les bonheurs, contem
plait avec éblouissement cette vie brillante et facile
Séminariste d'amour mondain, il sortait d'un cloître en
nuyeux où une absolution suivait chaque élan de ten
dresse, et soudain on le transportait dans un pays où le
paroles étaient libres, où les baisers n'avaient pas besoi
d'être sanctifiés. Épuisé par l'ascétisme des échelles d
Jacob, il tomba en plein paradis de Mahomet à l'âge o
ces conversions sont indispensables.

Il recevait, en rayonnant, une part des agacerie
adressées aux avant-scènes. Vers la fin du spectacle, on
se leva pour aller faire un tour aux coulisses. Les nature
les plus distinguées sont accessibles aux ivresses vul-
gaires ; Maurice goûta la volupté des familiarités faciles.
Il assista aux toilettes excitantes de ces rieuses sans gaieté.
Tous les détails du métier devenaient un attrait pour lui :
le fard et le blanc qu'on essuyait, les secrets de la beauté
qu'on dévoilait, mystères sans poésie et sans charme,
ravissaient le malheureux enfant.

Le privilége des femmes de théâtre est de changer en
attraits irrésistibles des indiscrétions dangereuses. Il faut
avouer aussi que ces imprudences sont favorisées par
certains trésors de jeunesse dont la nature les a douées.

Ce manége, assaisonné de rires et de grosses vulgarités dites à belles dents, produit des effets incroyables sur les imaginations. Celle de Maurice s'enfuit au pays des Manons.

Le souvenir de madame d'Aygaliers le disposait au mépris des femmes, et il se sentait entraîné vers cette nouvelle existence comme vers une damnation. Le monde, la société, il avait déjà tout renié et maudit. Hélas ! je ne crois pas que les femmes soient des êtres à haïr. Qui sait si elles disposent d'un bonheur sans alliage ? Qui sait, pour employer une image tirée de la science, si l'amour est un corps simple ? Elles nous font souffrir, je le reconnais ; nous les accablons d'imprécations, et pourtant le plus infortuné de nous tous n'espère-t-il pas être consolé par une d'elles ?

On partit quand les actrices eurent achevé leur toilette.

Quelques rôdeurs nocturnes virent monter la bande joyeuse en voiture et mâchonnèrent de sourdes menaces contre ces viveurs élégants ; et, sans doute, un moment après, les moralistes injustes, enfouis au fond d'un cabaret, oubliaient une famille qui aurait faim au soleil couchant du lendemain.

XVI

> On peut rimer sur les roses, il faut mordre dans les pommes.
>
> Goethe.

Maurice, comme un beau navire signalé à des pirates, fut le but des convoitises féminines. Sa situation était étalée ; ce qu'il jaugeait de tonneaux était connu. Aussi les regards caressants, les coquetteries fascinantes s'adres-

saient à lui. La livre sterling et le rouble sont le saint Pierre et le saint Paul du paradis des lorettes ; saint Dollar sera bientôt canonisé.

On arriva chez Félicie. Les gentilshommes qui étaient là causaient et fumaient, familiers et indifférents. Maurice, poli et réservé, égayait les femmes que sa niaiserie flattait beaucoup. Un peu de respect est toujours bien reçu. Arsène, très-gai avec les hommes, s'abstenait de toute familiarité avec leurs compagnes.

— Allons, messieurs ! à table ! s'écria le commandant très-bruyamment heureux. Il appelait cela s'amuser avec des amis.

Comme le crime, le vice doit profiter du bénéfice des circonstances atténuantes. Tel maladroit qui vole cent sous aurait eu moins de peine à les gagner ; l'imbécile qui paye très-cher une actrice serait bien plus heureux et moins ridicule sans scandale. Ce brave des Billanges était émerveillé de lui-même et se demandait tous les matins ce que pensait le monde de sa conduite audacieuse à braver les préjugés. Il eût été bien étonné de connaître l'opinion qu'on avait de lui. Nous nous figurons tous vivre les premiers et porter le monde. Nous recommençons tout simplement de vieilles bêtises affadies.

Maurice se trouva placé auprès d'Onoria, jeune et belle fille, au teint pâle, aux cheveux noirs, à la beauté grave. Elle ne manquait pas d'un certain esprit de répartie, et son énorme aplomb devait lui donner une autorité souveraine sur la timidité du nouveau convive.

La conversation générale s'égarait par moments en aparté pour reprendre bruyante et folle.

Llewellyn, fasciné par la future impératrice des boulevards, — elle rêvait les grands emplois dans le drame, — obéissant à cette Hébé perfide, s'oubliait dans les visions du tête-à-tête.

Le vin possède des trésors de lyrisme, et jamais femme

au monde n'entendit des cantiques pareils à ceux que lui chanta Maurice. Il lui murmura des paroles qu'elle ne comprenait pas et qui la ravirent; il la compara à des choses qu'elle ne connaissait pas; il l'appela de noms incroyables, et elle dut penser qu'il voyait en elle le mirage de ses amours passées. Rien n'existait plus pour lui.

Fitz-Piers causait avec Clérac. Les autres se livraient à leurs joies quotidiennes, comme des gens qui sont fous ensemble tous les jours à la même heure. Ils étaient un peu plus turbulents qu'à jeun, voilà tout.

— Onoria a bien visé sa proie! dit Arsène.

— La pauvre fille cherche une destinée. Elle vit avec un étranger mystérieux qui fait dans sa vie des apparitions orageuses, puis disparaît. On ne sait qui il est. Elle aimerait pouvoir promener quelqu'un avec elle, un amant jeune, assidu, notre Llewellyn, par exemple.

— Il est complétement ivre. Il lui baise les mains comme à une madone. Elle doit être étonnée comme une forteresse dont on commencerait l'assaut par le ciel. Il a dû la demander en mariage deux ou trois fois déjà et lui proposer de l'enlever. Dites-moi, Clérac, a-t-elle l'habitude de raconter son histoire?

— Non. Elle a quelquefois des heures assez naïves. Elle a aimé souvent pendant un souper. Elle n'a pas perdu tout à fait la notion de la jeunesse.

Des Billanges fumait opulemment, se penchant de temps à autre pour embrasser Félicie d'une lèvre matrimoniale.

— Ton souper est très-gentil, petite. Qu'est-ce que ça te coûte?

Ici la ménagère établit son compte de façon à réaliser un bénéfice.

Les autres convives causaient chasse, chevaux, paris, jeu, mille louis par-ci, deux mille par-là.

On finit par remarquer l'isolement de Maurice et d'Onoria.

— Regardez donc, dit le marquis de la Mollette. On voit bien que ces messieurs ne sont pas tous les jours à pareille fête. Comme il y va, l'Américain ! Eh ! monsieur Llewellyn !

Delayen ne savait plus ni son nom, ni ce qu'il faisait. Il récitait à sa voisine des tirades de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Croyant s'adresser encore à madame d'Aygaliers, il cherchait à vaincre des résistances depuis longtemps soumises.

Onoria elle-même ne savait plus son rôle ; elle se perdait au sein des extases.

— Monsieur Llewellyn ! avait répété le marquis.

— Llewellyn ! on vous appelle ! s'écria Fitz-Piers.

Maurice se retourna vers la table. Quelques plaisanteries lui arrivèrent en plein visage. Il promena son regard ébahi et confus autour de lui et reprit sa causerie amoureuse. On riait beaucoup. Arsène eut peur pour son ami.

— Clérac, dit-il vivement et tout bas à son voisin, il faut que je vous raconte une histoire. — Oui, monsieur, reprit-il plus haut, c'est l'ivresse la plus intraitable que je connaisse. Il est bien doux en ce moment. Eh bien ! je sais telle parole qui le ferait bondir. Je l'ai vu, à Londres, chercher querelle à un Anglais avec lequel nous dînions, parce que cet insulaire l'avait appelé *Yankee*, en riant. Et vous saurez que de cette qualification il est fier partout ailleurs. Il descend des races primitives alliées aux conquérantes. Il a du sang anglais et du sang sauvage dans les veines. Nous sommes tous les mêmes, Américains et Européens ; son origine est une noblesse qu'il ne laisse pas attaquer.

Cette anecdote produisit son effet. Le regard hésitant de Maurice fut jugé menaçant et terrible. Chacun se vit scalpé au dessert, et on se tut.

Llewellyn venait de quitter la table, entraînant Onoria loin du bruit.

— Viens! murmurait-il, viens! Crois-tu que je suis un Américain? Non. Je m'appelle Maurice. Ne le dis à personne.

Et il raconta l'histoire très-simple de ce changement de nom et de nationalité. Elle n'y comprit rien et crut que le jeune homme obéissait aux lubies de son ivresse.

— J'ai été bien malheureux, va! J'ai terriblement souffert. Durant des nuits entières, je pleurais et sanglotais. As-tu jamais aimé quelqu'un?

Cette question insensée fut encore mise sur le compte de l'ivresse.

— Vois-tu, on aime, et, qu'on soit bien ou mal traité, si l'être aimé est digne de notre cœur, si l'idole mérite l'adoration, la torture est supportable! mais aimer en méprisant! oh! — Je te confie cela à toi; ne le répète pas. N'en dis rien à Fitz-Piers. —Oui, je savais que l'eau était bourbeuse et je voulais m'y baigner et m'y purifier. Je voyais tout! De l'argent que j'envoyais chez elle pour les pauvres, elle en faisait je ne sais quoi! Jamais son cœur n'a battu contre le mien; c'était une pierre! Et, pendant des heures longues, bien longues, je la tenais entre mes bras, et mon sang soulevait nos deux poitrines à me faire croire que la sienne était émue! Rien! Toi, tu ne me dois rien et te voilà agitée. J'aurai fait palpiter une fibre de ton être pendant que je parlais! Tout à l'heure, tu ne me connaîtras plus! Mais à cette minute même où je porte la main sur ton cœur, où mes yeux plongent dans tes yeux, tu éprouves quelque chose, n'est-ce pas? Ce n'est que de la peur peut-être, mais c'est quelque chose. — Elle, rien! Pas même de la froideur. Des abandons étudiés dont je souffrais plus que de ses résistances! De la passion au bain-marie! de la tisane chauffée dans une veilleuse de porcelaine!

Et Maurice éclata de rire.

Onoria n'entendait rien, ne comprenait rien. Elle reçut le jeune homme dans ses bras.

L'ivresse a des lucidités terribles. Comme le délire, il arrache à notre âme ses plus chères pensées. Le malheureux enfant venait de rouvrir sa blessure en se débattant.

Dans la salle du souper, on fumait, on causait, on buvait. Arsène, se détachant de Clérac, s'approcha du salon où s'était refugié son ami malade.

Debout, auprès de ce groupe affligeant, il se mit à sourire.

Onoria, comme les enfants qui vous tendent leur gâteau quand ils vous voient pleurer, cherchait à consoler Maurice avec les abandons de son corps.

Je ne sais si la corruption des roués émérites offre des charmes aux femmes du monde blasées; mais il arrive souvent que les filles folles sont émues par les extravagances d'une passion douloureuse. Elles comprennent quelquefois qu'il y a là une lutte inconnue pour elles et que les yeux hagards qui les dévorent cherchent une autre forme à travers elles. Elles sont faites à la brutalité, à la férocité des fantaisies. L'homme leur apparaît dans ses plus honteuses misères, et, malgré l'habitude qu'elles ont de cette existence, il reste à leur cœur un peu d'idéal, un haillon de la première robe blanche, une loque de la couleur enfantine. La naïveté d'une âme jeune les jette d'abord dans des fous rires; puis elles découvrent la douleur et la pitié les prend, une pitié terre à terre, bornée, mais sensible.

Elles se figurent avoir affaire à un petit commis qui a volé la caisse de son patron et qui prend un peu de joie avant de se tuer, à un amoureux éconduit auquel on refuse une fiancée. Elles bâtissent un roman bien moral et bien tendre, avec l'épisode de la mansarde vertueuse, de l'aiguille assidue et des pots de fleurs sur la fenêtre.

C'est leur paradis à ces Èves de la boue ; c'est le mirage de ce qu'elles ont perdu.

— Pauvre ami ! pensait Arsène. Tu tiens entre tes bras toutes les reines du monde. La beauté et la jeunesse y sont ; il y a un cœur qui bat et des yeux humides ; il y a des cheveux dénoués où noyer ta tête, des épaules où il est doux de pleurer. Une âme, il y en a une peut-être ! On n'a jamais songé à la chercher. Mystérieux atomes qui vous dégagez de nos joies terrestres, de quelle nature êtes-vous donc ? Qui pourra voir les auréoles des bonheurs, — et les anges qui soutiennent l'assomption de nos plaisirs ne sont-ils donc pas tous bénis ? — Le lendemain de tout ça, c'est le dégoût ou la souffrance. N'y a-t-il donc d'heureux en ce monde que ceux qui, comme moi, aiment les femmes mortes ?

— Onoria, disait Maurice, je ne veux plus te quitter. Pauvre petite bête aux dents blanches, tu croques de l'or et de l'argent, je t'en donnerai ! Tu es bien dressée au moins, toi ; tu prends ta nourriture sans mordre. Chère perruche vorace, tu n'es pas méchante. Figure-toi que j'ai une vilaine cage vide où j'avais mis un bel oiseau ; je lui donnais à manger sur mes lèvres, et son bec féroce me dévorait. Il a longtemps vécu de mon sang ; il n'est pas mort, il est parti. Cela t'est égal de laisser la cage inhabitée, n'est-ce pas ? Je te raconterai tout cela quand tu seras bien sage. Il n'en faudra pas trop rire, parce que je me fâcherais. T'ai-je dit que cette cage vide était mon cœur ? Oh ! que tu es belle, mon Onoria ! que tu es belle !

Et il plongea sa tête dans la poitrine de la fille hébétée.

— Les femmes sont donc bien méchantes aussi dans ton pays ?

— Ah ! oui, mon pays ! Je veux t'y emmener dans mon pays.

Maurice aperçut Arsène.

— Tiens ! tu es là, toi, comme Méphistophélès, dans

l'ombre. Qu'as-tu fait de Marthe? Tu lui diras, comme dans Gœthe : « Il en a l'air bien épris! c'est le cours du monde! » Ah! pourquoi ne nous sommes-nous pas grisés plus tôt? Je trouve cela bon. Passe-moi un verre.

Et tristement, pareil à un médecin qui administre une potion, Arsène tendit à son ami une coupe pleine. Maurice en répandit la moitié sur l'épaule d'Onoria,—libation de l'ivresse, — et retomba assoupi.

— Allons, triste infirmier, fais ta besogne, pensa Arsène en lui-même. Voilà un bon délire. N'est-ce pas ici une salle d'hôpital? La joie des fous à côté, et ici un malheureux qui subit le traitement des cœurs malades.

Léonide s'approcha d'Arsène, et, levant la tête vers lui, en câlinant :

— Eh bien! s'amuse-t-on autant que ça dans votre pays? Vous avez les soupers tristes!

— Et toi, joyeux, mon enfant!

Et il la berça sur son cœur à lui donner de l'espoir.

— Votre ami est plus drôle que vous, il est plus gai!

On entendit un grand bruit.

— Que font-ils donc à côté?

— Ah! par là, ils font des bêtises; je me suis en allée. Quel âge a-t-il, votre ami?

Et elle montrait Maurice effondré entre les bras d'Onoria, qui veillait sur lui comme l'ange des extases maudites.

Son attitude semblait dire : Il est à moi! Elle jeta un regard terrible à Léonide.

Les femmes d'une certaine classe ont l'instinct du mal. Elles devinent, mieux que des généraux, le plan de campagne à suivre.

Les malheureuses invitées à ce souper, avides de l'inconnu riche, possédées de visions californiennes, ne s'étaient pas trompées.

Fitz-Piers leur semblait un quaker austère, un jeune protestant marié qui devait avoir trois ou quatre enfants,

un sage ennuyeux avec lequel il n'y avait rien à faire; tandis que Llewellyn représentait pour elles les pépites monnayées, les placers en plein produit, les dollars vagabonds, l'idéal de la générosité.

La question était d'arriver à lui.

Le hasard de la première tendresse inspirée par le vin avait favorisé Onoria; les autres voulaient prendre leur revanche.

Arsène comprit. Il fit son possible pour gagner la confiance de Léonide. Sans outrager les saintes habitudes de sa vie, il la fit asseoir auprès de lui, joua l'abandon, bavarda et la fit parler.

— Es-tu heureuse? lui demanda-t-il en riant de sa question.

— Oui, répondit gaiement la folle personne,

— Comment vis-tu?

— Je suis avec un vieux général qui a des connaissances dans le monde. Il est moins généreux que dans les premiers temps. Une vieille bête qui pense à une jeune fille! je vous demande un peu si ce n'est pas une sottise. Nous autres, passe encore! mais une femme, une légitime!

— Il est donc riche, ton général?

— Il fait des affaires.

— Où demeure-t-il?

— Rue de la Grange-Batelière.

— Ah! ah! Et va-t-il souvent chez toi?

— Il y donne des lansquenets à ses amis.

— Onoria y va-t-elle?

— Oui, avec un Espagnol. Elle a de la chance, celle-là! un homme d'une générosité étonnante, mais bizarre, — et jeune!

— Voudrais-tu nous inviter, moi et mon ami?

— Comment donc! quand vous voudrez.

— Écoute, nous verrons cela; je t'en reparlerai. M. Lle-

wellyn, je le sais, serait très-heureux d'aller chez toi.

Léonide fut ravie par ces paroles.

Le pauvre Maurice dormait toujours sur les genoux d'Onoria, qui le gardait comme un chien d'aveugle garde son maître.

Il releva la tête et chercha autour de lui. Arsène avait disparu. On entendait à côté des éclats de rire, des jurons, et, de temps en temps, des mots comme ceux-ci :

— Sept! — neuf! — bacca! — cinq louis! — je suis doublé! — Qui fait la banque?

— Peut-on sortir sans être vu? demanda le jeune homme.

— Oui, par ici il y a un escalier.

— Mets ton chapeau. J'ai ma voiture en bas; nous irons faire un tour pour prendre l'air. J'ai la tête lourde.

Durant cette nuit froide et mélancolique, ils errèrent à travers les solitudes de Paris.

Maurice montra à cette malheureuse le panorama de sa vie. Il la fit descendre au fond des vallées pleines de larmes; il la promena sur les coteaux lumineux; il lui expliqua les constellations de son cœur. Il inventa des Élysées et des enfers, parla de Dieu, de la mort, chanta les psaumes du suicide et l'hymne des résurrections.

Elle crut avoir affaire à un fou et fut tentée d'avertir les rondes de nuit qu'ils rencontraient.

— J'en ai bien consolé, pensait-elle, mais jamais de semblable!

L'infortunée subissait un cruel supplice. Il frappait sur cette âme sans sonorité, comme un enfant qui bat fièrement la charge sur un tambour crevé, se figurant qu'il précède une armée. Les phalanges de ses rêves défilaient, et, du haut de balcons italiens, une femme dont il était aimé lui jetait des fleurs.

Onoria, quand les larmes arrivaient, attirait à elle Maurice. Sa seule force était la pitié que toute femme trouve

en elle pour consoler un être qui pleure. Elle le berçait. Se croyant, après un grand naufrage, recueilli par un ange sur un rivage du ciel, il la couvrait de baisers.

Elle eût voulu l'endormir. Il s'assoupit enfin.

Le matin piquant commençait à percer les membres engourdis du jeune homme. Onoria donna ordre au cocher de retourner chez des Billanges.

— On jouait ! ils y seront encore ! pensa-t-elle. Elle entraîna doucement Maurice, et ils rentrèrent comme ils étaient sortis. On ne s'était pas occupé d'eux.

La table offrait le même aspect ; l'argent seul avait fait du chemin et changé de place. Arsène n'était plus là, et Clérac venait de disparaître.

Maurice apparut aux joueurs pâle, froid en apparence, roide, en désordre.

— Ah ça ! lui dit le vicomte de Blanc-Rupt, votre ami Fitz-Piers est d'une sagesse exemplaire. On nous répète tous les jours que les Américains sont des joueurs effrénés ; il nous a regardés sans tirer un écu de sa poche.

Maurice comprit qu'il fallait faire le Llewellyn. Il s'assit, et gravement, avec le faux sang-froid des gens ivres, il dirigea des colonnes de louis à la conquête de la banque. Il la fit sauter. Une seconde banque disparut également.

— Et vous, n'en taillerez-vous pas une, monsieur Llewellyn ?

Maurice attira le panier à lui, fit couper le tas de cartes, vida sa poche devant lui et commença.

Le hasard aime les téméraires ; cette vérité est aussi vieille que le monde. En une heure, tout l'argent des joueurs s'entassa devant le pseudo-Américain. On recourut aux *fétiches ;* les clefs, les bagues, les cure-dents, représentant des sommes hypothétiques, grossirent le tas du banquier. Llewellyn gagnait avec sérénité, sans un sourire, sans une parole.

La folie suivit la déroute. Après avoir pris ce que les joueurs avaient sur eux, ce qu'ils pouvaient perdre sur parole, il leur enleva encore ces pertes difficiles à payer, corps d'armées fantastiques qui n'existent que sur le papier et qui rarement remportent les batailles.

Le commandant des Billanges, homme raisonnable, demandait qu'on se séparât; les perdants étaient inébranlables. Il proposa un déjeuner que payerait Llewellyn. Ce moyen réussit; il laissait l'espoir d'une revanche.

En se levant de table, Maurice aperçut Onoria derrière lui. Il fit ses comptes, régla les sommes dues, et, prenant le mouchoir de la femme, il y versa deux poignées d'or et le lui rendit.

— C'est ainsi qu'on fait quand on cueille des noisettes, on en remplit le tablier des belles personnes qu'on rencontre!

Et il l'embrassa.

On alla déjeuner. L'ivresse n'était pas loin; on la retrouva facilement. Le jeu reprit, et Llewellyn gagna toujours.

A trois heures enfin on se sépara. Maurice reconduisit Onoria. En route, on vit des châles, et le jeune homme paya une fantaisie à sa compagne.

En descendant de chez elle, il rencontra au milieu de l'escalier un individu dont la vue le frappa.

— Où diable ai-je vu cette tête-là? pensa-t-il. Suis-je bête? Ce sont mes idées troublées qui me ramènent toujours à cette maison. Allons! allons! je crois décidément que je suis ivre.

XVII

> Ils se séparèrent, et, en se quittant, ils s'aperçurent qu'ils s'aimaient de tout leur cœur, c'est-à-dire bien douloureusement.
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

Madame Dionay était souffrante. Arsène l'avait vue dans la matinée et lui avait recommandé le repos le plus absolu.

— Ne recevez personne. Maurice viendra peut-être. Faites dire que vous êtes malade. Il est bon de l'isoler aujourd'hui.

Après ces prescriptions, le jeune médecin était vite parti, pour être plus tôt revenu.

A quatre heures, on sonna. Paule appela sa bonne.

— Si c'est M. Delayen, dit-elle, laissez entrer.

C'était lui, pâle, abattu, les yeux creusés, les habits défaits, sentant le tabac et l'orgie.

— Eh bien ! la mascarade n'a pas été gaie ! c'est bruyant et bête, tout ça ! J'aurais voulu que vous me vissiez ; j'étais curieux de savoir ce que vous penseriez de moi.

La malade, étendue sur une chaise longue, les bras allongés, ses mains pâles ouvertes, souriant douloureusement, fit un signe d'amitié à Maurice.

— Vous souffrez ! s'écria-t-il avec colère, et j'ai passé ma nuit au milieu d'un fracas d'enfer. Je suis sûr que vous nous entendiez ; cela vous a fait mal. Les distances ne font rien quand le cœur écoute. Pourquoi m'avoir permis d'aller avec ces gens-là ? Vous pouviez m'arrêter d'un mot. Voilà vingt-quatre heures que je fais l'Américain, et je suis las de mon rôle.

Petit à petit ce qui reste de fébrile à l'ivresse gagnait

la pensée du jeune homme; la honte, le dégoût l'irritaient. Ses paroles s'adressaient à une Paule de son âme à laquelle il n'avait pas encore tout dit. Ce droit qu'il lui rèconnaissait sur ses actions trahissait une pensée inexprimée, un sentiment violent, caché jusqu'alors.

— Avez-vous donc besoin que je me déshonore à mes yeux, aux vôtres ? La belle escapade à vous raconter !

— Calmez-vous, monsieur Maurice ; vous me faites souffrir !

Cruel comme un enfant qui désole sa mère par ses cris, il reprit avec plus de force :

— Moi aussi, je souffre. Votre estime est ma vie ! je l'ai perdue ! Ah ! malheureux !

Et deux larmes de colère brillèrent dans ses yeux séchés.

Paule, immobile, impuissante, sentait le sang affluer à son cœur. La peur en accélérait les pulsations. La vaste robe qui l'enveloppait tremblait soulevée par sa poitrine.

— Assez ! dit-elle, je vous en supplie ; vous me tuez !

Maurice, hors de lui, sentait une tempête de passion s'amasser dans sa tête. Il baissa la voix, et d'un ton vibrant il continua :

— Je ne puis pas me taire ; renvoyez-moi ! Ah ! s'être trompé si longtemps ! Toutes ces femmes-là sont des misérables. Pour racheter tout cela, que faut-il faire ? Je ne veux plus obéir à personne qu'à vous. Eh bien ! oui, je suis faible ! j'ai besoin d'être guidé ; prenez-moi en tutelle.

Madame Dionay fit un geste de la main pour apaiser Maurice. Il ne comprit pas et saisit le bras pâle de la malade.

— Oh ! oui, vous avez raison ; toutes les joies sont ici. Il faut absolument qu'on m'aime ! Ah ! madame ! Paule, Paule, je vous ai dit de me sauver ! Voyez l'état dans lequel m'a mis cette terrible nuit ! Vous pleurez ; vous avez pitié de moi ; merci !

— Assez ! assez ! murmura la pauvre martyre, et ses yeux s'agitèrent et sa tête retomba, pendant que Maurice dévorait sa main de baisers.

Le bras inerte se refroidit sous ses lèvres. Il se redressa effaré, fou, se précipita sur la tête désespérément pâle de madame Dionay, effleura son front de la bouche, épia son haleine et vit qu'elle était évanouie.

— Paule ! cria-t-il ; revenez à vous ! C'est moi qui vous ai tuée, et c'est moi qui vous aime.

Il appela :

— Un médecin ! un médecin !

La bonne accourut.

— Arsène ! Arsène ! elle est morte !

Il remplissait l'escalier de son délire. Il rencontra son ami dans la rue.

— Elle est morte !

Arsène se précipita sur lui et l'étreignant avec fureur :

— Misérable ! c'est toi qui l'as tuée !

Et il s'élança dans la maison. Maurice voulut le suivre.

— Va-t'en ! lui dit Arsène à la porte ; va-t'en ! tu es ivre.

Et ses lèvres tremblaient de colère.

Paule revint à elle après mille soins. Quand ses yeux se rouvrirent, elle vit Arsène qui sanglotait à côté d'elle.

— Vous l'avez laissé entrer !

— Je vous promets... bégaya-t-elle.

— Je l'ai vu. Pauvre femme, ne mentez pas.

— Malheureux que je suis, pensa-t-il. Il ne faut plus qu'il reparaisse. Je l'ai soumis à une trop forte température : il est fou ! Tant pis ; je vais le noyer, à présent. Lui donner mon bonheur, ce serait trop. Il faut qu'Onoria m'en débarrasse. Insensé que j'étais ! Il me mangerait le cœur sans être rassasié. Ah ! les chercheurs d'amour !

les décrocheurs d'étoiles ! les cœurs lyriques ; les fous qui ne savent pas ce qu'ils veulent !

Et il pleurait, la tête dans ses mains.

— Arsène ! Arsène ! disait Paule.

Il lui prit la main et y répandit sa douleur.

— Pauvre femme ! pauvre ami ! que vais-je faire ?

Après un moment de silence décisif, il se leva, calme et froid en apparence.

— Où en étions-nous ?

Et il ouvrit un volume de roman commencé.

— Dormez ! dormez !

Et il se mit à lire en pensant à Maurice.

L'histoire allait son train avec les pages feuilletées; madame Dionay fermait les yeux et commençait à se calmer. Arsène, lisant toujours, se disait :

— J'ai eu tort. J'irai chez lui ce soir. Il ne faut rien brusquer. Je ne me suis pas trahi assez pour qu'il devine. Le vase de mon bonheur a été renversé, mais il n'est pas brisé. Chassons le premier soupçon de son esprit.

Paule, après un peu de repos, se sentit mieux. Arsène lui fit comprendre qu'il avait prévu la crise, et qu'en lui défendant de recevoir des visites il avait agi sagement.

— Ce malheureux enfant vous a étourdie. Il était ivre. Adieu. Ce ne sera rien.

Et il courut chez son ami.

Maurice dormait sur un fauteuil.

— Elle va mieux, dit Arsène en entrant.

— Ah ! merci !

— Tu as été imprudent de rester, en la voyant si faible.

— Cette nuit turbulente m'a mis la tête à l'envers.

— Il n'y a que le premier pas qui coûte ! Je me suis beaucoup amusé, moi. Sais-tu que je t'ai fait une vraie réputation ? Te voilà passé à l'état de lion. Un lion américain, c'est rare ! Ah ! on va nous inviter partout, maintenant. Léonide est folle de toi et Onoria t'adore.

Maurice regarda son ami avec inquiétude. L'œil d'Arsène ne trahit pas sa pensée.

— A demain! tu dois être fatigué. Repose-toi. Tout va bien! Adieu, Llewellyn! Je viens d'endormir mes deux malades.

Et le sourire qu'il mit sur ses lèvres pour sortir se changea en grimace de douleur quand la porte fut fermée.

XVIII

OLD SIGHTS WITH NEW EYES.

> Il fut jadis un temps, temps de feu et de roses!
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

Le bruit courut bientôt, dans le quartier qui s'étend aux pieds de Montmartre, que deux étrangers venaient de s'abattre sur Paris, deux oiseaux inconnus, aux plumes d'or, familiers et caressants, et les Dianes affamées se mirent en chasse.

Nos deux Américains réussirent parfaitement. Leur couleur locale ressemblait assez au *Louis XV* qu'on fait en vaudeville, et au *moyen âge* des mélodrames. A les voir de près, on eût découvert qu'ils avaient un spleen trop civilisé; mais ils possédaient la grande originalité de l'argent, et la prodigalité étant une folie exotique, on les eût acceptés pour tout ce qu'ils auraient voulu être.

La prudence, toutefois, inspira à Arsène l'idée d'écrire quelques lettres qu'on enverrait en Italie pour qu'elles revinssent à Paris, et qu'on sût bien, par l'affirmation des timbres de l'enveloppe, que les deux amis étaient absents.

On passa une assez amusante soirée à la confection de ces missives. Madame d'Aygaliers recevrait un souvenir mystique de Rome avec des promesses de chapelets. On la priait d'adresser une réponse poste restante, et Maurice se chargeait de toutes ses commissions, pénitences à faire, absolutions à acheter et autres menues babioles religieuses. Le ton de la lettre fut assez moqueur, et Arsène, content de son ami, vit qu'une guérison si péniblement conduite était en bon chemin.

Ces précautions prises, Fitz-Piers et Llewellyn s'avancèrent à leur aise à travers le joyeux pays de la bohême prodigue, suçant des cannes aux balcons de tous les théâtres, flânant à cheval dans des allées et à des heures élégantes, courtisant des femmes de théâtre et des actrices *in partibus* qui débutent une fois tous les ans, pour arrêter la prescription, encombrant les restaurants à la mode de leur bruit. Ils eurent vite atteint le sublime du genre.

Il s'agissait de se faire une existence qui se meut dans deux ou trois rues, de ne pas traverser le boulevard sans voiture, d'avoir des coupés qui stationnent des journées entières à une porte pendant qu'on joue et qu'on fume. Cela pourrait s'appeler les études scolaires de la vie ; une année de femmes entretenues, c'est la rhétorique. On sort de là avec une expérience confuse et naïve pour les vraies sensations, quand on a un cœur, bien entendu.

Arsène ne quittait plus Maurice. Ils parlaient rarement de madame Dionay. Quant à madame d'Aygaliers, elle adressait tous les huit jours une lettre à la demeure de Maurice. Il habitait un hôtel ; mais un domestique passait régulièrement à son domicile pour ramasser la correspondance. La belle pénitente larmoyait assez littérairement. Peu de femmes se servent de Dieu aussi bien qu'elle savait le faire. Tous ses *post-scriptum* étaient une entrée au couvent. Ces lamentations, sèches comme la bure, amusaient beaucoup les deux jeunes gens. L'homme est cruel en tout.

Les amours brisées, même les plus désenchantées, doivent être sacrées. Si l'on oublie quelques ombres au bord du Styx, il ne faut pas leur rire au nez.

Clérac se trouvait en tiers dans la vie des deux Américains. Il était de l'espèce de ces amis intimes épisodiques qui jouent un très-grand rôle auprès de vous pendant très-peu de temps. Il aurait pu cependant fonder une affection durable. Son cœur était quelque part, pas à sa place peut-être, mais il existait. Son esprit ne ressemblait pas à ces mécanismes qui marchent un mois et recommencent toutes les lunes, capricieux et monotones comme elles; sa verve durait et se renouvelait. Il savait observer, et sa raillerie indulgente le plaçait au-dessus des grossiers loustics avec lesquels il devait vivre.

La belle Onoria triomphait. Llewellyn se livrait à des folies pour elle et l'aimait avec politesse. Les soupers qu'elle donnait éclataient de luxe. Tout allait au mieux, sauf son Espagnol qui l'obligeait à quelques précautions. La sagesse lui commandait de ne pas rompre avec lui. Il faut toujours garder un étranger pour la soif. Du reste, ce péninsulaire ne vivait pas dans le jour. On ne le voyait jamais ni au bois de Boulogne ni au théâtre; c'était un nocturne.

Voitures, bijoux, toilettes allaient leur train. Maurice s'amusait à ces escapades. La convalescence de son cœur se trouvait bien d'une pareille existence, dont la jeunesse faisait tous les frais. La vanité enviée se prélasse toujours, et le jeune Américain faisait retourner les badauds sur les boulevards; il jouissait de l'estime des maîtres de restaurants, des carrossiers, des bijoutiers et autres sangsues du luxe. Il payait naïvement, comme un père de famille, et son originalité s'établissait durable et respectée. Au fond de son âme, il sentait souffrir madame Dionay.

Depuis la scène de l'évanouissement, il ne l'avait pas revue. Furtivement il lui écrivait, et tous les jours il lui

demandait pardon de ce qu'il appelait son crime. La chère malade ne répondait pas. Que devenaient ses lettres? Il y dépensait pourtant son cœur qui chômait au milieu de sa vie quotidienne. La fièvre d'amour se rallumait lentement.

Le soir, il se réservait des heures de solitude, et là répandait ses plaintes et ses larmes.

— J'ai fait un vœu terrible ; je n'ose plus vous revoir sans votre permission. Si vous ne prenez pas pitié de moi, je commettrai quelque acte de folie. Ma fatale ivresse a amené ce malheur, et je la bénis cependant. Vous ne sauriez rien encore de mes sentiments sans cette audace coupable, et je suis heureux de vous avoir montré mon cœur. Ce fut pendant un jour d'orage ; un éclair parti de mes yeux perça et illumina mon âme ténébreuse. Vous avez vu le sombre nuage s'entr'ouvrir, et vous savez que le ciel est au delà. J'ai eu tort de vous éblouir de cette tempête ; elle m'a aveuglé moi-même. Me laisserez-vous éternellement en prière? La vie m'échappera-t-elle toujours?

Tel est à peu près le sommaire de ces lettres assidues dont Maurice n'entendait jamais parler. Elles étaient sûrement remises et aux heures où Paule était seule. Qu'en pensait-elle? Clouée sur sa chaise, que disait-elle à la lecture de ces pages qui criaient éternellement grâce? Indifférence ou pitié, que ressentait-elle?

Elle souriait, lisait, relisait, avec des larmes souvent, et rêvait longtemps après. Songeait-elle que c'eût été folie de laisser un espoir briller sur ce jeune front? Un pardon est toujours une espérance. Elle se taisait courageusement. N'aurait-elle pas assez de larmes sur sa tombe? Les mélancolies du dernier jour donnaient des forces à sa détermination.

Arsène paraissait ignorer ce retour de Maurice à la vie idéale. Paule montrait-elle les lettres à son ami? les brûlait-elle, les cachait-elle? C'est là un mystère. Onoria

vit souvent Llewellyn écrire pendant des heures. Cela l'occupait peu. Sa jalousie n'aurait jamais pu planer aussi haut; elle ne voyait rien qui pût lui porter ombrage; et puis il est probable que le soupçon n'entra pas dans son esprit.

L'anonyme de Maurice l'obligeait à un mystère que sa maîtresse interprétait à sa façon. Qui sait? c'était peut-être un feuilletoniste américain qui envoyait dans son pays des articles sur Paris, les *Délassements-Comiques* et les belles filles. En somme, les heures consacrées à son pâle amour devenaient de jour en jour les meilleures de sa vie. C'est là qu'il versait l'inassouvi de ses désirs. Paule, c'était la mort et l'impossible; il l'adorait. Onoria, belle, splendide, jeune, il n'y pensait pas même aux instants d'oubli.

Ses habitudes pourtant ne tournaient point au mélancolique. Il était lâche et traînait avec lui sa passion souffrante au milieu des fêtes qu'il avait acceptées, et lui faisait entendre les lazzi de tous les vaudevilles, semblable à ces ouvriers qui n'ayant personne à qui confier un jeune enfant, ne peuvent se résigner à le veiller dans son berceau, et le conduisent avec eux partout, au théâtre, à la campagne, le dimanche. Souvent aussi, après une journée de joie stérile, il ramenait son amour fatigué, pareil à ces pauvres petites créatures endormies que leurs pères rapportent sur leurs épaules en regagnant le soir les barrières.

Le temps s'écoulait ainsi, sans désenchantement, sans amertume. Onoria, câline et gracieuse comme une chatte, aimait Maurice d'une affection veloutée. Que représentait-il à ses yeux? Un sauvage riche qui payait un bonheur amusant, et se sachant belle, elle estimait qu'il ne pouvait pas payer trop cher.

— Où sont donc les coupes qui désaltèrent? demanda-t-il un jour à Arsène.

— La soif est éternelle, avait répondu le médecin. Quel que soit l'amour, qu'on le boive dans un cristal ciselé ou dans un calice d'or, mondain ou sacré, qu'on s'abreuve de vin de Champagne ou d'extase, on n'est jamais satisfait. La seule boisson qui rassasie, c'est l'eau rougie, c'est le mariage.

Un soir, Arsène parla de Maurice à madame Dionay.

— Pourquoi ne vient-il plus?

— Je pense qu'il est toujours sous le poids de la honte; il a le remords de sa dernière visite.

L'indifférence de Paule ne satisfit point Arsène. Cet éloignement qu'il avait d'abord vu avec plaisir l'effrayait plus que l'assiduité d'autrefois.

— N'est-il pas temps qu'il rentre en grâce? Je le crois assez puni.

— S'il est heureux, laissez-le. Il est jeune; il nous reviendra quand il sera las.

— Cet enfant me désole; je ne lui connais qu'un vice, l'habitude. Il se fait à tout. Il a le cœur marital. Je préfère Onoria à madame d'Aygaliers; mais c'est toujours la même chose. Il s'acoquine à ce que le hasard lui donne. Si je ne le poussais pas dans des extravagances qui lui rappellent qu'il vit en pleine exception, il deviendrait sédentaire et monotone et s'en irait habiter bourgeoisement un quartier pacifique avec sa maîtresse, ou entreprendrait un voyage calme et sensé, conçu sur des bases économiques. S'il arrive ainsi à quarante ans, il épousera sa bonne.

— Que voulez-vous? l'apathie est incorrigible.

Arsène se voyait dans un grand embarras. L'affection qu'il portait à Maurice reprenait le dessus. Il comprenait que la maison de Paule était le seul terrain où il fût maître de son ami, le seul refuge où il pût triompher de lui. Il se décida à lui parler.

— Madame Dionay s'étonne de ton absence prolongée.

Je lui ai dit que tu étais heureux et que le bonheur oublie. Si tu es embarrassé de ta rentrée, nous irons ensemble.

Maurice comprit d'une façon toute particulière ces paroles; il accepta cette avance comme une réponse de Paule. Il consentit assez indifféremment, avec la joie au cœur.

Le soir même ils se rendirent chez la belle malade, qui reçut Maurice avec une froideur bienveillante.

— Il paraît, monsieur, lui dit-elle en souriant, que vous ne reviendrez plus en France; vous êtes Llewellyn à perpétuité. L'Amérique vous enlève à nous.

— C'est une comédie comme une autre, madame; les acteurs consciencieux acceptent tous les rôles qu'on leur donne. Si la pièce est mauvaise, ils jouent tout de même. Llewellyn n'est pas plus heureux que Maurice. Jusqu'à ce jour je n'ai été ni Américain ni Français; je n'ai été que riche. Arsène et vous me connaissez et m'aimez pour moi. En dehors de votre affection, je ne suis qu'un être ridicule. J'en suis triste, et je subis cette destinée que je ne puis secouer. Je commence à me mépriser avec une certaine indulgence. Vous plaît-il que je revienne d'Italie?

— Pas encore, reprit Arsène. Quand on voit mal un pays, on y retourne. Ne faisons rien d'imparfait; promenons-nous encore.

— Apportez-moi au moins vos impressions de voyage de temps en temps.

— Ce sera un feuilleton ennuyeux à lire, dont les épisodes les plus intéressants doivent être cachés.

Ce dernier membre de phrase fut prononcé très-bas, pendant que Maurice serrait la main de Paule et qu'Arsène prenait son chapeau.

Ce soir-là, Onoria s'était crue libre. Le mystérieux Espagnol soupait chez elle. Llewellyn comprit qu'il gênait. Voyant des préparatifs qui n'étaient pas faits à son intention, il causa un instant avec sa maîtresse, et plein de

respect pour le malheureux caché quelque part, il sortit galamment en homme de bonne compagnie.

— Il n'a rien vu! s'écria la femme en ouvrant la porte d'un cabinet.

L'inconnu avait entendu.

— Comment s'appelle donc ce jeune homme?

— Llewellyn; c'est un Américain; je vous l'ai dit cinquante fois. Il est bien gentil et pas gênant, vous voyez!

— Llewellyn! Llewellyn! murmura l'Espagnol.

Maurice arriva en riant chez Arsène.

— On ne m'attendait pas.

— Et tu n'es pas plus jaloux que ça?

— Moi! Pas si bête.

Le souvenir calme et chaste de madame Dionay le consolait. Il éprouvait le besoin de se promener dans des rêves.

XIX

> Tout cela était ce que sont tous les plaisirs des hommes, de belles promenades dans la cour d'une prison.
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

Le lendemain, madame d'Aygaliers reçut une lettre d'Italie. On en causa en famille; on en lut des passages. M. Maurice Delayen parlait de Rome avec un enthousiasme fervent; il avait vu le pape et beaucoup d'églises: il employait même les termes de *saint-père* et de *basiliques*. Des impressions puisées dans le *Guide Richard* et assez convenablement rédigées plurent au petit cercle de la charitable dame.

Léontine et le frère Ramissaire semblaient très-avides de toucher le papier lui-même. Le jeune clerc tourna et

retourna indifféremment l'enveloppe, examina les timbres et rejeta ce chiffon couvert d'estampilles avec satisfaction. Madame d'Aygaliers ne laissait pas la lettre entre ces mains curieuses. A l'enthousiasme religieux se mêlait un certain courant mondain, une certaine ardeur humaine qu'elle gardait pour elle.

Léontine prit à son tour l'enveloppe et pensa ceci en la contemplant :

— Quand je lui ai parlé, il n'était pas question de voyage. On ne se décide pas si subitement. Il m'eût emmenée, s'il était parti. Il est quelque part, mais pas à Rome.

Puis, comme illuminée par une idée soudaine :

— Il est à Paris !

Elle venait de découvrir qu'une main étrangère avait ajouté à l'adresse le mot *France*. Il devenait évident pour elle que la lettre avait été écrite à Paris comme pour être jetée à la petite poste et envoyée à Rome, où un ami obligeant avait sur le travers tracé le nom du pays en cursive majuscule. Ces indices vagues prirent dans l'esprit de la jeune fille les proportions d'un soupçon sérieux et fondé.

Dès le lendemain, elle se rendit rue de la Paix, à la demeure de Maurice.

— M. Delayen est en voyage, lui dit le concierge.

— Pourrait-on savoir exactement le pays où il est ? Il s'agit d'une nouvelle très-grave.

— Mais si madame veut me remettre une lettre, je la ferai parvenir.

— Il ne s'agit pas de lettre. Si vous ne savez pas le lieu exact de sa résidence, indiquez-moi son notaire, son banquier, je ne sais qui, un ami ! Il faut qu'on le trouve. J'enverrai quelqu'un, si je n'y vais pas moi-même.

— Madame, je ne sais pas au juste. Si le domestique de monsieur était ici...

— Il a laissé quelqu'un, vous voyez bien.

— Oui, madame; mais il passe tous les jours, prend les lettres et s'en retourne sans rien dire.

— Merci! Je reviendrai, dit-elle, et elle sortit.

— Il est à Paris! c'est évident. Comment le trouver? Je ferai suivre le domestique.

Elle rentra chez elle. La bonne qui l'accompagnait était muette comme une duègne. Elles furent censées avoir eu la fantaisie de prier à la Madeleine. Les églises de Rome étaient montées à la tête de Léontine.

— Ma fille a tant de religion! pensait madame d'Aygaliers, qui, en réalité, ne se montrait pas rigoureuse. Le moindre prétexte lui suffisait toujours. Sa fille était bien grande, et certaines mères n'ont que les tendresses de l'instinct; elles élèvent leurs petits avec une sollicitude farouche, et quand l'aile est poussée, quand les forces sont venues, elles les chasseraient volontiers de la niche et du nid.

Monstruosité terrible qu'on remarque chez tous les animaux et qui se retrouve dans les races primitives! Ouvrez la Bible : partout la dispersion des familles; toutes les peuplades sauvages vendent ou abandonnent leurs enfants. L'homme aurait-il donc inventé les amours qui durent toute la vie? Si ces réflexions peuvent excuser un peu les sentiments que madame d'Aygaliers laissait voir, j'en serai très-heureux.

Maurice attendit quelques jours, puis se présenta de nouveau chez madame Dionay. Humble, doux, pénitent, il lui demanda pardon encore.

— J'ai besoin que vos lèvres me fassent grâce, dit-il. Je ne veux qu'un mot.

Elle lui tendit la main.

— Ce geste suffit; merci, madame. Je me sens réhabilité. Je vous dois la confession entière, et je m'absoudrai moi-même.

— Je ne suis pas de ces femmes auxquelles on se con-

fesse, Maurice. On cause avec moi. J'habite les régions raisonnables. Quand mes amis me font de la peine, je le leur dis; quand ils se repentent, j'oublie. Je n'inflige pas de pénitences.

— Pourtant, comment appelez-vous le silence que vous avez si longtemps gardé, malgré mes lettres réitérées et trop nombreuses, je l'avoue ?

— Je ne devais pas répondre. Et puisque nous voici sur ce sujet, parlons de vos lettres. Que contiennent-elles? Des folies charmantes. Vous vous entêtez à croire que je suis un être vivant; regardez-moi! Sans lamentations ridicules, ne suis-je pas morte? Et vous avez une série d'années inconnues devant vous! L'étrangeté de mon état a pu vous séduire; mais le rôle de garde-malade n'a rien de [illegible]rique. M. Pellegrin épuise un dévouement incroyable à la recherche d'une guérison impossible. Et vous vous êtes figuré que je prendrais au sérieux vos ardeurs d'enfant? Le sacrifice utile est grand et noble; mais l'irréparable n'a besoin de personne.

Il n'existe pas une herbe dans la nature, il n'y a pas une goutte à boire dans toutes les potions connues qui puisse me ramener à la santé. Un jour, une veine rompue amènera une suffocation qui m'emportera, et vous m'offrez votre dévotion? A quoi bon? J'ai des ennuis infinis qu'on calme avec du Paul de Kock et du Dumas; les poëtes me font mal. Un sentiment profond, même dans un livre, me donne la fièvre. Je vous parle d'assez loin pour y mettre de la franchise. Votre âme m'a intéressée; vous avez le bien et le bon devant vous; nous en causerons dans les derniers jours qui nous restent. Je tiens à laisser à votre esprit un honnête souvenir de ma présence. Dieu me prendra à son heure, et je ne joue pas à l'immaculée avec lui. J'ai été une pauvre femme, et mes souffrances ne valent pas qu'on les canonise. Je ne suis pas une colombe symbolique; je suis un ramier qui ai vécu sur les toits,

et je sens que j'aurais aimé les forêts. J'ai cherché l'impossible comme tout le monde, et je crois avoir goûté la réalité aussi amèrement que les plus délicats.

Ma vie a été triste et sèche ; je pardonne aux natures vulgaires qui l'ont dépensée. A l'âge des aspirations, si un cœur comme le vôtre s'était offert à moi, je ne sais pas ce que j'aurais fait; je l'aurais probablement aimé. Eussions-nous été heureux? Je l'ignore. Il y a de ces jouissances qu'il faut toujours regretter, des fruits qu'on ne cueille jamais, des rêves éveillés qui ne trouvent pas leur nuit.

Vous retrouvez chez moi quelques-unes des idées désenchantées de votre ami, n'est-ce pas? Cette douce tristesse des choses m'a consolée. Si le monde était le but, quel malheur serait le mien! Je sais à peine si j'avais une âme, et je n'ai plus de corps. Vous êtes plein de foi, Maurice; vous croyez à trop de choses, peut-être.

Le jeune homme porta la main à ses yeux.

— Je vous fais mal en ce moment-ci, je le sais bien. Le ton maternel a une douceur humiliante ; je vous comprends. Écoutez-moi encore ; je vous parle avec la raison affectueuse d'une amie; c'est de la coquetterie de ma part.

Dans quelques années, vous vous rappellerez ce que je vous dis. Vous accorderez une larme à une femme disparue, et vous apporterez sur ma tombe une couronne blanche, cette guirlande d'illusions que vous m'offrez à présent. L'hommage que vous voulez faire à celle que vous nommez un ange, je l'accepte pour plus tard comme sacrifice à la morte.

Maurice pleurait.

— Pardonnez-moi de vous désoler ainsi. Il est si bon de s'accorder quelques larmes! Nous nous aimons jusqu'à la fin. Voyez ce qui arrive! Vous m'apportiez votre confession, et vous recevez la mienne.

— Oh ! Paule, je suis venu trop tard dans votre existence !

— Erreur, mon ami. Supposez que je vous aie connu il y a dix ans ; j'étais une femme jeune, gaie, jolie, comme il y en a tant. Vous auriez passé auprès de moi sans me regarder. Ma souffrance vous a touché ; la pitié attache. Ce je ne sais quoi de maladif qui est en moi vous a séduit ; vous aimez la douleur ! Défiez-vous d'un amour pareil ; il a des joies terribles.

— Assez ! assez ! murmura Maurice ; taisez-vous ! je vous adore.

Paule sourit.

— C'est à votre tour de m'imposer silence ; je m'arrête. Parler me fait mal. Soyons sages. Tenez... Il y a un livre commencé sur la cheminée ; lisez-m'en quelques pages.

Et le jeune homme commença une histoire de grisette dans laquelle on poussait des éclats de rire à Montmorency.

Elle n'entendit rien, et lui, lut sans comprendre. Les plus vulgaires gaietés de ce monde nous plongent dans des tristesses. Paule regretta sa jeunesse. Elle retourna vers ces temps lointains, et, bras dessus, bras dessous, elle courut parmi des arbres avec un étudiant dont elle était folle. Ils étaient pauvres et heureux un dimanche. Il est si doux de se débarrasser de tout, bien-être, soucis mondains, inquiétudes, et de rêver un bonheur fugitif pris à la source commune ! c'est la gorgée d'eau pure à la fontaine des bois. Hélas ! le compagnon qu'elle avait choisi n'était pas Arsène.

Maurice lisait toujours, et, dans son cœur, improvisait des prières pour cette souffrante bien-aimée. Arsène arriva sur ces entrefaites. Il vit avec peine un autre que lui installé dans ses chères habitudes.

— Ah ! vous continuez le roman d'hier soir !

— Comment donc sont faits les esprits qui bâtissent des aventures pareilles? demanda Maurice dédaigneusement.

— Ah! mon Dieu, ils pleurent et ils rient comme les autres, nous n'avons rien inventé. Ce sont des gens chauves qui sont plus gais que nous, et ils n'ont pas tort. Un livre qui endort les souffrances est plus beau que la Bible et qu'Homère. — Maurice vous a-t-il raconté notre journée d'hier, madame? Il l'a oubliée, et cependant c'est assez original. En notre qualité d'Américains, il nous a pris fantaisie de nous faire conduire à travers Paris par un de ces guides qui flânent dans les hôtels. Nous montons en voiture, et nous voilà partis. Jamais plus merveilleux effet ne fut produit. Un malheureux Parisien parcourt les rues de sa ville, regarde les monuments à l'extérieur, mais ne peut entrer nulle part s'il n'a ses poches bourrées de cartes, permissions, autorisations, qui ne sont accordées qu'à ceux qui n'en ont pas besoin. Un étranger, au contraire, se confie à un domestique de place, et tout s'ouvre sous ses pas. On lui raconte des choses incroyables, vraies et fausses. Rien n'est caché pour lui. Le patron qui l'accompagne aplanit toutes les difficultés. Il connaît les portiers, les gardiens, et pénètre partout. Nous avons vu mille choses inouïes que nous ne soupçonnions pas. Notre guide se hasarda même dans des détails particuliers, encouragé par notre nationalité. Des citoyens américains doivent désirer connaître le Paris révolutionnaire, et notre conducteur se livra à des récits impayables. Depuis 1830, il nous raconta les émotions palpitantes de Paris, et cette histoire à l'usage des étrangers nous divertissait fort. Les épisodes, tous de son invention, étaient terribles. Le sang coulait dans ses phrases à donner le frisson. Si nous n'avions pas craint de nous trahir, nous aurions ri de bien bon cœur. Il cherchait dans nos yeux l'opinion qui lui rapporterait

le meilleur pourboire, et quand il nous voyait sourire à un succès du peuple, il tuait un régiment de plus.

Arsène accompagna son récit de rires forcés et éclatants; mais pendant qu'il parlait, madame Dionay était restée rêveuse, et Maurice avait feuilleté le roman qu'il tenait.

— Tout cela vous ennuie, Paule? dit Arsène tristement; nous allons nous retirer.

Il s'en allait pour emmener son ami. Ils marchèrent quelque temps en silence.

— As-tu revu Onoria?

— Oui.

— Et tu ne lui as pas parlé de son souper?

— Pourquoi la chagriner? Elle m'aurait fait un mensonge; je devais le croire ou me fâcher. A quoi bon? Rompre avec elle? Il en sera toujours temps.

— Il n'est pas attaché par là, pensa Arsène. Ah! son cœur est rentré avec lui chez Paule. Elle doit le plaindre, et les femmes consolent toujours imprudemment. Que réclame-t-il? Tout le monde l'aime.

Une joie féroce traversa son esprit. Il songea que la pauvre malade souffrait beaucoup et s'affaiblissait de jour en jour.

— Je lui ai consacré ma vie, si son dernier soupir allait me tromper! si son âme me fuyait à la dernière heure! si elle allait ne plus m'aimer en mourant!

La jalousie a des accès sauvages. Ce n'était plus la beauté de Paule qu'il craignait de voir lui échapper, il n'adorait plus qu'une ombre; mais cette forme disposée pour l'ascension, cette fragile enveloppe qui retenait à peine une âme ardente, représentait à ses yeux des joies infinies dans le passé. Le souvenir d'un bonheur plein de violences, mêlé de remords, lui rendait le corps de cette femme sacré comme une relique. Le bûcher avait dévoré la martyre, et devant les cendres de sa passion,

Arsène éprouvait les extases douloureuses des cénobit
accroupis au désert sur des têtes de mort.

Un baiser sur les veines bleues de ces longues mai
pâlies valait pour lui toutes les ivresses de la chair ; s
lèvres posées sur ces yeux chargés d'ardeurs souffrante
un souffle de cette haleine entrecoupée, lui causaient d
joies terribles. Il voyait l'âme dans sa fragile demeure q
battait de l'aile vers lui.

Et Maurice partagerait avec lui les jouissances de l'ag
nie, les caresses des derniers regards ! Il était jaloux
lui, comme on le serait du prêtre recueillant la suprên
parole d'un être aimé.

— Si elle était morte ! — Cette idée revenait toujou
à l'esprit d'Arsène.

Il courut chez Onoria. La belle fille se complaisait da
une toilette délicieuse ; elle rayonnait.

— J'allais au bois.

— Nous irons ensemble, si ma compagnie ne vous gê
pas ; j'ai à vous parler.

— Allons ! dit-elle, et de tout mon cœur !

Ils s'installèrent côte à côte dans une élégante ca
che.

— Onoria, vous vous conduisez mal, et Llewellyn a
se plaindre de vous ; vous le trompez. Vos amants par
siens tolèrent ces infidélités ; mais nous autres, nous n'a
mettons pas le partage. Qui avez-vous reçu à souper l'aut
soir ?

— Un ancien ami, rien. J'allais le présenter à Llewell
quand il est parti. J'ai cru qu'il ne pouvait pas rester, a
trement je l'aurais retenu. Il ne m'en a rien dit depuis.

— Jamais il ne vous en parlera ; seulement, un jour
ne reviendra plus, et il ne faudra pas lui demander pou
quoi.

— Mais c'est bête, ça ! Dieu, que vous êtes drôles
Amérique ! Je ne veux pas qu'il me quitte. Il fallait le dir

Il n'a pas l'air de m'aimer ; il passe ses nuits à écrire. Je croyais que ça lui était égal.

— Onoria, il faudra lui expliquer la chose.

— Comment ? C'est assez difficile.

— Dites-lui que c'était moi.

— Vous voulez donc qu'il vous déteste ?

— Non ; il me pardonnera, et vous serez excusée.

— Excusez ! reprit-elle en éclatant de rire.

Maurice, à cheval, croisa la voiture et reconnut Arsène, qui feignit l'embarras quand son ami se rapprocha.

— Toi ici ? avec vous, madame ?

— Oui. Monsieur Fitz-Piers est arrivé au moment où j'allais sortir.

— Très-bien ! très-bien ! Dinons-nous ensemble tous les trois ?

— Je ne suis pas libre, répondit Fitz-Piers. Et on se sépara.

XX

> **To have seen much, and to have nothing, is to have rich eyes and poor hands.**
>
> ***As you like it*, SHAKSPEARE.**

Le soir, dans une baignoire du Gymnase, au milieu d'un vaudeville pleurnicheur, Onoria reparla à Llewellyn du souper en question.

— Ne revenons pas là-dessus, mon enfant. Vous êtes libre. Quand vos façons me gêneront, je saurai très-bien me passer de vous.

Cette réponse sèche déconcerta la pauvre fille.

— Mais saviez-vous seulement avec qui j'étais ?

— Que m'importe ? Avec personne peut-être ; avec un

frère revenu de loin, un parent; c'était peut-être bien moi que vous attendiez? Tout ça m'est égal. Vous tenez absolument à mentir; je n'ai pas besoin d'être trompé, puisque je suis disposé à tout croire.

— Et moi, je veux tout dire. Si j'ai eu tort, je prétends en faire l'aveu. Cette indifférence m'humilie plus que la colère. J'ai soupé avec votre ami Fitz-Piers.

— Ça m'étonne; mais je m'en moque. Tout est possible. De sa part, je ne trouve pas ça gentil! Bah! il faut bien pardonner la maraude en amour.

Ce n'était pas Llewellyn qui parlait; Maurice, impassible, entendait madame Dionay lui raconter sa vie. Onoria pouvait lui faire tous les aveux sans l'émouvoir; madame d'Aygaliers elle-même apparaissait à son souvenir impunément.

L'Américain triomphait. Son dédain consternait sa maîtresse, qui l'aima presque un instant.

Habituée aux querelles grossières, aux scènes de jalousie mêlées de *voies de fait*, comme disent les commissaires de police, ce mépris calme l'accablait. En pareille circonstance, elle avait vu des amis de boulevard se jeter de grosses injures à la tête, entremêler leurs bras et leurs cannes en plein boudoir, et essayer le lendemain de purifier ces colères brutales par un duel toujours ridicule. — Ici tout était nouveau : la résignation de son amant confondait les idées d'Onoria. Celle que de tendres reproches auraient fait rire subissait l'humiliation de la chair; la beauté dégradée souffre.

Llewellyn, ne voulant pas chagriner cette malheureuse qui se croyait une femme, lui prit doucement la main.

— Tu n'es point la reine de Saba, n'est-ce pas? Tu n'es point une Desdemone? Tu ne fais souffrir ni mon orgueil ni mon amour: je ne peux pourtant pas te tuer.

Et il sourit assez gaiement. On se tut sur ce sujet; mais Onoria conçut une opinion bien étrange de l'Amérique.

A cette même heure, Arsène, accroupi aux pieds de madame Dionay, repassait les litanies des années mortes.

En sortant du théâtre, Llewellyn et Onoria allèrent souper à un restaurant du boulevard, au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin. Quand ils eurent gravi le petit escalier tortueux qui conduit aux cabinets particuliers, on les pria d'attendre. Tout était occupé. Ils restèrent dans l'ombre d'un renfoncement pendant quelques minutes, et ils virent sortir un homme et une femme qui s'esquivèrent, mais pas assez vite pour disparaître inaperçus. Le jeune homme et sa compagne poussèrent une même exclamation de surprise.

— Vous connaissez une de ces deux personnes? demanda Llewellyn.

— Et vous?

— Moi, j'en connais une.

— Moi aussi.

— Probablement, l'homme. Je ne l'ai pas bien vu ; je le connais peut-être aussi.

— Et vous, la femme?

— Tu l'as dit, Onoria. Je serais même très-curieux de savoir qui est avec elle?

— C'est une femme du monde! dit vivement la fille enchantée.

— Oui. Elle est bien posée. Mais celui qui l'accompagne?

— C'est un Espagnol que j'ai vu dans le temps.

— Un Espagnol! C'est assez plaisant. Dis donc, ma petite, serions-nous dans la même situation?

Le garçon avait disposé le cabinet; ils entrèrent.

— Ah! madame, vous faites vos farces; vous vous livrez à des escapades avec des Espagnols! C'est bien.

Maurice murmurait ces paroles entre ses dents.

— Vois-tu bien, ma chère Onoria, je ne suis qu'un sot. Il y a un mois, j'aurais vu ce que je viens de voir, que je serais tombé évanoui, à la renverse. Aujourd'hui, je ris

volontiers des facéties de ce monde. Ah! nous pouvons convenir d'une chose, c'est que si la vie est courte, elle est drôle.

Le souvenir de madame Dionay lui frappa le cœur comme un coup de lancette.

— Ah! mon Dieu! reprit-il, elle est bien triste cependant!

Onoria continua à penser que si les Américains sont bons enfants, ils sont à peu près fous. — Cette nuit-là, Arsène la passa sur un fauteuil à veiller Paule, trésor adoré, flacon d'eau de rose qui se dissipait et perdait son parfum de jour en jour.

Le lendemain, le commandant des Billanges rencontra Fitz-Piers sur le boulevard.

— Vous savez que nous soupons demain chez Léonide?

— Llewellyn est invité, n'est-ce pas?

— Parbleu! Nous y serons tous. Le général fait bien les choses; ce sera amusant. On y joue gros jeu, par exemple.

— Pour moi, commandant, vous connaissez ma sagesse?

— Remarquable; votre ami ne vous ressemble pas. Il est d'une audace! Allons! à demain, à demain!

Arsène courut chez Clérac.

— Encore un service!

— Tout ce que vous voudrez.

— On soupe demain chez Léonide; vous en êtes?

— Oui.

— Arrangez-vous donc pour dîner avec Pontbriquet. Nous arriverons gais; que tout le monde soit à l'unisson.

— On soûlera le militaire; je vous comprends.

— Oui, cher ami; il faut se dépêcher. Le jour va poindre; les masques se déchirent; la comédie touche à sa fin. Il est mauvais de rire trop longtemps. J'ignore s'il y a un profit à tirer de cette tentative. Vous êtes l'ermite de ce désert; qu'en pensez-vous?

— C'est très-bon ; le résultat sera salutaire. Maurice est las déjà. Que le dégoût déborde, et il retournera de lui-même aux idées sages, aux amours dignes de son cœur exalté. Il fait peur à Onoria. Elle est venue me raconter ses misères. Il la méprise avec une douceur qui la tue. — J'aimerais mieux qu'il me battît, disait-elle. — Je réponds de la destinée de votre ami. S'il ne se heurte pas à une grande affection solitaire, s'il ne s'oublie pas auprès d'un cœur à plaindre, il fournira une carrière honorable. Il y a l'étoffe d'un homme sérieux en lui ; je m'y connais. Vous m'appeliez l'ermite du désert tout à l'heure ; vous aviez raison. Dans un conte des *Mille et une Nuits*, il y a un derviche qui sait le chemin d'une montagne sur laquelle on trouve l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau jaune. Les chercheurs de merveilleux viennent auprès de lui savoir les moyens d'arriver à la triple conquête. A l'entrée d'un monde difficile, j'explique à ceux qui viennent les épreuves à subir. J'en vois beaucoup partir qui ne reparaissent plus. Moi-même, n'y suis-je pas resté ? Je me tiens droit dans la boue, c'est tout ce que je puis faire. Je vous ai dit pourquoi j'étais détesté des filles, apprenez pourquoi les hommes me haïssent et me calomnient : c'est que j'ai vu passer par ici tous les roquets ambitieux de ce monde ; j'ai vu, assis aux tables des cafés du boulevard, cette bande d'affamés qui attendent qu'une émeute les ramasse. Défiez-vous de ceux qui vous diront d'un ton dégagé : Clérac, c'est une petite canaille. — Cela signifie que je les connais ; je tiens le dossier des années brûlantes. Il y a les remords criards comme les dettes criardes. Je garde au chenil la meute aboyante du passé. C'est pourquoi je suis une petite canaille. — Je suis l'éternel ami intime ; trois générations me sont redevables de ces services dont on n'est jamais reconnaissant : dettes de jeu éteintes, vilaines histoires de femmes et de tripots arrangées, les vilenies des pre-

miers désirs effacées, les premières taches dégraissées enfin. Aujourd'hui on a boutonné son habit sur tout cela ; on porte haut la tête, et quand passe le tuteur officieux des jeunesses dans l'embarras, on dit : Tiens ! cette petite canaille de Clérac ! J'ai l'estime de Pontbriquet, par exemple ; il me croit aussi taré que lui.

— Je compte sur vous demain pour le disposer à un merveilleux possible ; je ne voudrais pas qu'il nous reconnût.

— Ah ça ! pourquoi avez-vous pris ce déguisement inutile? Vous vouliez aller chez les lorettes ; vous n'aviez que la rue à traverser.

— C'est vrai ; mais en restant à Paris, Maurice demeurait en proie à une femme assez redoutable, et, avec ma perspicacité ordinaire, je prévoyais une scène pareille à celle de demain, où se trouveront en présence des visages qui, le hasard et le vin aidant, ne se reconnaîtront pas. Il faut que l'Amérique triomphe encore une fois ; ce sera le dernier banquet peut-être.

Tous les convives de ce souper fameux, où Léonide n'avait invité que ses intimes amis, se préparèrent à la fête par les plus grands soins gastronomiques. On se disposa à la gaieté et au rire.

Vers dix heures du soir, le marquis de la Mollette et le vicomte de Blanc-Rupt, comme des gardes-françaises au matin d'une bataille, fumaient devant une table couverte de flacons variés. Cette scène se passait chez Onoria, qui était à sa toilette. On parlait de je ne sais quoi et de je ne sais qui.

— Il attelle à quatre ! disait Blanc-Rupt avec admiration ; mais il est mal monté en jockeys ; des jockeys doivent tous avoir les mêmes cuisses. Et puis, il les fait habiller ici ; moi, je fais faire tous mes costumes en Angleterre.

— Et vous avez raison ; on ne trouve pas de *piqué* en

France, affirma le marquis en exhalant une bouffée de fumée.

Cela dura longtemps de la sorte. — Ainsi Socrate et Jésus sont venus sur cette terre ; depuis eux, tous les sages qui ont écrit se sont inspirés de leur morale ; depuis des milliers d'années cela se passe, et des hommes jeunes, presque intelligents, de ceux aux mains desquels on a mis un Platon au collége, un Évangile à l'église, nombreux, impudents, en plein Paris et en plein dix-neuvième siècle, affligent le ciel et découragent la patience par des sottises pareilles. Je comprends que la vertu se fâche quelquefois, quand elle fait un tour de boulevard.

Les premiers arrivés chez Léonide firent une partie de lansquenet, escarmouche qui précédait le grand combat. Pontbriquet arriva avec Clérac ; le programme était rempli. De son côté, Arsène s'était occupé de Maurice ; Onoria avait amené son Espagnol. On fuma, on rit, on se chauffa. Peu à peu, ces divers éléments se mirent à bouillir à l'unisson. Le général était parfaitement disposé ; il tutoyait un peu tout le monde. Des Billanges eut avec lui une conversation politique qui n'offrit rien de remarquable, sinon qu'ils s'appelaient *général* et *commandant* à chaque phrase, comme les marquis et les ducs de vaudevilles se donnent leurs titres.

L'Espagnol ne quittait pas Maurice des yeux ; il se fit répéter son nom par deux ou trois personnes. Arsène entraîna Maurice, et, pendant que le baron de Morizécourt fournissait les renseignements qu'il savait sur les deux Américains, il entama une conversation en anglais avec son ami, à voix basse, mais assez haut pour être entendu.

— Tenez, dit le grand baron en écoutant ce dialogue Robertson, les comprenez-vous? Je suis sûr qu'ils causent affaires.

XXI

LA PRÉDICTION DE CAZOTTE.

Je ne vends que mes paysages, et je donne les figures par-dessus le marché, disait Claude Lorrain. Il existe de même des biens-fonds qui figurent comme des dots dans les contrats de mariage, la jeune fille se prend par-dessus le marché.

JEAN-PAUL RICHTER.

On se mit à table. — Vers le second service, on roula quelques cigarettes de fin tabac ; puis les gros encensoirs de la Havane se mirent à exhaler leurs parfums, et chaque convive devint une cassolette où brûlait le seul encens qu'on lance à cette vie.

— Je crois que nous comprenons l'existence ! s'écria Pontbriquet au comble du ravissement ; pendant que les gens sages dorment, nous faisons le sabbat avec de charmantes sorcières.

Ce gai propos fut pour Onoria avec un baiser.

Arsène, tout en écoutant et en regardant, avait livré ses verres aux échansons rapides et se sentait transporté de sa raison froide dans une raison plus triste et plus bavarde.

— Soupez-vous, monsieur Fitz-Piers, soupez-vous en Amérique ? lui demanda le général.

— Ne me parlez pas de mon pays ; c'est un peuple jeune ; il lui faut des habitants ; on s'y marie.

— Et chez nous donc ? Nous avons tous été mariés ou nous nous marierons tous.

— Il pourrait y avoir des gens mariés parmi vous que cela ne ferait rien. Il y a peu de temps que je suis ici ,

mais j'étudie vite. En France, les mœurs s'en vont et le mariage ressemble furieusement à la noblesse sous Louis XV. Je ne prétends pas adresser un madrigal à ces dames; si elles veulent le permettre, je parlerai d'elles comme si elles n'y étaient pas. Je publierai à New-York un livre sur le rôle qu'elles jouent à Paris.

— En anglais?

— Oui, mais je vais vous l'abréger en français. Regardez-vous quelquefois autour de vous, et dans ces pièces de théâtre où les filles sont mises en scène, dans les romans où elles sont analysées, comédies et livres dévorés par le public, ne voyez-vous rien qu'une vogue? Les marquis du dix-huitième siècle allaient voir rouer le comte Almaviva par le prolétaire Figaro; les femmes mariées ne courent-elles pas avec la même ardeur vers ces exhibitions de mœurs inconnues pour elles? Règle générale, ce qui doit périr se précipite avec une curiosité fatale et irrésistible au-devant de l'arme qui doit le frapper. — Autre chose : Le plus grand moraliste qu'ait produit ce siècle, Balzac, qui a tout deviné, à qui donne-t-il le premier rôle dans son œuvre? à la fille. Les comtesses du faubourg Saint-Germain, les Véronique, le *lys dans la vallée* pâlissent auprès de madame Marneffe, de madame Schontz, d'Antonia, de Florine, d'Esther, de Jenny Cadine, Coralie, Tullia, etc. Jadis on parlait des grisettes et des lorettes; il y avait des distinctions, des statistiques; ces tribus étaient connues comme des bandes de Zingari. Aujourd'hui tout est mêlé, et le nombre est si grand et si flottant qu'on ne sait plus où commencer ni où s'arrêter.

Il n'y a plus d'âge d'or à ces amours; la mansarde est démolie. Il y a celles qui ont de la chance et celles qui n'en ont pas. — Ah! les filles! quand on parle d'elles, il ne faut pas se contenter de mouiller de mépris les deux dernières consonnes du mot avec un dédain stupide. C'est une caste : il faut qu'elle ait son influence. Sous cette den-

telle, sous cette soie, sous ces tournures ballonnées, il y a quelque chose de plus qu'un certain nombre de kilogrammes de chair banale, il y a un problème. Vous riez? Les pauvres malheureuses ne se doutent pas de leur rôle. Elles ressemblent au peuple. On dit : Le peuple a fait ceci et cela ! grand peuple ! Il le fait, oui, mais sans s'en douter. Elles démolissent les mœurs comme les fourmis de mon pays font écrouler les maisons ; elles n'en veulent pas à l'édifice, mais elles rongent les poutres et font tomber le bâtiment. Les vaudevillistes et les romanciers amusent leurs contemporains avec des révélations plus ou moins exactes ; le philosophe doit chercher plus loin. Avec deux ou trois sentences morales jetées à la foule, en guise de bandages et de charpie, la plaie est pansée ; mais, pour me servir d'une expression médicale, le pus *fuse* en dedans, et le mal augmente. Voyez : avant 1830, on citait les hommes qui entretenaient des femmes ; on les enviait, on les maudissait ; c'étaient des minotaures ; de même que celui qui fumaît dans une chambre était un goujat. Aujourd'hui, on fume partout ; il n'y a pas de baiser qui ne sente le cigare ; aujourd'hui, les grands vices ne sont pas réservés aux grands seigneurs et aux grandes fortunes ; la lorette est à la portée de tout le monde ; on parle d'elle partout ; on la rencontre ; on lui sourit. Sur le terrain vague de la bienfaisance elle se rapproche des patronesses honnêtes et coudoie la curiosité vertueuse. La charité réunit toutes les filles d'Ève. Visitez une promenade, un théâtre ; ce flot de jupons envahit tout ; la société est menacée d'un débordement ; je vois moutonner à l'horizon une marée de crinolines. — Et toutes ces femmes ont au suprême degré la maladie générale, l'égoïsme, un égoïsme de naufragés. Les dangers qu'elles ont courus sont si terribles, elles ont toutes vu la misère de si près, qu'elles ne doivent pardonner à personne.

Onoria, Léonide et Félicie éclatèrent de rire.

— Et vous avez raison de haïr ! reprit-il, qu'est-ce que le mariage pour vous ? une sorte d'émancipation que vous devez détester. Le jour où il vous plaît de vous réconcilier avec les préjugés de ce monde, vous épousez un vieil amant ruiné qui a un nom quelconque, et vous rendez le pain bénit à la campagne.

— Mais, monsieur, dit des Billanges, la France a toujours été le pays de la galanterie. Les mœurs d'un peuple sont dans son caractère ; il en a toujours été ainsi.

— Non, commandant, non. Le caractère particulier de l'époque est saisissable ici. Tel petit commerçant qui ne devrait avoir un avocat dans sa famille qu'après soixante ou quatre-vingts ans, veut obtenir cette merveille de son vivant. Il s'épuise courageusement et crée un licencié de plus. Il escompte deux générations au profit de sa vanité, et se dit : Mon fils sera ministre. C'est sa manière de fumer l'opium dans son jardinet de Belleville. Cette hâte est-elle un mal pour les hommes? Non ; ce n'est qu'un danger. Mais pour les femmes ! Les humbles mercenaires qui ne peuvent plus mettre à la loterie pontent leurs économies sur leurs filles : elles les voient danseuses ou cantatrices, premiers sujets. Leurs vieux jours sont bénis, et l'illusion réchauffe leurs rhumatismes des plus somptueux tartans. Il arrive que l'enfant n'a pas de voix ou manque de jarret, mais elle a toujours autre chose, ce je ne sais quoi qui vient du diable, dit-on. Un matin, au lieu de monter en omnibus pour aller au Conservatoire, la fille monte en coupé et brusque son début, le soir, dans le cercle de Mabille ou dans le quadrilatère de la Chaumière. Le hasard fait le reste. — Je vous montre le chemin le plus encombré ; il y a mille routes.

— Et votre conclusion est? demanda des Billanges ébahi.

— Que le mariage n'a qu'à bien se tenir. La maladie dissout les patrimoines, et on ne se marie guère plus que pour de l'argent ; ce n'est plus une sainte règle où le cœur

s'engageait avec le cœur. Du reste, on ne le porte pas autre part ce cœur; il n'est ni ici, ni là; il n'existe plus. — Vous ne voyez rien de tout cela, vous autres, et les étrangers en sont frappés. En Amérique, nous appartenons encore aux lois naturelles; si nous ne sommes pas tout à fait débarrassés de ce qu'elles ont de brutal, nous avons gardé ce qu'elles ont de naïf et de vrai. — En France, vous riez trop. En face du palais de vos rois, dans le jardin des Tuileries, vous avez placé la statue d'un Romain révolté; moi, j'y mettrais une femme....

— J'aimerais mieux ça, dit Blanc-Rupt.

— Une femme dans l'attitude de la rébellion, une Vénus de Milo menaçante.

— Parfait! s'écria Clérac; voilà le mouvement des bras retrouvé; elle faisait éclater une guirlande de roses.

— Je ne ris pas!

— Je le vois bien, et ce n'en est que plus drôle. Et que deviendrons-nous quand les femmes auront pris les Tuileries? Elles nommeront une reine. J'ai toujours rêvé cela.

— Que votre pays est heureux! ajouta Clérac en se tournant vers l'Espagnol qui sourit sans répondre. — Et dire que la loi salique ne peut pas être abolie dans le seul pays où elle devrait l'être, en cet heureux pays de France, terre de la galanterie où l'on supporterait les plus extravagantes folies d'une souveraine. — Je suis de votre avis, Fitz-Piers; les femmes ont raison de se venger. Voilà de véritables révolutionnaires; elles s'adressent à l'argent et elles économisent. Elles prennent aux jeunes et aux vieux; aux fils et aux pères; elles ravagent la famille de tous les côtés. Un jour, elles posséderont un capital énorme. Une courtisane d'Égypte se fit élever une pyramide; une autre, grecque celle-là, proposa de faire bâtir une ville à ses frais; nos Parisiennes auront la France et l'Europe. Ce sera à leur tour d'acheter les hommes. Les ducs, les marquis, la noblesse entière ruinée par les beaux yeux de ces

folles de leur corps, leur appartiendront, et des filles de rempailleuses donneront le jour à des gentilshommes légitimes ! Après le 93 de la Terreur, ce sera le 93 de la Grâce, et on marchera au supplice dans de beaux carrosses : vous avez raison, Fitz-Piers.

Clérac était de ceux qui adoptent volontiers les idées des autres et chevauchent les paradoxes de leurs amis avec la même grâce qu'on met à monter son cheval familier. Il continua :

— Il n'y a qu'une église assez riche à Paris, elle est dédiée à Marie-Madeleine. C'est la seule où je me figure possibles les prières des femmes. Là, elles peuvent parler à cœur ouvert à leur patronne. N'ont-elles pas toutes essuyé les pieds d'un sauveur et présenté des parfums à un bien-aimé ? N'ont-elles pas toutes sept démons dans le corps ? N'ont-elles pas eu toutes cette heure de vertu pendant laquelle on veut épouser saint Jean l'Évangéliste ? N'ont-elles pas toutes de longues années de cheveux en désordre ? Ne connaissent-elles pas les yeux pleins de sourires et de larmes, les bouches pleines de cris et de baisers ? Tous les ans, ne vont-elles pas à une Sainte-Baume, au bord de la mer ? Seulement, elles sont si nombreuses que la pénitence est devenue un plaisir, et que la retraite s'appelle Dieppe ou Trouville.

— Si les femmes se vengent de vous un jour, elles auront bien raison ! dit Onoria.

— Mais c'est fait. Je suis un Romain au camp des Barbares ; ils m'emmènent en Italie avec eux : je suis dans les chariots avec les prêtresses blondes. Ne suis-je pas prisonnier depuis longtemps ? ruiné, désarmé. Mon cœur ? il serait difficile à trouver. Et puis je vous rendrai justice : vous prenez l'argent, vous ne torturez pas.

— Mais les hommes, est-ce qu'ils valent mieux que nous ? s'écria Léonide en rage comique. C'est vrai ; on tombe toujours sur notre dos.

— Ah ! reprit Clérac, les hommes valent moins que vous. Avec les femmes, il y a un sentiment à dépenser ; avec eux, il n'y en a pas. L'amour est un sentiment assez difficile à définir, et je ne sais pas encore si on l'a trouvé. Heureusement qu'il y a tant de manières charmantes de s'y tromper qu'on ne doit pas se plaindre. Mais l'amitié, voilà quelque chose d'impossible ! Un type froid et amusant, monotone et agréable.

— Clérac ! dit Maurice.

— Ah ! à votre tour ! riposta Onoria. Nous n'avons pas été épargnées par Fitz-Piers ; Clérac nous venge.

— Je ne pense à personne ! je n'examine pas le sentiment en lui-même. Et puis les soupers aiment les blasphèmes agréables. Il vaut mieux disséquer le cœur humain que de démonter le soleil ou la lune. Je poursuis : —Vous figurez-vous deux êtres qui prennent les maximes au mot, et s'imposent à eux-mêmes de se servir de compagnons éternellement, pas à pas, ombre à ombre, sur le chemin de ce monde ? La vie est un voyage, disent les chansons et les dictons, c'est vrai. Tout est vrai. Il s'agit de comprendre. La vie est un voyage, c'est-à-dire qu'il ne faut pas exiger des affections plus qu'elles ne peuvent donner. Vous rencontrez un ami, vous vivez un temps avec lui ; on se sépare. Pourquoi réclamer plus tard, dans de nouvelles conditions d'existence, ce qui n'est plus possible ? Sur un bateau à vapeur, dans une ville d'Italie, en voyage enfin, puisque la vie est un voyage, vous trouvez un compagnon, connaissance aimable ; vous vous aidez mutuellement ; vous vous rendez le trajet ou le séjour agréable. Un des deux part, l'autre reste ; vous êtes quittes. Attendez que le hasard vous rapproche de nouveau. Si vous avez été heureux ensemble, à Rome, par exemple, vous ne pouvez pas l'obliger à rester s'il veut partir. Si de Lyon à Valence vous avez causé, de quel droit le forceriez-vous à aller jusqu'à Avi-

gnon avec vous pour entendre la fin de votre histoire? Sachez vous détacher; la vie est un voyage. Par exemple, hier soir, j'ai très-bien dîné avec le général de Pontbriquet; cette nuit nous soupons gaiement ensemble; je n'ai pas le droit, d'après cela, d'exiger qu'il mange éternellement avec moi.

— Niez-vous l'amitié?

— Dieu m'en garde! Mais la plupart du temps, c'est banal comme les rues. Tout sentiment vrai est respectable. L'axiome serait celui-ci : Être un ami tant qu'on peut; s'arranger à n'avoir jamais besoin d'un ami. — Sachez vous passer de celui que vous aimez; s'il vient, prenez-le; s'il vous néglige, ne l'accusez pas. N'aigrissez pas son oubli par des reproches; on n'oblige personne à l'assiduité. Soyez prêt toujours : vous serez aimé de la plus noble et de la plus belle façon, avec estime et respect. On redoute saintement ceux qui prennent ainsi leur rôle. Les grands sentiments doivent s'exercer, comme la grande puissance, avec un certain dédain des hommes. Vous ne changerez ni ne corrigerez personne. Ne vous permettez à vous-même aucune négligence, aucun abandon, aucune ingratitude. — Est-ce qu'une pareille morale est cruelle? Supposez-la appliquée, et la vie devient un Élysée peuplé de Nisus et d'Euryales.

— Mais nous assistons à un banquet de sages! dit Blanc-Rupt qui se baissait de temps en temps pour relever sa serviette, et qui aurait eu plus de peine à ramasser sa raison.

— Un souper est une orgie d'ivrognes ou bien une fête de l'esprit où toutes nos idées sortent de notre cerveau un peu folles, et dansent tristement devant nous.

L'ivresse arrive subitement; les buveurs s'effondrent semblables à des blocs de plomb qui fondent d'un coup, laissant à leurs scories une apparence de forme. Pontbriquet n'était plus maître de lui.

— Ils nous embêtent avec leur métaphysique ! fit-il en poussant un gros rire.

— Voilà Caliban déchaîné ! dit Arsène.

Léonide voulut arrêter le général dans ses grossièretés. Elle le prit par ses joues enluminées.

— Voyons ! mon gros, sois sage. Et elle l'embrassa.

— Et voici Ariel, reprit galamment Maurice, qui ne fut pas compris par ce monde peu habitué à causer avec du Shakespeare.

— Non, c'est Titania baisant la tête d'âne de Bottom.

Viens sur ce lit, ami, des fleurs, t'y recevront;
En caressant ta joue aux grâces sans pareilles,
De roses de Damas je parerai ton front,
Et je te baiserai sur tes grandes oreilles. —
De quoi mon doux ami peut-il avoir besoin ?
— Un picotin d'avoine, une botte de foin !

Le naufrage était complet : personne n'entendit. Maurice, Arsène et Clérac surnageaient seuls. Des Billanges venait de s'endormir prudemment par mesure hygiénique. La conversation s'éleva au-dessus de ce radeau submergé. Il va sans dire que les femmes tenaient bon. Quant à l'Espagnol, il semblait affaissé sous l'asphyxie générale : il était accoudé, silencieux et les yeux fermés.

— Tu le vois, dit Arsène à son ami, il est temps de quitter ce monde en lui jetant notre malédiction ; il n'y a que les femmes qui vivent ici. Les autres pratiquent la joie comme aux cabarets des halles : ce sont des excès de chiffonniers. Si Pontbriquet tout à l'heure avait trouvé une riposte, il aurait jeté des bouteilles aux murailles. Ils vont se réveiller bientôt et se quereller au jeu. — Allez, mesdames, allez ! vous avez raison de ruiner tout ce monde-là ! Ils n'aiment rien, ils ne croient à rien, ils ne sont bons à rien ; égoïstes, vaniteux, ils ne comprennent la grandeur en rien. Leurs vices sans énergie tombent à plat ventre dans la honte ; ils n'ont pas de foi, ils s'age-

nouillent dans la peur. La douce parole de Jésus a illuminé l'esprit des pauvres pêcheurs de la côte de Syrie; le calme prophète ferait rire ces imbéciles qui se moqueraient de lui. Ils adoreraient par exemple celui qui viendrait les menacer. — Maurice, ce souper à lui seul vaudrait notre voyage. — Un ressort de voiture, une croupe de cheval, une taille de fille, voilà ce qui les occupe; toutes les idées qu'on remue dans Paris n'allument pas une passion chez eux ; pour eux, la vendange, c'est une bouteille de vin fin, blasonnée par dix ans de cave, tant qu'ils pourront la payer ; la moisson, c'est le petit pain sous la serviette du restaurant. — Tu les as vus, Maurice, pour les oublier à jamais. Et souhaitons qu'ils restent riches ou à peu près, car les lâchetés qui accompagneraient leur ruine n'auraient pas de nom.

Onoria s'était rapprochée de Maurice.

— Vous ne vous appelez donc plus Llewelyn maintenant?

— Toujours. Maurice Llewellyn!

— Maurice Delayen, dit l'Espagnol rouvrant les yeux.

— Tais-toi, hidalgo! parce que je dirais qui tu es et où tu vas. Onoria, c'est monsieur que nous avons rencontré l'autre soir sortant de souper avec une femme? S'il n'est pas sage, je te dirai son nom. C'est l'éternel soupeur, n'est-ce pas? Je parie que c'est lui qui attendait mon départ, un certain jour, chez toi. — Voyons, ce n'était pas toi, Arsène? je ne l'ai pas cru. Bonne Onoria, pourquoi m'as-tu trompé? et dans quel but as-tu amené ce soir ton étranger? Comptais-tu me rendre jaloux? Pauvre ange! — Et il l'embrassa.

— L'Espagnol s'est rendormi sagement, dit Arsène.

Onoria prit Maurice à part.

— Comment s'appelle-t-il?

— Silence pour silence, mon enfant; je dois me taire.

Pontbriquet, lourdement réveillé, chercha Léonide

qui préparait le salon à côté. Il la rejoignit, puis, l'attirant sur un canapé :

— Ma petite, il faut que je gagne cette nuit; fais jouer. Les affaires vont mal : toutes les opérations coulent dans mes mains depuis un mois, comme une vigne malade. Prépare les cartes, et fais des vœux pour moi.

XXII

> **Je ne m'amuserai pas à vous faire de la morale; vous aimeriez mieux un billet de mille.**
>
> **H. de Balzac.**

Le jeu galvanisa tout le monde. On ralluma des cigares, et ces faces pâles se placèrent autour d'une table de lansquenet.

La chance mit quelque temps à se décider : Maurice eût perdu volontiers; le bonheur s'acharna à lui; toutes les audaces lui réussirent; les imprudences lui tournèrent à profit. Comme ces enfants auxquels on veut faire faire les gentils devant des étrangers, et qui s'y refusent, le hasard le favorisait sans consentir à sourire aux autres. Or, billets, argent, tout venait à lui.

Pontbriquet, lancé à fond de train à la poursuite des *bancos* qui grossissaient toujours, eut vidé ses poches en moins d'une heure. Il s'arrêta un instant pour laisser défiler la mauvaise veine; puis quittant sa place, il entraîna Maurice Llewellyn dans un coin.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Ma position est assez étrange ici; c'est une sorte de petite maison pour moi. Je n'avais apporté

qu'une certaine somme d'argent qui n'a fait qu'une bouchée; vous comprenez que je n'oserais rien demander à une femme. Mes amis ne peuvent pas se démunir; leurs ailes plient, comme on dit en campagne, je ne voudrais pas leur emprunter un régiment. Seriez-vous assez bon pour m'avancer quelques centaines de francs?

Le jeune homme rayonnant tira son portefeuille et offrit huit ou dix billets au général, qui compta sept mille francs.

— Prenez, monsieur; rien n'est plus naturel. J'aurai peut-être moi-même recours à vous tout à l'heure.

Pontbriquet ébahi regarda le faux Américain dans les yeux, et, reconnaissant presque son jeune ami Delayen, il courut se rasseoir en concevant une très-grande idée du nouveau monde. Le général, habitué aux défiances ordinaires dont ces parties intimes sont environnées, ne comprenait rien à cette facilité de l'étranger. Quant à Maurice, il se vengeait à ses propres yeux des extorsions antérieures de Pontbriquet. Il infligeait une étrange punition à son emprunteur qui n'aurait pas compris facilement ce genre de mystification.

Arsène causait avec Onoria et laissait faire en riant : certaines leçons ne se payent jamais trop cher.

— A vous la banque, monsieur Llewellyn! cria Blanc-Rupt.

Les cartes se groupèrent comme à souhait, et les coups se succédaient entassant l'argent devant Maurice.

Deux heures se passèrent : Pontbriquet perdit, gagna. Selon l'habitude des joueurs ténébreux, il ne gardait jamais qu'une faible somme devant lui, affectant un grand désordre dans ses comptes et bourrant toutes ses poches d'or et de billets qu'il y fourrait et en retirait. Un coup terrible et qui appela l'attention vint le frapper. Il vida son portefeuille et fit le geste désespéré de ceux qui ont tout perdu. Son œil chercha Maurice.

— Général, avez-vous besoin de quelque chose? —

Et, sans attendre la réponse, il passa trois mille francs à Pontbriquet.

— Je vous demande vraiment pardon! murmura celui-ci.

— Comment donc? Vous êtes mon banquier; c'est mon bénéfice que je place chez vous.

On ne pouvait y mettre plus de bonne grâce.

Onoria et Arsène, assis à l'écart, continuaient leur tête-à-tête. Elle trouvait plus avantageux de capter la bienveillance de l'ami de Maurice que de grappiller quelques louis autour de la table.

— Et qu'a dit Léonide de cela?

— Elle était indignée; et nous toutes étions très-embarrassées. Cette pauvre jeune fille nous gênait; la soirée a été fort triste; on ne disait rien. — Voyons, Marguerite, amuse-toi, lui disait le général avec son gros rire, et elle rougissait et pleurait presque. Elle est bien timide. Elle aurait besoin d'être remplumée.

— Je suis sûr que ce vieux misérable traite les deux malheureuses comme des prisonnières. — Dépense-t-il beaucoup d'argent avec Léonide?

— Dame! il le faut bien, elle n'a que lui. Elle est ennuyée du reste. Il se plaint depuis quelque temps, et par son agent de change, auquel elle fait faire de petites affaires pour son propre compte, elle a su que Pontbriquet manœuvrait très-mal depuis plusieurs mois. Il a cependant toujours l'air bien informé.

— Parle-t-il quelquefois de sa sœur et de sa nièce à Léonide?

— Souvent, quand ça va mal. — Je ne pourrai pas les garder chez moi, dit-il; elles me ruinent.

— Quel coquin! et cela jouit de l'estime publique! — Ah ça! qu'est donc devenu l'Espagnol?

— Il est parti au moment où nous sommes entrés au salon. Savez-vous qui il est? Clérac n'a jamais pu me le dire.

— Tout à l'heure Maurice vous le dira.

Le jeu marchait toujours et la chance demeurait fidèle à Maurice. Arsène, de temps en temps, regardait la table en souriant. — Pontbriquet quitta le tapis brusquement.

— Je ne joue plus !

Le prétendu Llewellyn s'approcha de lui.

— Craindriez-vous d'avoir recours à moi encore une fois, général? lui demanda-t-il; ce serait mal.

— J'ai abusé de vous, jeune homme, reprit l'autre; vous ne me connaissez pas, et la délicatesse...

— Comment donc? Je vous connais parfaitement, répliqua Maurice en souriant, et vous me désobligeriez beaucoup.

En parlant ainsi, il tendit cinq mille francs au vieux roué.

— Cela fera quinze mille.

— Très-bien! très-bien! — Et la partie recommença.

Clérac, qui suivait une veine très-modeste à l'ombre des grosses banques, quitta la table inerperçu avec un bénéfice de dix ou douze louis. Il rejoignit Arsène et Onoria.

— J'ai suivi le manége de Pontbriquet, dit-il à l'oreille d'Arsène; il a emprunté quinze mille francs à votre ami, en trois fois, et le plus clair de la somme est dans sa poche. Il embrouille son jeu, cache son argent, met des *fétiches* en circulation, et fait si bien, que tout en paraissant avoir perdu, il aura réalisé une bonne liasse de fin papier : il soutire même un peu d'or pour sa poche de droite.

— En vérité, c'est une canaille trop naïve : je l'aurais payé pour donner cette leçon à Maurice, que je n'aurais pas mieux réussi.

— Vous êtes charmant; je trouve qu'il s'est parfaitement payé lui-même.

— Malgré ça, il croit les gens trop bêtes.

— Et il a raison. Il procède comme les faiseurs de drames qui servent toujours au public les mêmes combinaisons. On leur crie que c'est usé, que c'est vieux. Qu'importe? leur réponse est bien simple, c'est le succès. — Croyez-vous que le vol *à l'américaine*, dont on raconte un exemple toutes les huitaines dans les journaux, soit bien neuf? Il réussit. A tout instant, en faisant briller d'énormes bénéfices aux yeux des gens, on leur fait passer des rouleaux de sous pour des rouleaux d'or; toujours la vieille histoire; toujours le secret de Polichinelle! — Un ami vous flatte, vous le croyez, et vous dites de lui : C'est un flatteur. Vous faites la cour à une femme; vous lui jouez un air qu'elle aime, qu'elle a entendu bien des fois; cet air lui plaît, elle vous écoute; vous savez parfaitement qu'elle ne vous adore pas, et elle est convaincue que vous la planterez là à la première occasion ; cela ne l'empêche pas, dans ses cris de rage, de vous menacer de se tuer. Vous êtes sûr qu'elle n'en fera rien : elle sait que vous ne la croirez pas, et cependant elle est certaine de réussir, et vous cédez. Il s'agit d'oser. Un tas de choses qu'on regrette, on se figure ne pas les avoir obtenues; du tout, on ne les a pas demandées. Que de femmes on a aimées, on aime encore de souvenir, et qu'on n'aimerait plus si on avait eu le courage de parler! L'explication du succès des gens bêtes est là : oser. — On ne vous offrira jamais rien et l'on est toujours embarrassé de refuser. Le monde est un vieux mélodrame qu'on remonte tous les cinquante ans, avec costumes nouveaux. Le décor est toujours le même et assez beau. Les scènes sont pleines de tirades connues, de *poncifs* usés, et le succès est infaillible. On crie après le mariage, après les décorations, après l'Institut. On se marie, on demande la croix, on se présente à l'Académie. Dans l'acte politique il y a toujours un Brutus avec un poignard et un monologue; et à côté, un insensé puissant auquel les philoso-

phes donnent de bons conseils inutiles. Le rôle suit le costume, et les plus hardis acteurs peuvent à peine ajouter trois ou quatre phrases à ce que leur jette le souffleur. — Quelquefois la représentation est troublée quand un honnête homme entre en scène et qu'il questionne les pantins. Ce maniaque dérange tout; il ne dit pas des choses prévues. Mais l'intervention de ce personnage est bien rare; il produit exactement l'effet d'un fou qui viendrait causer avec vous et dont vous ne comprendriez pas les raisonnements. Vous diriez : Pauvre homme ! et vous le feriez enfermer aux Petites-Maisons. C'est ce qui arrive à ce comparse honnête, — car il ne remplit le premier rôle dans aucune œuvre sociale, comédie, drame, tragédie même, — on dit de lui : Brave homme ! et on l'évite. Le brave homme, c'est celui qui reste fidèle à ses idées, qui se marie selon son cœur et vit selon sa conscience; qui, n'entreprenant jamais rien de mal, passe inaperçu, foulé, écrasé quelquefois; c'est le dernier païen de la Vertu et de l'Honneur; c'est un terrible fou en ce bas monde, et s'il ne garde pas quelques écus prudents, il peut être sûr de son affaire; on le crossera à coups de botte sur le trottoir et on l'enverra sur la chaussée où les roues élégantes des carrosses le couperont en deux. Personne ne le connaît : c'est le brave homme.

Le jour pâle et froid pénétrait à travers les rideaux fermés, et la fraîcheur matinale vint engourdir les membres des joueurs en perçant leurs minces toilettes. C'était l'heure étrange où les cœurs à imagination éprouvent le remords de se voir enfermés et respirant les miasmes d'une orgie à l'instant où Roméo quitte le balcon de Juliette, où Troïlus dit adieu à Cressida, moment des séparations langoureuses doucement maudites.

Arsène ouvrit une fenêtre toute grande et subitement. Le matin blafard entra comme un fantôme mécontent. Le jeune homme s'accouda sur la balustrade.

— Il y a de braves gens dans la campagne qui sont plus heureux que nous et dont cependant la journée sera plus longue. Mon Dieu! vous êtes juste. Ils ne sont pas atteints des phthisies morales qui nous dévorent, ils ont la paix brutale. Chacun a sa part, et vous seul savez quelle est la meilleure.

Cette boutade hétéroclite fera rire; j'appelle cela pourtant une prière.

Autour de la table de jeu on réglait les comptes. Maurice, malgré ses largesses, se trouva gagner encore; une part de son bénéfice fut réalisée sur parole. Quand vint le tour de Pontbriquet :

— Monsieur, dit le général, si vous voulez me laisser votre adresse, tantôt je ferai porter chez vous ce que je vous dois.

Maurice allait donner son nom et son adresse d'étranger, quand Arsène s'approcha.

— Mais vous connaissez bien M. Maurice Delayen, rue de la Paix?

— Ah! parbleu! fit le général enchanté, j'aurais dû vous deviner à vos grandes allures. C'est pour le mieux. Nous sommes gens de revue, comme on dit.

Et avec le stoïcisme d'une canaille, il serra la main de son créancier. Dans toute la scène il n'avait vu qu'une chose : il n'aurait rien à payer.

Maurice, Arsène et Clérac sortirent ensemble en emmenant Onoria.

— Décidément, dit Arsène, le vieux est plus fort que nous; je croyais qu'il allait éprouver une émotion, un peu de surprise au moins; il est de bronze.

— De boue. Un rayon de soleil en fait de la crotte; le pied qui l'écrase en fait de la poussière. Cela ne résiste jamais.

— Ma petite Onoria, disait pendant ce temps-là Maurice à sa maîtresse, nous allons nous séparer; je t'enver-

rai un dernier souvenir. Tu as fait ton possible pour être gentille et douce avec moi ; si jamais tu as quelques ennuis, viens me trouver ou écris-moi. Sois heureuse et vis sans scrupule. Pas de pitié : je te ferai graver ces trois mots en devise, si tu veux. Les Américains n'étaient pas vrais ; l'Espagnol est faux également ; sache te défier de lui. Je t'en ait dit assez.

— Viens-tu ? cria Arsène.

— Prends ma voiture, Onoria, pour rentrer chez toi ; tu me la renverras. Adieu.

Et il lui tendit la main comme à un ami. Onoria fut stupéfaite, au point de ne rien trouver à répondre. Au fond du coupé elle éclata en larmes. Pourquoi pleurait-elle ? Elle ne l'aimait pas, elle était au-dessus du dédain ; elle croyait assez à sa beauté pour ne pas redouter cette catastrophe. D'où sortent donc les pleurs des femmes ? Le cœur de celle-là n'existait plus depuis longtemps. Resterait-il donc un tressaillement aux racines des plantes arrachées ? Le fait est qu'elle pleura un peu.

XXIII

A moral, like all morals, mel ancholy

Don Juan, BYRON.

Les trois jeunes gens s'en allèrent ensemble.

— Eh bien ! dit Clérac, je vous ai fait l'honneur de mes salons ; j'ai été votre Virgile, ô mes Dantes ! Êtes-vous contents de moi ? Vous avez vu le cercle des Affamées, et je vous jure que Maurice y laissera une réputation. Onoria le regrettera. Quant à Léonide, elle était en extase devant lui. C'est que pour elles l'héroïsme et autres niai-

series n'existent pas. Coupez votre cœur en quatre pour un sacrifice, prodiguez votre sang comme un pélican, sauvez votre pays, écrivez ou dites de grandes choses, sottises que tout cela ! On ne broute pas les couronnes, et les beaux livres sont ennuyeux. Mais traitez l'argent avec dédain et ayez-en plein vos poches, vous vous élevez au-dessus de ce monde, vous devenez un Dieu ; un détachement pareil est un sacre à leurs yeux. Arsène a raison : ces femmes sont les prêtresses de l'avenir.

Les trois amis suivaient le boulevard. En passant devant la rue Louis-le-Grand, Arsène et Maurice regardèrent instinctivement vers la rue de Hanovre et pensèrent à madame Dionay. Leur souvenir matinal alla trouver le sommeil inquiet de la malade et joua sur ses traits comme un rayon de soleil. Maurice se sentit la bouche et le cœur amers. On continua tout droit.

— Où allons-nous ?

— Moi, dit Clérac, je vais faire ma promenade accoutumée. Quand j'ai passé la nuit à jouer, j'ai besoin de me consoler par des enfantillages. Je bois une tasse de lait à la première laitière que je rencontre, et je cherche un peu d'arbres, verts ou dépouillés. Ces petites familiarités avec la nature me prouvent que j'existe encore. Je n'ai pas la prétention d'évoquer Dieu et de le faire apparaître dans les allées du bois de Boulogne ; je crois qu'il s'occupe assez peu de moi, et malheureusement je lui ai trop donné l'exemple de cette indifférence ; mais je m'amuse à voir le soleil sécher la terre humide, à entendre les premiers bruits du réveil ; j'attrape ainsi quelques émotions. Un son de cloche au lointain me plonge dans une vulgaire rêverie assez douce. Je ressemble aux mauvais poëtes, qui ont un grand bonheur à refaire mal des vers qui sont bien faits quelque part. Mes sensations imparfaites me donnent l'idée des mouvements qui agitent les âmes pures et élevées ; je sens qu'il me reste quelque chose, et je suis

content. Comme un Memnon fêlé, je vais me présenter au soleil, et cela résonne un peu ; il est bon de se rapetisser. Moi, que vous voyez presque banal, qui obéis à toute impulsion, qu'on mène à droite ou à gauche sans que j'en souffre, j'ai eu une personnalité comme un autre : j'ai pris possession de la terre en souverain. Quand je rencontrais un embarras dans ma vie, je demandais à Dieu s'il était fou, et j'étais tenté de lui chercher querelle pour avoir accroché mon tilbury avec ses sphères. La première fois que j'ai aimé, j'ai cru commettre un crime, comme si j'étais en plein paradis. Tous les orages devaient me foudroyer ; mes monstruosités préoccupaient la nature. J'étais une bavaroise qui se figure être un poison. Je n'ai pas eu le cœur plus éternel qu'un autre, et j'ai fait l'amour sous les lilas en rêvant des forêts. Un jour, une femme que j'allais adorer est morte, j'ai voulu me colleter avec la Mort, j'ai provoqué la Providence, j'ai fait du Byron. Hélas ! la question est de savoir si Byron lui-même n'était pas ridicule de se croire visé directement.

Des matinées pareilles sont très-philosophiques ; le remords d'une nuit sottement dépensée s'exhale en réflexions mélancoliques. Le moindre balayeur qu'on rencontre est supérieur à vous ; il fait sa besogne.

— Je ne vous savais pas si sage, Clérac.

— Vous voulez dire si triste, si raisonnable. C'est qu'aujourd'hui je suis tellement loin de ces temps dont je parle ! Ma vie est capitonnée ; on peut s'appuyer sur moi, je ne blesserai personne, et personne ne peut me faire mal. Ah ! j'ai compris qu'il ne faut pas se livrer aux sourires des femmes, ni trop s'enivrer de leurs regards. Cela vous pousse aux plus stupides blasphèmes : on maudit des oiseaux charmants, si doux à entendre gazouiller. Il est si simple de les aimer à leur manière ! on émiette devant eux des compliments, des gentillesses, des baisers, les gimblettes du sentiment. Voilà ce qu'ils adorent ! Mais

fendre son cœur en deux et le jeter dans la cage, c'est folie! On effarouche la volière, et ce pauvre pain dont vous vivez est si long à être grignoté qu'il durcit à la fin et qu'on l'abandonne pour de nouveaux colifichets.

— Est-ce que votre cœur a souffert sous les morsures des becs roses? demanda Maurice en souriant.

Peut-être vint-il une confidence, aux lèvres de Clérac; l'heure et les dispositions des esprits étaient propices à ces effusions; l'âme la plus fermée a des besoins d'expansion. Soit ennui de soulever une lourde pierre scellée depuis longtemps, soit crainte de ne plus trouver dans le tombeau la poussière qu'il y avait déposée, soit qu'enfin il n'y eût ni sépulcre ni cendre, Clérac reprit avec une gaieté triste :

— Cela vous étonnerait, n'est-ce pas? A votre avis, j'ai dû commencer à la façon de Faublas plutôt qu'à celle de Chérubin? Cependant je me rappelle avoir chanté dans le temps :

J'avais une marraine!

je ne sais trop à qui, à cet âge où l'on est avide de protections, où l'âme veut se mettre en tutelle. Depuis qu'il n'y a plus de pages et de châtelaines ennuyées, ce role est dangereux; on se fait moquer de soi, et le ridicule est un coup de poignard faussé qui fait plus souffrir qu'aucune autre blessure. Non, je ne dois pas avoir aimé. Hein! Maurice, quand vous en serez là! quand vous ouvrirez le livre et que vous verrez qu'il n'y a plus rien, que les traces éternelles sont effacées, que les devises et les légendes sont disparues, vous penserez à Clérac, et vous donnerez cet album à votre femme, qui en fera son livre de dépenses.

— Jamais! dût le ciel s'écrouler, je n'oublierai pas les pures tendresses de ma vie. Il y en a une...

Arsène leva les yeux sur son ami.

—Eh bien! reprit Clérac, cette une et beaucoup d'autres passeront : il vous restera des souvenirs vagues, tout se nivellera, et Onoria aura sa place dans le collier funèbre à côté des plus adorées. Nous ressemblons aux tambours des nègres, nous portons une guirlande de têtes de morts.

Arsène ne pensait qu'à une chose : il venait de retrouver Maurice sur son chemin : toujours Paule entre eux deux. Cet amour était la trame de trois existences; il avait beau entasser dessus les broderies les plus mondaines, il n'y posait qu'une fantaisie passagère qui retombait à chaque instant. Maurice, féroce comme un enfant gâté, eût pris le pain d'un pauvre en jouant. Ces persistances de désirs sont des passions; on veut les écarter, elles reviennent; elles semblent être oubliées, la pensée reste.

—Savez-vous une nouvelle infamie du vieux Pontbriquet? dit Arsène, pour donner un aliment à la conversation qui languissait et les livrait aux rêveries dangereuses. Onoria m'a raconté la chose. N'a-t-il pas eu l'audace de conduire un jour, sous je ne sais quel prétexte, sa nièce Marguerite dans un de ces tripots d'où nous sortons? chez Léonide elle-même, je crois. Onoria ne se laisse pas facilement impressionner, et les chutes d'anges ne la font pas pleurer; elle a perdu le sentiment de la blancheur symbolique. Malgré cela, le supplice infligé à la sainte niaiserie de la pauvre enfant l'a émue. Voyez-vous une chose pareille? Te vois-tu, Maurice, entre un joyeux flacon et la triste Marguerite, esseyant de l'égayer par ton sourire et tes propos? Vois-tu la sensitive refermer ses petites feuilles délicates et bouder son doux valseur, entre les bras duquel elle a été si heureuse? Entre les surprises que nous cherchions au milieu de ces fêtes, nous n'avions pas prévu celle-là. Qu'aurais-tu dit devant un pareil spectacle?

— J'aurais emmené Marguerite en souffletant Pontbriquet.

— Très-bien ! Mais ton élan vertueux l'eût compromise de bien autre manière. Crois-tu donc qu'il soit permis à un jeune homme de se faire le redresseur des injustices quand il s'agit de femmes ? Tout les compromet. Pour une beauté mondaine à laquelle on eût fait la cour, l'occasion était superbe ; on se pose en vengeur, et la récompense ne se fait pas attendre. Mais la vraie vertu ne peut pas être défendue en ce monde ; quand les protecteurs directs et autorisés manquent à leur devoir, personne ne peut s'en charger. Marguerite ne peut être sauvée que par le silence ; un mot sur cette aventure la perdrait. La morale de cette vie est tellement rigoureuse ! Les jupes de soie qui ont traîné dans toutes les ornières passent sans qu'on s'en occupe ; toutes les malédictions sont réservées pour la tache innocente des robes immaculées. La corruption est impitoyable. A propos, l'Espagnol s'est lestement esquivé !

— Il a eu peur de moi. Devine avec qui j'ai rencontré ce Ramissaire transfiguré, car c'est lui, quelques jours avant, au moment où il venait de souper ?

— Avec madame d'Aygaliers, parbleu !

— Justement.

— En voilà une qu'une escapade de plus ou de moins n'embarrasse pas. Elle est comme la femme de la Bible, *quæ comedit et tergens os suum dicit : Non sum operata malum.* Il y a quelques mois je t'aurais prédit une chose pareille, que tu te serais révolté contre le cynisme de mes jugements, tu te serais fait le champion de la sainte calomniée. Tu as dédaigné Onoria avec raison, et, à mon avis, elle vaut mieux que ce Pontbriquet femelle à qui tu as dressé plusieurs autels dans ton âme et qui vient de te laisser sur les bras un Éden vacant bâti à son intention ; tu t'es mis en frais d'azur et d'étoiles pour elle, et tu peux

placer sur ton cœur cet écriteau : Ciel à vendre, paradis à louer ! Je suis cruel, ami ; mais je ne puis résister au plaisir de triompher ; c'est si bon d'avoir vu clair ! N'en parlons plus. Mets cette aventure dans le sac aux oublis, comme on dit ; c'est un de ces souvenirs qui, plus tard, font rougir ; ils valent mieux encore que ceux qui font pleurer.

XXIV

LE LAIT ET LE SUCRE.

— Jehan ! Jehan ! la fin sera mauvaise!
— Le commencement aura été bon !

Notre-Dame de Paris, V. Hugo.

Maurice se leva très-tard, fatigué de corps et d'esprit. Il était trois heures quand il s'habilla. On lui annonça qu'une dame s'était présentée vers midi et qu'elle devait revenir dans la journée. Après sa toilette achevée, le jeune homme lisait un journal avec somnolence, quand on introduisit la personne en question.

Une dame voilée et mystérieuse apparut à Maurice, et, dès qu'ils furent seuls, d'un geste dramatique l'inconnue montra son visage.

— C'est moi, Maurice ! dit une voix tremblante d'émotion.

— Madame, murmura le malheureux enfant reconnaissant madame d'Aygaliers, vous ici ?

— Oui, moi.

Et elle s'assit résolûment.

— Ne fallait-il pas que je vinsse, puisque je ne vous vois

plus, puisque, non content de m'oublier, vous m'abandonnez avec le mépris qu'on a pour les femmes perdues. Ah ! Maurice, vous faites semblant de partir pour l'Italie, vous n'osez pas me fuir franchement, vous me tuez par votre indifférence et votre dédain ! Vous seriez venu me dire que nous devions nous séparer, que vous ne m'aimiez plus, que je suis trop vieille pour vous, — hélas ! j'ai tant pleuré ! ma vie a été une torture si prolongée ! J'ai tant souffert ! — Vous m'auriez parlé franchement, que je vous aurais pardonné. Vous êtes jeune, et une infortunée comme moi ne pouvait pas espérer garder votre affection longtemps. J'y ai cru pourtant ! Je me figurais que Dieu, las de me soumettre à une longue série d'épreuves, me bénissait en vous envoyant vers moi ; j'avais rêvé un rôle de réhabilitation pour moi dans cette douce tendresse dont je voulais entourer votre existence. Vous aviez besoin d'être aimé ; jeune, seul, je vous pressai sur mon cœur comme un ami à consoler. La vie commençait pour moi ; vous étiez ma force, mon appui, et vous me disiez que j'étais votre ange ! De quelle joie je fus comblée quand vous déposâtes ce mot sur mon front dans un baiser ! jamais rosée rafraîchissant des herbes sèches ne fut mieux reçue. Pour vous j'ai négligé ma vie, mon intérieur, ma fille. — Oh ! je suis punie ! on vous aura mal parlé de moi, et vous aurez cru des calomnies : on a été jaloux de mon bonheur, on l'a détruit, et, sans m'entendre, sans me donner seulement l'occasion de me défendre, vous vous êtes enfui, sans savoir ce que vous laissiez en moi de douleur inconsolable. Douce aurore d'automne, vous avez brillé sur mon cœur, et la journée doit finir dans les larmes ! Que vous ai-je fait ? Que vous a-t-on dit ? Je ne vous demande pas autre chose. Les pleurs m'ont déjà changée ; je leur abandonne ce reste de beauté que vous avez regardé un moment et qui était bien à vous, puisque vous en emporterez jusqu'aux dernières traces !

Madame d'Aygaliers accompagnait ces paroles d'une pantomime expressive. La mélancolie passionnée et contenue à la fois lui donnait des attitudes charmantes; ses yeux s'humectaient de larmes qu'elle recueillait dans un fin mouchoir; sa voix tremblait; ses mains nues passaient sur ses bandeaux désolés qu'elle caressait avec des gestes de désespoir.

Maurice la regardait sans une parole. Il pensait qu'elle s'était moquée de lui assez longtemps, que Ramissaire lui paraissait un consolateur assez prouvé; il avait bien envie de lui demander ce qu'elle était allée faire au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin en tête-à-tête avec un Espagnol; mille choses lui passaient à travers l'esprit qui lui démontraient suffisamment que les lamentations de cette femme étaient impudentes et fausses. Malgré cela, il bégaya des excuses, comme un enfant coupable; il parla d'un ami qui l'avait entraîné; il fut lâche et vulgaire, sentant la vieille habitude qui voulait de nouveau prendre possession de lui.

— Comprenez-moi bien, Maurice : je ne viens pas vous réclamer ma tendresse perdue; une pareille démarche serait indigne de vous et de moi : je vous laisserais le droit de me mépriser, et je veux conserver votre estime, je veux demeurer éternellement dans votre pensée telle que vous m'avez rêvée, telle que vous m'avez sacrée en des moments délicieux que je n'oublierai jamais. Le monde est bien méchant, mon ami! Il insulte tout, brise tout, donne à tout des motifs honteux. C'est fini; après ce qui a eu lieu, notre séparation est irrévocable. C'est un adieu que je viens vous faire, afin de vous quitter avec affection, sans arrière-pensée. Plus tard, vous comprendrez les misères humaines, vous me regretterez; je veux vous laisser un souvenir d'amie, de mère; je veux emporter une bonne parole et me renfermer ensuite avec Dieu. Ah! Maurice, vous m'avez fait bien du mal!

Le mouchoir, de plus en plus fréquent, ne put pas cette fois étancher un flot de larmes qui sortit et se mêla à des sanglots qui lui coupèrent la voix. Maurice demeurait inerte, dans l'immobilité la plus stupide. Cet aplomb l'indignait et, n'ayant pas le courage de dire sa pensée, il comprenait que son impassibilité était barbare.

— Madame, murmura-t-il, je vous promets que je n'ai pas voulu... Je vous ai bien aimée... mais chez vous, je voyais...

— Vous étiez jaloux, malheureux enfant? que ne l'avez-vous dit? Je vous aurais tout sacrifié! ne vous avais-je pas confié plus que ma vie, mon honneur? Un mot de vous eût été un ordre; je vous aurais suivi au bout du monde.

Maurice se rappela la romanesque proposition qu'il fit à madame d'Aygaliers au bal de Pontbriquet, à laquelle elle répondit par son — *et ma fille!* Il n'osa pas lui remettre en mémoire cette circonstance. Il se rapprocha et lui prit les mains :

— Voyons! calmez-vous! Je suis coupable, je le sais...

Elle ne le lâcha plus. Pour lui, la situation devenait complétement ridicule.

Il était là, sans émotion, sans courage, retenu par une femme désespérée qui pleurait sur les manches de sa redingote et lui serrait les bras sur une poitrine oppressée, avec des étreintes pleines d'oubli. La scène s'acheminait terriblement vers un pardon. Le malheureux, obéissant au mouvement que ses mains captives imprimaient à son corps, regardait madame d'Aygaliers avec une compassion ennuyée et pensait que le premier qui entrerait lui rendrait un bien grand service.

— Enfin, on ne torture pas les gens sans leur dire leur crime. De quoi suis-je coupable? que vous ai-je fait? Vous rappelez-vous qu'un jour en voiture vous m'avez crié

avec déchirement que cela ne pouvait pas durer ainsi, que vous souffriez ? Ai-je eu pitié de vous?

Il se souvenait bien de cette scène, et il la maudissait de tout son cœur ; cette femme cruelle n'avait rien oublié. Ah! si la maison avait pu s'écrouler, si Arsène avait pu venir! Maurice eût accepté la catastrophe la plus imprévue comme une bénédiction. Il rêvait l'impossible : par exemple, Pontbriquet lui rapportant son argent. Mais rien, et pas la force de parler. Dans de pareilles occasions, le temps n'apporte pas le salut; la douleur, même la plus fausse, dissout la résistance à la longue.

— Ah ! vous êtes cruel et féroce ! Les hommes sont donc des lâches? Vous ne trouvez pas un mot de consolation, pas une parole de pitié pour une malheureuse qui se tord et agonise à vos yeux! Ah! Maurice, je vous croyais bon et charitable ! vous êtes à plaindre. Qui m'aurait dit qu'un jour c'est moi qui vous supplierais en vain, toute en pleurs, à genoux ?

Elle tomba à genoux sans lâcher les mains du jeune homme, sur les lèvres duquel le grotesque de la situation amena un sourire nerveux.

— Ah ! oui, riez ! Raillez une pauvre femme qui vous implore, que vous avez aimée, et qui n'a commis qu'une faute, celle d'engager sa vie pour votre bonheur !

Il entendit marcher dans la chambre à côté. Certaines terreurs vous donnent des sens de sauvage ; on devine les pas qui viennent.

— Sauvé ! pensa-t-il, accablé par cette lutte morale, humilié par cette lâcheté qui le mettait au-dessous d'une intrigante.

— Relevez-vous, madame; on vient.

La porte s'ouvrit. Madame d'Aygaliers se retrouva assise, convenable et sérieuse. Le domestique apportait une lettre. Maurice l'ouvrit, ne la lut même pas et répondit :

— J'y vais à l'instant ; donne-moi un habit.

La sirène émérite comprit parfaitement; rien ne lu avait échappé dans les hésitations du jeune homme. Le hasard était venu à son secours; sa peine à elle était per due. Elle se leva, salua tristement, et, en prenant cong de Maurice, lui serra la main avec le désespoir des adieu suprêmes.

— Vous m'aurez tuée! lui dit-elle sur la porte.

Maurice rentra plus léger qu'un oiseau; son domestiqu lui présenta le vêtement qu'il avait demandé.

— Imbécile! lui dit-il en souriant, tu n'as donc pa l'intelligence de ton métier? tout cela signifie que je n'y suis jamais pour la personne qui sort d'ici.

Et il se mit à lire le billet sauveur.

— Lettre bénie! d'où vient-elle? Voyons un peu la main qui me délivre.

« Monsieur, si vous voulez vous trouver au prochain bal de l'Opéra et attendre vers deux heures à l'entrée du foyer, une personne vous abordera, et vous serez peut-être content de la revoir. »

— Au prochain bal! j'irai. Cette mystérieuse anonyme me rend un trop grand service pour que je manque au rendez-vous. Qui peut m'écrire ceci? Je verrai Arsène.

— Mon cher, lui dit Maurice, voici un petit billet qui m'a sauvé d'un fameux danger. Figure-toi que madame d'Aygaliers est venue me faire une scène de l'autre monde.

— Que lui as-tu répondu?

— Rien. J'ai été plus bête qu'un collégien. Les larmes allaient leur train; les sanglots devenaient menaçants; j'étais perdu quand cette lettre est arrivée.

— Maurice, tu as eu tort de ne pas t'expliquer franchement avec cette femme. Ce que tu as fait est mal; tu as été barbare là où tu devais n'être que sévère. Elle t'a deviné et doit te mépriser; elle t'a fait peur; tandis que tu devais la dompter.

Les deux amis se rendirent chez Clérac pour le con-

sulter sur la lettre. Il examina avec soin la disposition matérielle du billet, l'enveloppe, le papier, le timbre : il n'y avait pas de cachet; cela venait du bureau de poste du Luxembourg.

— Pour l'écriture, dit-il, elle n'est pas contrefaite, mais elle m'est absolument inconnue.

Cela signifiait qu'aucune des femmes dont il avait vu la calligraphie n'avait commis cette lettre.

— Je ne connais personne qui ait une main aussi sûre, et ce n'est pas un homme qui a fait ça. Une chose me frappe encore, c'est le lieu du rendez-vous mal précisé. Il y a une inexpérience évidente. Une femme accoutumée aurait désigné un des endroits connus des habituées. Ce n'est pas une mystification; cela ne vient pas d'Onoria ni des autres; c'est du nouveau. Allez-y toujours. S'il y a souper, assurez-vous de la figure. Défiez-vous des mains, elles sont toujours charmantes; et des pieds, ils sont toujours petits; et des voix, elles sont toujours fraîches. Je parierais qu'il y a quelque aventure là-dessous.

—Nous t'accompagnerons, heureux mortel, à qui la vie envoie tous ses ambassadeurs.

Maurice fut exact. A deux heures du matin il attendait avec indifférence, allant et venant devant l'entrée du foyer, au bras d'Arsène. Un domino passa et repassa devant eux; deux yeux inquiets s'arrêtèrent sur Maurice.

— Voilà ton affaire; je te quitte.

Et dès que l'ami eut disparu, le fantôme noir se suspendit au bras de Maurice.

— Emmenez-moi quelque part; j'ai à vous parler. Je savais bien que vous étiez à Paris.

La voix était émue et le corps tremblait. Ce n'était pa la timidité qui agitait ainsi l'inconnue; on voyait qu'une grande détermination l'animait; c'était quelque chose d'inhabitué et de farouche qui poussait cette femme à fuir. Elle tenait ce qu'elle cherchait; le reste lui importait peu.

— Il n'y a pas de solitude plus vaste que la foule, restons ici.

— Me reconnaissez-vous ?

— Ma foi, non.

Et il chercha parmi celles qui jalousaient Onoria qui ce pouvait être.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu madame d'Aygaliers ?

Il pensa au service que cette inconnue lui avait rendu en le débarrassant par sa lettre d'une visite importune, et il trouva assez plaisant que ce fût elle qui revînt sur ce sujet.

— Ah ! je vois de quel pays tu sors, lui dit-il.

— Et Marguerite, la nièce de Pontbriquet, la faites-vous valser souvent ?

— Ah ! mais tu es très-forte !

— Y pensez-vous quelquefois à la pauvre honteuse ? Ce jour-là vous lui avez fait bien plaisir.

— Allons ! dit Maurice impatienté, laissons l'innocence dans son petit lit blanc, et ne nous occupons que de ceux qui ne dorment pas. Que veux-tu de moi, et comment t'appelles-tu ? je devine mal les énigmes.

— Vous seriez bien étonné, si vous me voyiez.

— Ce qui me surprendrait, ce serait de te trouver laide.

Des regards et des mains chiffonnant et examinant, il se formait une très-aimable conviction, c'est que la femme était jeune et belle.

Clérac et Arsène passèrent.

— J'ai vu ce cou-là quelque part ; je connais ces cheveux ; tiens ! c'est....

Il dit un nom à l'oreille d'Arsène.

— Ah bah !

— Faut-il le lui dire ?

— Non ; mais rassurez-le. Il cherche à voir si elle est jolie et craint de s'aventurer ; levez ses doutes.

Et sans être vus du domino, ils s'approchèrent de Maurice.

— Belle, amoureuse, inconnue à ces parages! lui souffla Clérac derrière la tête.

— Je suis sauvé! pensa Arsène; Onoria ne pouvait plus rien : voilà le hasard qui me sert.

Maurice chercha partout autour de lui; la voix qui venait de lui parler n'avait pas de corps. Rassuré par cet avertissement mystérieux, il devint plus empressé, et donna l'essor aux folles paroles.

— Mon ami, que penserez-vous de moi quand je vous aurai fait une confidence, et que vous saurez la raison de ma présence ici ?

Le femmes qui cherchent à savoir ce qu'on pensera d'elles aiment les sentiers ennuyeux; Maurice redouta une promenade de paroles monotones.

— Rien! dit-il, sinon que tu as bien fait. Je vois bien que tu n'appartiens pas au monde qui nous entoure; tu viens d'un pays supérieur; tu m'apportes une bonne nouvelle; je t'écoute.

— Pas ici.

— Pas ici? mais alors, viendrais-tu bien souper avec moi?

— Allons quelque part où nous serons seuls.

— Rien n'est plus facile, mon cher ange; je l'entends bien ainsi.

Ils quittèrent l'Opéra et montèrent dans une voiture qui les conduisit à un cabaret illustre. En route, Maurice voulut voir la figure de sa compagne.

— Pas encore! lui dit-elle; préparez-vous à un spectacle étrange. Vous êtes faible et timide; si j'allais vous faire peur

— M'effrayer, toi? enfant!

Quand ils furent installés, le domino mit la main sur la barbe noire de son masque.

— Jurez-moi que vous ne me ferez pas un reproche e
que vous m'écouterez avant de me faire de la morale
Maurice, j'ai pris une grande détermination, et j'ai voul
vous avoir pour confident.

Le jeune homme essaya de conjurer une scène solen
nelle ; il se pencha vers cette femme qui demeurait su
perbe et immobile devant lui.

— Jurez ! lui dit-elle. C'est plus sérieux que vous n
le pensez !

— Je jure tout ce que tu voudras, mais arrache c
vilain loup qui me fait peur.

La main se rabaissa et la tête apparut en pleine lumière

— Léontine ! s'écria Maurice avec effroi.

— Moi-même ! Vous voyez bien que je vous fais peur

Il voulut parler ; elle posa les doigts sur sa bouche e
souriant.

— Vous m'avez promis de m'écouter.

Et elle s'assit.

— Maurice, j'ai quitté la maison maternelle pour n'
plus rentrer ; vous allez me juger sévèrement, et pou
tant ma vie ne pouvait pas être sage. La vérité est ter
rible ; supportez-la. Ma mère voulait se débarrasser d
moi en me mariant au général de Pontbriquet. Ce q
serait arrivé, il est inutile de le dire. Cette maison m
établie, aux revenus incertains, aux bases invisibles
m'aurait inspiré du dégoût. Entourée de tentations d
toutes sortes, de suggestions, j'aurais succombé, san
garder même l'estime d'un sentiment. Ma vie eût ét
vouée à l'intrigue politique et industrielle ; je serais dev
nue une femme d'affaires, courant les ministères, voya
s'ouvrir les portes devant mes regards et captivant le
loisirs de vieux officiers de la Légion d'honneur qui o
les bénéfices des galanteries administratives. Fi des pe
tites hontes ! le scandale est préférable ; c'est la franchis
du vice, la sincérité du mal. Je ne me sentais pas le co

ıge de finir obscure, comprimée, vieille fille. — Vous
ıtres hommes, que faites-vous quand il vous faut de
ırgent, des honneurs, et que vous manquez du premier
ıu? Vous vendez la défroque de votre esprit et de votre
eur; vous livrez votre conscience, votre probité, votre
nour; vous acceptez les humiliations fructueuses, vous
ıntractez des mariages de millions, et, tout en faisant
ıvie aux imbéciles, vous avez par-dessus le marché la
ie d'irriter les honnêtes gens. Nous autres, nous n'avons
ıs la chance de nous tirer d'affaire sans dot, il n'y a pas
: métier pour les filles vertueuses. La lutte contre la
isère entreprise en robe d'indienne et avec l'aiguille est
sensée; on a tout de suite faim et froid. Il n'y a qu'une
ınte pour nous, et je l'ai choisie. — Il me faut des toi-
ltes splendides, des bijoux, de l'éclat; mes fantaisies
ıineraient un roi. Dieu m'a donné la beauté; je veux la
rtune. A la belle fleur il faut du soleil! Si j'avais épousé
ı homme riche, je l'aurais adoré toute ma vie; les folies
ı cœur nous obéissent. Le hasard en décide autrement!
· Maurice, regardez-moi! suis-je digne d'être aimée?

Et Léontine se dressa rayonnante devant le jeune
ımme. Sa chevelure provocante appelait le désir; ses
ux étaient noyés dans la rêverie du réel. Elle apparut
mme un de ces trésors visibles de Dieu, si magnifiques
'ils appartiennent à tout le monde; le Régent ou tout
tre diamant historique conviendrait mal à un doigt en
ise de bague. Sa bouche ardente semblait faite pour
ire des perles dissoutes, et si son regard eût été cruel,
ıût été une joie de brûler le monde devant lui. L'admi-
tion devait être le pain quotidien de cette femme.

— Maurice, rappelez-vous un jour où, dans l'embra-
re d'une croisée, nous nous sommes pris les mains en
ence; je n'ai rien dans le cœur que cette fleurette.
ıus avez bien essayé de l'arracher depuis; je ne vous en
ıux pas; vous n'avez pas l'énergie du mal si vous man-

quez de l'audace du bien. — Si je vous ai donné rendez-vous cette nuit, c'est que je désirais vous dire adieu, comme au frère de lait de mon cœur. Nous avons une heure pour causer de tout ce que je vais oublier. Faites-moi la conduite ; je quitte le village. Disons-nous au revoir pour jamais ne nous retrouver. — Vous prendrez une place commode dans la vie ; la considération entourera vos années d'homme. Au théâtre ou au bois vous me reverrez quelquefois. Vous promènerez votre femme, à laquelle le médecin aura ordonné de prendre l'air sans fatigue, et, en devisant sur vos espoirs paternels, vous verrez parfois une éblouissante créature. Les honnêtes femmes sont curieuses ; elle vous demandera mon nom, et vous répondrez : C'est la d'Aygaliers ! — D'où la connaissez-vous ? ajoutera-t-elle. — J'en ai entendu parler, bégayera le pauvre mari. Mon bon Maurice, soyez tranquille, je ne vous saluerai pas. — Voyons ! trouvez-vous qu'il y ait de quoi pleurnicher ? Vous savez comment j'ai été élevée et dans quelles conditions d'existence je me trouve ; je vous défie de m'indiquer une destinée autre que celle que je choisis.

— Je vous plains !

— Marchande de modes, sous-maîtresse, religieuse, tout cela ne me va pas. Conseillez donc à un artiste qui rêve de Rubens et de Titien de peindre une enseigne ! — C'est que je ne prétends pas vivre à la façon de ces femmes de chambre parvenues qui n'ont de leur métier que la robe et l'audace, j'aspire à devenir une courtisane ; je veux faire envie !

— Vous serez méprisée.

— Ce mépris-là est un hommage.

— Ma pauvre enfant, je voudrais avoir plus d'expérience pour vous convaincre.

— *Promenons-nous dans les bois*, chanta Léontine. — Avez-vous commandé le souper ? — Dites-moi, Mau-

rice, qu'aviez-vous donc le jour où vous m'avez pris les mains si tendrement? Vous trembliez auprès de moi; vous savez, c'était chez ma mère; mon cœur battait. Oh! moi, j'ai été sur le point de vous sauter au cou. Vous rappelez-vous aussi que vous m'avez fait aimer mon piano, ce maussade instrument où l'on me retenait des journées entières? vous me faisiez croire que j'étais musicienne; vous m'auriez tout fait croire.

Le charme des beaux yeux opérait. La voix grave de la jeune fille s'attendrissait avec les souvenirs qu'elle évoquait. L'heure devenait vertigineuse.

— Vous me jugez mal, Maurice! larmoya la sirène. Je vous ai fait peur au bal de Pontbriquet; je ne vous proposais pas autre chose que de vous aimer. Sommes-nous maîtres de la façon dont la vie se présente? Ah! cela vous eût mieux posé que votre mascarade américaine. Ah! mon ami, vous m'avez dédaignée ce jour-là pour une longue niaise qui valse comme un compas et qui doit passer ses heures en pénitence derrière une porte.

Un effet étrange se produisit. La tentation enlaçait Maurice, et les plus tendres souvenirs étaient oubliés. Nous renions tous les jours le Christ de notre vie, et plus de trois fois. Madame Dionay n'apparaissait plus au jeune homme que dans la pose de l'absolution. Léontine le tenait fasciné, quand elle rappela cette valse et la joie de la pauvre Marguerite. Une pitié sainte et hautaine se dressa dans le cœur de Maurice, en tunique blanche et l'épée à la main. Il éprouva une souffrance, et ses traits se contractèrent. La jeune fille comprit, et d'un bond se rapprocha de lui.

— Mon ami, je ne connais pas les mystères de votre âme; je n'ai pas voulu vous affliger. Pardon! pardon!

Et sa radieuse figure caressait celle de Maurice, qui, le corps renversé sur le canapé, sentait celui de Léontine s'appuyer sur lui.

Les livres saints ont condamné la chair, et pourtant la beauté est consolatrice.

Il ne fut plus question de Marguerite, ange ascétique, à laquelle Maurice ne songeait qu'en fermant les yeux.

XXV

LES GROSSES LARMES.

> Il sentit sur son visage une main brûlante et une fleur glacée.
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

Arsène ne revit pas son ami. Quinze jours se passèrent, et Arsène commença à concevoir des inquiétudes; l'amant était rassuré, mais l'ami craignait une folie. Quand Maurice lui manquait, il ne sentait plus sa douleur et n'y croyait plus. Le hasard écartait celui qui le faisait souffrir, et il fallait toujours qu'il ramenât son bourreau. Seul, avec madame Dionay, il ne parlait que de l'absent, tombant quelquefois dans les petites lâchetés, dénonçant les oublis de cette nature incertaine, espérant que sa fidélité à lui n'en devait paraître que plus grande et plus dévouée. Je ne voudrais pourtant pas dire ce que Paule pensait de tout cela.

Madame d'Aygaliers chercha sa fille. Le père et Pontbriquet se livrèrent à des investigations inutiles. Un jour, Léontine écrivit à sa mère ; trois semaines s'étaient écoulées. Cette lettre, pleine d'une raison épouvantable, fit pleurer la mère, qui alla s'enfouir dans un confessionnal pour expier l'irréparable. Le vrai remords se dressa devant elle; l'expiation commençait.

Nous bravons toujours le châtiment que nous ne voyons jamais arriver par la porte où nous l'attendons. Les inquiétudes d'une conscience qui n'est pas satisfaite nous troublent par moment, et, piqués par ces aiguillons supportables, nous goûtons encore toute la saveur des joies du péché; mais le fantôme nous aborde, un soir, dans la solitude, pour ne plus nous quitter. Il s'attache à nous comme l'ombre blanche de la pureté que nous avons perdue, et le reste de notre vie n'est qu'un somnambulisme agité; nous passons dans le monde comme un assassin qui se sauverait éternellement par un clair de lune.

Un matin, Clérac alla trouver Arsène.

— J'ai des nouvelles de votre ami, lui dit-il.

Arsène bondit de joie. L'amitié, se réveillant avec force, reprenait ses droits; il accueillit Clérac avec expansion; c'était un sauveur.

— Où est-il?

— Il n'est ni bien loin ni bien à plaindre. Vous savez ce domino qui lui donna rendez-vous au bal masqué; j'avais deviné, c'était Léontine, et c'est elle qui l'a enlevé.

— Je le supposais; mais où sont-ils?

— Ils vivent à Fontainebleau. Je les ai découverts par le plus simple des hasards. Un de mes amis habite au milieu de la forêt une maison isolée, et vient à peine à Paris passer deux mois par année; on va le voir de temps en temps. Il n'y a ni été, ni hiver pour une telle hospitalité; il fait toujours beau autour de lui. Avant-hier, nous fîmes une promenade dans les roches. Les visiteurs sont rares à cette époque. Au détour d'un sentier je vis deux chevaux qui emportaient une amazone et un cavalier; je reconnus Maurice; le soir, je savais le reste. Ils sont là maritalement sous le pseudonyme de M. et madame Percy Il prend goût aux pseudonymes, comme vous le voyez.

— Merci, mon ami, merci; je pars.

— Ne craignez-vous pas?

— Je ne crains rien. L'amitié a ses droits : c'est la sœur aînée de tous les sentiments.

Pendant qu'Arsène voyageait vers Fontainebleau, madame Dionay recevait la lettre suivante :

« Vous aviez la garde de ma vie ; vous la laissez se disperser en folies ; votre effroyable sagesse m'a tué. Je cours après la joie. Ne m'avez-vous pas refusé le bonheur ? J'ai disparu tout à coup, et vous allez rire de l'incroyable aveu que je vais vous faire : je n'ai pensé qu'à vous depuis que je suis ici, où j'ai suivi une fille insensée qui n'aime que sa beauté. On n'improvise pas la tendresse. Après quelques journées de contemplation physique, la fièvre du mouvement nous a pris. Quand on a besoin du vent dans les cheveux, on touche aux ivresses factices ; nos tête-à-tête deviennent lamentables. Nous causions, le soir, pendant les premiers jours, à croire que ce serait éternel. Puis j'ai eu recours aux excitants, aux poëtes ; nous avons épuisé Musset, le seul remède aux passions mourantes. Ces lectures m'ennuient. Je vais choisir un roman que je ne connaîtrai pas pour me distraire un peu. Ah ! lire aux genoux d'une femme ! je pensais trop à vous. Je vous lirais l'histoire des cinq cents dynasties chinoises avec l'extase d'un bon vieux curé qui lit son bréviaire ! mais verser des paroles au hasard ; sentir qu'on ne vous écoute pas et qu'on pense au chapeau qu'on fera venir de Paris et à la robe qu'on mettra le lendemain, c'est exécrable. Nous ne vivons encore un peu que par le mouvement. Il est déjà question de voyage ! Le plus petit pays est bien vite trop grand quand on n'en consacre pas tous les endroits par des souvenirs ; quand on ne voit pas vibrer les herbes à l'unisson de votre cœur. Avec quel bonheur je vais vous revoir ! Figurez-vous qu'elle est musicienne, la malheureuse ! et que j'ai pris en haine le piano ; je vois ses doigts qui marchent, mais l'âme n'anime pas les mélodies qu'elle évoque ; je m'en-

dors à ce bruit désagréable. Elle se pose comme si deux mille personnes la regardaient.—Elle doit s'ennuyer aussi, comme une Vénus qu'on placerait dans une église de village ; elle n'est pas assez adorée, et les yeux ne lui disent pas qu'elle est belle. Je m'attends à un orage un de ces jours ; je suis préparé à tout, et tout se passera bien. Une explication erre sur nos lèvres ; une fausse honte nous retient ; cette bête d'éternité dont on parle toujours dans les premières heures nous gêne.—Ah ! madame, je flotte de côté et d'autre, pauvre vaisseau qui veut prendre la pleine mer et qui ne peut plus arracher son ancre. Je rentre au port, madame ; je reviens à vous. »

Arsène arriva le soir à Fontainebleau ; Maurice et Léontine étaient sortis ; il attendit. — A la façon dont Maurice embrassa son ami, l'autre comprit que la lune était couchée. On se vit sans surprise des deux côtés ; mademoiselle d'Aygaliers fut charmante. Les bonheurs fatigués ont besoin de distractions ; on passa une soirée délicieuse. Le peu de nouvelles qu'Arsène apportait de Paris épanouit le visage des deux amants.

— Ils doivent furieusement s'ennuyer ! pensa Arsène.

— Tu passeras bien quelques jours avec nous ?

— Non. Je pars demain ; vous devriez m'accompagner; la campagne ne me semble pas très-gaie.

— C'est comme Léontine voudra.

— Maurice est le maître.

— A Paris, vous serez aussi bien cachés qu'ici.

La responsabilité du départ, que les deux fugitifs voulaient rejeter l'un sur l'autre, fut prise par Arsène, qui leur laissa croire, par son insistance, qu'il triomphait de leur désir ardent de rester.

Le lendemain, ils rentrèrent tous les trois à Paris. Léontine s'occupa de sa mère et de la façon dont elle avait pris son départ. Maurice la lança dans le monde où il vivait encore : les marquis et autres vicomtes qu'il

connaissait devinrent les familiers de sa maîtresse. Clérac raconta un soir de quelle façon il avait découvert la retraite de Fontainebleau. Ce Clérac était un brave garçon, fort honnête au fond, très-rompu à la vie et rempli de bienveillance. Il rendait tous les services que peut réclamer la société bizarre qu'il fréquentait; il tenait tous les secrets honteux de ces existences compliquées. Léontine le devina et voulut se l'attacher. Par lui, elle sut que madame d'Aygaliers avait renoncé à ses recherches, et qu'elle tâchait, autant que possible, d'étouffer le scandale de la fuite de sa fille. Rassurée de ce côté, Léontine ne songea plus qu'à une chose, se montrer, éblouir, vivre.

Maurice, moins régulier de jour en jour, laissait toute liberté à sa maîtresse; madame Dionay seule l'occupait. Après ses folles escapades, le calme douloureux de cet intérieur éveillait les hontes de son âme; la douceur assidue de Paule calmait l'inquiétude de cet esprit incertain, avide d'obéissance et cherchant une discipline.

Elle le traitait comme un enfant prodigue : ses retours étaient accueillis par des sourires; elle jouait à la mère avec lui. Peu à peu elle tint tous les secrets de cette existence et en dirigea les actions. Ils eurent leur petit monde à part; comme deux écheveaux, leurs confidences se mêlèrent, et l'on passait de douces heures à débrouiller tout cela.

Insensiblement, Arsène disparut; il s'écoulait des journées sans qu'on songeât à lui; il gênait même quelquefois. On ne l'avait pas initié dès le commencement à ces causeries morales; ces tendres puérilités restaient secrètes pour lui. Quel mal y avait-il d'agir ainsi? Ils bâtirent tant d'échafaudages de palais, ils plantèrent tant de jardins célestes, qu'il se trouva un jour que, leur rêve ayant pris racine, la vie réelle n'exista plus; elle fut supprimée. Dès qu'ils étaient ensemble, le sabbat mystique commençait : les corps restaient assis dans les fauteuils

en face l'un de l'autre, et les âmes s'échappaient pour aller parcourir les demeures qu'elles s'étaient construites. Ils eurent beau faire, l'amour devint le guide de ces charmants voyages, pastorales philosophiques, idylles chrétiennes, féeries extatiques.

Arsène les devina, et, plutôt que de faire le malheur de deux êtres qu'il aimait, il se résigna. La jalousie, souffrance toute physique, suivit l'infidélité dans les régions exceptionnelles. Supposez Paolo voyant Francesca, *per l'aer maligno*, dans les bras d'un autre ; un supplice que Dante a oublié ; ils sont ensemble, ce n'est pas l'enfer.

A cette hauteur, les souffrances n'éprouvent ni colères ni haines ; elles s'inclinent et saignent. Détaché de ce monde par une série d'idées supérieures, le jeune médecin y tenait plus que Maurice et que Paule par les nécessités mêmes de sa vie. Habitué à voir la chair malade, à se pencher sur la mort, à étudier l'agonie de la matière, il comprenait bien, et c'était là l'éternel coup de poignard, que la forme dont ces visions s'enveloppaient était adorée aussi bien que l'âme. Il savait qu'on peut vivre dans l'irréalisable, mais que l'amour impitoyable avait beau errer sur des têtes de saintes, sur des tuniques d'anges, il désirerait toujours le baiser que ces lèvres pâles exhalent et la volupté des corps vaporeux à peine indiqués par les chastes plis des robes blanches.

Figurez-vous un jeune Gaulois entrant dans un cirque de Rome avec sa blonde fiancée. Ils ont proclamé la foi chrétienne et les lions vont les dévorer. Qu'importe? Dans les forêts de leur pays ils ont vécu d'heureuses années, la mort les prend ensemble, et ils meurent pour une vérité. Mais voici que le pauvre martyr à moitié supplicié, lui qui croyait entrer dans l'éternité avec sa bien-aimée, voit un beau chérubin enlever l'âme de la vierge et l'emporter sous son aile. Arsène, dans l'hippodrome de la vie, subissait la peine de ceux qui ont con-

fessé la grande religion d'ici-bas : l'amour. Il ne possédait que le passé et le présent ; l'avenir, c'était la mort de Paule ! Et sa chère agonisante lui échappait.

— Il n'y a donc rien de possible de ce qui est bon? pensait-il. Vous épousez une héritière qui est riche ; vous ne savez rien d'elle, ni si elle a du cœur, ni si elle a de la vertu ; vous bâclez au hasard le contrat de votre existence, et vous recevez une inconnue entre vos bras. Soyez tranquille ! vous serez heureux, vos affaires prospéreront, vous aurez de beaux enfants ; — de beaux enfants ! mon Dieu ! sont-ce donc là tes lois divines ? Vous déclarerez insensées les tendresses, et vous aurez raison ; vos fils se marieront à d'autres inconnues, et cette société de convenances suivra son cours, éternelle et insolente. Autre chose maintenant. Vous aimez une femme, et vous arrêtez en vous-même que ce sentiment brûlera votre vie, que vous serez soumis aux accidents de cette affection, que tout est dit désormais. L'être que vous chérissez dépérit ; vous sentez grandir votre passion. Le dévouement vous est doux ; la mort menaçante ne lasse pas le sacrifice. Vous lutterez jusqu'au bout, et Dieu vous récompensera ; on accorde mille délais à la Providence. On pleure, on souffre, on est crucifié ; la mort impitoyable ne recule pas. Vous pensez à mourir vous-même, vous vous habituez aux idées de détachement, vous êtes prêt, vous êtes tranquille ; eh bien ! toutes ces tortures ne comptent pas. Au moment de recueillir cette couronne épineuse de la patience, un ami entre, qui vous dit : Tout cela est à moi, tu peux t'en aller ; ces yeux n'ont plus qu'une larme, elle sera pour moi ; les derniers battements de ce cœur, à moi ; l'adieu de cette bouche, à moi ! Miséricorde ! Et vous trouverez des consolations pour cela ! et on me parlera de ciel, de terre, de choses éternelles et passagères ! Assez ! tout est mensonge et sottise.

Et le malheureux pleurait. Plus d'une fois il surpri

Paule en larmes ; il feignit de croire qu'elle s'affectait de sa maladie, mais il la savait assez énergique pour ne pas s'abandonner à de pareilles défaillances. Il devina sans peine le sujet de son chagrin ; elle éprouvait des remords du changement survenu dans ses affections. Les deux amis avaient pris le rôle l'un de l'autre ; le véritable médecin de cette âme vacillante, c'était Maurice ; Arsène n'administrait plus que les potions, et la maison ne le reconnaissait plus pour le maître.

Maurice ne s'apercevait de rien. Il triomphait sans comprendre le supplice que sa joie faisait subir à l'homme qu'il aimait le plus au monde. Le tableau s'assombrissait cependant ; la patience héroïque d'Arsène usait sa vie. Plus d'une fois il avait songé à compléter le sacrifice par une détermination terrible.

— Il sera toujours temps ! se disait-il. Et il attendait la mort de Paule comme une double délivrance. Cet état douloureux amena une fièvre lente qui le minait ; son caractère devint irritable ; il montrait sa jalousie, faisait des reproches pleins de cruauté qui déchiraient Mme Dionay. Ce cœur noble perdait de sa dignité au milieu de ces luttes nerveuses ; il se sentait rapetissé ; et voyait lui échapper de jour en jour cette autorité morale qui nous permet de gouverner souverainement les épreuves que nous avons à subir. Ces trois existences marchaient vers une catastrophe.

XXVI

Je fermais alors les yeux d'une femme ignorée.

JEAN-PAUL RICHTER.

Un soir, Arsène arriva; il savait que Paule serait seule. Il s'assit et garda un de ces longs silences précurseurs des scènes violentes.

— Eh bien! Paule, êtes-vous contente? Me faites-vous assez souffrir? Pas de récriminations. Il n'est plus temps de me rendre ce que vous m'avez pris; je veux pourtant soulager mon cœur par des paroles. Ah! pauvre amie, que de choses vous avez oubliées! C'est ma faute. Je vous amène ce malheureux à consoler. Pour le rendre à la vie, vous m'avez tué sans vous en douter. Je ne peux plus vivre ainsi, voyons!

Et il lui prit la main.

— Faites pour moi un sacrifice; envoyez Maurice quelque part. Vous l'avez laissé partir pour l'Italie déjà! Cet horrible voyage a causé tout le mal. Main chérie, paume brûlante où j'ai déposé plus de baisers qu'il n'y a d'étoiles au ciel; tête adorée dont j'étais idolâtre, corps bien-aimé que j'ai tenu si souvent dans mes bras, que je berçais comme on berce un enfant; vous rappelez-vous, je vous chantais le *dodo* de l'amour? Te souviens-tu de nos dernières folies, de cette saison imprudente où nous dépensâmes ta vie comme des prodigues? J'étais fou; tu étais heureuse! Tu te ruinais pour moi, disais-tu; tu as tout oublié.

Il promenait des torches dans la maison déserte, et Paule pleurait.

— Vous êtes injuste, Arsène ; je suis morte, et je console un enfant. Seriez-vous jaloux de nos heures de sagesse ? C'est mon âme seule qui l'aime.

— Où est-elle, cette âme qui n'est plus à moi ? Tu as éteint mon phare, et tu te crois innocente, Paule !

Il prit la pauvre femme dans ses bras ; elle était légère à faire peur.

— Paule, j'ai beaucoup pleuré depuis quelque temps. Tu ne l'as donc pas su ? tu ne l'as donc pas vu ? Autrefois, tu devinais mes ennuis ; aujourd'hui, mes douleurs deviennent des étrangères pour toi.

Il se promena dans la chambre avec son doux fardeau.

— Allons ! soyez bien sage, dormez !

Il se pencha sur la tête de madame Dionay.

— Si je te brisais ! dit-il avec un sourire effroyable. Oh ! non, non ! je t'aime trop !

Et il la couvrit de baisers.

— Vous m'étouffez, murmura-t-elle ; Arsène, tu m'empêches de respirer !

— Non. Je te promets que tu n'es pas malade ; je sens ton cœur régulier et calme. Ah ! je le faisais battre autrefois et je te grondais ; aujourd'hui, je suis un bon médecin, je suis devenu un calmant pour te sauver. Connais-tu les amours du sang et de la digitale ? Je te les raconterai ; ils sont terribles. Oh ! que je t'aime ! que je t'aime !

Et il l'étreignait avec fureur. Un accès de fièvre venait de s'emparer de lui ; il ne pouvait plus dominer sa frénésie, et il tenait Paule embrassée, comme une mère folle tient son enfant mort. Il ne vivait plus dans le présent, et, ne se rappelant que les heures passionnées, il semblait vouloir étouffer entre ses bras le souvenir d'un bonheur maudit. Il broyait ce fantôme avec fureur ; la jalousie rallumait les violences de sa passion. Il n'était plus médecin, il n'était plus amant, il n'était plus homme ; c'était un maître, un possesseur qui allait devenir bourreau. La

chère martyre, les yeux fermés, ne pouvait plus se défendre.

— Arsène! Arsène! criait-elle. Il n'écoutait plus.

— Puisque je t'aime! murmurait-il.

— Oh! vous me tuez, disait-elle. Arsène... tu me... tues... Oh! Maurice! — Et sa tête retomba. Il poussa un cri. Maurice entrait.

Madame Dionay gisait sur sa chaise. Elle ouvrit ses yeux, dont les paupières battirent comme des ailes qui partent. Les deux amis se penchèrent sur elle; par un dernier effort, elle saisit la main de Maurice et voulut l'attirer vers elle; à moitié chemin, les deux mains se séparèrent.

— Adieu! soupira-t-elle. Et elle se renversa sans mouvement comme un jouet brisé; ce qui lui restait de forces avait été dépensé en une seconde; son cœur s'était rompu, et le sang, se précipitant avec trop d'abondance, venait d'éteindre sa vie, — elle était morte.

— Maurice, s'écria Arsène en se jetant dans les bras de son ami, pardonne-moi, je te pardonne!

Et tombant à genoux devant le fauteuil où refroidissait ce corps, ils éclatèrent en sanglots. Au bout d'un quart d'heure, Arsène releva sa tête penchée et vit son ami enfoui dans la douleur. Doucement alors il entr'ouvrit la robe de la morte, et sur le cou maigre il tâta une petite chaîne d'or qui soutenait un médaillon; il y porta ses deux mains, et, d'un effort, il brisa le jaseron et enleva le bijou.

— Laisse-moi ton cilice, martyre! murmura-t-il; c'est à moi de souffrir à présent.

Et regardant toujours si Maurice ne le voyait pas, il fouilla dans une trousse qu'il portait sur lui, en tira des ciseaux, et coupa une mèche de cheveux au rouleau blond qui encadrait cette tête pâle. Après cette profanation accomplie, il adressa à Dieu une prière où il lui parla de

son amour et lui demanda à partir aussi. Maurice pleurait toujours. Quand il releva la tête, Arsène n'était plus là. La chambre était déserte et sombre ; le cadavre de Paule l'illuminait de sa pâleur. Hébété, le jeune homme tourna les yeux autour de lui pour s'assurer que personne ne le voyait, puis en tremblant il s'approcha de la tête de la morte, et après avoir posé sa bouche sur les lèvres inertes, il retomba à genoux.

— Ma vie est faite ! dit-il.

Pauvres amis, ils mouraient tous les deux pour la première fois.

Les formalités qui succèdent à un grand malheur sont poignantes pour les véritables affligés, surtout quand ceux que la douleur accable sont ce qu'on appelle vulgairement des étrangers. La famille reprend ses droits terribles à ces heures lamentables. Madame Dionay laissait deux ou trois parents qui accoururent et encombrèrent cette solitude où deux amis avaient souffert de la même passion. On remua cette pauvre maison. Des indifférents, parce qu'ils étaient cousins ou beaux-frères, devinrent les maîtres. Arsène fut tout au plus admis à fournir des renseignements. Obligé de cacher le mal qui le dévorait, il dut se composer un visage de médecin qui a perdu une cliente. Elle fut ensevelie et mise dans la bière sans qu'il ait pu demeurer un moment seul avec elle pour lui dire un dernier adieu.

Maurice errait autour de ces préparatifs comme un chien perdu, ne faisant rien, et assailli de tentations insensées.

Le surlendemain matin, l'enterrement eut lieu. Le cadavre fut traîné à l'église et au cimetière ; on le promena dans les rues ; cela ressembla à toutes les cérémonies ordinaires. Quelques habits noirs représentèrent l'affliction officielle : les grosses larmes étaient dans d'autres yeux. A l'église, Arsène faillit s'évanouir, et Maurice le

ranima comme il put. Il leur eût été impossible de marcher jusqu'au cimetière. Maurice soutint son ami jusqu'à une voiture où ils montèrent seuls.

Les afflictions se dévorent l'une l'autre, et les plus grandes absorbent les moindres. Maurice regrettait Paule comme une âme protectrice qui avait pris soin de la sienne, comme une amie qui l'avait bercé de ses consolations et qui en expirant avait exhalé vers lui son dernier souffle. Pour Arsène, cette mort devenait une interruption ; un silence subit se faisait, le monde s'arrêtait, les sphères ne chantaient plus ; la vie ne devait plus rien lui demander. Il croyait à chaque instant qu'il allait cesser d'exister, que le contre-coup l'anéantirait ; et son cœur impitoyable battait toujours.

Il y a des êtres brisés dont la vie se prolonge encore dans un somnambulisme physique. Quelques-uns de ces affligés cachent au fond des cloîtres ce qui leur reste de jours superflus ; ils les consacrent à Dieu ; d'autres, plus courageux peut-être, restent dans la vie comme dans un préau de couvent, et ne font plus qu'errer en ce monde, se consacrant au bien à faire, semant des paroles de vérité et de patience, visionnaires conversant autour d'eux de l'avenir et du ciel, avec douceur et tristesse. La douleur de Maurice fut presque honteuse auprès de celle de son ami : il se fit le consolateur. Les sanglots qu'il entendait retentissaient plus haut que ses larmes. Enfin le cœur d'Arsène éclata en phrases :

— Ma vie est partie. Il y a quatre ans que je l'aimais, quatre ans que j'écoutais ce cœur battre contre le mien, que je suivais le flux et le reflux de cette marée qui vient de me noyer ! Et si tu savais, Maurice, si tu savais ! c'est moi qui l'ai assassinée. Toi, sois pardonné ; tu n'étais pas coupable ; tu adorais un ange et tu avais raison, ce n'était plus qu'un ange. Mon Dieu ! si je survis, ne me laisse pas oublier cette journée, ni sa dernière nuit ! Ne me

quitte pas ; en te voyant je me rappellerai. — Figure-toi : je vivais comme un insensé, gaspillant ma jeunesse, étudiant cet art impuissant que je pratique. J'avais un bon maître qui m'envoya un jour voir une de ses malades ; c'était elle. J'y retournai. Elle avait été malheureuse, mal mariée, incomprise, perdue, avec un cœur plein de trésors. Je recueillis ces tristes débris et j'en composai lentement un bonheur qu'elle a partagé, la chère âme ! A partir de ce moment, mes ambitions tombèrent. Moi aussi, j'ai rêvé ces hautes positions des grands médecins qui vendent la santé au poids de l'or, et dont les millions ramassés dans les larmes sont bénis par les foules. Je serais arrivé là. Si j'avais eu l'espoir de la guérir, tout cela aurait été pour elle, mais la mort ne laissant à ma disposition que quelques années, je renonçai à l'avenir. Nous vécûmes au jour le jour ; je n'aurais pas eu le temps de lui bâtir le palais rêvé. Si tu savais de quelle patience je suis doué ! Le mariage, les enfants, j'avais vu tout cela ! Auprès de Paule, j'ai tout oublié. Elle me parlait souvent de ce qu'elle appelait ma carrière : — Plus tard, lui disais-je, et je pensais : jamais ! — Hélas ! la voilà partie, et toutes mes forces disparaissent avec elle. Travailler ! grandir ! acquérir ! pour qui ? Je n'ai plus besoin de rien. Ne me quitte plus ; tu seras mon remords. — Pauvre flamme ! je l'alimentais de ma vie, je la protégeais de mes mains, de mon corps, contre les vents terribles, contre les émotions meurtrières ; elle vacillait sous mon haleine ; je n'osais pas respirer trop fort auprès d'elle ; croirais-tu que j'ai soufflé dessus comme un insensé, dans un moment de fureur ? — Maurice, tu feras ce que tu voudras. Sois heureux ; nous nous occuperons de toi ; moi, je ne sais pas ce que je deviendrai. Tu m'aimes et tu ne feras rien pour te séparer de moi, n'est-ce pas ? Mais ce n'est point assez ; il faut t'attacher à moi, faire en sorte que je sois mêlé à ton existence. Je veux souffrir éternellement

et, te voir, c'est la douleur même. Reste, ami, reste ! tu ne sais pas le bien que tu me fais. Nous pleurerons ensemble souvent, et je te répéterai que tu étais innocent. Embrasse-moi ! c'est toi qui es cause de sa mort ; à la façon dont je t'aimais, je sentais que tu me ferais beaucoup de mal. Je me suis attaché à toi, je t'ai conduit chez elle : elle t'a vu, elle t'a aimé ; oui, pauvre enfant, son dernier serrement de main a été pour toi, son dernier regard pour toi. Elle ne me connaissait plus quand elle est morte. As-tu vu ces grands yeux bleus qui te cherchaient ? Cela devait finir ainsi ; je t'aurais tué — et je te pardonne. — Maintenant, nous allons nous occuper de toi ; elle sera contente. Si elle avait eu le temps de parler, elle t'aurait dit tout cela ; cette jeunesse dépensée au hasard doit devenir sérieuse. Pensons à elle ; devenons de braves gens ; il est impossible qu'elle soit tout à fait partie ; elle est quelque part autour de nous. Il faut lui plaire, lui rapporter toutes nos pensées ; il y a de ces amours de femmes qui vous rendent si bon ! Soyons dignes d'elle plus que jamais ; aide-moi à la faire heureuse ; je ne sais pas comment le ciel est arrangé, mais on doit pouvoir s'y intéresser à ce monde, et les joies les plus ineffables de sa nouvelle demeure ne vaudront jamais ce que nous ferons pour elle. Tu as bien fait de m'entraîner ici ; je n'aurais pas pu marcher. Essuyons nos yeux ; soyons forts ; cette foule misérable interpréterait notre douleur ; faisons respecter sa mémoire ; ne conpromettons pas ce cher cadavre. Nous pleurerons tout seuls après ; devant sa tombe nos larmes seraient coupables ; voyons, Maurice, du courage ! Cachons cet amour en nous-mêmes et que les curieux n'en sachent rien ; qu'il devienne le sacrement de notre amitié, une communion dans l'ombre et le silence. Je perds plus que toi ; tu me regarderas, je ne veux pas faiblir. Hélas ! nous vivons encore et nous devons à Paule l'hommage de notre indifférence : j'ai été son mé-

decin, la famille me payera : qu'est-ce que j'ai à réclamer de plus? Ce soir nous pleurerons. Je ne te demande qu'un quart d'heure; je t'ai parlé souvent de la vie; ce sont là les sacrifices qu'elle réclame. Comprends ce que nous souffririons, si des indifférents se livraient à des réflexions sur nous : — c'étaient ses deux amants; elle est trop regrettée; à leur place j'aurais la pudeur du silence; ils ne devaient pas venir, c'est un scandale; — et nous ne pourrions pas nous fâcher. Soumettons-nous; c'est la plus grande des punitions infligées à ceux qui échappent aux lois étroites de ce bas monde. Qui sait? nous sommes peut-être coupables! tu te marieras. Que j'ai souffert de voir ces inconnus, qui me traitaient en étranger, usurper tous mes droits dans cette maison, donner des ordres, régler toutes choses, me questionner avec indifférence sur ses derniers moments, me demander à quelle heure elle est morte, si l'agonie a été longue, si elle n'a pas appelé quelqu'un de sa famille, si elle n'a pas laissé quelques recommandations orales, que sais-je? Le supplice a été complet. — J'aurais dû l'épouser; je pourrais être fier de ma blessure et je serais à ma place maintenant, derrière elle, et j'aurais mon lit dans son tombeau. Je ne puis plus la revoir qu'aux pays incertains, aux demeures vagues du souvenir. Nous causerons d'elle, souvent, n'est-ce pas? Je hais cette terre qui se montre impitoyable pour l'amour. Heureusement que Dieu pardonne! Il nous réunira tous les trois, dans un coin du paradis, et nous resterons, toi et moi, accroupis auprès d'elle durant l'éternité. Cet espoir de ne pas la perdre me fait croire à tout. — Tu ne l'as pas connue quand elle pouvait sortir encore! Elle était si gaie! Je me rappelle une journée que nous passâmes à la campagne; elle avait cette douce mélancolie de ceux qui meurent jeunes; on ne veut pas croire à ces pressentiments, et nous en riions comme les autres.—Quand je ne serai plus, vous penserez à cette

promenade, me dit-elle, et je l'embrassai si tendrement qu'elle en pleura ; un moment après, elle riait ; elle était si gaie ! Pourquoi ne suis-je pas arrivé plus tôt dans sa vie ? je l'aurais épousée ; il me resterait un enfant ; je ne sais quoi se serait passé ; elle ne serait point morte. Comme tout cela semble indifférent à Dieu, qu'on pleure, qu'on s'aime, qu'on se quitte : tout cela n'est peut-être pour lui qu'un peu de sang qui a tué une femme. Si notre vie l'a irrité, il est bien sévère ; maintenant que c'est fait, je lui défends de me consoler.

XXVII

Hélas ! nous avons tous dans la vie un Golgotha où nous laissons nos trente-trois premières années en recevant un coup de lance au cœur, en sentant sur notre tête la couronne d'épines qui remplace la couronne de roses.

H. DE BALZAC.

Maurice avait subi le supplice de cette confidence avec la résignation d'un cœur qui, comparant les sentiments qu'on lui exprime à ceux qu'il éprouve, se sent petit et misérable. Jamais il n'avait songé sérieusement au genre d'affection qui unissait Arsène et Paule ; il supposait bien que dans le passé l'amour avait rapproché ces deux êtres, mais il croyait à une passion fugitive dégénérée en habitude amicale. Vers la fin, aux tristesses souvent violentes de son ami, il avait vu que le souvenir des anciennes joies était durable, et cependant il ne traita jamais sérieusement la jalousie d'Arsène. Pour mieux dire, son esprit écartait tous les soupçons, et madame Dionay semblait n'appartenir qu'à lui.

Cet intérieur fermé à tout le monde, où Arsène seul était admis, où il avait généreusement introduit Maurice, tout cela, plus d'une fois, l'avait vaguement torturé; jamais cependant il n'avait pressenti un attachement aussi vif. L'aveu terrible éclata comme un tonnerre à ses oreilles. Si elle les avait jugés tous les deux, quelle différence elle eût trouvée. Des remords le torturaient; il repassa ses folies, ses sottises, ses oublis; quelle indulgence il avait fallu à la chère créature pour lui pardonner de pareilles injures! Que devenaient ses élans de passion intermittente à côté de cette fidélité absolue, muette, quotidienne? Hélas! il avait couru comme un insensé après l'amour impossible, et son ami, auprès de lui, vivait heureux, tout bas. Jamais il n'eût soupçonné l'étendue d'un bonheur aussi calme, aussi réservé; Arsène venait de se révéler à lui comme le héros des tendresses, comme le paladin de la patience dévouée, comme le martyr de la grande foi humaine. Le psaume de cette douleur retentissait dans sa poitrine, et il était jaloux de cette lamentation; il souffrait de n'avoir pas le droit d'exhaler ainsi son affliction. Et quelle grandeur d'âme chez cet ami qui le devinait depuis si longtemps, qui lui laissait piller sa joie et voulait encore qu'on lui pardonnât! Hélas! Maurice expiait cruellement les hésitations de sa vie incertaine; lui aussi faisait sa confession, mais muette, intime, comme un pécheur vulgaire qui n'ose pas ouvrir son cœur en toute franchise.

— Oh! Arsène! Arsène! s'écria-t-il, ton âme m'éblouit, ton amour m'accable!

— Te fais-tu à cette idée, enfant, car tu l'aimais aussi, pourras-tu jamais habituer ta vie à ces trois mots: Elle est morte?

La portière de la voiture s'ouvrit brusquement, et le marchepied fut développé avec fracas.

— Courage, Arsène!

— Courage, Maurice! regarde-moi.

Et ils s'avancèrent vers le trou où cette adorable argile allait être déposée. Confondus dans le groupe des assistants, ils suivirent la lamentable cérémonie avec une sainte énergie. Arsène, la main dans sa poitrine, roulait entre ses doigts le chapelet de sa passion et serrait contre sa peau le médaillon de Paule, fétiche de douleur, cilice des épreuves humaines. Maurice tenait ses yeux baissés. Quand le moment fut venu de secouer sur la terre les gouttes d'eau bénite, il se fit un mouvement parmi ceux qui étaient là.

— Les premiers ou les derniers, murmura Arsène; attendons.

Ils se serrèrent la main et laissèrent défiler tout le monde. La servante de madame Dionay présenta le goupillon aux deux amis; le moment fut terrible. Les regards d'Arsène plongeaient dans le trou, et ses pieds ne pouvaient plus se détacher. Intérieurement il adressait une prière à la morte. Maurice l'arracha à cet hébétement douloureux, et ils regagnèrent la voiture.

Nous pourrions écouter les sottes réflexions des indifférents; ce serait trop triste. La souffrance ici-bas est un triomphe qui défile entre deux haies d'imbéciles.

Les deux amis passèrent le reste du jour ensemble; chacun d'eux était le confident de l'autre, et ils se racontaient le même amour. Ces cœurs jumeaux se ressemblaient : mêmes joies et mêmes jalousies dans le passé; même chagrin et même pardon dans le présent. Arsène, en remontant vers les années antérieures, se trouvait seul; son bonheur se sauvait pour s'isoler. Quand Maurice le quitta, ils s'embrassèrent et se dirent : — A demain!

— Mon Dieu, s'écria Arsène, en levant les mains au ciel, vous avez bien fait de la prendre; il était temps qu'elle mourût!

Et il pleura toute la nuit.

Maurice trouva chez lui Léontine qui l'attendait. Il entra, pâle, sombre et s'assit en larmes. Léontine courut à lui, pleine de sollicitude, effrayée.

— J'ai perdu tout ce que j'aimais ; laisse-moi ; ma vie est finie.....

— Pour recommencer ; je t'attendais. Chers enfants que vous êtes, vous passez de bras en bras, de baiser en baiser, dans la ronde amoureuse ; il ne faut pas se laisser prendre : la pénitence, c'est le mariage.

— Laisse-moi ! j'ai à pleurer ; cette fois-ci je suis inconsolable ; la pièce est terminée.

— Doux ami, c'est à peine un prologue ; on baisse un rideau de manœuvre, et tu crois que la toile tombe. Je m'approche de toi comme une fée d'intermède qui récite des strophes, et tu me repousses. Endors-toi sur mon cœur, cher endolori ; je viens te faire de la peine en te disant des choses vraies. Ne sois pas cruel pour moi. Va, je te quitterai aussi ; je m'en irai, vagabonde et rieuse, emportant ma petite tristesse : je sais bien à côté de quel repos je suis passée. Peut-être ma tendresse t'a touché un peu ; tu verras comme tout cela s'éloigne et de quelle sérénité l'oubli remplit les amours vides. Eh bien, oui, je t'impatiente. Celle que tu pleures valait mieux que moi, je le crois ; tu l'aimais, et tu ne m'aimes pas, j'en suis sûre ; elle pleure autour de nous et voudrait te donner mes caresses, je le comprends.

Maurice se retourna comme un malade qui souffre ; Léontine se tut ; il ferma les yeux ; les lèvres de la jeune femme se penchèrent sur son front.

— Tout le monde l'aura aimé ; personne ne pourra donc le rendre heureux ? Adieu ! ange inquiet ! Je t'attendais pour causer sagesse avec toi ; l'heure des séparations est venue, ô mon des Grieux que je ne reverrai plus ! Mon Dieu, si la prière des pécheresses monte à

vous, écoutez la mienne, et que ce soit mon absolution un jour : Occupez-vous de cet ami! Puisque les vives ardeurs le brûlent, donnez-lui la paix des saintes habitudes, et faites que dans la fournaise où je vais me plonger, le souvenir que j'emporte de lui ne soit pas fondu!

Maurice se releva et vit Léontine penchée sur lui; il sourit amèrement et lui donna un baiser.

— Qui donc place toujours ainsi la coupe amère sous ma main?

Le lendemain il restait seul. Il maudit l'infortunée, poussa des cris, appela Paule, et, l'esprit bouleversé, courut chez Arsène, qui pleurait saintement, gravement. C'est que lui ne voyait pas disparaître, un à un, les joyeux paysages; il perdait un monde.

On juge de la trempe d'un homme aux consolations qu'il accepte ou choisit dans ses grandes douleurs. Arsène se livra au travail avec une ardeur farouche. Il ne quittait plus son hôpital; il aimait les souffrants et se consacrait à eux. Ses idées générales prirent un caractère sombre. Les terribles haines de la vertu se dressèrent dans son cœur vide; quand on devient impitoyable, c'est qu'on n'aime plus. Quelques rêves populaires se réveillèrent en lui, comme des ouvriers qui, s'étant endormis, la blouse sur leur tête, au milieu des pierres et en plein soleil, se remettent à la besogne quand la sieste est faite. L'amour de Paule avait été un temps d'arrêt dans la vie du jeune homme.

Après la mort de cette douce amie, il se retrouva en proie aux énergies généreuses de sa nature; les heureux et les puissants lui faisaient horreur; il brûlait des ardeurs évangéliques pour ceux qui pleurent et saignent, pour ceux qui ont faim et froid, pour ces clients de la charité auxquels on demande la vertu et la sagesse, et qui souvent ont de si dures conditions à remplir pour recevoir ce qu'on leur donne, que bien des riches, s'il leur fallait subir

ces épreuves, n'obtiendraient pas un morceau de pain.

Arsène vit souffrir les pauvres et les soigna avec amour. Souvent, au chevet des misérables qui hantent les tristes dortoirs de l'hôpital, il songeait à ces existences, brisées par la lutte, qu'il allait renvoyer au combat.

— Raccommodeurs de pantins que nous sommes, se disait-il, nous redonnons la santé à des êtres qui gesticulent tout le jour pour un vague salaire ; nous rendons au malheur des infortunés éternels. Dans les coulisses des cirques espagnols, il y a des ambulances où l'on recoud les chevaux éventrés pour les exposer de plus belle aux colères des taureaux aveugles ; nous sommes de terribles chirurgiens, semblables aux rebouteurs de ces jeux publics. Ce n'est pas quand ils entrent ici qu'ils sont malades ; leur corps, las et épuisé, vient nous demander un repos que nous devrions avoir le courage de leur accorder, mais quand ils sortent d'entre nos mains, pâles, maigris, affaiblis, quand ils se trouvent en plein Paris, sans domicile, sans pain, sans argent, seuls, effrayants pour ceux qui passent, tristes sous le beau soleil, c'est à cette heure qu'une main devrait les prendre pour les conduire quelque part où l'on croit à Dieu en goûtant ses bienfaits. La charité, hélas ! a l'haleine courte ; elle s'élance et n'achève jamais ce qu'elle a commencé.

Et ses idées s'assombrissaient ; le plus doux des astres s'était couché pour ne plus se lever, et la lumière de sa vie était partie. Le souvenir de son amour le soutenait dans le bien qu'il pratiquait en désespéré, sentinelle perdue qui demeure à son poste, découragée, mais fidèle.

Il avait entraîné Maurice dans son courant d'amertume. Ses malades étaient ses enfants : il les suivait après l'hôpital et tâchait de les replacer debout sur le pavé parisien où il est si difficile de se tenir droit. Il éprouva des désenchantements, essuya des ingratitudes avec une indulgente tristesse. Qu'ils sont à plaindre ceux qui, n'étant

bons qu'avec espoir de récompense, ferment un jour leur cœur, parce qu'ils n'ont pas été payés de leurs premiers efforts! Quel grand triomphe de se croire autorisé à l'égoïsme! Allez donc toujours!

—Nous n'en ferons jamais autant que notre maître, disait Arsène à Maurice. La bonté triste doit habiter les âmes jeunes de ce temps; consolons et donnons, convaincus que nous serons crucifiés demain. L'humanité est méchante, et les hommes d'en bas ne valent pas mieux que ceux d'en haut; seulement ceux qui souffrent sont excusables et sacrés. Traversons cette terre, indifférents et charitables. En dehors des intérêts, il n'y a peut-être rien. Clérac nous parlait de l'amitié, un soir; elle n'existe pas; on a des camarades, des gens auxquels on est habitué, avec lesquels on dîne; il y a toi et moi, peut-être. Espé rons que rien ne nous séparera! Sur cette terre il n'existe de réel que les heures passagères de certaines amours; je les ai connues, je ne veux plus rien. Cela a duré quatre ans; c'est long pour les bonheurs de ce monde, et je remercie Dieu d'avoir versé si longtemps dans ma coupe.

Arsène revenait toujours au souvenir de Paule; une misanthropie sereine absorbait sa vie. Il rendait la santé aux pauvres et s'occupait d'eux constamment; il était le plus patient des découragés. Ses croyances vagues n'avaient point de base; Dieu s'était montré cruel envers lui en lui prenant sa bien-aimée, et avec l'arrogance d'une douleur humaine, il pardonnait au Seigneur à la condition qu'il lui serait tenu compte des efforts de sa vie. Comme toutes nos prières sont pleines de lâchetés misérables! Comme nous en faisons des marchés honteux, croyant tromper un Maître qui doit sourire! L'ardeur de l'élan est sincère, mais nous réservons de méprisables motifs que nous croyons cacher; nous traitons Dieu de la même façon que les hommes, avec lesquels il existe plusieurs manières d'être honnête. Arsène n'avait qu'un but, re-

trouver Paule, mériter de la revoir; il se fût fait païen pour arriver à ce résultat, il eût suivi Faust sur le Brocken; sa foi devenait une sorte de damnation, il se livrait à celui qui lui rendrait cette part de lui-même. En dehors de cette espérance, tout était vide pour lui, et il ne voyait pas de raison à l'existence d'une destinée supérieure à celle que nous accomplissons ici-bas.

A force de chercher, au delà de ce monde, loin des misères humaines, un but à sa vie, il rencontra les déesses qui planent sur les villes; il les aborda dans les brumes qui couvrent Paris, Walallah sinistre où les plus pures idées sont personnifiées et vivent à côté de méchantes sœurs qui leur ressemblent; il y a deux Libertés dans ce pays des demi-dieux modernes, et la Colère y est la sœur jumelle du Pardon. Il hanta ces visions et adora les plus virginales, les saintes du calendrier populaire, proscrites qui ont adopté pour paradis l'atmosphère de la grande ville.

Les poëtes latins aux jours des catastrophes entendaient des cliquetis d'armes dans le ciel, la *fantasia* des Discordes; les Scandinaves plaçaient leurs divinités au sein des nuages où elles se battaient incessamment, ivres d'hydromel; les génies du spleen errent dans les brouillards de Londres; les passions des grands peuples planent sur leurs cités; au-dessus de Paris les Colères aveugles et généreuses agitent des étendards et des épées. Arsène entra en communication avec ce monde invisible et écouta les plaintes de ces allégories en peine.

— As-tu pensé quelquefois à la politique, demanda-t-il un jour à Maurice ?

— Jamais. Je laisse aller les choses sans m'occuper de savoir comment elles vont.

— Tu n'as jamais murmuré de discours dans les rues ? Tu n'as pas rêvé que devant une assemblée tu prononçais de grandes paroles ?

— Il m'est arrivé de me dire à moi-même de très-belles choses et de très-vraies qui ne seront proférées nulle part; mais je n'ai pas cru que j'étais un homme politique pour cela ; une fois l'excitation calmée, je n'y pensais plus.

— Cependant un jour tu seras un de ceux qu'on choisit pour représenter un pays; tu ne songes pas souvent au rôle qui te conviendrait?

— D'aucune façon.

— C'est bizarre ; certaines idées qui me préoccupaient par moments avant la mort de Paule, m'obsèdent aujourd'hui. Il y a tant de choses à faire!

— Tu as raison, essaye! Les honnêtes gens sont assez rares. Deviens tribun, j'irai t'entendre.

— Tu ris! Paule aurait tant aimé cela; elle avait des sentiments si élevés et si étendus!

Toujours elle! Arsène voulait se composer une existence à laquelle elle pût assister sans rougir. L'amour est purifiant. Celle qu'on aime est toujours là; elle voit nos actions, lit nos pensées; absente, nous chassons tout sentiment qui l'attristerait; morte, son souvenir préside à la vie qui nous reste. Les anges sont vrais.

XXVIII

PLATITUDES CONSACRÉES.

> Non, non, nous n'avons pas de présent, et ce sera le passé qui devra enfanter l'avenir.
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

Madame d'Aygaliers connaissait trop bien sa fille, et en renonçant à la ramener auprès d'elle, elle obéissait

aux conseils d'une sagesse découragée. Elle apprit bientôt le retour de Léontine à Paris, en même temps que l'histoire de son absence. Un espoir bien vague lui restait: Maurice était honnête et bon; s'il pouvait croire que la folie de l'amour avait entraîné la fugitive vers lui, peut-être s'attacherait-il à elle, et peut-être donnerait-il à cette union violente une sanction durable. La ruse accoutumée de la pauvre femme ne prenait plus place dans ses calculs; elle s'accrochait aux chances impossibles, et cela devint encore une de ses tortures de faire des plans sans raison et de croire obstinément à l'intervention du Dieu qui sauve les mères. L'espérance à l'état d'éblouissement est le dernier des supplices; le prisonnier, dans son cachot obscur, ne voit que lumières autour de lui et portes radieuses qui s'ouvrent.

Cette malheureuse, aux abois, songea à une démarche à faire auprès du jeune homme, et imprudemment le choix de l'ambassadeur tomba sur le général de Pontbriquet, qui accepta avec une certitude de réussir vraiment digne d'un soudard qui traitait cette terre en pays conquis. Il composa la scène dans son esprit et répondit du succès à madame d'Aygaliers.

Il passa l'habit bleu croisé des grandes cérémonies, se décora le plus possible, prit sa tête grave et respectable et partit résolûment.

Maurice le reçut avec indifférence; mais à l'air solennel du général il comprit qu'il allait entendre du nouveau.

— Pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien sérieux?

— A vos ordres, monsieur.

— Vous n'ignorez pas, jeune ami, que votre père fut un des compagnons de ma vie; j'ai reçu de lui, jusqu'à un certain point, le droit de veiller la conduite de son fils; je n'ai jamais eu besoin de vous adresser la moindre observation; votre jeunesse est exemplaire. Toutefois,

dans la vie un peu aventureuse que vous menez, quelque sage que vous soyez au fond, des imprudences peuvent trouver place, et j'userai de mes pouvoirs en vous avertissant.

Ce début ridicule irrita Maurice, qui répondit :

— Au fait, monsieur ; que me voulez-vous ?

— La société telle qu'elle est organisée fournit aux jeunes gens toutes les distractions qu'ils peuvent désirer; il y a des fruits pour tous les appétits. L'effervescence des passions peut être innocente, et, puisqu'il faut que tout âge ait ses faiblesses, je vous ai rencontré dans certaines réunions où le plaisir est la seule loi. Rien de mal jusque-là.

Maurice, pareil aux gens timides poussés à bout, se leva. Les conseils d'Arsène lui revinrent en mémoire ; le hideux vieillard lui apparut dans toute sa laideur. L'expérience, cette fleur d'automne, venait de faire éclore son premier bouton.

— Est-ce une leçon de morale que vous m'apportez ? Est-ce encore une longue histoire pour arriver je ne sais à quoi ? Au but, monsieur, au but.

— M'y voici, dit Pontbriquet de plus en plus solennel : autre chose est de folâtrer avec quelques femmes aimables et galantes, autre chose de jeter le deuil dans une famille en détournant une enfant de ses devoirs.

— Est-ce à moi que vous en avez ? Expliquez-vous, je vous prie.

— Je sais que la passion nous entraîne, et que nous ne calculons pas toujours nos actions. La pente est douce; mais on se réveille au fond du gouffre, et le repentir nous torture. Alors, si un ami sage et expérimenté se trouve sur nos pas, nous lui ouvrons notre cœur ; il nous éclaire sur notre devoir et nous remet dans le droit chemin.

— Voyons, monsieur, cessons cette plaisanterie, je n'ai pas l'honneur de vous comprendre ; si vous voulez

bien vous expliquer plus nettement, je vous serai très-obligé.

— C'est une mère qui m'envoie, jeune homme, une mère éplorée à qui on a pris sa fille, à qui on a ravi son trésor ; c'est de mademoiselle Léontine que je viens vous parler ; qu'en pensez-vous ?

— Je suis très-affligé de voir un malheur pareil tomber sur madame d'Aygaliers ; mais que puis-je y faire ?

Maurice tremblait tellement d'être repris dans ces toiles d'araignées dont il était à peu près débarrassé, qu'il répondit brutalement, dans la crainte de céder encore ; il ne se sentait pas la force d'être ferme avec dignité, et se roidissait contre sa faiblesse ordinaire.

— Ce que vous pouvez, téméraire enfant, vous, le vautour de cette colombe, le loup de cette douce brebis, ce que vous pouvez ?

— Trêve de vieilles métaphores; vous prétendez établir que je suis cause du départ de mademoiselle Léontine ?

— Oui, jeune homme, je le prétends ; le tentateur est le vrai coupable, et c'est pour vous suivre qu'elle a fui.

Maurice était dans les dispositions les plus irritables. Assez souvent Pontbriquet était parti triomphant ; une colère désespérée prit le jeune homme.

— Général, dit-il en se contenant, je n'ai de reproches à recevoir de personne ; je ne trouve rien à blâmer dans ma conduite, cela me suffit.

— Eh quoi ! mon ami, reprit Pontbriquet rabaissant le ton et mouillant sa voix, auriez-vous l'audace de vous ériger en juge de votre propre conduite ? Sommes-nous donc assez sûrs de nous-mêmes pour prendre une décision dans les graves questions où nous sommes engagés ? Ah ! jeune homme, votre esprit a devancé votre cœur ; il s'agit d'un élan de tendresse, laissez-vous toucher.

— Voulez-vous que je pleure pour vous répondre que je ne vous comprends pas ?

— Ainsi, vous ne tenterez pas de ramener la malheureuse à sa mère ? C'est le moins que vous puissiez faire. Vous êtes innocent, je le crois; mais vous êtes l'occasion du mal survenu, et je viens vous prier de nous aider à le réparer.

Pontbriquet avait deviné les dispositions nerveuses de Maurice ; le vieux magnétiseur essayait son sujet, variant ses tours de phrases, ses inflexions de voix, cherchant la note qui devait convenir. L'air est toujours facile à trouver : tout dépend du doigté de l'accompagnement. Les hommes les plus habiles ne vaudront jamais une femme dans cet art plein de délicatesses. Pareilles à la Cressida de Shakspeare, les femmes déchiffrent les cœurs comme des morceaux de musique ; l'amante de Troïlus était capable de chanter un homme à première vue.

She will sing any man at first sight.

— Croyez-vous que mes conseils auront quelque autorité auprès de mademoiselle d'Aygaliers ? répondit le jeune homme. Je veux bien m'employer, alors ; à ma façon de juger, je me crois parfaitement inutile.

— L'honneur d'une famille, monsieur, n'est pas chose si méprisable, et quand on en est le dépositaire, on doit agir avec réflexion. Songez que vous avez lancé Léontine dans un monde de perdition.

Maurice pensa que Pontbriquet avait mené sa nièce Marguerite dans ce même monde, et s'il ne le lui dit pas, ce fut par respect pour l'enfant innocente.

— Général, je n'ai détourné l'honneur d'aucune maison, et vos grands mots ne me font pas peur : une personne masquée m'aborde au bal, je la suis, je fais la morale convenable, et le reste ne regarde personne. Dans tout cela, je ne vois rien de mal ; ma volonté n'étant pour rien dans la décision prise par celle que vous venez me réclamer, je me déclare irresponsable.

— Mais enfin... on pourrait...

— Voulez-vous me faire un procès en détournement de mineure?

— Non; mais vous le prenez sur un ton railleur et dégagé auquel je ne suis pas habitué, jeune homme; jusqu'à ce jour, on a toujours tenu compte de mes paroles, on m'a toujours respecté.

— C'est le tort qu'on a eu, monsieur.

Pontbriquet, qui avait essayé d'intimider, crut avoir mal entendu, et Maurice s'étonna lui-même de cette réponse échappée à son indignation.

— Le tort de me respecter! Suis-je venu ici pour être insulté, monsieur, par le fils d'un ancien ami, par un enfant! Ah! Delayen, si tu avais entendu!

— Trêve de prosopopées! Il y a longtemps que vous abusez de ma patience, de ma niaiserie et de ma condescendance pour vos platitudes.

Le général vit qu'il s'était aventuré sur un terrain dangereux et qu'il avait trop cru à la docilité de Maurice; il était pris et sentait tout l'échafaudage de ses petites ruses personnelles s'écrouler.

— Jeune ami, dit-il en larmoyant et en portant la main à ses cheveux, voyez ma tête et respectez la vieillesse, si vous ne respectez pas le vieillard.

— Vous avez toutes les notes, je le sais; vous faites bien les démarches en cheveux blancs; vous êtes l'intermédiaire décoré, mais je vous conseille de chercher d'autres dupes.

Pontbriquet venait de se le dire à lui-même. Tout était perdu; il fallait lancer la réserve; il n'avait plus que la ressource de se fâcher.

— Vous et madame d'Aygaliers, reprit Maurice, m'avez appris plus de honteux manéges que le reste de ma vie ne peut m'en montrer; mais vous devriez comprendre que c'est fini, et que le dégoût m'a donné l'énergie de

vous répondre : sortez, monsieur, et que je ne vous revoie plus.

Le général rassura son habit croisé, en repassa les boutons entre ses doigts, rétablit les rubans de sa boutonnière et s'avançant gravement :

— Croyez-vous qu'on me chasse ainsi, jeune homme? Pensez-vous que les blancs-becs jettent les vieux militaires à la porte? Grâce à Dieu, j'en ai vu bien d'autres; je suis bon cheval de bataille et ne m'émeus pas du bruit. Maurice, vous m'avez insulté; vous êtes d'âge à comprendre la valeur de vos paroles; dites-moi que vous rétractez ce que vous avez dit.

Pontbriquet fit trois pas solennels, trois enjambées de tragédie.

— Moi, retirer une phrase de ce que j'ai dit? Vous êtes fou. Je ne me rappelle qu'un mot, et je le répète : Sortez ! S'il vous plaît de vous fâcher, je suis d'âge à vous comprendre.

Le général avait rarement employé ce moyen extrême qui réussissait infailliblement. La terreur qu'inspirait sa menace, le respect qu'on accordait à sa vieillesse, tout contribuait à arranger les choses, et il triomphait. Au delà, il ne savait plus rien. Pourtant, comme le bonhomme avait tous les tours dans son sac, il ne se tint pas encore pour battu.

— C'est très-bien, Maurice; vous avez du caractère; nous avons ri tous les deux, n'est-ce pas? Je ne puis pas me brouiller avec vous, avec mon bienfaiteur et mon ami; vous n'y avez pas songé; vous êtes vif, j'ai mon sang de vingt ans, et, ma foi, un malentendu allait nous faire couper la gorge.

Il souriait platement.

— Sortez ! répéta Maurice.

— Oh ! les jeunes gens ! les jeunes gens ! dit Pontbriquet en battant en retraite, on ne peut rien leur faire

comprendre. — Vous réfléchirez à ce que je vous ai dit ; demain, mieux informé...

Maurice le poussait devant lui et lui ferma la porte au nez.

— Vieille canaille ! j'aurais dû le renvoyer ainsi dès le premier jour. Si Arsène était là, il serait content.

Pontbriquet ne pensait qu'à une chose, c'est que, pour les beaux yeux de madame d'Aygaliers, il venait de perdre une ressource importante, et de se fermer une caisse merveilleuse qu'il ne retrouverait jamais.

— Nous sommes gentils ! dit-il en arrivant rue de l'Ouest ; j'ai trouvé un lion. Il m'a mis à la porte ; rien n'a pu agir sur lui. L'ennuyeux, dans tout cela, c'est que je perds un ami très-utile. Vous aviez bien besoin de m'envoyer faire cette démarche pour votre fille ! vous vous figuriez qu'il allait prendre son chapeau pour venir vous la demander en mariage ; vraiment, nous le supposions trop naïf.

Madame d'Aygaliers pleurait. Pontbriquet ne comptait pas cette douleur ; il regrettait une affaire manquée. Ce cynisme ajoutait encore à l'affliction de la mère de Léontine.

— Quoi ! rien n'a pu le toucher ? ni la pensée de ma fille, ni mon souvenir ?

— Ah bien oui, il m'a dit ce qu'il pense de vous, de nous deux, et de tout ce qui est arrivé il se lave les mains avec la plus complète indifférence. Il a un diable de camarade qui lui tient l'aiguière et lui fournit le savon ; c'est cet ami-là qui nous l'a gâté : autrefois, c'était un agneau ; allez vous y frotter, à présent. — Ce n'est pas tout, qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Ce que nous allons faire ? je vais vous le dire, répondit une voix grêle.

Le bonhomme d'Aygaliers venait d'entrer aux dernières paroles ; il était pâli et changé. Une sorte de détermina-

tion triste animait sur ses traits la décision des gens sans énergie poussés à une extrémité; une humble dignité illuminait son visage. Pontbriquet devait subir la vulgaire justice qu'il méritait. Les livres saints disent que les pierres parleront; cela signifie que la voix accusatrice peut sortir de terre.

— Ce que nous allons faire, général? c'est bien simple. Vous allez quitter cette maison où il ne fait plus bon pour vous; je vous chasse. Quant à madame et à moi, nous irons quelque part nous cacher pour expier les sottises de tout le monde. Trop longtemps vous avez été les maîtres; on a éloigné ma fille de mes conseils, et je n'ai pas le droit de la blâmer. Vous avez essayé de bâtir autour de la maison un échafaudage d'estime publique qui s'écroule. L'hypocrisie est une tenture brillante qui empêche le bruit d'arriver, mais il se répand au dehors; il siffle comme le vent d'hiver et rien ne l'arrête; il pénètre un matin et vous glace. Nous pouvons encore être malheureux; c'est un dernier refuge; retirons-nous, cachons-nous. Vous deviendrez ce que vous voudrez, monsieur, peu m'importe; quant à moi, j'emmène ma femme.

Ce dernier mot fut accentué avec autorité. Madame d'Aygaliers regarda son mari sans rien répondre; la véritable affliction l'avait touchée; elle redevenait naturelle. Pontbriquet essuya la boutade du bonhomme comme il avait supporté celle de Maurice, avec sérénité.

— Tout cela est très-bien; je sais les phrases à faire dans toutes les circonstances; mais il s'agit de trouver une idée pour rarranger les choses.

— Vous rarrangerez les choses comme vous l'entendrez, là n'est pas la question. Ma fille est partie; personne ne me la ramènera. On l'a habituée à ne pas me connaître; elle a apprécié sa mère; elle seule est juge de sa conduite, et, en toute conscience, je la plains plus que je ne la blâme. L'autorité brutale n'a rien de persuasif et

levient inutile ; le reste n'est pas dans nos moyens. Le ommissaire de police n'est pas le dépositaire de l'affec-ion des enfants. Ce qui est fait est fait. Ma fille est partie. lle va déshonorer un nom de vanité qui n'est pas le ôtre; nous allons reprendre mon nom à moi, qu'il est on de retrouver ; il est modeste, mais il ne nous fera as montrer au doigt dans les rues : madame Diguet peut ncore être respectée par des inconnus.

— Mais vous perdez la tête, mon pauvre d'Aygaliers ! ous mettez tout au pire, pourquoi ? On ne désespère pas insi ; nous en verrons bien d'autres. Faites-lui donc omprendre cela, madame ?

La malheureuse ne se sentait plus le courage de parler ; e général fut lui-même interdit en voyant sa complice ussi insuffisante.

— Vous verrez ce que vous voudrez, reprit d'Aygaliers ; oi, j'en ai assez vu. Vous n'avez plus rien à faire ici, onsieur, et j'ai l'honneur de vous faire remarquer que suis chez moi.

— Tout le monde est insensé aujourd'hui ! dit Pontbri-net en se retournant ; les moutons se sont transformés tigres, et les stupides ont la parole. C'est à en devenir u ! et les femmes sont muettes par-dessus le marché.

Il sortit.

Madame d'Aygaliers, pensant toujours à sa fille, s'était sise, la tête dans ses mains. Après avoir reconduit le néral, le mari rentra.

— Nous partons demain, madame Diguet ; ce sera otre nom désormais. Il y a des confesseurs partout ; je is que vous n'avez plus besoin d'autre chose à présent.

La justice, selon la Providence, se produit sous des spects terriblement ingénieux. Dieu n'a plus de colères péciales pour nos fautes ; la foudre est en repos, et on ne agite plus sur nos têtes. Le châtiment se trouve contenu ans le fait même, et la punition est la conséquence qui

se dégage du mal qu'on a fait; très-souvent, c'est la victime qui devient le vengeur. Ici, le supplice de madame d'Aygaliers consistait à être obligée d'obéir à un mari toujours méprisé, auquel la conduite de sa femme venait de donner une heure de dignité.

Pontbriquet revint furieux chez lui. Sa sœur le trouva plus dur que de coutume; elle voulut le lui faire remarquer.

— Assez! dit-il; je ne puis plus porter une maison aussi lourde; le fardeau est au-dessus de mes forces; j'ai une idée depuis longtemps qu'il faut enfin mettre à exécution. La part qui vous restait de votre mari était médiocre; l'éducation de votre fille, votre nourriture à toutes deux a presque tout absorbé; je veux bien encore vous laisser quelque chose pour vous mettre à même de trouver un emploi qui vous fasse vivre; nous allons nous séparer; le plus tôt sera le mieux. Dans quelque temps, si je le puis, je m'occuperai de votre enfant; je lui trouverai peut-être un parti, et s'il faut un sacrifice et qu'il soit dans mes moyens, nous verrons.

Il y avait longtemps que le vieux général roulait cette phrase dans sa tête et qu'il attendait une occasion pour la placer. Grâce à ces dernières paroles, il se figurait agir très-généreusement et panser les blessures faites par la brutalité de son début avec les espérances qu'il accordait à l'avenir. La pauvre femme à laquelle il s'adressait n'avait jamais soufflé mot devant lui; elle entendit ces paroles avec résignation.

— C'est bien, mon frère, dit-elle. Et elle se rendit auprès de sa fille. Doucement, sans aigreur, expliquant ce renvoi comme la mesure la plus simple et la plus naturelle, elle raconta tout à Marguerite.

— Mon oncle nous chasse!

— Non, mon enfant; ses affaires vont mal; plus tard...

— Il est inutile de rien ajouter, ma mère ; ce soir nous ne serons plus ici.

Et tout simplement elles se mirent en mesure. Pas une larme ne fut versée, leur dignité ne souffrait pas ; qu'importait le reste ? Les questions d'argent ne font pas pleurer les grands cœurs. On rencontre dans les rues de maigres corps sous de pauvres mantilles et de pâles et jeunes visages sous des chapeaux de paille noire ; ce misérable appareil cache l'orgueil et l'énergie. La fierté la plus hautaine et la plus noble à porter marche à pied.

Le soir, les deux femmes étaient prêtes. Les deux petites chambres qu'elles occupaient furent vite débarrassées de ce qui leur appartenait. Ce qu'on quitte avec le plus de peine, ce sont les souvenirs : tout avait été triste pour elles dans la maison ; leur vie martyrisée ne laissait pas beaucoup de joie derrière elle ; cependant les habitudes les plus sombres ont leur douceur, les heures de résignation ont leur charme. Cette demeure confinée les avait vues travailler l'une près de l'autre ; elles y avaient causé et pleuré ensemble. Ce ne furent pas des rêves roses qui voltigèrent autour de leurs derniers préparatifs ; mais elles partaient dans des conditions si pénibles, elles allaient vers un inconnu si sombre, qu'elles éprouvèrent un serrement de cœur en abandonnant leur mélancolique retraite. Elles sortaient de prison pour marcher au supplice.

Marguerite, en traversant le salon désert, pensa au bal où Maurice l'avait fait danser. Son existence avait si peu de lueurs, que cette pauvre soirée s'était gravée dans son esprit comme la seule fête qu'elle se rappelât, comme la seule joie, bien passagère, qui lui eût été accordée. Une douce larme vint à ses yeux ; pour un instant tout s'illumina à sa vue, et elle se revit aux bras du jeune homme qui s'était occupé d'elle et avait réhabilité son humble beauté, dont elle doutait souvent, en la promenant dans

un tourbillon de femmes. — Où est-il ? se dit-elle. A-t-il songé à moi depuis ce jour ? Caprice ou pitié, qu'il soit béni ! Avait-il emporté un parfum de cette fleur écrasée ? Le reverrait-elle jamais ? Tout bas, presque honteuse, elle adressa une prière à Dieu et lui demanda le bonheur de cet ami indifférent qu'elle avait aimé dans son enfance, et qui, un soir, lui était apparu comme l'ange des jours heureux qui doit passer et s'évanouir. Hélas ! son souvenir eut la pureté des sensations virginales ; il ne lui vint pas à l'esprit que Maurice était riche, jeune et avide de folies mondaines ; cette idée de fortune l'eût fait rougir et pleurer. Elle ne savait rien, sinon qu'elle lui devait un instant d'ivresse, et elle recommandait au ciel sa reconnaissance. La mère ne sut rien de ce tendre adieu ; elle embrassa sa fille.

— Je ne sais ce que le sort nous réserve, mais j'ai peur que nous regrettions cette maison. Nous y avons passé de longues journées silencieuses et des soirées solitaires, nous taisant l'une auprès de l'autre ou échangeant à de longs intervalles des réflexions affligées; cependant nous souffrions côte à côte, et ce n'est pas là le malheur.

— Mais nous serons encore moins séparées, s'il est possible, n'est-ce pas, ma mère ?

— Sans doute, sans doute !

Et la pauvre femme essuyait des larmes, songeant à sa mort, à son enfant abandonnée, à la misère qui viendrait, au travail qui allait les fatiguer, à la lutte pour le pain quotidien. Les mères voient si loin qu'elles pleurent d'avance ce qui peut arriver ; la vie est si triste à prévoir !

Devant leurs pas s'ouvrait un désert. Quel intérêt pouvaient-elles exciter ? Deux femmes qui souffrent, qui sont nées dans le bien-être, qui travaillent pour vivre, on est las de tout cela ; l'aiguille, le piano, la jeune fille intéressante conduite par sa mère, les égards qu'on doit avoir pour les deux infortunées, leurs soupirs, leurs larmes,

tout cela est connu, et l'on préfère une marchande de *doigté* et de solfége qui vend son talent sans mélancolie et touche son argent sans pleurer. La mère de Marguerite savait qu'il ne fallait compter sur personne, que les bonnes âmes n'ont qu'un élan, que l'aumône n'a que des boutades, et que les bureaux de bienfaisance ont moins de pain que les hôpitaux n'ont de lits. On a appelé cette vie une vallée de misères; les horizons pour elles étaient nus et infranchissables; le salut ne pouvait venir que d'en haut; il est vrai que c'est là que Dieu habite. Marguerite, pour qui ces terreurs étaient inconnues, se promettait de s'amuser dans le petit ménage; tous les soins de l'intérieur l'occuperaient; elle y portait d'avance un empressement joyeux. Pendant que sa mère travaillerait, elle sautillerait dans la chambrette, rangeant, disposant, préparant. La chère enfant était toute prête à jouer à la pauvreté.

Pontbriquet, après une allocution pleine de regrets hypocrites, remit à sa sœur quelque argent. La mère reçut cette aumône, ne se croyant pas le droit de refuser ce qui devait ajourner la misère et assurer le pain pour trois ou quatre mois; ce don humiliant, elle l'accepta en pensant à sa fille.

Il les embrassa en les serrant sur sa poitrine. Les moustaches déshonorées du soudard effleurèrent paternellement le front pur de Marguerite; il l'appela son enfant, lui recommanda d'être heureuse, et termina les adieux par une de ces bénédictions monstrueuses qui sont des sacriléges.

— A-t-on été vous chercher une voiture? dit-il avec une attention féroce, tandis que le serpent de la cruauté frétillait au fond de son cœur; la joie l'inondait. Il avait un mensonge tout prêt pour colorer cette séparation aux yeux du monde; le hideux bonheur des égoïstes perçait dans ses regards. Les deux malheureuses ne virent pas

ce spectacle honteux : elles crurent à une espèce de sincérité et perdirent de douces larmes en quittant ce misérable.

Elles se réfugièrent toutes les deux dans une maison garnie. Une chambre leur suffit ; elles s'y installèrent et en firent presque quelque chose. La vertu a cela de bon qu'elle décore à sa manière les plus simples intérieurs ; sur les meubles, dans la disposition des objets, elle se répand comme une propreté morale. Elles s'entourèrent de cette harmonie décente qui inspire le respect. Les âmes ressemblent aux oiseaux : on les reconnaît à la façon dont elles font leur nid.

Le général, après le départ de sa sœur et de sa nièce, courut chez Léonide.

— Je suis libre ! cria-t-il en entrant.

On soupa chez une de ces dames, et on s'amusa beaucoup. Très-tard dans la nuit, à l'heure même où la joie la plus bruyante régnait autour de Pontbriquet, deux femmes, après avoir rangé leur petite cage, remercièrent Dieu de ce que leur frère et leur oncle les avait chassées, et prièrent pour sa prospérité et pour son repos. Au moment où elles s'endormirent, l'âme en paix et les lèvres parfumées de paroles charitables, le vieux général, ivre et empourpré, chantait je ne sais quelle ineptie immonde.

XXIX

DANS LA RUE ET DANS LE CŒUR.

Ce serait là une vie, Georges, si on pouvait s'exposer ainsi journellement pour le bonheur de tous.

GOETHE, *Gœtz de Berlichingen*.

J'ai besoin, pour ce qui va suivre, de faire choix d'une révolution. Comme je n'ai nullement l'intention de juger les faits en eux-mêmes et que je ne cherche qu'un milieu où placer les accidents de mon récit, je pourrais, sans déterminer l'époque, comme dans les comédies où la scène se passe partout et nulle part, comme dans le *Périclès* de Shakspeare, *dispersedly in various countries;* comme dans la *Douzième nuit*, *a city in Illyria*, je pourrais supposer un bouleversement et placer mes héros en pleine guerre civile, après avoir intitulé le chapitre : *Comme il vous plaira;* cependant, après réflexion, je juge plus sage de m'en tenir à la révolution de Février. Elle est suffisamment consacrée, et le vague prêterait trop à l'équivoque.

Il y a des ères morales comme il y a des ères historiques : celui qui raconte les faits, dans la succession des événements, dans le rapprochement de certains hasards, dans les moindres circonstances politiques, cherche la raison d'un accident brutal, qu'il baptise, selon son opinion, crime ou justice. Le moraliste ne tient pas à se rendre compte des motifs; il accepte le résultat, et dans l'agitation des esprits et des âmes à ces heures troublées, il

étudie la nature humaine, et ne garde de ces secousses sociales que ce qu'elles ont de vrai et d'éternel.

La révolution de 93 sert aux romanciers pour placer des exemples de dévouement et de monstruosités ; cette époque est une ménagerie où l'un va prendre sa bête féroce ; c'est un cirque où l'autre choisit son martyr. Les changements brusques de politique servent aux écrivains qui épient ce qui se passe sur le grand théâtre. Quand un décor succède à un autre, on aperçoit les coulisses, on surprend les acteurs en déshabillé, on voit fuir quelques pantalons noirs, et des pans d'habits qui voudraient bien se cacher servent à retenir des honteux qui seraient prêts à s'amuser au drame qui va commencer comme ils se sont amusés à la comédie qui finit. Sur la scène du monde on ne doit applaudir qu'une pièce. 1830 a expliqué bien des choses ; l'historien dédaigne trop ces flagrants délits de la mise en scène ; le moraliste sait raconter ce qui se passe à l'envers des décors et connaît ceux qui font jouer les machines. 1848 a été pour nous autres un grand enseignement ; nous avons vu le spectacle des revirements de conscience et des platitudes humaines. Les traîtres, les lâches, les ambitieux, tous ceux qui entonnent le cantique sans croire au Dieu, apparaissent, dans ces journées violentes, mêlés aux hommes de conviction et d'énergie. Au milieu des flots agités, en pleine tempête, il n'y a que les vigoureux nageurs qui se soutiennent sur l'eau, ou bien encore les cadavres gonflés et pourris.

Le printemps de l'année 1848 offrit un spectacle bien curieux aux sages, aux sceptiques et aux indifférents. Ces trois genres d'esprits sont représentés par les trois personnages que nous allons aborder ; je veux parler d'Arsène, de Clérac et de Maurice, qui sont assis autour d'une table de café sur le boulevard.

— Que c'est amusant d'entendre bourdonner cette ruche en émoi ! disait Maurice.

— Il y a là plus de frelons que d'abeilles, reprit Arsène.

— Je crois, ma parole d'honneur, ajouta Clérac, que nous sommes les trois seuls êtres de Paris qui n'aient rien écrit à des électeurs ; la folie de la *profession de foi* a saisi tout le monde ; des Billanges a fait la sienne, genre bonhomme ; Blanc-Rupt a fait la sienne, genre utile et pratique.

— J'en ai une que je vais vous lire et que vous ne connaissez pas, dit Arsène en tirant un papier de sa poche ; elle ne vous étonnera pas, mais elle vous amusera.

Et il lut :

« Citoyens, je viens vous demander vos suffrages. La France a besoin du dévouement de tous ses enfants ; je crois de mon devoir de lui apporter mon expérience. J'ai vu les belles journés de la grande révolution, notre mère, et je fus de ceux qui traversèrent l'Europe avec nos armées invincibles ; je suis un fils de la gloire et de la liberté. Les loisirs que nous firent dix-huit années de paix honteuse, je les ai consacrées aux études des problèmes mis en question aujourd'hui, et dont la solution amènera le bonheur du peuple. Si, ce que j'espère, la république a besoin de mon bras, je lui promets l'énergie d'un cœur gonflé encore des rancunes de 1815. Mon âme appartient aux saintes idées et mon honneur est engagé dans le triomphe des nobles causes. Les garanties que je vous offre sont ma vie entière, publique et privée. Je suis un général formé sous l'empire, et un honnête homme. »

— Signé Pontbriquet, s'écria Clérac, cela devait être. Voilà encore un département qui va être volé ; ce que dit ce vieux bandit serait vrai qu'il ne pourrait pas mieux le dire. Il va maintenant promener sa tête blanche dans les clubs ; il a du bagout ; l'affaire est faite. Il serait possible de lui lâcher quelques questions par les journaux et de l'embarrasser au milieu de son puritanisme ; à quoi bon ? C'est trop drôle comme cela. Depuis six mois j'ai signé

plus de deux cents lettres de recommandation aux flâneurs de l'asphalte qui demandent tous quelque chose, je connais tant de monde que plusieurs de mes protégés réussiront. De quel droit empêcherions-nous les insectes de chercher leur vie? Les esprits philosophiques ont leurs heures de divinité ici-bas; nous sommes des dieux comparés à ceux qui se précipitent vers des platitudes qui nous sont indifférentes; regardons-les se déshonorer pour la plupart, mais ne les dérangeons pas; soyons aussi calmes que Julien l'Apostat, qui considérait comme une preuve de puissance de nourrir la vermine de sa barbe et qui la laissait s'épanouir au soleil sans la troubler. Est-ce que celui qui a créé cette terre ne nous laisse pas parfaitement libres d'aller et de venir, de faire le mal avec ou sans estime publique, de nous salir à toutes les hontes comme un enfant qui joue à manier de la fange? Est-ce que la carrière de Pontbriquet a été gênée en quoi que ce soit? Est-ce que sa vie ne va pas être couronnée par la confiance des populations? Moi, je trouve cela parfait. Plus je vois de ces injustices, plus je crois en Dieu. Cela me confirme dans une opinion que j'ai depuis longtemps, c'est que ce globe où nous vivons n'a rien de sérieux; c'est une planète de sevrage. C'est à qui s'étalera sur la figure des confitures chipées; c'est à qui volera la tartine de son voisin; les anges débarbouilleront tout cela un jour et donneront le fouet aux moins sages. Tout le rachat de l'humanité est dans cette parole de Jésus-Christ : « Laissez venir à moi les petits enfants. » La meilleure partie de nous autres, celle qu'on appelle le peuple, qu'est-ce que c'est? une bande de gamins, une petite classe à laquelle on promet des billes. Entrez dans un club; chaque orateur s'engage à distribuer des pièces de cent sous, des alouettes rôties et des étoiles. La chose finira par des coups de fusil, et il y en aura pour tout le monde.

— Mais enfin, Clérac, chaque secousse est un progrès, bien lent, j'en tombe d'accord; cependant la marche est sensible.

— Vous n'arriverez à rien, Arsène, si vous n'inventez pas une vertu, le désintéressement, la générosité, je ne sais quel nom lui donner. Vous êtes tout d'une pièce, vous; vous êtes de la famille du bon larron, plein de repentir pour vos fautes et pour celles des autres; mais le mauvais larron a laissé une descendance aussi et nombreuse. Que voulez-vous faire de gens qu'on ne conduit que par la peur? Ah! s'il me restait des illusions, j'aurais confiance en ce que j'ai vu: j'ai assisté à de beaux élans; je nommerais des banquiers et je citerais des riches qui ont apporté des sommes énormes à l'Hôtel-de-Ville; soyez tranquille, ils rentreront dans leurs frais; la Bourse leur rendra tout, *intérêt et principal*, comme dit la fable du Bonhomme. Il ne faut pas se fâcher; c'est la vieille histoire. Vous ne détruirez pas l'égoïsme; vous n'arriverez jamais à ce résultat par des paroles; prêcher d'exemple est inutile; si nous nous mettions tous les trois à distribuer nos culottes aux pauvres, nous ne ferions pas venir la mode d'une pareille charité. En principe, la vertu a raison, mais la minorité doit céder. Vous avez vu des législateurs comme Dracon, comme les conventionnels, que l'honnêteté avaient rendus féroces, qu'ont-ils fait? Parmi ceux qui les ont jugés, les plus indulgents les ont déclarés fous. La sagesse, mes amis, savez-vous ce qu'il faut faire pour la pratiquer? Assister sans colère à ce qui se passe et deviser de temps en temps, comme nous le faisons, entre soi, des bonnes choses qui auraient pu être.

— Tenez, dit Arsène se levant, taisez-vous, Clérac, vous me faites mal; vous avez trop raison, et je ne peux pas vous croire.

Les trois jeunes gens se promenèrent sur le boulevard

envahi par une foule bruyante ; tous les dix pas on rencontrait un marchand de journaux qui vendait des feuilles remplies de folies improvisées. Clérac acheta *le Lampion.*

— Savez-vous ce qui peut nous sauver ? dit-il. C'est cela : c'est *la blague;* c'est tout ce qui nous reste. Le jour où l'on aura le courage de rire de tout, on sera réellement fort. Il n'y a jamais eu qu'un vrai Français en France, c'est Voltaire. Une phrase de lui vaut des milliers de coups de canon. Comme il s'amuserait aujourd'hui !

Arsène impatienté mâchonnait son cigare.

— Si vous étiez le maître, Clérac, que feriez-vous ? demanda-t-il.

— Rien.

— Vous ne pouvez pas nier que la révolution qui vient de s'accomplir a porté un coup terrible à la corruption ; les mauvais instincts de notre nature ont été châtiés par un acte de haute justice.

— Si vous voulez ; moi, je ne crois pas qu'on puisse punir ce qui n'a pas conscience d'exister ; la corruption est naïve et naturelle. La corruption est dans l'homme comme l'eau dans la mer, a dit Mirabeau. L'homme ne s'avoue pas qu'il est corrompu ; — il l'est. La peine que vous lui infligez tombe à faux ; elle n'est pas juste. Vous battez un enfant qui pleure sans savoir pourquoi il est battu. Vous figurez-vous que ceux qui tripotaient dans les chemins de fer et dans toutes les opérations industrielles se sentent frappés ? Pas du tout. Pensez-vous que ce soit fini ? Attendez donc que la France entière soit adjugée ; après les lignes de fer viendront les ballons ; on adjugera l'étendue ; Robert-Macaire est mieux portant que jamais. Voulez-vous une preuve de ce que j'avance, que la corruption est une belle mouche dorée qui se pose partout ? Hier, je causais avec un de mes amis que j'ai au pouvoir actuellement ; il me racontait qu'un très-brave garçon, combattant de Juillet et de Février, un noble héros

prêt à mourir pour toutes les saintes formules, était venu très-sérieusement lui demander une des baraques du pont Neuf en toute propriété. L'ami dont je vous parle a fait comprendre à cet homme la monstruosité de sa réclamation et lui a arraché des larmes. Le malheureux n'était pas complétement gâté ; c'est là sa supériorité sur les autres ; mais donnez-lui dix ans d'exercice dans les hautes affaires, et vous n'en obtiendrez plus rien. Nous ne valons pas mieux les uns que les autres. Si j'étais le maître, dites-vous ? Je quitterais bien vite la boutique, de peur d'être tenté de voler.

— Clérac, la France est perdue.

— Non, mon ami, non ; Pontbriquet va remettre tout à sa place. Encore un dont j'ai vu le dossier ; encore un qui va m'appeler canaille ; c'est à crever de rire, ne trouvez-vous pas ?

Maurice écoutait sans parler ; Clérac lui semblait être dans le vrai, et, malgré tout, il se rattachait à la confiance obstinée d'Arsène, qui cherchait à constater, au milieu des événements qui se succédaient sous ses yeux, l'intervention d'une justice supérieure.

Ils dînèrent tous les trois ensemble. Le soir, Pellegrin et son ami quittèrent Clérac et se rendirent à l'hôpital de la Pitié où Arsène était interne à cette époque.

On lui apprit qu'un malade entré dans la journée l'avait demandé, un ouvrier du chemin de fer d'Orléans dont un accident venait de briser les deux jambes. C'était un garçon de vingt ans, mince et pâle comme les enfants de Paris, race aux membres vigoureux et grêles, au teint blafard, à la mine indépendante et railleuse. On les rencontre partout avec leur casquette avachie couchée sur l'oreille, vêtus de blouses blanches, fiers d'allures, insouciants et moqueurs. Celui-là avait obtenu, par quelques protections, une place d'homme d'équipe au chemin de fer d'Orléans, et cette occupation, l'arrachant aux oisivetés de la rue et

aux flâneries du pavé, en fit un travailleur content de son sort et réconcilié avec la vie. Il appartenait à la clientèle d'Arsène qui, par les soins assidus qu'il donnait aux malheureux, s'était fait une sorte de réputation, douce et obscure popularité dont il était fier. L'hôpital, pour ceux qui connaissaient le jeune médecin, n'était plus ce qu'il est trop souvent pour le peuple, un épouvantail, une ambulance officielle de la charité publique, un charnier où allaient crever les misérables, un lieu de honte et de supplice enfin. Arsène paraissait être le maître de cette grande maison de secours; c'est chez M. Pellegrin qu'on allait. Les ouvriers se recommandaient à lui de l'un à l'autre; un malade guéri devenait un ami qui célébrait partout les louanges de son sauveur et lui adressait tous ses camarades.

En déplaçant des wagons, le blessé avait fait une imprudence dont il fut si cruellement victime.

— Monsieur, c'est en jouant avec les amis, dit-il à Arsène. Mon affaire est toisée; empêchez-moi de souffrir, mais ne me guérissez pas, si vous ne pouvez pas me rendre mes jambes; je n'ai pas le moyen de me promener avec des béquilles rembourrées.

Les blessures étaient horribles; le premier pansement révéla des ravages atroces. Le pauvre ouvrier supporta la douleur avec une énergie incroyable.

— Docteur, ajouta-t-il mystérieusement quand il se vit seul avec Pellegrin, une femme viendra me demander demain; on la laissera entrer, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— C'est que nous ne sommes pas parents; vous comprenez? Je n'ai pas de famille, elle n'en a pas non plus; nous allions nous marier : en voilà une chance!

— Ne soyez pas inquiet; restez calme; nous vous tirerons de là.

Arsène passa la nuit auprès du patient, soutenant son énergie et le nourrissant d'un espoir que lui-même n'avait pas.

Clérac pouvait avoir raison dans le développement de ses théories sceptiques ; mais rien n'est plus commode à faire avec esprit que la critique de notre société. Ceux qui s'en tiennent aux paroles sont aussi inutiles que les gens qui donnent des conseils dans la rue pour relever un cheval abattu et qui expliquent de quelle nature a dû être l'imprudence du conducteur ; le plus simple est de se mettre à la besogne pour réparer le mal. Arsène, convaincu que nous avons tous un devoir à remplir sur cette terre, accomplissait le sien modestement. Dans une tâche comprise de cette façon, il y a de grandes fêtes et des joies célestes. Prenez la vie à quelque point de vue que vous vouliez, vous y trouverez l'égoïsme sous toutes les formes, excepté dans cette abnégation qui vous pousse à pratiquer le bien le plus vulgaire, le plus immédiat. On n'est pas béatifié pour avoir écrit des livres sur la charité, pour avoir supplié ses contemporains d'être bons, pour les avoir menacés s'ils sont méchants : les véritables saints pansent les plaies.

Le lendemain matin, une grande et belle fille se présenta pour voir le blessé ; elle était blonde avec de doux yeux gris. Un léger bonnet flottant se posait sur d'abondants cheveux disposés en bandeaux sur le devant et difficilement retenus derrière par les dents trop minces d'un petit peigne de corne ; on eût dit cinq doigts d'enfant trop remplis d'une lourde poignée de lin. Une robe d'indienne bleue enveloppait sa riche beauté, et la jeunesse luxuriante donnait de la fierté à l'humble étoffe dont les plis audacieusement simples étaient doux à suivre.

— Docteur, dit le malade tout bas à Arsène, s'il y a du danger, ne lui en parlez pas ; elle se ferait du chagrin, et c'est inutile.

L'interne prit la fille à part et lui recommanda de ne pas trop parler avec son amant; un rien le fatiguerait et donnerait à sa fièvre un caractère dangereux. Il fut paternel, persuasif comme un médecin qui soigne un millionnaire.

Ses prescriptions faites, il les laissa seuls et remonta chez lui. Il occupait dans l'hôpital, au fond d'un couloir où étaient logés plusieurs de ses collègues, une petite chambre à demi mansardée qui n'avait qu'une étroite fenêtre donnant sur les allées du Jardin des Plantes qui conduisent au Labyrinthe. Un lit et quelques chaises formaient tout le mobilier, avec une table de bois noirci sur laquelle étaient ses livres de travail et un casier de planches qui remplissait les doubles fonctions d'armoire et de bibliothèque. Il se plaisait dans cette triste retraite, au sein d'un quartier misérable et sale. Son hôpital, Notre-Dame-de-Pitié, aux murs crasseux et mornes, entouré d'enfants déguenillés et de gens de toute sorte, mendiants et pauvres, lui faisait l'effet d'une vieille sœur de charité, aux jupes de bure, qui s'est établie dans un carrefour, réchauffant ceux qui viennent à elle, sur son sein et entre les plis de sa robe, consolant les douleurs et pansant les blessures. Vingt fois par jour il parcourait les salles; à toute heure il était prêt. Les livres de médecine dont se composait son bagage de science avaient, sur sa table, un compagnon étranger, un volume dépareillé de roman, le dernier ouvrage qu'Arsène avait lu à Paule. Souvent, — à qui ces folies ne sont-elles pas arrivées? — il ouvrait l'in-8° à la page où en était restée l'histoire, où en était restée sa vie, et il lisait tout haut, comme pour quelqu'un, les insignifiantes aventures de ces feuillets devenus sacrés; son cœur se gonflait et il éclatait en sanglots, la tête plongée dans le livre; puis il se levait, s'agenouillait, joignait ses mains, proférait des prières moitié foi, moitié blasphème, se traçait sur la poitrine de grands signes de croix, et parlait à Dieu tout haut.

Arsène était dans sa chambre depuis un quart d'heure environ, quand on frappa à sa porte.

— Entrez! dit-il.

C'était la maîtresse de l'ouvrier. Elle fondit en larmes.

— Je l'ai trouvé bien mal, monsieur; croyez-vous qu'il s'en relèvera?

— Ma chère enfant, je n'ose rien vous promettre; en tout cas, il ne pourra plus reprendre son travail.

— Il sera estropié, n'est-ce pas?

— J'en ai peur.

La pauvre fille pleurait, accoudée sur l'appui de la fenêtre. Sa vue, troublée par les larmes, errait sur les arbres qu'on apercevait en face.

— Ah! monsieur, que de fois nous nous sommes promenés dans ce jardin qui est de l'autre côté!

Elle éprouvait en réalité ce qui se produit dans toutes les douleurs : nous voyons toujours à travers nos pleurs le mirage des joies perdues.

— Ah! comme on est malheureux en ce monde! au moment de nous marier; il gagnait bien sa vie; moi je suis blanchisseuse et je suffis à mon entretien. Allions-nous être contents! Est-ce qu'il n'y a pas moyen de le guérir?

Et, en prononçant ces paroles, elle regardait les gens qui passaient dans les allées du Jardin des Plantes. Les indifférents traversaient sa douleur comme ces points noirs qui se croisent devant les yeux fatigués, et, au milieu de l'hébétement de son chagrin, elle se figurait les scènes les plus consolantes. Avec son ami, elle se voyait courir et jouer dans les méandres du Labyrinthe; il sautait, riait, guéri, rayonnant; puis, ramenant ses yeux vers la chambre, elle apercevait Arsène et pleurait de nouveau.

— Vous ne pouvez donc rien pour nous?

Le médecin lui fit comprendre les fractures et les lésions amenées par l'accident. Pour lui, cette franchise

cruelle était de la prudence ; au fond, il désespérait de la vie même de son malade. Il expliqua à la pauvre désolée que les os broyés ne se reformeraient jamais.

Chaque progrès de l'industrie amène nécessairement une série de hasards nouveaux. La vapeur a enfanté des monstres dont les brutalités font des blessures horribles et inconnues. La mort semble avoir un privilége sur ce monde et sur ce qui s'y produit ; elle prélève tant sur les recettes de la science ; c'est comme le droit des pauvres sur les théâtres : les succès rapportent plus que les chutes.

Tous les jours la blanchisseuse venait voir son ami, et tous les jours elle montait chez Arsène pour savoir s'il était survenu un heureux changement. L'espoir est obstiné comme un enfant et comme un fou. Le médecin s'intéressait à cet amour bien réel, bien profond ; il étudia ce cœur tout d'une pièce qui ne vivait que pour un être. Il fit causer cette femme ; le peuple est assez bavard. Il apprit la vie, les habitudes, les émotions de l'ouvrière ; tout cela était pur et honnête et à la veille d'être brisé.

— Je ne suis pas le seul à plaindre, pensait-il.

Et tout ce que lui racontait cette fille, mêlée aux humbles souffrances de ses pareilles, excitait sa curiosité. C'était pour lui une dissection des fibres morales, une étude physiologique pleine d'angoisses. Il apprenait mille détails inconnus et déchirants.

Quand un voyageur nous arrive et qu'il déroule les mœurs des pays lointains, nous l'écoutons avec ravissement, nous nous attendrissons sur les malheurs qu'il nous raconte, sur les misères des grandes villes qu'il a vues ; nous blâmons l'état de ces sociétés étrangères à la nôtre, et, pour voir de pareils spectacles, nous n'avons qu'à interroger le premier ouvrier qui passe ; ses paroles nous rempliront d'affliction et de remords.

Un jour, la blanchisseuse parla à Arsène d'une personne qui était venue lui demander de lui enseigner son état.

— C'est une dame qui n'est plus jeune, dit-elle ; je crois qu'elle voudrait fonder un petit établissement de lingerie. Je suis allée la voir ; elles sont deux, la mère et la fille. Elles ont dû être riches ; il y a chez elles des restes de luxe ; elles portent de vieilles robes qui ont été belles, et leurs pauvres mains ont été habituées à la paresse. Ah ! monsieur, nous autres qui tripotons dans l'eau de javelle depuis l'âge de huit ans, c'est bien ; mais voir de jolis doigts commencer si tard, cela fait de la peine. J'ai d'abord travaillé pour ces dames, puis un jour la mère m'a questionné sur ce qu'on gagnait à notre métier, sur ce qu'une bonne maison pouvait rapporter ; puis, un matin, elle est venue me prier de lui donner chez elle quelques journées pour faire son apprentissage. Elle était si honteuse de parler de tout cela que j'en avais le cœur déchiré ! Ah ! monsieur, tout le monde n'est pas heureux à Paris ! La fille a voulu essayer aussi ; cela faisait pleurer la mère, et, ma foi, j'ai pleuré avec elle.

Arsène trouvait un charme amer à ces récits. Le spectacle du bonheur ne pouvait plus lui plaire ; il s'était consacré à la tâche difficile de réparer et de racheter le mal. Les souffrants inconnus qu'il ne pouvait pas atteindre, il les enveloppait de sa sympathie impuissante. Les méchants jouissent du malheur des autres ; parmi les bons, il en est qui éprouvent ces mêmes ravissements farouches, animés d'une sauvagerie évangélique. Quand la coupe des larmes sera pleine, il faudra bien la vider ; il faudra bien un Sauveur qui s'en fasse un calice. Que l'humanité pleure donc, pensent ces fanatiques du bien, et que Dieu descende pour sauver le monde ou que le vase déborde.

Durant de longues soirées, Maurice écoutait les radotages vertueux de son ami.

— Mon école philosophique n'est pas amusante, disait Arsène ; cher néophyte, je te verse un baptême sans fin ; c'est que la vie n'est point gaie, mon cher enfant ; je ne voudrais pourtant pas faire de toi un *manteau-bleu* ; marie-toi ! tu te créeras par là un intérêt et tu échapperas à mes obsessions. Je sens pour mon compte que ma carrière est finie ; je prévois une catastrophe qui la terminera un de ces jours. Je ne suis pas grand'chose, mais tu t'es habitué à moi, et si je te manquais tout à coup, tu serais trop seul. Il ne faut pas faire route avec les solitaires ; un jour ils vous quittent au milieu d'un désert qu'on traverse.

Clérac venait les voir quelquefois et leur donnait des nouvelles de la société par laquelle ils étaient passés sous leurs pseudonymes américains.

— On s'inquiète de Llewellyn et de Fitz-Piers de temps en temps.

— Il faut répondre qu'ils sont ruinés.

— C'est ce que j'ai fait, et l'on a ri.

— C'est tout naturel.

— Qu'est devenue Léontine ? demanda Maurice un jour.

— Elle est partie pour Londres avec un Anglais fort riche qui en est fou.

— Et Onoria ? et l'Espagnol ?

— Onoria vit avec je ne sais qui, toujours brillante ; je la rencontre assez souvent et nous causons de vous ; elle est du nombre de ceux qui savent l'histoire de vos faux noms. Quant à l'Espagnol, dont vous connaissiez le véritable nom qui est Ramissaire, vous saurez qu'il était caissier dans une maison religieuse. La vie double ou triple qu'il menait était coûteuse ; il a fait sauter le magot des aumônes ; quand il lui a été impossible de cacher les

soustractions qu'il avait commises, il s'est esquivé pour éviter une condamnation. L'instruction de l'affaire a été commencée; Onoria a dû comparaître devant un juge qui l'a tancée vertement en lui adressant quelques phrases d'une morale bien sentie; ce sont les couleuvres du métier; du reste elle a avalé celle-là en riant. Mais ce n'est pas là le vrai nouveau; le voici : Pontbriquet a renvoyé de chez lui sa sœur et sa nièce qui se sont cachées on ne sait où.

Arsène écouta avec intérêt ces dernières paroles de Clérac. Maurice pensa à Marguerite, et ce souvenir brusque fit comme une explosion dans son cœur. La pauvre petite étoile était apparue dans son ciel, puis s'était évanouie pour briller encore par intermittences; voilà que subitement elle se levait pure et triste, à l'heure où l'âme s'obscurcissant appelait une clarté.

On n'oserait pas écrire les étranges péripéties de la vérité. Quand un fait un peu bizarre se produit, on est tenté de crier au romanesque, et cependant les malheureux écrivains se montrent bien modestes dans le choix de leurs inventions. La vie n'y met pas tant de réserve, et nous assistons tous les jours à des aventures qui ne pourraient pas être écrites.

La conversation des trois amis changea d'objet. Arsène et Maurice, pour des raisons différentes, n'insistèrent pas sur la barbarie de Pontbriquet. On s'occupa de lui seul, de son élection et des chances qu'il avait d'être nommé. En effet, quelques jours après, un journal donna des listes dans lesquelles le général se trouva compris au nombre des candidats heureux.

— Remarque, dit le médecin à Maurice, que je m'abstiens de toute réflexion à l'endroit de ce succès. Moi, grondeur ordinaire qui grogne après toutes les injustices, je te laisse le soin de commenter celle-ci; elle est tellement monstrueuse qu'elle tourne à la bouffonnerie. On va

faire bombance ce soir chez Léonide, et nous n'y serons pas! c'est dommage!

Pontbriquet, très-sérieusement accepté par tout le monde, devint en peu de temps un personnage; on lui confia des missions, des commandements. Les pavés émus n'étaient pas bien tranquilles dans leurs alvéoles; les yeux des modérés se tournaient vers les hommes expérimentés qui pouvaient rendre des services dans une circonstance donnée. Si j'osais, je mettrais à jour cette erreur immense qui pousse les masses à confier leurs destinées à des gens inutiles ou déshonorés. Pontbriquet s'était trouvé mis en avant par sa qualité de général. On a inventé autrefois les *baïonnettes intelligentes*, et l'on y a cru; pour ma part, je crois moins aux sabres intelligents. Du reste, l'occasion allait se présenter de mettre à l'air sabres et baïonnettes; Juin approchait avec sa terrible bataille.

XXX

> Now unto thy bones good night.
>
> SHAKSPEARE, *Much ado about nothing.*

L'ouvrier blessé qu'Arsène soignait à son hôpital dépérissait, et son état devenait désespéré. Tous les jours la maîtresse de cet infortuné venait voir son amant, et elle cherchait à lire dans les yeux d'Arsène un espoir qui n'était plus dans son cœur de femme. L'interne, depuis la révélation de Clérac, amena plus d'une fois l'ouvrière à causer des deux dames qui s'étaient adressées à elle. Il se fit expliquer comment elles étaient, et, d'après le signale-

ment, il fut certain de ne pas s'être trompé; c'étaient bien la sœur et la nièce de Pontbriquet. Un hasard confirma Arsène dans son idée. La blanchisseuse lui annonça un jour que la mère était malade, et pria Arsène d'aller les voir. Il se présenta au nom de la pauvre fille, et raconta par quelle suite d'incidents il apportait ses soins sans avoir été appelé.

Tout sentait la misère chez les deux femmes; lambeau à lambeau, patience à patience, leurs ressources avaient disparu. Le courage lui-même s'épuisait. Il fallut recourir au plus pressé, guérir la malade. Arsène s'y employa avec zèle et délicatesse; il apportait les médicaments tout préparés et donnait tous les soins lui-même. La mère de Marguerite resta durant quinze jours entre la vie et la mort; elle fut sauvée au prix de ses forces et de celles de son enfant qui s'épuisa à la veiller, malgré les recommandations du médecin. Arsène et la jeune fille se reconnurent dès les premières visites, et pas un mot ne fut échangé relativement au passé ; on aurait parlé de Maurice, et Arsène ne sentait pas le moment venu; quant à Marguerite, sa réserve était toute naturelle, malgré son vif désir de savoir ce que faisait l'ami de son souvenir.

La guerre civile bourdonnait dans l'air; l'électricité qui se dégage des foules irritées pesait sur Paris; on attendait une heure sinistre qui allait sonner.

Arsène entraîna un soir son ami sur les boulevards; ils traversèrent les masses émues et bruyantes.

— Il va se passer quelque chose de sombre; ne sors pas de chez toi; tu n'as rien à faire dans tout cela.

— Et toi ?

— Moi non plus; je ne quitterai pas mon hôpital qui sera encombré d'ambulances; mon devoir est simple; je le vois comme si j'y étais déjà.

— Tu ne paraîtras pas dans la rue, au moins?

— As-tu peur que je me batte? Rassure-toi. Jamais je

ne manierai un fusil. Les luttes sont insensées, je les condamne ; seulement, dans les batailles, qui sont un résumé brutal et violent de la vie, je plains les victimes, je veux dire les blessés : les morts sont les heureux.

Ils passèrent des boulevards aux quais, que l'heure avancée faisait solitaires.

— Écoute, Maurice ; la nuit est belle et propice aux causeries. La ville repose bercée par des rêves de haine ; le soleil de demain sera peut-être obscurci par la fumée de la poudre ; le moment est bon pour les confidences. Au temps où nous vivons, il est mauvais d'ajourner quelque chose à demain. Tu as entendu Clérac nous raconter que Pontbriquet avait chassé sa sœur et sa nièce ; je les ai retrouvées. J'ai bien examiné Marguerite, c'est la fiancée que je t'ai annoncée le jour de l'enterrement de ton père. Le hasard m'a porté chez elles. J'ai sauvé la mère d'une très-grave maladie, et actuellement elles sont toutes les deux convalescentes, parce que la souffrance de l'une et la fatigue de l'autre les ont épuisées. La convalescence est un charmant luxe quand on a du temps et de l'argent ; il n'en est pas ainsi pour les deux femmes. J'ai moi-même exécuté mes ordonnances ; j'apportais les médicaments ; tout cela est très-bien ; mais je ne puis acheter chez un pharmacien ce qu'il leur faut pour compléter leur guérison, c'est-à-dire du soleil. Je ne vais pas, tu comprends bien, leur conseiller un voyage en Italie ; ce serait se moquer d'elles. Or, voici ce à quoi j'ai pensé dans ma naïveté. Le monde est bouleversé ; il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une idée pareille me soit poussée dans la tête. Demain, dans tout Paris, ici où nous sommes, partout, un tas de gens commenteront l'Évangile à coups de fusil ; nous qui sommes plus sages, cherchons le bien dans de plus douces folies. A ta place, je tâcherais de voir Marguerite ; elle est honnête et pauvre ; la vie qu'elle mène est un assez sérieux rensei-

gnement; tu es riche, tous les journaux s'occupent de la répartition des biens, fais ton partage toi-même. Pendant que je te parle, je m'écoute et je croyais avant de commencer que ce que j'allais dire était plus étrange. Nous cherchons le bizarre et le bon; cela concilie nos rêves.

— Tu as raison, Arsène, je les reverrai; je veux les sauver de la misère d'abord, et nous aviserons plus tard.

— Plus tard! reprit tristement Arsène, plus tard n'arrive jamais; il n'y a que deux moments bien réels : maintenant et trop tard. Tu vas m'accuser encore de croire aux pressentiments, comme un sorcier; eh bien, retiens ceci : dans peu de temps, je te quitterai; je ne sais ce qui se passera, mais j'en ai la certitude. Depuis plusieurs jours, tout me fait des adieux. Ne trouves-tu pas que ces étoiles sont tristes? Je voudrais te confier à une nouvelle Paule.

— Pauvres femmes! il faut qu'elles sachent qu'il leur reste des amis. Mais comment me présenter chez elles? Tu m'y conduiras.

— Sois tranquille, nous saisirons bien une occasion. Marguerite m'a reconnu; je suis un précurseur; elle t'attend. Le hasard est un logicien terrible, et les femmes le savent.

Ils arrivaient aux rues obscures de la Cité. Des groupes sombres s'effaçaient le long des murs, et des patrouilles bruyantes faisaient résonner le milieu de la chaussée; les nuages se croisaient.

— Adieu, Maurice, embrassons-nous. Je n'ai jamais vu de nuit aussi triste.

— A bientôt!

— A toujours!

Et ils se séparèrent. Maurice rentra chez lui, préoccupé de Marguerite. L'idée de cette enfant oubliée grandissait en lui, envahissant l'espace laissé vide par ses

amours mortes ou disparues. Les cœurs faibles ont cela de bon, que les sentiments purs et nobles germent rapidement en eux; ils ont l'enthousiasme de la générosité et de la vertu; ils s'habituent au bien récemment inspiré. La réflexion ne vient qu'après l'élan et trouve les déterminations dejà établies. Les âmes spontanées sont souvent dupes peut-être, mais ce sont les meilleures. La bonté, après tout, n'est-ce pas une surprise, une faiblesse? Je permets qu'on défende un sou, en employant tous les calculs et toutes les ruses de la raison; mais soumettre un sentiment au trébuchet comme un usurier fait d'un écu, je déclare cette précaution immonde.

Maurice s'endormit en songeant à la jeune fille; cette pensée de protéger sa faiblesse ajoutait pour lui un intérêt à la vie. La pauvre enfant ne se doutait pas que son sort venait de se décider, et qu'à l'heure où un drame terrible se préparait dans l'ombre, deux amis avaient disposé de son existence pour en faire une pastorale.

Le cerveau d'Arsène charriait d'autres songes; mille prévisions le rendaient triste.

— Si l'on ne tuait que des hommes, encore! se disait-il; mais on va égorger des idées. Les trois sœurs pacifiques qui font la devise de la République vont être trouées de balles! Encore des jours néfastes qu'on nous jettera à la tête aux heures de malédiction. Souffre et tais-toi, misérable manœuvre; tu auras du plomb à extraire et des membres à couper. Que veux-tu de plus?

Et il s'endormit, navré d'une affliction sereine.

Le lendemain, on se battait; on se battit trois jours. L'hôpital de la Pitié fut encombré de blessés; Arsène fit son devoir. Le troisième jour, il se hasarda dehors, parcourut plusieurs rues, et arriva à des barricades garnies de combattants. Des hommes, qui avaient eu affaire à lui autrefois, le reconnurent. On l'entoura et on lui fit une sorte d'ovation. Il fut entraîné dans une

cave où souffraient quelques victimes de la lutte du matin ; il leur donna ses soins. Au milieu de sa besogne, il entendit une fusillade : on vint le prendre pour panser ceux qui jonchaient le pavé. Une troisième attaque eut lieu; les balles sifflèrent à ses oreilles. La Mort, qui passait, ne le dérangea pas; la capricieuse maussade ne veut jamais prendre ceux qui l'attendent : il fut épargné. Le soir, il rentra à l'hôpital et reprit son service.

Son absence avait été remarquée; des imprudents ou des malveillants firent des réflexions fâcheuses dont Arsène ne tint pas compte : sa conscience était tranquille.

Maurice, pendant la bataille, avait tenté d'arriver jusqu'à la Pitié; il voulait voir son ami, il avait besoin de lui; des pressentiments horribles bourdonnaient dans sa tête. Les ponts étaient gardés; il ne put parvenir à l'hôpital que quelques jours après le combat. Tout était dans la confusion. On lui répondit brusquement que M. Pellegrin était dans les salles. Il traversa deux cours plantées d'arbres malingres, où d'ordinaire les convalescents se promènent; au fond de la seconde, à gauche de l'entrée qui mène à la salle Saint-Benjamin, il vit une foule énorme amassée devant une petite porte crasseuse par laquelle on descend à la salle des autopsies. Tous les gens qui étaient là, criant, pleurant, venaient réclamer des cadavres. Une femme se jeta sur lui; c'était la pauvre blanchisseuse qui reconnaissait Maurice pour l'avoir vu chez l'interne.

— Faites-moi rendre mon amant, monsieur; il est mort hier, et ils l'ont mis là avec les autres; faites que je le voie, monsieur, faites que je le voie!

Et elle sanglotait à fendre l'âme.

— Venez avec moi, lui répondit le jeune homme, et ils cherchèrent ensemble Arsène. Ils le retrouvèrent enfin, et ils montèrent tous les trois dans sa chambre. Arsène

s'était précipité au cou de son ami en fondant en larmes.

— Quel malheur ! cria-t-il ; te l'avais-je dit ?

Il était affreusement changé ; les émotions, la fatigue avaient creusé ses yeux. Il tomba sur une chaise en pleurant. L'ouvrière était restée debout près de la porte.

— Vous voilà, mon enfant ! Eh bien, je n'ai pas pu le sauver.

— Je sais bien, monsieur, que vous avez tout fait ; mais je voudrais ravoir le corps pour le faire enterrer, si c'est possible.

— Je m'occuperai de cela, bien que je ne sois pas en odeur de sainteté ici.

— Comment ? demanda Maurice.

— Je t'expliquerai cela plus tard. Que nos tristesses personnelles ne nous empêchent pas de faire du bien aux autres. Le malheur qui se jette dans l'indifférence est mauvais et coupable ; en consolant on se console. Voyons, avez-vous de quoi faire les frais de sépulture ?

— Dame, monsieur, j'emprunterai.

— Avec cela que le temps est bon pour trouver du crédit. C'est inutile, je me charge de tout. Revenez ce soir ; nous relèverons le corps, nous le ferons ensevelir, et demain tout sera prêt ; vous n'aurez à vous occuper de rien.

— Ah ! que vous êtes bon, monsieur, dit la malheureuse, touchée par cette sainte brusquerie ; puis baisant la main de l'interne : — Je prierai pour vous ! ajouta-t-elle.

— Merci, mon enfant, j'en ai besoin ; priez, vous serez écoutée. Pour moi, je ne fais que vous rendre le bien que vous m'avez fait sans vous en douter. Maurice, c'est à cette brave fille que je dois d'avoir retrouvé Marguerite et sa mère. — Allez ! à ce soir.

Les deux amis restèrent seuls.

— Sais-tu une idée que j'ai ? Demain on enterrera l'amant

de cette ouvrière; je vais tout préparer aujourd'hui. Es-tu homme à venir avec moi? Nous accompagnerons le pauvre convoi et nous visiterons nos morts. Dans ces temps épouvantables, il est bon de revoir ceux qui sont en paix.

— A quelle heure? demanda Maurice.

— A dix heures.

— Tu disais tout à l'heure qu'on te voyait d'un mauvais œil ici; pourquoi?

— Ce n'est rien; on m'a accusé d'avoir porté des secours aux insurgés, d'avoir parcouru les barricades; des niaiseries! Mais les vainqueurs sont toujours farouches dans le premier moment, et je suis suspect d'humanité.

— N'as-tu pas peur?

— De quoi? je ne redoute que moi-même quand j'ai un reproche à m'adresser; le reste ne compte pas. As-tu souffert durant ces tristes jours?

— Oui, pour toi.

— Moi, j'ai souffert pour tout le monde. J'ai oublié Paule pendant trente-six heures; ils ont tiré sur moi et ne m'ont pas tué.

— Tu t'es donc battu?

— Comme le chirurgien sur le champ de bataille, comme le martyr dans le cirque.

— A ta place je quitterais Paris.

— Me sauver! Je donnerais raison à ceux qui m'accusent.

— Mais la prudence...

— La prudence est une peur calculée. Assez là-dessus. Allons commander l'enterrement de ce pauvre diable.

Le lendemain matin, le plus humble des corbillards emportait l'ouvrier au cimetière; trois personnes marchaient derrière, la blanchisseuse et les deux amis. Le bruit courut que c'était le convoi d'un insurgé, compagnon politique d'Arsène, et que le médecin avait eu l'au-

dace de faire les frais d'une cérémonie pour un pareil bandit. Les mauvais propos se propagent vite, et personne n'eut le courage de défendre Arsène.

On arriva au lieu de repos. Quand le corps eut été déposé en terre sainte, les deux jeunes gens abandonnèrent la pauvre fille, qui s'agenouilla et fit devant le tertre fraîchement remué une prière pour son amant; elle versa plus de larmes que de paroles dans sa folie fervente, dans sa douleur entrecoupée. Les deux amis allèrent visiter le caveau de la famille Delayen.

— Te rappelles-tu ta mère, Maurice? Cher enfant, allons rendre visite à Paule; n'oublions personne, c'est le dernier pèlerinage; nous ne reviendrons plus.

La tombe de madame Dionay était ornée de fleurs fraîches et d'offrandes récentes, comme un petit reposoir de campagne.

— Ce sont mes dévotions, dit Arsène; je m'échappe de temps en temps et je viens ici.

Et il tira de dessous sa redingote une couronne blanche qu'il accrocha à la grille. Maurice en fit autant.

— Tu as eu la même pensée que moi; merci! Je sais bien qu'elle n'est plus là, que son âme, plus libre que les nôtres, erre autour de nous et nous assiste à toute heure. Ah! ce qu'il y avait de plus pur en elle n'est pas là dedans, mais le corps! le corps!

Et Arsène fondit en larmes.

— Je la vois toujours étendue dans sa robe blanche, sereine et douce, avec son sourire triste. La science a beau me dire qu'elle est décomposée et dissoute, je ne puis le croire; je me figure obstinément qu'un miracle l'a conservée. Je voudrais pouvoir emporter ce petit coin de terre et le garder avec moi. Maurice, si par hasard je quittais Paris, promets-moi de ne pas oublier cette tombe. Ceux qui passent respectent les monuments entretenus par des mains amies; ils en conçoivent de saintes pen-

sées, et se disent que la personne morte était digne d'être regrettée. Elle aimait les fleurs, dédions-lui des bouquets et des guirlandes; parfumons cette argile! Ne trouves-tu pas que les païens avaient raison de brûler les corps? La cendre est si belle; cela laisse une pure idée du néant; mais ce que tout cela devient avec nos enterrements modernes, oh! n'y pensons pas. Je voudrais, par moments, suspendre son tombeau entre ciel et terre, comme celui de Mahomet. Ah! cette pauvre chair, Maurice, je l'ai tant aimée! Ce doux corps tout couvert de stigmates, je l'ai tellement adoré! Ah! mon ami, l'âme n'est pas tout. Mais quelle consolation elle nous apporte quand le reste est parti! — Adieu, ma Paule chérie! Quand te reverrai-je?

Et à genoux il murmura quelques paroles encore. Maurice, dominé par cette douleur, ressemblait aux jeunes enfants qui entrent pour la première fois dans une église avec leur mère : ils sont tout émus et n'osent pas remuer; craignant de mal se conduire, ils imitent ce qu'ils voient faire, s'inclinant, se relevant, se signant, selon l'exemple. Maurice obéissait aux élans du cœur d'Arsène, plein d'admiration pour cet amour aux dévotions courageuses. Ils se relevèrent et descendirent vers Paris.

A la porte du cimetière, deux hommes les abordèrent.

— Quel est celui de vous deux qui s'appelle Arsène Pellegrin? dit un des inconnus.

— C'est moi, monsieur.

— Alors, suivez-nous, et il exhiba un mandat.

— Vous m'arrêtez?

— Oui, monsieur.

— C'est bien.

— Mais qu'a-t-il fait? demanda Maurice; on se trompe peut-être.

— Monsieur est bien interne à l'hôpital de la Pitié?

— Parfaitement.

— Alors, il n'y a pas d'erreur.

— Pourtant, on devrait donner des motifs et ne pas arrêter les gens ainsi en pleine rue.

— Allons, Maurice, contiens-toi; ces messieurs font leur devoir; ils n'en savent pas plus que nous. — Je suis à vous, messieurs : un mot à mon ami et je vous accompagne. — Sois prudent; ne fais pas de sottises pour me sauver; il est inutile de se déshonorer; laissons faire la justice. Tu me demandais, il y a quelques jours, sous quel prétexte tu te présenterais chez la mère de Marguerite? en voici un tout trouvé : tu iras lui dire pour quelle raison je ne puis me rendre chez elle. A quelque chose malheur est bon. — A vos ordres, messieurs.

Maurice marcha à côté de son ami jusqu'à la Conciergerie; là, on ne voulut pas le laisser entrer, et ils se séparèrent après une longue étreinte.

— Sois sage. Je vais avoir quelques jours de secret; quand je serai visible, je t'écrirai. Adieu, et ne pleure pas. Les larmes appartiennent aux douleurs de notre âme; quant aux aventures de la vie, elles ne valent pas même un sourire.

XXXI

NOUER ET DÉNOUER.

Inutiles que nous sommes.

JEAN-PAUL RICHTER.

Maurice se rendit en toute hâte chez Clérac, l'homme des grandes ressources. L'arrestation d'Arsène, l'impru-

dence qu'il avait commise, le soupçon qui pesait sur lui, tout fut raconté en quelques paroles.

— Il n'y a pas de temps à perdre ; en route ! dit Clérac. S'il y a une chance de le tirer de là, c'est dès le premier moment qu'il faut agir. Si nous laissons un jour ou deux d'avance aux bâcleurs de dossiers, nous sommes perdus.

Ils coururent à travers Paris, virent des ministres, des juges, des inconnus influents, des gens de tous les partis ; en vain. On leur fit des promesses ; on prit note de leur recommandation ; on leva les mains au ciel avec des : — Que voulez-vous ? Personne n'osa courageusement prendre en main la défense d'Arsène. Ce n'était qu'une injustice ; à quoi bon se déranger ? Le moindre fait qui aurait pu amener un scandale les eût tous émus, et ils auraient consenti à un énorme sacrifice pour l'empêcher de se produire.

— Je fais ce métier-là depuis longtemps et toujours avec le même succès. Si je vous avais annoncé le résultat d'avance, vous auriez pu penser que je me refusais à m'employer pour Arsène ; j'ai tenté le possible et l'impossible, et notez que, dans le nombre des gens que j'ai vus, il y a des amis très-intimes qui tous les jours me jurent qu'ils n'ont rien à me refuser ; je suis certain que ce sont ceux-là qui en feront le moins. Pourquoi ne demandez-vous rien pour vous ? m'a-t-on dit cinq cents fois. Par cette raison bien simple qu'il ne me serait rien accordé. Il faut garder une illusion pour l'amitié, comme une poire pour la soif ; il est si doux de laisser croire aux autres que l'on pourrait bien d'une part, et qu'on voudrait bien de l'autre. Je suis une vestale des grands sentiments, j'entretiens le feu sacré. Il reste deux personnes que nous n'avons pas vues : Pontbriquet...

— Oh ! pas celui-là.

— Vous avez peut-être tort ; il réussirait, alléché par

quelque récompense. Le moyen paraît honteux, mais il serait sûr. Passons à l'autre : c'est Léontine.

— Comment ! mademoiselle d'Aygaliers ?

— Parfaitement. Elle a épousé son Anglais, et, de retour à Paris, elle s'est mise à recevoir; tout ce qui est illustre ou puissant va chez elle; elle commence à se faire une réputation qui sera colossale. Vous n'avez pas de répugnance à vous présenter devant elle ?

— Nullement ; mais Arsène...

— Laissez donc tout scrupule de côté; quand il sera libre, il se fâchera s'il veut.

On arriva devant un hôtel situé dans une des avenues voisines des Champs-Élysées.

— Vous monterez seul, cela vaudra mieux.

Si Maurice ne s'était pas senti poussé par un motif sacré comme celui qui l'amenait, il n'aurait jamais osé se montrer devant Léontine. Partout régnait le bon goût du luxe *légitime*. Les nombreuses décorations de cette maison étaient disposées d'une façon tellement heureuse que tout paraissait simple. Mademoiselle d'Aygaliers, à laquelle nous ne donnerons pas son nom anglais pour si peu de temps, reçut Maurice avec un élan de joie plein de convenance, qui permettait à celui-ci de se rappeler le passé sans s'en autoriser pour l'avenir. Il fut frappé de voir combien, dans sa nouvelle existence, elle était parfaite avec harmonie. Chez sa mère, elle rayonnait de tout l'éclat de sa beauté, mais il lui manquait quelque chose; au milieu de leur folie, je ne sais quoi de disparate l'avait choqué aussi; il la trouva enfin à sa place. C'est comme une jolie fleur qu'on essaye à sa ceinture, à ses cheveux, et qui est née pour régner sur un bouquet dans l'éblouissement d'une fête.

— Eh bien, monsieur Maurice, ai-je pris le bon chemin? Terminons d'un mot mon histoire pour n'y plus revenir, car vous resterez un ami de la maison, j'espère.

Je vous ai quitté au moment où le sentiment tournait au tendre et au maladif; quelques jours après, je rencontrais mon mari. Il m'a emmenée à Londres, et, au bout de quelques semaines, m'a proposé tout bonnement de devenir sa femme; j'ai accepté, comme on peut le comprendre, et aujourd'hui, Maurice, je puis vous jurer que ce téméraire ne se doute pas qu'il a épousé la plus honnête femme du monde. Il m'a donné le bonheur que je voulais, tout le bonheur dont je puis disposer est à lui. Il y a des gens qui gagnent à la loterie avec un numéro que personne n'a voulu prendre; mon mari aura été de ceux-là. La confiance illimitée qu'il a en moi ne sera pas trompée. Maintenant que j'ai le moyen d'avoir des qualités, je veux être bonne et utile; dans dix ans, je veux être célèbre à Paris, et par mon cœur tout simplement. J'ai fini. A vous, maintenant. Vous mariez-vous?

Et Léontine sourit. Ces confidences, faites avec volubilité et grâce, firent oublier à Maurice le motif qui l'amenait.

— C'est précisément à cette puissance déjà grande dont vous disposez que je viens m'adresser, dit-il; mon ami Arsène Pellegrin est arrêté; il est innocent; pouvez-vous le faire mettre en liberté?

— De qui cela dépend-il?

— De tout le monde; mais surtout de quelqu'un qui voudra bien s'y employer.

Léontine sonna, et en quelques secondes fut prête. Quoi de plus charmant qu'une femme qui, pour une démarche généreuse, met en hâte son chapeau et en caresse les rubans en causant et en riant?

— Ma voiture est prête; vous m'accompagnez.

— C'est que... on m'attend; Clérac était venu avec moi.

— Eh bien! il viendra avec nous.

Elle s'approcha du coupé où Clérac se trouvait.

— Vous saurez, monsieur, lui dit-elle, moitié sérieuse, moitié souriante, qu'on ne reste pas à la porte de ma maison quand on est de mes amis ; vous m'avez fait injure en me supposant aussi sotte que la plupart des femmes. Je suis le premier et le seul juge de ceux que j'aime; vous êtes des miens, monsieur Clérac, et vous n'y avez pas assez songé en n'entrant pas avec M. Delayen. Pour la peine, nous vous laisserons partir seul. Encore une affaire réglée; n'y revenons plus jamais. — Courons, maintenant.

Clérac resta abasourdi sous les reproches de cette grâce brusque.

Léontine affronta des galanteries ennuyeuses, des propos tendres qu'il fallait écouter, et rapporta un espoir à Maurice.

— Un ministre tout-puissant et qui ne craint pas de se compromettre, m'a assuré qu'on hâterait l'affaire, et qu'elle allait être chaudement recommandée. Vous rentrez avec moi, n'est-ce pas ? Vous me devez votre histoire. Vous pleuriez une femme, quand je vous ai quitté ?

— Et je la pleure encore, reprit vivement Maurice.

— Mais croyez-vous donc que je vous blâme de cet hommage rendu à une mémoire sacrée? Depuis que je suis mariée, je suis rentrée dans la possession de mon cœur. Une femme riche et qui ne s'ennuie pas est vertueuse. Mon mari n'est plus jeune; il a eu confiance en moi, cela suffit. Et puis, un homme est si rare, qu'on peut dire qu'il n'y en a pas. Je suis heureuse ainsi; la solitude et la souffrance vous font chercher l'amour et autres babioles. Je veux me créer une existence à l'abri de ces dangers. Je deviendrai une femme à la mode, entourée d'artistes et de gens d'esprit; des poëtes me feront des sonnets; mes bustes orneront toutes les expositions, on me donnera tant d'amants, que cette réputation qu'on me fera équivaudra à un brevet de vertu. A la

faveur de cet éclat, je distribuerai de ces paroles qui aident aux réputations; je relèverai le courage des énergies vaincues; j'achèterai les belles œuvres ignorées; je consacrerai les talents; j'aurai des couronnes exceptionnelles pour les fronts timides; et la tribu des écrivains chroniqueurs m'encensera, m'applaudira, et donnera de la publicité à mes moindres phrases. Je m'arrangerai, du reste, à avoir raison. Voyons, Maurice, est-ce un rôle? Cela ne vaut-il pas mieux que de vivre avec cet odieux vieillard qu'on appelle Pontbriquet? Il est représentant, vous savez! et je le gêne beaucoup. Nous nous rencontrons souvent dans le monde, et comme je sais les indignités qu'il a commises envers sa sœur et sa nièce, je l'interromps au milieu de ses tirades humanitaires pour lui demander ce que deviennent Marguerite et sa mère. Pauvre Marguerite! J'ai à me faire pardonner quelques vilaines paroles que je vous ai dites sur elle. J'ai été jalouse d'elle pendant quelque temps; j'avais peut-être deviné juste, mais c'était de la folie. Je voudrais pouvoir réparer le mal que j'ai fait. Savez-vous où elles sont?

— Ah! madame, vous avez choisi le vrai rôle à remplir: la grâce appliquant la justice. Vengez les victimes de Pontbriquet sur ce misérable.

Et il raconta ce qui était arrivé avec tous les détails.

— Votre ami Arsène est un bien beau cœur! On m'avait fait peur des gens de son opinion; quelle absurdité! Ils sont charmants. Mon salon est plein de petits Brutus; on y remue le monde tous les soirs, comme un kaléidoscope, et on s'appelle pour se montrer combien c'est joli! Ils ont des modèles de Polognes ravissantes, des échantillons de républiques délicieuses, des projets de phalanstères vertueux comme l'Éden: l'Europe est remaniée de mille façons; il y en a cinquante exemplaires tous différents. Vous ne sauriez croire combien j'aime tout cela. Voilà pour les jours jeunes. J'ai des après-midi pour les per-

ruques : ils rétablissent les choses bouleversées, remettent les joujoux dans les cartons, cachent les pantins dans les armoires, renfoncent les diables dans leurs boîtes avec terreur; ce sont de vieux bons hommes d'Etat qui n'aiment pas qu'on les dérange, des sourds que le bruit étourdit, des aveugles que la moindre lueur offusque ; ils regrettent tout ce qui est mort et croient à des malentendus sur lesquels on reviendra pour les réparer. Je préfère encore les enfants aux vieillards ; c'est plus drôle et peut-être plus vrai. — Et vous, Maurice, que comptez-vous devenir?

Il expliqua sa situation à Léontine, lui répéta les paroles d'Arsène et la mit au courant des hésitations de son cœur. Elle fut de l'avis d'Arsène.

— Les décisions extravagantes ne me font pas peur ; elles m'ont réussi ; faites comme moi. Vous m'amènerez Marguerite ; je veux l'aimer ! Réparer est la grande loi de ce monde. Ah ! l'argent, mon ami, quelle précieuse puissance ! Tous les jeunes humanitaires qui m'entourent m'ont fait comprendre le rôle que doit jouer ce qu'ils appellent le Capital. Je ne saisis pas tous leurs calculs, mais je vois que les riches sont des dépositaires de bonheur. Comme je suis changée ! Je parle comme une révolutionnaire. Ma foi, j'aime tout ce qui se fait. — Vous m'enverrez la blanchisseuse de l'hôpital, vous savez, celle qui a signalé Marguerite à votre ami Arsène ; il faut faire travailler cette fille. Vous irez voir les malheureuses que Pontbriquet a chassées, n'est-ce pas? J'irai aussi. La vie vous pousse : obéissez.

— Adieu ! dit Maurice se levant, et prenant la main de Léontine entre les siennes, et il ajouta : Une dernière chose que vous comprendrez et que je veux vous dire : — Pardonnez-moi.

A la façon dont il articula ces mots, au regard qui les accompagna, à la pression qu'il imprima aux mains de la

jeune femme, elle put deviner toute la délicatesse d'âme de Maurice.

— Je vous ai aimé, répondit-elle avec émotion ; oublions et restons heureux. Je vois une existence ravissante qui s'ouvre devant nous, ajouta-t-elle en souriant.

— Et Arsène ?

— Il sera libre et deviendra notre médecin.

— Que Dieu bénisse vos espérances ; adieu, je vais le voir.

Il courut à la Conciergerie ; on ne lui permit pas de communiquer avec son ami. Chez lui, Maurice trouva une lettre d'Arsène.

« J'ai subi deux interrogatoires déjà ; le juge d'instruction m'a promis que dans trois jours je pourrais te recevoir. As-tu été voir Marguerite et sa mère ? Courage ! Il y a bien des malheureux ici ! Je t'embrasse, pauvre frère de ma vie. A bientôt. »

Dès le lendemain, Maurice alla chez la sœur de Pontbriquet. Marguerite perdit presque connaissance à cette apparition. Il expliqua les tristes raisons qui faisaient qu'Arsène n'était pas venu depuis quelques jours ; cette nouvelle fit couler des larmes. Maurice trouva l'intérieur tel que son ami le lui avait annoncé. Son cœur se serra en voyant ces deux femmes affaiblies, abandonnées, pauvres. Mille paroles lui vinrent aux lèvres qu'il n'osa prononcer ; mille projets traversèrent son esprit, mais il fallait ménager la délicatesse des vertueuses infortunées. Que faire et que dire ? Marguerite n'eut pas la force d'ouvrir la bouche ; elle souriait tristement, et ses yeux suivaient le jeune homme avec une fixité hébétée. Elle semblait regarder un être qui n'était pas réel ; elle assistait à un songe. Tant de fois sans doute elle avait cru voir entrer Maurice, durant ces heures douloureuses où le désespoir est tellement complet qu'il n'a plus à vous offrir que le supplice d'un bonheur impossible, tant de

fois déjà elle avait eu devant les yeux cette vision, que la présence même de cet ami lui semblait une illusion.

La visite fut courte, pleine d'émotions embarrassées qui lui donnèrent un caractère de froideur. Tout le reste du jour, la jeune fille fut joyeuse et la mère pleura. Que de pensées dans la situation de ces deux âmes ! L'une, n'écoutant que l'expérience, sentait que cette lueur du passé ne pouvait qu'apporter un malheur nouveau à son enfant ; elle devinait une illusion à détruire ; l'autre, cédant aux vives impressions des cœurs naïfs, entrevoyait, sans mesurer les distances, sans apprécier les difficultés, je ne sais quelle bénédiction qui allait se poser sur sa vie. L'intensité des vœux fait éclore les rêves.

Léontine était une femme spontanée qui ne calculait jamais ses actions, et obéissait aux impulsions de ses sentiments. Un peu d'amour pour Maurice et l'esprit d'aventure lui avaient fait fuir la maison maternelle ; elle cédait à l'instinct de sa nature. Souvent notre bonheur dépend d'une témérité coupable, et telle destinée pacifique a commencé par une révolte. En brisant les lois sociales, mademoiselle d'Aygaliers s'était lancée dans un inconnu dangereux : le hasard la sauva, et sa vie se trouvait désormais placée au-dessus des jugements de ce monde.

Elle se présenta à son tour chez la sœur de Pontbriquet. Cette visite fut au début une espèce de scandale ; les deux pauvres femmes n'avaient jamais eu à se louer de Léontine ni de sa mère, qui les avaient écrasées autrefois de leur importance. Que voulait-elle ? Pourquoi cette démarche ? Venait-elle triompher de leur misère ? Le malheur est ombrageux. La nouvelle venue s'en tira d'une façon très-habile. Elle mit une légèreté si aimable dans ses paroles, elle sut si bien raconter tout ce qui la concernait ; elle mêla si bien Maurice à tout cela, qu'elle étonna sans choquer. Elle s'occupa surtout de plaire à Marguerite ; elle revint sur le passé avec des repentirs charmants ;

elle montra à la pauvre recluse l'intérêt qu'elle lui portait, l'influence qu'elle avait sur son sort ; elle expliqua les bizarres alternatives de la vie ; elle dit tout sans rien dire, brisa de ces grands mots tristes qu'on n'achève jamais et qui sont pleins de soupirs ; elle pleura sans hypocrisie et sourit sans impudence ; elle fut séduisante en paraissant folle.

Pendant qu'elle était là, la blanchisseuse entra ; elle la pria de venir chez elle, et eut si bien l'air de tout savoir, qu'elle imposa son amitié aux trois femmes ébahies. Rien dans ses allures, dans sa toilette, dans ses paroles ne fut choquant ; elle possédait un don de fascination. En partant, elle embrassa Marguerite sans affectation.

— D'aussi étranges rencontres n'ont pas lieu impunément, lui dit-elle. Espérez. Dieu suit des voies incompréhensibles ; il procède à sa guise ; obéissons-lui. Je vis dans l'espoir que vous m'aimerez un jour.

La mère de Marguerite ne sut que penser ; elle prit Léontine pour une écervelée. La jeune fille commenta les phrases qu'elle avait entendues, et n'osa pas accepter tout l'espoir qu'elles mettaient en elle. Cendrillon pouvait-elle se figurer qu'une citrouille se transformerait en carrosse, et qu'avec des souris on ferait des laquais et des cochers ?

Au milieu de ses extravagances, mademoiselle d'Aygaliers se rendait parfaitement compte de l'effet de sa visite ; elle venait de frayer la route à Maurice. Elle lui raconta sa folie ; il l'en remercia, en lui avouant l'embarras dans lequel il s'était trouvé.

— Mais elles s'épuisent, dit-il ; on ne peut pas leur offrir d'argent.

— Il faut brusquer les choses, reprit Léontine.

— Arsène leur conseille la campagne, le repos, le soleil, l'Italie !

— Je vais leur proposer tout cela !

— Elles refuseront.

— Me donnez-vous carte blanche?

— Je voudrais consulter Arsène.

Léontine s'arrêta là. Quand elle fut seule, elle se mit à table et écrivit. Elle expliqua au prisonnier l'état des deux malades, lui raconta la visite de Maurice et la sienne, et termina ainsi :

« Vous connaissez votre ami ; il a besoin d'être poussé vers ce qu'il désire le plus. Il a grande confiance en vous ; rien ne m'est plus facile que de mener les choses à bonne fin. M'autorisez-vous à agir? »

Elle ne songea même pas à lui raconter comment elle et Maurice s'étaient retrouvés ; ce fut peut-être un bien. — Arsène ne s'étonnait de rien ; cette intervention de la fille de madame d'Aygaliers lui plut. Il reconnut l'esprit d'intrigue de la mère bien utilisé.

« Madame, répondit-il, je ne puis qu'approuver votre conduite ; pressez notre ami. J'agirais comme vous le faites. J'avais deviné Marguerite depuis longtemps. Rien ne se prouve en ce monde ; il faut suivre les inspirations du cœur. Cette lettre sera mon testament : je vous lègue Maurice. Mes affaires vont mal ici ; il est probable que je partirai d'ici à peu de temps. Je voudrais être sûr du résultat de votre affaire avant de changer de prison. »

Maurice ne connut pas cette lettre. Arsène lui avait écrit un mot.

« Les interrogatoires se succèdent et les choses vont mal, mais très-vite. Je ne puis voir personne encore ; mais j'ai la certitude de t'embrasser avant ce qui arrivera. Et Marguerite ? »

Léontine, alarmée par sa lettre et pressée par Maurice qui lui apporta la sienne, se mit en courses de nouveau. On lui répondit que les commissions auraient promptement fini leur travail, et qu'il resterait le recours en grâce.

— Ils sont féroces, dit-elle en rentrant; Arsène est perdu.

Et elle et Maurice pleurèrent.

XXXII

Pauvre petite! je lui souhaitai mon bonheur!

H. DE BALZAC.

La blanchisseuse s'était présentée plusieurs fois chez Maurice pour avoir des nouvelles du médecin. Ce jour-là même elle rencontra le triste jeune homme; ce qu'elle apprit lui fit verser des larmes. Maurice l'interrogea sur la situation des deux femmes. Les détails qu'elle lui donna furent poignants : la langueur s'était emparée d'elles et le découragement les prenait; c'est comme une neige morale qui vous engourdit. Il n'osa pas s'informer au delà de la santé. Il devinait trop le reste.

— Vous êtes une brave et honnête fille, dit Maurice, permettez-moi de faire quelque chose pour vous; vous saurez bientôt de quel bienfait vous touchez la récompense; votre rôle dans ma vie aura eu une importance sérieuse; tenez! je veux que vous vous établissiez; voici quelque argent qui vous portera bonheur. Si vous saviez de quel cœur je vous le donne!

Et il remit à l'ouvrière, confondue d'étonnement, un petit paquet. En fouillant dans son tiroir, un billet frappa ses regards; il l'ouvrit, et des larmes lui vinrent aux yeux.

— Pauvre ami! se dit-il, il n'en eût pas fait meilleur usage. — Ceci, ajouta-t-il, c'est le cadeau de mon ami le

médecin ; c'est un talisman, il ne faudra pas le dépenser ; que ce soit votre première économie !

Et il lui tendit le papier. C'était le billet qu'Arsène était venu lui emprunter le lendemain de l'enterrement du père Delayen. On lisait dessus les mots que Pellegrin avait tracés lui-même : *Prêté à Arsène Pellegrin.*

Muette de joie, la blanchisseuse croisa les mains vers Maurice.

— Ah ! monsieur, dit-elle en suffoquant, s'il n'était pas mort que je serais heureuse !

Et elle sortit en larmes.

— Enfin, s'écria-t-il quand il fut seul, il m'aura appris à faire de bonnes actions qui remplissent le cœur. — Comme la vie se hâte, mon Dieu ! Comme le devoir nous pousse et comme l'accomplissement des plus douces choses est entouré de tristesse. Ma pauvre jeunesse aura été courte, et au moment de prendre la responsabilité d'un bonheur je m'interroge encore ! O incertitude ! paralysie de l'âme, souffrance éternelle, innocence pleine de remords, apathie criminelle ! Si Arsène me quitte, comme je vais être seul. Marguerite, Marguerite, tu auras bien des chagrins à consoler ; mais combien tu peux me rendre heureux, cher ange ! Allons, allons, lâche, lève-toi.

Maurice, après ces réflexions, alla en hâte chez Léontine. Il lui fallait un conseil, un soutien. Arsène n'était pas là ; Paule était morte ; il ne lui restait plus que la fille de madame d'Aygaliers.

— Ces femmes sont trop souffrantes ; il faut les sauver, dit-il en se laissant tomber sur un siége ; si vous alliez les voir !

— Et je leur dirai que vous les emmenez en Italie ?

— C'est cela.

— Il faudra passer par une église avant !

— Par où vous voudrez ; par l'enfer, s'il le faut ; allez,

allez, et ne m'interrogez plus. Arsène sera content.

— Et vous heureux, ce qui est bien quelque chose.

Elle sortit résolûment pour aller chez la sœur de Pontbriquet. La démarche s'appuyait sur une bonne nouvelle et devait sembler facile à faire ; cependant la fille de madame d'Aygaliers hésita, et des scrupules la prirent. Le passé la gênait ; la mère de Marguerite se rappellerait les journées de Fontainebleau, qu'elle connaissait sans aucun doute ; toute parole définitive aurait de la légèreté dans la bouche de Léontine, et sa première visite même, bonne d'une certaine façon, devait nuire à une plus sérieuse entrevue ; elle gâterait la situation, et le temps pressait.

— Cela ne doit pas venir de moi, se dit-elle. Son embarras ne dura pas une minute. Clérac n'était-il pas l'homme de toutes les besognes ? Elle alla le trouver et lui expliqua ce qu'il avait à faire.

— La difficulté est de présenter cela comme une chose toute naturelle et qui devait arriver ; il faut parler à la mère à part et lui laisser le soin d'enivrer sa fille peu à peu. Il faut qu'aujourd'hui elles aient avalé un tonneau de nectar à elles deux et qu'elles n'en meurent pas : vous avez à les guérir d'une consomption, sans bouillon et sans prudence, par un grand dîner dès le premier jour.

— Je conçois un moyen bien simple de me tirer d'affaire ; on doit mettre autant d'habileté pour le bien que pour le mal : je me présente cérémonieux et compassé ; je promène la mère, — elle seule, bien entendu, — dans des préliminaires interminables ; je reviens à Maurice à chaque instant ; je laisse planer quelque chose d'important sur la tête de la pauvre femme, lui faisant sentir qu'il s'agit surtout d'elle et de sa fille ; les mots bonheur, position, fortune, apparaissent alors ; je ménage mon intérêt comme le plus habile conteur, et enfin j'exhibe un Maurice en habit noir et en cravate blanche. Quelle rouerie pour être honnête !

— Venez ! je vous attendrai en bas !

Il est évident qu'un refus n'entrait pas dans les probabilités, mais la situation semblait tellement romanesque, que toutes les précautions devaient être prises. Il fallait se garder de paraître le messager de la mauvaise destinée, un écho des ironies du sort.

Clérac débuta comme il l'avait annoncé à Léontine, en laissant prévoir une chose impossible ; il saupoudra son langage de sentences philosophiques appropriées au sujet, sur les revirements de la fortune, et se plut à faire deviner à la mère de Marguerite qu'il pourrait bien s'agir d'un héritage. Elle n'avait que Pontbriquet pour famille, et ce n'est pas de lui qu'elle attendait une succession. Clérac obtint son résultat ; la pauvre femme errait dans les conjectures folles, dans les suppositions extravagantes.

— Vous me faites entrevoir mille choses, monsieur; enfin, de quoi s'agit-il ?

— De votre fille, madame.

— De Marguerite !

— Je viens vous la demander en mariage.

— Ma fille ?

— Elle-même. Figurez-vous un jeune homme qui connaît votre enfant depuis longtemps, depuis ses premières années, un ami que les circonstances ont séparé de vous, qui ne vous a jamais perdues de vue cependant, et que le hasard vous a ramené.

— Mais Marguerite n'a rien, monsieur !

— Hélas ! madame, cette phrase a raison partout ; elle détruit les espérances et casse les ailes. J'ai l'air de vous faire un conte ennuyeux, et c'est la cause de mon embarras. Nous sommes tous si pervertis, que je me sentais gêné de vous apporter uue nouvelle aussi simple. Je serais entré et du premier mot j'aurais dit : M. Maurice Delayen vous prie, madame, de lui accorder la main de votre fille...

— M. Delayen !

— Vous auriez pensé que je plaisantais, et rien n'est plus réel, pourtant.

— Mais, monsieur...

— Je vous jure, madame, que rien n'est plus positif, et lui-même, si vous l'y autorisez, viendra vous confirmer la demande.

Clérac devint persuasif et calma l'émotion de la malheureuse femme, qui finit par pleurer abondamment. Les larmes coulent dans les grands bonheurs, surtout chez ceux qui ont beaucoup souffert; tout est douleur pour eux, et la joie n'est qu'une tristesse plus douce ; c'est un rayon de soleil traversant la pluie et colorant un arc-en-ciel passager.

La mère de Marguerite attendit jusqu'au soir pour en parler à sa fille ; elle redoutait une trop vive émotion. Il fallut enfin se décider.

— On m'a parlé de toi aujourd'hui, mon enfant ; on est venu te demander en mariage.

— Maurice ! — Ce mot jaillit comme un éclair.

— Qui t'a dit?...

— Je l'attendais, ma mère.

— Mais qui pouvait te faire espérer ?

— Rien et tout. Je suis habituée à lui, quoique depuis mon enfance je ne l'aie vu que deux fois : un soir, au bal chez mon oncle, et ici, il y a quelques jours. Je ne savais rien de ses intentions, mais quand je l'ai vu entrer ici, j'ai compris que Dieu n'avait pas été le chercher si loin pour nous dire simplement que son ami était en prison.

Marguerite, pâle de joie, parlait plus qu'elle n'avait jamais parlé. En un instant, la fille s'était transfigurée aux yeux de la mère, sur laquelle la nouvelle avait plus violemment agi. Elle considérait un seul point, qui faisait à la fois l'objet de sa joie et de son étonnement,

c'était la fortune de Maurice qui, d'après les probabilité de ses calculs, aurait dû, comme elle l'eût dit elle-même suivre une carrière brillante et contracter un mariag assorti à la belle position qu'il occupait dans le monde Le désintéressement l'étonnait. Les âmes les plus ver tueuses se blasent tristement ainsi, et n'admettent plu que les combinaisons ordinaires de la vie ; les événe ments se succèdent d'une certaine façon ; elles attenden patiemment et courbent la tête sous des circonstance fatalement déduites. Le bien qu'on pratique pour so compte étonne partout ailleurs.

Marguerite ignorait si Maurice était riche ou non ; s son oncle, qui en savait quelque chose, en avait parl autrefois devant elle, elle l'avait oublié. Toute sa forc était dans le pressentiment qui lui montrait depuis long temps une destinée vers laquelle elle marchait ave sécurité. Sa mère, domptée par le malheur, trembla devant ce maître comme un fou devant son gardien l'avenir, pour elle, n'était que haillons et lambeaux. Ma guerite, au contraire, tournant ses regards vers ses ta lons, avait souvent examiné avec coquetterie commen lui allait la belle robe couleur du temps que porten toutes les jeunes filles, de même que nous autres nou avons connu l'âge où, recouverts d'un riche pourpoin nous posions sur notre tête une toque à plumes ornée d perles.

La vie morale, bien plus réelle pour la jeune fille q la vie ordinaire, venait de se substituer à l'autre, et, sa la moindre surprise, Marguerite acceptait ce changemen La mère demeurait saisie d'étonnement devant sa fill dont elle croyait connaître les plus petits secrets, av laquelle elle avait partagé ses larmes, sur le sort d laquelle elle s'était désolée, et qui, sans le confier à pe sonne, avait des familiarités cachées avec la destiné Pendant que les parents sont absents, il y a toujours u

bohémienne qui entre et dit la bonne aventure aux enfants.

Si la vie marchait vite pour Marguerite, elle n'allait pas moins vite pour Arsène. Les promesses faites à Léontine produisaient leur effet : on avait activé l'affaire ; mais de quelle terrible manière, vers quelle solution menaçante ! Clérac et Maurice se trouvèrent réunis chez la fille de madame d'Aygaliers. Ils s'occupèrent du mariage et du jugement, et on parla plus encore du prisonnier que de la fiancée.

« Enfin, c'est fini, écrivait Arsène à son ami ; je puis te voir demain à dix heures. Utilise les moments, nous ne nous verrons plus souvent ; je pars dans quelques jours pour l'Afrique. »

Maurice lut ce billet en pleurant.

— Le temps nous presse, dit Léontine en essuyant ses yeux ; les larmes ne sont bonnes à rien ; courons au plus pressé. Voyons s'il ne reste pas un espoir. Si le jugement est prononcé, nous sommes perdus. Je vais de mon côté, allez du vôtre, Clérac. Quant à vous, Maurice, n'oubliez pas que si Arsène doit partir, vous pouvez lui donner une grande consolation à emporter. A ce soir.

Et elle partit émue et troublée. L'activité du bien la rendait lumineuse et légère. On compare trop souvent peut-être les femmes à des anges ; les élans de l'amour ont besoin de ce mot ; cette auréole posée par les cœurs fervents fait toujours bien sur les belles têtes ; mais quand elle s'allume d'elle-même et que la révélation divine s'opère spontanément, on serait tenté de s'agenouiller devant cette douce lueur. Clérac et Maurice s'inclinèrent au départ de Léontine, et l'espoir brilla un moment sur leurs inquiétudes. Les deux amis sortirent ensemble et firent plusieurs démarches sans résultat, où ils ne recueillirent que les paroles officielles, phraséologie mensongère que les garçons de bureau ne peuvent

pas balayer, et qu'aucun honnête homme n'ose cracher à la porte en entrant au pouvoir. Ils relancèrent un puissant personnage jusque chez Tortoni; en quittant cet égoïste, qui leur jeta des platitudes arrosées d'absinthe et noyées dans la fumée de son cigare, ils rencontrèrent Blanc-Rupt. Qui n'a subi la torture des propos indifférents échangés avec un sot quand on a la pensée occupée par les plus graves soucis?

— Vous voilà donc, prétendu Américain, dit ce niais du ton le plus discordant et avec le rire le plus désagréable; on vous connaît, à présent! Vous ne venez donc plus par ici?

— Non, je n'ai pas le temps.

— Vous faites peut-être comme moi; je me marie; il faut faire une fin; hé! hé!

— Ah! vous vous mariez?

— Oui, et ma foi je vais vous imiter et quitter cette vie de flânerie pour me lancer dans les occupations sérieuses.

— Bien! bien!

— Vous savez que les autres sont toujours là, et sauf Pontbriquet, qui est représentant, il n'y a rien de changé. En voilà un qui a eu une chance!

— Oui, il a été très-heureux.

— Ah çà, vous n'avez pas été pris dans la bagarre de juin? En a-t-on arrêté de ces coquins? Leur affaire est bonne. Ma foi, j'ai tiré avec plaisir sur cette canaille; le meilleur n'en vaut rien.

Clérac entraîna Maurice.

— Adieu, dit-il.

— A bientôt.

— Ah! qu'il est difficile de se débarrasser des comparses de la vie; cet idiot m'irritait. Des misérables pareils touchent à tout; ils ont un instinct qui les met sur la piste de nos émotions, et ils fourrent leurs doigts dans les blessures.

— Voyons ! reprit Clérac, arrivons au fait : voulez-vous vous adresser à Pontbriquet ?

— Non, répondit Maurice.

— Comme vous voudrez. Si le moyen était sûr, j'insisterais, mais il est bien tard pour que cet intrigant de bas étage serve à quelque chose. Je vais encore faire deux ou trois courses ; nous nous retrouverons ce soir chez Léontine.

Ils se séparèrent, et Maurice alla voir Marguerite et sa mère. Cette visite était le *denier à Dieu* de son bonheur. Il serra les mains des deux femmes et sourit tristement à la jeune fille.

— Il est dit que je ne pourrai pas fonder une joie complète ; nous devrions être si heureux !

— Qu'y a-t-il ? demanda Marguerite effrayée.

— Il y a qu'Arsène va quitter Paris ; il est condamné ; on le transporte en Afrique. J'ai couru ; nous courons tous ; ce sera inutile. Et vous l'auriez tant aimé, le pauvre ami ! Il a tant fait pour nous ; il vous connaissait bien, allez ! et au moment où nous pourrions tous être en paix, il faut lui dire adieu. Pardonnez-moi, Marguerite, si je vous fais pleurer et si je vous parle de mon ami ; vous comprendrez un jour combien nous devons le vénérer. S'il part, vous viendrez lui dire adieu avec moi, n'est-ce pas ? Il vous verra avec tant de joie.

La jeune fille pleurait en recevant, comme première offrande, des libations de tristesse ; mais elle était trop heureuse pour partager complétement cette affli tion. Elle ne pouvait pas croire qu'Arsène ne leur serait pas rendu. Sa délivrance à elle lui montrait que tout était possible, et le bonheur qui rayonnait autour d'elle devait entraîner cette grâce dans son tourbillon ; elle souriait au milieu de ses pleurs.

— Pauvre jeune homme ! disait la mère blasée sur les chagrins et ne croyant guère à la réalité de ce qui se pas-

sait sous ses yeux. Elle eût voulu pouvoir adresser une question à Maurice, lui demander si positivement il épousait Marguerite. Le ton de ses paroles, l'air de sa visite étaient bien la consécration de la démarche qui avait été faite la veille; la façon dont il parlait d'un certain bonheur collectif ne devait pas laisser de doute; tout lui semblait très-rassurant, mais comme elle eût questionné le jeune homme avec plaisir! Certains affligés éprouvent, quand il s'agit de bonheur, les mêmes soupçons que les avares pour l'argent; ils seraient tentés de recourir aux précautions les plus puériles; aucune honnêteté ne peut leur donner assez de garanties; ils pratiquent l'usure du sentiment. Elle écoutait Maurice qui parlait à Marguerite avec une sorte d'abandon respectueux et amical. La mélancolie répandue sur l'entrevue par la situation d'Arsène régnait toujours. La jeune fille répondait à Maurice avec une petite modestie sans embarras et tout à fait charmante. Quand il se leva, il prit les mains de Marguerite.

— Si cela ne dépend que de moi, vous serez heureuse, lui dit-il tristement.

— Oh! alors, je serai heureuse! s'écria-t-elle.

Malgré tout, la mère jugea convenable d'adresser à Dieu une grande prière.

Léontine et Clérac se retrouvèrent tous les deux mécontents de leur journée, quand Maurice arriva.

— Tout est perdu, lui dit-elle, ils sont inflexibles; ils parlent de grâce dans quelque temps.

— D'ici là il sera mort!

— Que voulez-vous? impossible de les toucher.

Maurice fondait en larmes.

—C'est l'affaire d'un mois à peine, lui disait Clérac; quand les esprits seront calmés, on le laissera rentrer.

— Je vous promets que je vous le rendrai, ajoutait Léontine.

— Jamais ! jamais ! il y mourra.

Rien ne put distraire Maurice, pas même la pensée de la nouvelle existence qu'il allait mener avec Marguerite. Ce qui se trouvait au delà de deux jours lui paraissait à une énorme distance ; il voyait les horizons de sa vie d'amitié qui se fermaient : l'adieu et la séparation, tout cela tiendrait en quarante-huit heures. Plus loin, l'amour et l'espérance agitaient en vain leurs banderoles joyeuses ; il n'apercevait devant lui que la prison et l'exil.

XXXIII

LES ADIEUX.

> Ne serait-ce donc pas une chose ridicule qu'un homme, après s'être exercé toute sa vie à vivre comme s'il était déja mort, se fâchât en voyant la mort arriver, ne serait-ce pas ridicule?
>
> Socrate.

Le lendemain, Maurice attendait à la porte de la Conciergerie que dix heures sonnassent. Les deux amis s'étreignirent longtemps, à plusieurs reprises, des pleurs dans les yeux, le sourire aux lèvres.

— Assieds-toi, dit Arsène, et causons ; causons beaucoup et regardons-nous bien ; nous n'allons plus nous voir bientôt que par le souvenir, et nous ne causerons que par lettres. Ton mariage est décidé, bien. Nous allons faire une fin tous les deux. Ah ! nous venons de donner un fameux coup d'aile ! Tourne les yeux derrière nous et vois les turpitudes sur lesquelles nous avons plané ; grâce à

moi, tu n'es pas resté sur ces fumiers-là. Nous voici maintenant perchés pour le repos, toi, sur un toit peuplé de pigeonniers où tu auras ta belle cabane, moi, sur un roc solitaire, comme un oiseau farouche haïssant les hommes. Le destin est souvent raisonnable ; je n'aurais pas eu la force de m'éloigner moi-même, il m'exile. Pourvu que tu n'aies plus besoin de moi! Je ne me suis pas montré un pédagogue bien sévère ; ma morale fut triste et mon résumé sera plus triste encore. Un jour, nous sommes partis ensemble des hauteurs du Père-Lachaise ; nous avons tenu notre vol assez bas pour voir, assez haut pour ne pas être asphyxiés par les émanations; de temps en temps, pour reposer nos ailes, nous prenions terre. Ce que nous avons vu est bien peu de chose ; nous avons traversé quelques larmes et quelques rires, et partout où nous passions tu voulais t'arrêter. Te rappelles-tu la vieille fable de Dédale et d'Icare ? Seulement le danger pour toi n'était pas le soleil. Je te sentais toujours prêt à établir ta vie dans la honte, à accepter la durée dans l'imperfection ; madame d'Aygaliers te retenait auprès d'elle par les ruses de son hypocrisie, et, tout en la comprenant, tu te livrais à elle : Onoria, ou toute femme de son espèce, t'eût gardé si je n'avais pas été là ; quant à madame Dionay, tu la distinguais à peine des autres ; tu commençais à deviner ses vertus quand elle est morte. Je t'ai conseillé le mariage, tu t'y es laissé mener aussi docilement que tu aurais suivi une impulsion en sens contraire. J'ai compris que seul tu n'es pas assez fort ; je t'ai appris à voir, mais pas à te défendre ; tu possèdes les formules de l'expérience, sans en connaître la pratique. Quand on veut parler d'une chose que tout le monde sait, on dit vulgairement : c'est le secret de Polichinelle ; cette vie en masse ne peut pas être mieux qualifiée ; tout est connu, prévu ; les rôles sont distribués d'avance, et, par une convention tacite, par une complaisance forcée, par

une soumission fatale, les dupes se laissent duper, obéissant peut-être à la même loi magnétique qui fait que les oiseaux tombent dans la gueule des serpents. Tout est su de tous. Un vrai sentiment par hasard échappe à la règle commune ; il est bien de le deviner, mais on ne doit jamais l'admettre d'autorité, tant il est improbable. Voyons ! as-tu pensé un seul jour, un seul instant que Pontbriquet agissait de bonne foi et te payerait les tant pour cent fantastiques qu'il promettait à tes capitaux ? Non, tu te sentais entre les mains d'un habile escroc et tu te laissais faire. As-tu cru que madame d'Aygaliers t'aimerait jamais ? Non, tu savais que l'âme de cette femme était usée et que les plus pures tendresses ne la rajeuniraient pas, et pourtant tu lui livrais tes années, ta vie, ces illusions, ces rêves dont on parle tant, ce que nous avons de meilleur, en somme. Elle eût fait de toi un être haineux, qui n'eût jamais pardonné aux autres femmes d'avoir été platement trompé par celle-là. Lutter contre de semblables résistances est d'un insensé ; certaines amours nous tordent le cœur et le faussent. Tout le monde connaissait tes sottises ; on en causait autour de toi ; tu devinais ce qu'on pensait, et tu vivais ainsi en plein secret de Polichinelle, et ce qui te rendait difficile à guérir, c'est que toi-même tu savais que tous avaient raison. De chute en chute, tu t'accrochais aux branches, aux parois de rochers, aux poignées d'herbe, voulant t'attacher partout ; j'arrivais, je te poussais, et tu descendais encore. Je ne sais pas où nous serions allés ainsi sans l'idée du mariage. Au moins tu habiteras un chalet à mi-côte. Il faut t'habituer aux mélancolies de ces idées. Tu es perdu pour la vérité ; tout seul tu n'aurais jamais assez d'énergie pour atteindre à l'absolu du bien. Marguerite a un profil romain ; elle a eu la souffrance pour nourrice et pour institutrice ; tu épouseras peut-être en elle une Cornélie : si son âme est grande, tu es sauvé. Tu n'as pas bien connu Paule ; c'est elle qui comprenait et

respectait l'honneur de l'homme. Il n'y aura eu qu'elle au monde, vois-tu, et je l'ai aimée! Si Marguerite n'est qu'une femme et qu'elle n'ait pas plus de sens moral que ses pareilles, tu vivras comme les autres, heureux, choyé; mais sache te protéger toi-même contre les contagions extérieures; sois rigoureusement honnête pour toi et pour moi. Ce sera ma consolation de t'avoir appris à lire dans la vie. Il est si facile de feuilleter un homme pour voir s'il vaut la peine d'être étudié. Ne retombe plus sur les Pontbriquet et les d'Aygaliers; les mauvais livres ne sont pas amusants, ne l'as-tu pas vu? Je ne serai plus là.

— Ne parle pas ainsi; tu reviendras; l'injustice est passagère; il n'est pas possible...

— Enfant, tu me comptes donc pour quelque chose? Tu ne vois donc point ce qui se passe? Tu ne comprends donc pas que dans les changements qui s'opèrent, nous serons tous sacrifiés? Entre deux mondes, une génération doit disparaître comme les moellons dans les fondations, comme les fascines dans les fossés, comme les martyrs dans les catacombes et dans les cirques. Il s'agit bien de ton ami au milieu de tout cela! Nous sommes des victimes; orientons nos yeux pour mourir. Pas de regrets; n'ayons que des aspirations. Tu parles d'injustice; mais suppose-moi heureux; qu'est-ce que serait mon bonheur placé côte à côte du tien, par exemple? Rien; tandis que j'ai la belle part; je paye pour nous deux peut-être; puissé-je solder ta redevance. Les soldats qui meurent sur les champs de bataille ont-ils conscience du sacrifice que le hasard leur fait accomplir? La mère qui les attend au village semble avoir mille raisons de maudire Dieu; que leur importent, à son fils et à elle, les destinées de ce monde? L'Idée a ses luttes comme le Fait. Pourquoi ne serions-nous pas, comme le dernier paysan, de la chair à canon? Tu regardes trop vers cette terre, et, je l'avoue, tout y semble bien mal en ordre. Il faut voir Dieu qui

paraît indifférent et dont l'indulgence est plus terrible que nos sévérités ; je cherche toujours sa lumière, et c'est ce qui fait que je reste calme. De quel droit une individualité exigerait-elle un jugement particulier ? Il y a longtemps que mon supplice dure. Quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, au milieu de la guerre des esclaves, quand l'Italie était en proie aux concussions des préteurs, un citoyen romain, nommé Gavius, fut emprisonné par Verrès ; le malheureux s'échappa et voulut regagner Rome pour porter plainte contre une injustice. Il fut repris et mis en croix. Sans un cri, il disait au préteur : *Sum civis Romanus*, et Verrès, d'un ton ironique, lui criait : « Ne découvres-tu pas toute l'Italie du haut de ta croix ? Cherche ta patrie, cherche les lois, cherche la liberté. » La loi était impuissante, le droit était mort, la patrie était au pillage ; le supplicié n'avait autour de lui qu'un spectacle de désolation. Mais au delà de la mer, il aperçut peut-être, ce Gavius, ce citoyen romain, ce païen crucifié, il vit sans doute un autre martyr, en croix aussi, qui n'était ni Romain, ni Italien, celui-là, qui était l'Homme, et Gavius eût pu répondre au Verrès triomphant : Voici là-bas le droit, la liberté et la justice, *ecce Homo*. Maurice, c'est vers ce libérateur que mes yeux sont tournés. La terre n'est qu'une vaste étendue que domine une croix éternelle ; quelques êtres immondes rampent et grognent autour, dans la boue ; il est possible que ce soient des hommes ; ceux pourtant auxquels je donne ce nom n'appartiennent pas à cette espèce ; ils sont rares et se tiennent debout comme j'essaye de le faire, cherchant incessamment du regard le poteau où saigne le juste.

— Voyons, dit Maurice ramenant Arsène à l'étroite réalité, que te reproche-t-on ? Je ne veux pas que tu partes. Si nous n'avons pas réussi une première fois, nous réussirons une seconde. Je veux te garder ; n'es-tu pas la moitié de ma pensée et de ma vie !

— Oh ! oui, et ils ont beau faire, ils ne nous sépareront jamais. Tu as essayé de me faire sortir de prison ; je t'avais pourtant prié de ne rien tenter pour cela. Ce qu'on me reproche? je l'ignore ; je ne me suis pas défendu. Ma conviction est qu'en cette circonstance un certain nombre de victimes est nécessaire ; je tiens la place d'un autre peut-être ; tant mieux si je le sauve. Je ne suis plus guère utile ici ; tu vas être heureux ; j'emporterai tout notre souvenir de Paule. Comme deux étudiants qui vivaient ensemble et dont l'un s'enrichit, nous ne partagerons pas les nippes de la mansarde ; tu me laisseras tout. Je ne suis pas à plaindre, va, ma conscience est si tranquille ! Si tous éprouvaient ce que j'éprouve, nous serions sauvés. Il y a quelque temps, je me sentais las ; le monde me paraissait vieux et les générations passées pesaient sur mon cœur ; je sentais les exigences de ceux qui ont vécu avant moi me dire : Avance donc ! Aujourd'hui je suis en paix avec mes fantômes. Il faut à notre temps une extase de devoir et d'abnégation. Après l'égoïsme païen, l'extase religieuse du christianisme est arrivée ; après l'égoïsme moral de notre époque, nous aurions besoin d'une ardeur nouvelle qui m'anime. Le malheur, vois-tu, c'est que les hommes se figurent qu'ils n'ont que cinquante ans à vivre, et ceux qui veulent gouverner leurs semblables ne songent pas assez à leur mission. La plupart des personnages politiques changent d'opinion selon le temps pour se créer ce qu'on appelle ici-bas une belle position. Ils ressemblent à ces commerçants qui font faillite plusieurs fois pour arriver à la fortune : la fin justifie les moyens. Le capital qu'engagent ceux dont je te parle se nomme la conscience. Ils se trompent, car il n'est pas possible que les choses auxquelles nous assistons soient ce qu'elles paraissent être. Nous ne voyons que la trame de cette vie : nous travaillons à l'envers à une grande tapisserie dont nous ne verrons l'effet que dans l'autre

monde. Qu'importe après cela que j'aille en Afrique ou que je reste ici ? Dégageons-nous de ces petites considérations. Les soucis de l'amitié sont mesquins ; aimons-nous de plus haut.

— Nous socratiserons tant que tu voudras quand tu seras libre ; mais à la place de Cébès ou de Simmias, j'aurais mal écouté le sage antique, sachant que le serviteur des Onze allait entrer avec la coupe. Plus tard, au coin du feu, nous reprendrons tes idées.

— Non ; l'heure est venue de se dévouer pour ce qu'on pense. On console mal le monde en se chauffant les pieds, et le moment est arrivé de souffrir pour acquérir le droit de parler de ceux qui souffrent. A quoi bon se livrer inutilement en sacrifice ? vas-tu me dire. Nous contribuons au rachat des idées. Quand saint François d'Assise conçut le projet de fonder les ordres mendiants, il voulait promener sur cette terre et offrir aux grands de ce monde le spectacle de la pauvreté sous une sainte livrée. Il rêvait dans ce divin rôle des jouissances de douleur, des ravissements d'humilité. « Nous avons marché tout le jour, disait-il à un de ses disciples, pour lui exprimer par une parabole toute l'étendue de sa charité, nous sommes fatigués et nous rencontrons un château ; humbles et misérables, nous frappons à la porte ; on n'ouvre pas. Il fait froid, il pleut ; l'eau nous glace et le vent nous déchire. Nous frappons encore. Cette fois un serviteur arrive et nous chasse ; quelle joie, mon frère, de supporter tant de choses pour Dieu ! Nous sommes tellement las que nous ne pouvons plus avancer ; nous revenons à cette porte inhospitalière une troisième fois : alors les insensés nous battent. A genoux, nous adorons Dieu et nous lui offrons en hommage les coups que nous avons reçus et les humiliations que nous venons de subir. » Connais-tu rien de plus beau que cela, Maurice ? Ah ! si j'avais rencontré cet homme admirable, je fusse devenu son com-

pagnon. On nous a tellement habitués à désespérer que cette vertu semble une folie. Il n'y a rien à faire, dit-on de tous côtés, parce que les uns sont paresseux et que les autres sont las d'efforts. Serions-nous donc en dissolution et n'y aurait-il plus de foi possible? Ah! mon ami, formons des prophètes et devenons des martyrs; consolons, ranimons, maudissons pour régénérer. L'égoïsme est partout, même dans le dévouement : sachons aimer réellement. La charité, comme on la pratique, est devenue platonique. Il ne s'agit pas d'abandonner telle somme prise au superflu à des mains qui se chargent de la distribuer, à un bureau de bienfaisance ou à un prêtre, et se croire quitte. Pour être bon effectivement il faut aimer chair à chair, voir souffrir et consoler, voir pleurer et faire sourire; il faut toucher les haillons et panser les plaies. Ah! c'est là ce que savent les femmes! Si elles étaient patientes comme elles sont bonnes, que d'afflictions cesseraient. On parle des quartiers malheureux de Londres, mais chaque ville a sa petite Irlande; il y a les quartiers Saint-Giles et de White-Chapel à Londres, les caves de Crosby-Street et de Freemason's-Row à Manchester et à Liverpool, les Wynds à Glascow. Je ne cite que l'Angleterre, parce que c'est là que la pauvreté a ses campements les plus sinistres. On pourrait placer sur la Tamise, sous le pont de Waterloo, un étiage de la misère. Mais toute cité de l'Europe a sa juiverie moderne. A Venise on voit encore la Judecca, à Rome le Ghetto. Cet amas de demeures frappées d'exclusion au moyen âge, n'est plus aujourd'hui qu'un spectacle pour les curieux; la malédiction religieuse s'efface; elle est rachetée de jour en jour. Un de ces matins, Rothschild donnera asile au Juif errant, s'il n'est pas déjà caissier chez un banquier hollandais. Eh bien, puisque Israël sauve Juda, l'expiation de la misère doit être notre œuvre à nous autres riches, et j'appelle riches tous ceux qui ont le pain quotidien. Nous

sommes dans l'ère splendide et triste de l'industrie, du travail, de la réalité. Si nous ne ramassons pas les traînards de la grande marche, les estropiés de la longue étape, la légende de ce siècle pourrait bien un jour être intitulée : le Pauvre errant. Je te fais l'effet d'un fou, n'est-ce pas, qui a respiré dans sa prison des idées malsaines qui rendent l'esprit malade? Le général en campagne, qui a soin de placer les blessés dans des ambulances, n'en gagne pas moins la bataille, et sa gloire est pure s'il s'est montré humain. Je veux qu'on fasse en temps de paix ce qui se fait en temps de guerre.

— Quand tu étais heureux, je t'ai vu désespérer de ce monde; aujourd'hui que l'injustice t'accable, je te trouve plein de foi et de sérénité.

— J'ai relu l'Évangile ces jours-ci et j'y ai puisé la patience. D'ailleurs je n'ai jamais été découragé que devant les individus; j'ai toujours cru aux idées. La vie embrassée dans son ensemble plaît encore à mes illusions ; mais l'étude du cœur humain, le détail, la dissection morale, me plongent vite dans la misanthropie douloureuse. C'est comme une ville qu'on traverse; les rues en sont belles, pleines de maisons et de palais; mais si l'on a le malheur de passer devant un quartier en démolition, on distingue sur les grands murs les sillons noirs des cheminées : c'est l'effet que me produisent les âmes vues de près.

— Ah! ton indignation de ce côté-là est bien la mienne; mais je ne suis pas si confiant que toi; l'humanité ne me console pas de l'homme. Partout les lâches et les traîtres triomphent, tandis que toi...

— A quoi bon s'affliger de ces misères? Est-ce que les missionnaires au Japon envient le sort des commerçants hollandais qui pénètrent dans l'Empire en foulant aux pieds le crucifix? A toute peine son salaire; à la lâcheté et à l'apostasie les grandeurs humaines et les trésors de ce monde; au courage et à la fidélité la dérision et le

martyre. Tu crois donc que les pièces de cent sous sont une récompense sacrée, et faut-il, parce qu'elles procurent les joies faciles, déclarer que c'est le vrai bonheur? Non. Tous ces métaux monnayés sont des tentations. Chacun de nous y laisse son empreinte, une estampille invisible, je ne sais quoi de notre pensée qui s'y communique par nos doigts. Purifions cet or et cet argent que Dieu nous envoie, parfumons les trésors qui nous sont confiés, autrement nous pourrions redouter, dans l'autre monde, ces ingénieux supplices qu'inventent les poëtes, des cuves fantastiques où les avares et les égoïstes seront dévorés dans un bain jaune formé de millions impitoyables. Il faut un immense courage pour mépriser les bassesses triomphantes et les platitudes qui rayonnent. Quoi de plus doux cependant que le dédain plein de sérénité que les vrais cœurs ressentent pour les hontes? Quand il nous arrive d'écouter les plaintes d'un de ces hommes qui ont souffert, nous recevons leurs paroles comme une eau fécondante, comme une pluie après de longs jours de sécheresse.

Maurice en pleurant serra son ami sur son cœur.

— Tu as raison, tu as raison, mais tu vas partir.

— Regarde! ce que je dis est juste et tu te révoltes simplement parce qu'il s'agit de moi. Place un autre prisonnier ici, et tu le trouverais sublime, et tu m'en parlerais sans cesse et tu me l'offrirais en exemple. Chez toi, le chagrin tue l'admiration, par cette seule raison que je suis la victime que tu serais tout disposé à trouver si grande; ta douleur a tort. L'héroïsme à distance nous éblouit et de près nous fait peur. Veux-tu donc que le bien soit une monstruosité hors de notre portée? Maurice, aime-moi en souffrant et songe que le devoir accompli vaut toutes les joies. Je ne suis pas à plaindre. Assez souvent j'ai déclaré honorable et saint le métier de laboureur; eh bien, en Afrique, on va me faire labourer la terre; quoi de plus juste? A mon tour de supporter le soleil et

la pluie, et d'offrir à Dieu mes sueurs. J'ai souvent parlé des pauvres ; j'ai souvent plaint ceux qui avaient faim et froid ; eh bien, je vais subir les épreuves à mon tour. Je suis riche en théories, en systèmes, en plans de réformes et d'améliorations ; comme un Job humanitaire, je vais avoir mes heures de fumier. Adieu, Maurice ; l'heure s'avance où le règlement de la prison va nous séparer. Sèche tes yeux, et montrons à tout le monde que nous savons être hommes. Adieu ; à demain ; nous partons à deux heures ; j'aurai des compagnons, et je leur serai plus utile là-bas que je ne pourrais t'être utile ici. Adieu.

Et Arsène étreignit Maurice sur son cœur ; ils restèrent embrassés quelques instants. Maurice surprit deux grosses larmes dans les yeux de son ami, deux de ces larmes qui mettent des journées à monter aux paupières, et qui descendent graves et honteuses le long des joues.

— Je pense à Paule ! dit le prisonnier ; adieu, à demain. Si tu veux amener quelqu'un, je t'y autorise. Prie Clérac de t'accompagner ; adieu.

XXXIV

> Ici-bas, rien n'est complet que le malheur.
>
> H. de Balzac.

Le lendemain, Maurice revint dans la matinée et s'entretint encore avec Arsène. Ils arrangèrent leur vie pour l'avenir : l'exilé enverrait de ses nouvelles le plus souvent possible et Maurice ferait une sorte de journal de son existence, qu'il mettrait à la poste régulièrement pour Arsène. Maurice se montra plus énergique dans cette

seconde et dernière entrevue. Vers midi, Clérac arriva; il fut sérieux et morne.

— Eh bien, nous ne plaisantons donc plus? lui dit Arsène. Vous ressemblez à Maurice qui admire le dévouement et le malheur, à la condition que ceux qu'il aime ne seront pas atteints; vous riez de tout, excepté...

— Excepté de ce qui me fait pleurer, répondit Clérac.

A ce moment, Léontine et Marguerite arrivèrent.

— Mais c'est tout à fait comme au théâtre, s'écria Arsène; allons, finissons la comédie. — Il prit la main de Marguerite et la mit dans celle de Maurice : — C'est gentil ainsi ! — Arsène ne pleurait pas, mais sa voix était entrecoupée par l'émotion. Les deux femmes étaient en larmes. — Allons, reprit le prisonnier, soyez heureux ! C'est la vie qui commence.

Un guichetier entra : — On va monter en voiture ! dit-il sourdement.

— N'oublie pas la tombe de la morte, ajouta Arsène à part et tout bas à son ami. Adieu, adieu, reprit-il pour échapper à l'attendrissement de cette séparation. Chacun voulut l'embrasser.

— Marguerite, vous embrasserez votre mère de ma part, et je vais vous donner ma dernière ordonnance pour elle et pour vous : allez boire du soleil en Italie.

Trois voitures à cellules grillées étaient rangées dans la cour; Arsène fut poussé dans l'une d'elles avec un tas d'autres malheureux. La foule, cette effrayante et éternelle curieuse, attendait dehors. Elle s'écarta quand les gendarmes qui précédaient les voitures parurent sous la voûte de la grande porte. — Gare donc! cria un des soldats qui fit cabrer son cheval en jurant; il venait de manquer d'écraser une femme qui ne voyait plus clair, tant elle pleurait. — Pauvre femme! c'est sans doute son amant qui part, disait la foule dans sa pitié banale. Les voitures défilèrent; derrière celle où se trouvait Arsène,

Maurice et les autres sortirent. Marguerite sanglotait appuyée sur Clérac. Quand la malheureuse que le gendarme avait failli renverser aperçut la jeune fille, elle se précipita sur elle : — Ah ! mademoiselle, il est donc là dedans ! Mon Dieu, mon Dieu ! et elle tomba à genoux ; c'était la blanchisseuse. On s'empressa autour d'elle.

Pendant ce temps-là, les voitures trottaient lourdement, et Maurice les vit traverser le pont, les yeux fixés sur le triste convoi ; il pensait en lui-même qu'Arsène ne reviendrait jamais.

Un roman est un morceau de la vie ; certains personnages doivent rester en route à la disposition des écrivains qui auront besoin de comparses. Clérac, par exemple, est immortel. Allez sur le boulevard et stationnez en regardant ceux qui passent, il ne se fera pas attendre cinq minutes. Je lui serre la main très-souvent, et vous devez le connaître. Un jour, Maurice, qui le rencontre chez Léontine, l'aborda et se montra très-affectueux avec lui devant Blanc-Rupt. Quand Clérac fut parti, le vicomte converti prit à part Maurice : — Vous saluez encore ce garçon-là ? dit-il. — Mon cher, lui répondit l'autre, trouvez-m'en un plus estimable que lui, à cette heure-ci, sur l'asphalte, et je partagerai aussitôt votre répugnance. Clérac n'est pas neuf, mais il est plus honnête et plus naïf que bien des jeunes.

Pontbriquet prend son absinthe tous les jours chez Tortoni. Tant que la chose a été de mode, il a fait de la république modérée, et je ne suis pas inquiet de son sort ; ces gens-là durent longtemps. On voit son nom mêlé aux entreprises industrielles qui forment des comités de surveillance avec des titres, des croix, des O et des C en vedette. Il sacrifie encore aux Grâces et continue à jouir de l'estime publique. Des Billanges *est* toujours *avec* Léonide, comme on dit, choisissant les folies sages et peu

coûteuses. Il est le centre d'un petit monde, le soleil d'un système planétaire assez étroit ; quelques astres rayonnent autour de lui ; de nombreuses comètes traversent sa pâle lumière et disparaissent ; il reste impassible. — Le Ramissaire-Espagnol a disparu. Il a été expliqué déjà comment un abus de confiance l'avait gêné au milieu de sa douce existence en interrompant sa vie étrange à l'équilibre dangereux. — Madame d'Aygaliers, retirée en province sous le nom de madame Diguet, s'est acquis une importance dans les *bonnes œuvres ;* elle prie, fréquente les prêtres, et est peut-être sincère. Je n'affirmerais point, toutefois, qu'elle n'a pas guéri du spleen de jeunes fonctionnaires débutants. Son mari vit au café, où il passe ses journées et ses soirées ; on le trouve très-amusant ; il a rapporté de Paris des anecdotes pour le reste de sa vie.

Je crois pouvoir supposer que Léontine surveille le bien-être de ses parents. C'est une femme à la mode qui a su se placer au-dessus des préjugés ; son salon est un foyer d'idées ; son rêve se trouve réalisé, elle tient à sa disposition tout le Paris intelligent ; elle a fondé une *Abbaye-au-Bois* mondaine. Tous ceux qui la voient l'adorent ; pendant vingt ans encore, tous les jeunes gens lui promettront de se suicider pour elle ; sans avoir l'air de ne pas le croire, elle transforme en amis tous ses adorateurs ; la charmante Circé ramène au réel tous les enthousiastes de sa beauté. Les jeunes poëtes la compromettent par des élégies qui ont la couleur de ses cheveux et des sonnets précédés de ses initiales. Quand les vers sont bons, elle a le bon goût de s'en montrer fière. Elle voit souvent Maurice, et ils causent d'Arsène qui n'est pas revenu. Léontine a l'habitude de s'exprimer avec une franchise terrible sur les hommes et sur les choses. Pontbriquet la redoute et la fuit depuis une certaine aventure qui eut lieu le jour même du départ d'Arsène, et cette anecdote a été souvent racontée dans le monde.

Je vais la rappporter ici pour ceux qui l'auraient oubliée.

Le jour de la scène terrible que nous avons placée plus haut, Léontine et le général dînaient dans la même maison, chez je ne sais quelle sommité du *côté droit* de l'assemblée. On parla politique, et Pontbriquet se déchaîna contre les buveurs de sang, les voleurs qui attaquent la société et ne respectent pas la famille.

— Ils n'ont que ce qu'ils méritent, disait-il ; on les envoie en Afrique ; aujourd'hui un convoi de ces misérables est parti pour Marseille.

Léontine lui laissa achever sa tirade, puis, d'une voix émue et au milieu du silence, elle raconta l'histoire d'un général qui avait chassé sa sœur et sa nièce de chez lui, et que les malheureuses avaient été soignées dans leur misère par un brave jeune homme, qui non-seulement rendit la santé à la mère, mais encore maria la fille dignement et la fit heureuse. Léontine donna tous les détails, suspendit l'intérêt de son récit, puis, regardant en face Pontbriquet :

— Le général qui s'est conduit d'une façon aussi infâme ose prendre la défense de la famillé, entre deux services, au milieu d'un dîner ; quant au jeune homme qui a sauvé les femmes abandonnées, il est au nombre de ces voleurs qui sont partis pour l'Afrique aujourd'hui. Vous savez tous le nom du général ; le transporté s'appelle Arsène Pellegrin, et tantôt je suis allée lui donner le baiser d'adieu à la Conciergerie ; et voilà le monde !

On juge de l'effet de cette scène et du retentissement qu'elle eut. La bonne société qualifie cela de *scandale;* le mot *justice* conviendrait mieux peut-être. Il faut croire que Dieu se contente de ces punitions-là, puisque la carrière heureuse de Pontbriquet n'en souffrit pas, et que Léontine fut blâmée de s'être *mise* ainsi en *évidence*.

— Quelle femme originale, disait-on partout ; elle ne voit jamais les choses comme les autres !

LE

BOURGEOIS FANTOME

Death laughs.
(Byron.)

I

> Ne sais-tu pas que nous avons tous la prétention de souffrir beaucoup plus que les autres?
>
> (H. de Balzac.)

Dans une arrière-boutique, chez un bonnetier de la rue Saint-Denis, plusieurs personnes étaient réunies autour d'une table. Quelques morceaux de charbon de terre entassés derrière une grille s'éteignaient, épuisés par une soirée déjà assez longue. La flamme était morte, et, sous une cendre blanche, l'incandescence pâlissait. Il était dix heures à un cartel de ferblanc peint en vert avec quelques arabesques jaunes. Des paquets de marchandises étaient dans un coin, et à des patères à boules de cristal étaient accrochés des vêtements et des chapeaux. Sur des chaises de canne, disposées autour de la table recouverte d'une toile cirée couleur acajou, quatre personnes étaient assises : M. et madame Cointet, les maîtres de la maison, mademoiselle Armantine, leur fille, et un jeune homme nommé Benoît Geoffrin. On mettait des adresses sur des lettres pliées et entassées qu'à leur forme on devinait être des lettres de faire part. Chacun, armé d'une plume

de fer, puisait dans une petite bouteille d'encre bleue. Un seul personnage ne se livrait pas à ce travail général et restait accoudé à la cheminée, gênant du mouvement de ses épaules un pot de terre cuite peint en bronze, d'où pendaient quatre ou cinq dahlias efflanqués. Auprès de ces pauvres fleurs, on avait posé deux paquets de lettres dont les adresses étaient mises.

— Tu ne travailles plus, Joseph? dit madame Cointet, s'adressant au garçon qui était debout.

— Non, ma tante, répondit Joseph, dont le nom de famille était Pépingré; il faut que je sois rentré à dix heures. Vous savez que mon patron n'aime pas que je m'attarde.

M. Joseph Pépingré était commis chez un marchand de soies de la rue Rambuteau.

— Bien, mon ami; fais à ta volonté, tu es raisonnable; seulement, n'oublie pas le paquet de lettres que tu dois distribuer demain dans tes courses, ce sera autant de fait. Ah! prends donc sur le coin de la cheminée le registre des clients, et voyons si nous n'avons oublié personne.

La jeune fille, qui écrivait avec assiduité, leva la tête.

— Maman, dit-elle, j'ai fini les lettres de la province; il ne reste plus que quelques noms à mettre. Envoie-t-on une lettre à l'oncle Toinon?

— C'est inutile, dit M. Cointet; Antoine était ici quand notre malheur est arrivé, et s'il n'a pas assisté à l'enterrement...

— C'est qu'il l'a bien voulu, reprit madame Cointet. M. Antoine Verboquet fait son original et met son bonheur à ne pas montrer de cœur à sa famille.

— Ah! madame, dit Benoît Geoffrin, vous savez bien que de sa part ce n'est qu'une manie, et qu'au fond il est très-bon.

— Très-bon! reprit madame Cointet avec aigreur, je le veux bien; mais enfin personne ne se conduit comme

lui. Vous êtes bien ensemble, du reste; vous vous soutenez toujours l'un l'autre. C'est facile à dire qu'un homme est original, quand il manque à tous ses devoirs!

Armantine leva les yeux sur Benoît, qui allait répondre et qui comprit. Il se fit un silence de quelques minutes.

— Allons, Joseph, va-t'en si tu veux, reprit madame Cointet. Du reste, nous avons fini et nous n'allons pas tarder à aller nous coucher.

— Les enfants vont achever ce qui reste à faire, dit M. Cointet; je suis fatigué. Si tu veux, nous allons monter.

— Adieu, monsieur Benoît, dit madame Cointet. Bonsoir, Joseph.

Benoît se leva comme pour se retirer. Joseph sortit.

— Il ne faut pourtant pas laisser Armantine seule, dit M. Cointet. Tiens compagnie à ta cousine, Benoît; vous en avez pour une demi-heure au plus. Bonsoir.

Et M. Cointet partit avec madame Cointet, mécontente des dernières paroles de son mari.

Quand les deux jeunes gens furent seuls, ils déposèrent leurs plumes sur la table et se regardèrent tristement.

— Eh bien! Armantine, dit Benoît, croyez-vous que cela soit fini? car vraiment je veux penser tout haut avec vous, et mon cœur est plein de calculs atroces. Il ne faut pas m'en vouloir; vous êtes le but de ma vie, et tout ce qui m'écarte de vous, je l'ai en horreur. En écrivant ces adresses, ce soir, je pensais que mon plus grand ennemi était mort. Oui, ce frère de M. Cointet, qui me poursuivait de sa bêtise absurde, qui servait si bien les projets de votre belle-mère.

— Ah! dit Armantine, quelles paroles prononcez-vous là!

— Oui, le frère de votre père était mon ennemi, et je ne vous aimerais pas si je ne le traitais ainsi. Quant à votre belle-mère, c'est votre belle-mère, et je le sens bien, au peu de souci qu'elle a de votre bonheur. Vouloir vous

marier à ce niais de Joseph! Allez, ce n'est pas le vœu de votre père, au fond; et s'il avait de l'énergie... Mais personne pour moi, personne!

— Benoît!

— Je sais bien, Armantine, que j'ai votre cœur; je sais que vous lutterez avec votre silence, avec vos larmes; mais on vous tue, on vous épuise. Qu'on parvienne à m'éloigner; qu'on me chasse... elle me chasserait, si elle l'osait!... que je ne sois plus là, vous restez seule et faible à leur merci. On vous écrasera sous un tas d'épouvantables raisonnements: l'argent, une position, que sais-je? toute l'artillerie des calculs bourgeois. C'est la commune histoire, voyez-vous. On pleure, on se débat; mais un cœur innocent a ses lassitudes; la patience des méchants est si longue, si habile! Oui, j'ai espéré tout en voyant mourir votre oncle. Si je suis cruel, c'est qu'ils l'ont voulu. Je ne connais que vous, et le reste du monde m'est indifférent; j'aime ceux qui vous aiment. Eh bien! j'ai vu ce soir que l'aigreur de madame Cointet était plus grande; elle me supporte avec horreur, je le sens bien, et je comprends aussi que nous ne sommes pas assez forts à nous deux.

Armantine s'essuyait les yeux en feignant d'écrire.

— L'oncle Toinon est pour nous, dit-elle; vous savez bien les discussions qu'il avait avec le frère de mon père, qui vient de mourir. Rappelez-vous que peu de jours avant sa mort ils ont eu une longue querelle ensemble.

— Oui, répondit Benoît, mais il passe pour un fou, ce pauvre Toinon; personne ne l'écoute; et puis il est loin, il vit retiré à Tours.

— Mais il peut venir.

— Une fois par an, peut-être. Il est venu il y a quinze jours. Il y avait plus d'une année qu'il n'avait paru; c'était il y a dix-huit mois, quand vous fîtes cette grande maladie.

— Et même c'est vous qui m'avez sauvée, je me rap-

pelle. Vous n'avez pas pu en faire autant pour le frère de ce brave Joseph.

— Encore un auquel on voulait vous marier. Vous avez été comme un héritage pour Pépingré. Il a sur vous tous les droits de son aîné.

— Avez-vous fini, Armantine? cria madame Cointet de sa chambre.

La voix aigre descendit par un petit escalier qui montait de l'arrière-boutique à la chambre à coucher des bonnetiers.

— Oui, maman, répondit la jeune fille; et plus bas: Retirez-vous, Benoît. Il faut être patient et ne pas indisposer ma mère. Adieu. Et elle tendit sa main au jeune homme.

— Bonsoir, Armantine, dit Benoît en serrant la petite main entre les siennes; bonsoir, répéta-t-il tristement. Je m'en vais comme un suspect, comme un voleur, vous le voyez bien.

Armantine mit une consolation dans un sourire.

— Bonsoir, lui dit-elle doucement, et ayez courage; travaillez et attendez. Nous sommes si jeunes!

— Assez vieux pour souffrir et trop jeunes pour être heureux, n'est-ce pas? Bonsoir. Et il serra encore la main d'Armantine.

— Oui, je vais travailler, dit-il en partant; et cependant ma pauvre tête ne va pas bien, j'ai le cœur trop malade.

Armantine monta par le petit escalier, passa devant la chambre de ses parents, auxquels elle cria: Bonne nuit! et se réfugia dans sa chambrette nue et blanche. La liberté de sa journée commençait. Dans ce coin d'entre-sol elle était seule. C'était là qu'elle pensait, qu'elle pleurait, qu'elle espérait. Ses rêves de jeune fille, ses espoirs mêlés de sagesse et d'illusion, tout était là. Échappée aux détails de la vie commune et grossière, elle bâtissait là son petit roman bourgeois. Ce n'était pas un esprit extravagant,

aux désirs insatiables, et avide d'inconnu; c'était un cœur candide, honnête, qui, dans la paix de sa retraite, s'épanouissait, songeait au bonheur, à l'amour, et sous des apparences vraisemblables se figurait l'impossible. Tout est obstacle dans le monde réel aussi bien que dans le monde des fictions; et il n'est pas moins difficile souvent d'épouser son cousin qu'un prince des Mille et une Nuits. Que de féeries perdues, dans ces régions dont Paul de Kock a fait son domaine! Madame Cointet se figurait qu'Armantine, rentrée dans sa chambre, se couchait et s'endormait dans l'indifférence et l'oubli; la soirée se prolongeait pourtant dans des veillées sans fin. La vie comprimée est double. Obligée de se contraindre pendant tout le jour, elle attendait la nuit. Elle se recomposait alors une journée libre. Là, où un regard de sa mère l'avait rendue muette et triste, elle riait et parlait. Ce qu'elle n'avait pu dire à Benoît, elle le lui exprimait tout haut, comme s'il pouvait l'entendre. Et puis, venaient les prières, et les vœux, et les larmes. Le lendemain matin, Armantine avait les yeux fatigués, et elle était grondée. Ce soir-là, elle fut sous une influence superstitieuse. Elle resta quelques heures assise, n'ayant pas la force de diriger ses pensées, et laissant défiler dans son esprit les craintes vagues et les terreurs indéfinies. Peu à peu, le froid engourdit ses membres, le sommeil la surprit sur sa chaise, et le cortége des idées sombres se continua dans un rêve.

Madame Cointet était furieuse, et son mari l'avait bien devinée. Voici, en résumé, l'avalanche de sottises qu'elle versa sur le pauvre homme, pendant qu'il se déshabillait.

— Tu les laisses encore ensemble? Y a-t-il du bon sens! Tu sais bien que c'est un parti impossible pour Armantine! Ton pauvre frère avait bien raison. S'il était là, tu l'écouterais peut-être; mais, moi, je n'ai pas la parole. Veux-tu que je te dise, tu ne comprends rien au bonheur de ta fille; ta faiblesse lui sera fatale!

Cela dura un temps infini. Les deux enfants avaient parlé de bonheur; les parents parlaient de bonheur. C'est un de ces mots sur lesquels on ne s'entendra jamais.

II

> Quand on fouille dans sa mémoire, il est dur de rencontrer MM. Usquin, Coppinger, Deliège et Piffre.
>
> (CHATEAUBRIAND.)

M. Cointet était un brave bonnetier de cinquante ans, gros et bien portant. Il avait deux cous par derrière et deux mentons par devant. Homme faible, il était gouverné par madame Cointet, une maîtresse femme, petite, sèche, revêche, à la voix grinçante, à l'œil impatient et dur; bonne ménagère du reste, à laquelle il eût été aussi difficile de voler une once de beurre qu'il serait difficile d'enlever l'obélisque. Le commerce et l'économie ayant été assez bien menés, le ménage avait une petite fortune très-convenable. M. Cointet était marié pour la seconde fois. Sa première femme, la mère d'Armantine, était une demoiselle Verboquet, sœur de l'oncle Toinon dont il a été parlé; et une autre sœur de ce même Toinon avait laissé un fils qui n'est autre que Benoît Geoffrin. Si nous ne craignions d'abuser de cette généalogie baroque, nous ajouterions, pour en finir, que M. Joseph Pépingré était le propre neveu de la madame Cointet actuelle, ce qui explique suffisamment la prédilection qu'elle avait pour cet héritier de son nom de famille. Au moment où

commence cette histoire, un frère du bonnetier venait de mourir, et, comme on l'a vu, les lettres de faire part avaient occupé tout une soirée.

Après avoir pris congé d'Armantine, Benoît était rentré chez lui. Il habitait, rue Saint-André-des-Arts, une petite chambre d'étudiant qui sentait la misère courageuse. Quelques meubles de noyer, le bois pauvre, la garnissaient faiblement. Sur une cheminée nue et sur sa table de travail étaient entassés des livres de médecine. Benoît, sans fortune, sans espoir dans le passé, jetait patiemment les fondements d'un avenir indépendant. Il menait l'existence sage de ceux qui ont dirigé tous leurs efforts vers un but fixe. Le budget de sa vie était impitoyable. Il avait juste ce qu'il fallait aux plus impérieux besoins ; tout était calculé. Il s'agissait d'aller, sans s'attarder en route ; un plaisir était impossible ; une maladie n'était pas prévue. Il n'avait pour se soutenir que la voix mystérieuse qui parle aux ambitieux, et qui, dans le *Titan* de Jean-Paul, murmure à l'oreille d'un de ses héros : « Prends la couronne ! prends la couronne ! je t'y aiderai. » La même voix, dans le poëte allemand, dit encore : « Aime la belle ! aime la belle ! je t'y aiderai. » Benoît entendait aussi ces paroles. La belle, c'était Armantine, qu'il fallait conquérir par des efforts plus inouïs peut-être que ceux qu'il devait faire pour arriver à la science. J'ai toujours cru aux contes de fées ; rien n'est plus réel que ces châteaux imprenables où sont enfermées les héroïnes. La boutique de la rue Saint-Denis était une forteresse mieux défendue qu'un palais de fées entouré de génies. Cette maison était sous l'enchantement de la bêtise. Madame Cointet était plus méchante et plus puissante que la fée la plus malicieuse. Les préjugés bourgeois étaient plus hauts que les plus hautes murailles ; et l'atmosphère de stupidité qui entourait cette demeure décourageait l'attaque et étouffait l'ardeur des plus hardis. Aussi cet amour, au lieu d'être

un point d'appui pour le cœur de Benoît, était-il un trouble pour son travail. L'héroïsme vient à bout de tout; il dompte la colère et la haine. Qu'on le comprenne, il est sûr de triompher; mais certains préjugés inertes résistent à tout. Aussi, le pauvre jeune homme, quand il rentrait chez lui, se sentait tellement seul que, après des scènes pareilles à celle qui commence cette histoire, il se trouvait vaincu désespérément et pour toujours. Armantine l'aimait bien; mais ce cœur, qui ne pouvait s'épanouir, n'avait pas trop des forces que Benoît lui communiquait chaque jour. La pauvre enfant n'était pas une héroïne; le bonheur l'aurait relevée, réveillée. Contre un malheur qui l'eût atteinte violemment, elle eût sans doute été vaillante; mais elle s'en allait dans une consomption d'ennui. La souffrance est comme le poison : quand elle vient à petites doses, on s'y habitue.

Ce soir-là Benoît demeura donc pensif, sans sommeil et sans travail. Assis devant sa table, à l'heure même où Armantine pleurait, en voyant passer sous ses yeux ses rêves vêtus de deuil, le jeune homme passait aussi ses idées en revue. Elles portaient le manteau sombre aussi, mais avec une attitude d'énergie sinistre. Quelques-unes même brandissaient des armes de suicide. « Qui de nous à trente ans ne s'est pas tué deux ou trois fois? » dit Balzac. Ainsi donc, séparées par la réalité, ces deux natures jeunes et aimantes se trouvaient réunies dans les régions douloureuses. A l'heure où la vie matérielle se tait, êtes-vous passé quelquefois devant ces fenêtres solitaires, éclairées encore à l'instant où tout est éteint? N'avez-vous pas entendu dans le silence la triste chanson de ceux qui souffrent, la plainte des mansardes, les lamentations inquiètes de la jeunesse? Quand on choisit un sujet de récit dans le monde positif, on doit ajouter un commentaire plaintif aux faits qu'on raconte. C'est ce que les musiciens appellent : variations sur un thème connu.

Benoît pensait : « Tout cela ne peut durer. J'irai demain parler nettement à la famille Cointet. Je lui demanderai deux ans. Armantine a dix-huit ans : j'en ai vingt-trois. Ce délai peut m'être accordé ; ce temps écoulé, s'ils n'ont pas confiance en moi... Oui, mais voilà vingt fois que je me propose cette démarche. Vingt fois déjà je me suis approché de cette montagne à pic sans oser tenter l'escalade : entreprise impossible. Deux ans, c'est trop pour eux et pas assez pour moi. Je leur aurai arraché les paroles qu'ils ont sur les lèvres. Je recevrai un refus net, et je ne verrai plus Armantine. L'amour est temporiseur ; il gagne quelquefois à attendre. » Et le pauvre garçon sentait l'espoir se glisser en lui. Puis c'étaient d'autres voix qui lui disaient qu'Armantine était perdue pour lui, qu'elle épouserait un bourgeois commun, et qu'elle serait heureuse jusqu'au jour où lui, riche, brillant, célèbre, lui apparaîtrait comme un remords. Et Benoît pleurait à cette méchante pensée d'orgueil. « Enfin, se disait-il encore, il y a des gens heureux en ce monde : il y a des mariages difficiles qui se font ; le hasard peut bien se déclarer pour moi. J'irai demain. Je parlerai aux parents ; je parlerai à Armantine, et si la guerre est déclarée, eh bien ! j'accepterai la guerre ! »

Benoît s'endormit et rêva pendant toute la nuit de son oncle Antoine, qui riait de ses inquiétudes et qui lui disait tout brutalement : « Va donc ! imbécile ! je t'ai dit que tu l'épouserais. J'en fais mon affaire. » Ce rêve grotesque rendit un peu de forces à Benoît. Antoine Verboquet n'avait ni illusion ni délicatesse, mais il jugeait bien, et sa joie grossière ne faisait pas rire, parce qu'il avait souvent raison.

Armantine rêva aussi de ce bonhomme qui lui dit : « Dors, petite, je viendrai vous voir bientôt ; dis à Benoît de m'écrire. »

Ainsi au milieu des plus vives angoisses du cœur, ces

deux amoureux n'avaient qu'un consolateur pauvre, ridicule et absent.

Le lendemain, chacun reprit sa vie. Benoît travailla avec énergie, comme ranimé par de nouvelles forces. Armantine descendit à la boutique et s'occupa des mille détails du commerce dont elle était chargée. Madame Cointet prit son mari à part dans la journée :

— Dis tout ce que tu voudras, cela ne peut pas durer.

— Quelle est la chose qui ne peut pas durer? répondit le bonnetier.

— Ah! voilà bien les pères, reprit sa femme. Tu n'as pas vu les yeux d'Armantine; elle a pleuré toute la nuit. Cela doit cesser au plus vite. Il faut que M. Geoffrin ne mette plus les pieds ici, et avant trois mois Armantine doit être établie. Quand il n'aura plus d'espoir, il nous laissera tranquilles. Pour notre fille, elle ne demande pas mieux; au fond, cela l'ennuie. Sans les belles paroles de M. Benoît, elle nous écouterait et Joseph lui plairait beaucoup. Il est bien. Il aura quelque argent en succédant à son patron. Tu sais que cela va tout seul; et tu crois que je vais renoncer à tant de choses pour les beaux yeux de M. Benoît ?

Le bonnetier ne répondit rien; c'était sa façon de faire de l'opposition. La logique épaisse de sa femme l'épouvantait; cela lui semblait sans réponse : il lui donnait gain de cause. Son seul scrupule était un vague instinct de tendresse généreuse. Il sentait quelque chose dont il ne se rendait pas compte et qu'à plus forte raison il n'aurait jamais pu expliquer à madame Cointet. Il ne savait comment dire ce qu'il n'aurait pas osé dire : il se taisait. Sa femme n'en demandait pas plus; elle n'avait qu'une faculté, mais développée à l'excès, la finesse. Sans esprit, sans intelligence, sans cœur, elle était guidée par la ruse. Ce type est très-commun de gens qui sont tout-

puissants dans un cercle restreint, et qui, là, tiendraient tête aux plus profonds observateurs, aux roués les plus habiles. L'intérêt les inspire et ils devinent le danger ; ils flairent l'ennemi ; ils détournent l'agression, en attaquant les premiers. Enlevées à leur milieu, ces personnes deviennent naïves et sottes, et seraient dupées à la moindre occasion.

Le brave bonnetier n'avait rien en relief, ni qualité, ni défaut. Il était venu au monde avec un petit bagage d'intelligence et de sentiments : rien n'avait diminué, rien n'avait grandi. L'égoïsme bonasse de ceux qui préfèrent la paix à tout s'était emparé de sa tête et de son cœur, de sorte qu'il ressemblait à un bocal plein de fœtus informes : le bien ni le mal n'étaient arrivés à terme chez lui. C'était ce qu'on appelle un brave homme.

III

> Les disputes d'une femme sont comme la gouttière qui fuit.
>
> (*Bible*, PROVERBES.)

Le soir arriva, souhaité par tout le monde. Armantine espérait voir Benoît, que madame Cointet attendait, déterminée à tout dire. Le jeune homme voulait aussi faire de cette soirée une entrevue décisive. Le bonnetier avait peur. Quant à Joseph Pépingré, il arrivait par habitude, machinalement, et allait se trouver comme le joueur du milieu aux quatre coins. Chacun avait son projet. Lui seul ne pensait à rien, qu'à s'arranger pour rentrer à dix heures chez son patron. Par exemple, sa tante pensait assez à lui, et il n'est pas de douairière au monde pour

travailler comme elle le faisait dans l'intérêt de sa race. Les Pépingré étaient arrivés à Paris depuis vingt ans à peu près. Le premier d'entre eux, le classique, était entré par la barrière de Charenton en sabots, en blouse, et à peine avait-il mis le pied sur le pavé de la capitale, qu'il leva au ciel sa tête à angle obtus et qu'il dit ces deux mots au nez des commis qui tâtaient son petit bagage : « Je veux ! » Il avait dit le grand mot qui était resté dans la légende de la famille. Madame Cointet trouvait cela sublime et elle racontait souvent l'anecdote à Joseph. Depuis cette entrée solennelle, il était venu des Pépingré en masse. Ils avaient choisi un coin de Paris et ils y avaient poussé comme une verrue ; excroissances florissantes, du reste, et qui se nourrissent des meilleurs éléments de la vie ; si bien qu'un jour on ne peut plus les arracher sans danger.

Joseph Pépingré arriva le premier. Il était grand, blond, niais ; d'épais favoris jaunes encadraient sa figure fade ; ses yeux de faïence n'exprimaient rien ; sa voix, douce et pâteuse comme un remède contre le rhume, n'arrivait jamais à façonner une phrase convenable, et, quand l'émotion s'en mêlait, il lui était même impossible de dire bonjour : les mots se pressaient, la bouche se gonflait et s'ouvrait comme une boîte de jujube trop remplie. On l'avait tellement habitué à l'idée d'épouser Armantine, que tous les soirs il apportait un compliment depuis quelques mois, et ce malheureux compliment il n'avait pas encore pu le faire : tous les jours il le remettait au lendemain ; par bonheur l'esprit de Joseph n'avait ni saisons, ni boutades, ni à-propos ; ce qu'il concevait était éternel. Il eût pu laisser à ses enfants un mot aimable qui ne lui aurait pas servi.

Quand Pépingré entra, la famille Cointet était réunie dans l'arrière-boutique. Armantine rangeait les serviettes et effaçait quelques dernières traces du dîner récent. La

pauvre enfant faisait tout cela avec une habileté gracieuse. Elle ne paraissait pas se livrer à des soins indignes d'elle; mais elle accomplissait si bien ces détails d'intérieur qu'elle purifiait la besogne. Vêtue d'une modeste robe noire qui relevait la beauté de l'enfant par sa simplicité même, Armantine ressemblait à une silhouette aux lignes pures; sa taille était élancée, et l'étoffe qui l'habillait lui allait à ravir : elle-même était sa couturière.

Madame Cointet avait raison : ses yeux noirs étaient cernés et fatigués; son teint était pâle, et sa figure, naturellement sérieuse, semblait plus triste ce jour-là. La belle-mère avait remarqué ce changement chez Armantine, moins par intérêt maternel, que par dépit de ne pas connaître les pensées qui s'agitaient dans cette petite tête. Était-ce amour sérieux ou caprice romanesque? Elle avait joué la douceur pour interroger la jeune fille; mais Armantine, toujours respectueuse et obéissante, était cependant restée muette. Questionnez la joie et la tristesse de ces yeux, examinez les nuages de ce front, épiez les larmes et les éclats de rire, vous ne saurez rien. Ce n'est plus Armantine; c'est la jeune fille. Elle parlera, elle jouera, elle sera heureuse, confiante, folle; mais elle gardera quelque chose. Essayez de la rendre martyre, elle souffrira : mariez-la contre son gré, il est probable qu'elle obéira; vous la trouverez docile, patiente; mais vous ne saurez pas tout. Sous son regard virginal, sous sa robe de mariée, dans les pleurs qu'elle versera à l'église, se cachera le secret qu'elle emporte. Le malheureux, qu'on fait passer d'un cachot dans un autre, a toujours quelque part la lime qui brisera ses chaînes. Le même instinct de liberté, la même patience animent la jeune fille et le prisonnier.

— Tu souffres, ma pauvre Armantine? demanda le bonnetier en lissant de sa main caressante les beaux cheveux châtains de son enfant.

— Non, mon père, répondit-elle sérieusement.

— Vous êtes malade, mademoiselle? dit Pépingré avec un empressement de Thomas Diafoirus.

— Non, monsieur Joseph; qui vous fait croire cela?

— Ah! rien, mademoiselle, c'est M. Cointet qui disait que vous souffriez.

— Elle va bien, dit la belle-mère, et je serais désolée qu'elle se plaignît, car nous voulons tous son bonheur ici.

Benoît Geoffrin entra.

— N'est-ce pas, monsieur Benoît, ajouta-t-elle, qu'il faut qu'Armantine soit heureuse ?

La méchante femme avait mis tout ce qu'elle avait d'esprit dans ces paroles.

Le jeune homme ne répondit pas; il regarda tristement Armantine. Il se fit un silence de gêne. Benoît sentait que l'instant allait être décisif; son entrée avait été celle d'un accusé qui paraît devant ses juges.

Geoffrin était pâle : une moustache énergique ombrageait le bas de sa figure régulière, et ses cheveux noirs relevés laissaient voir un beau front. Sa grande taille élancée était pauvrement vêtue, mais avec goût. Les couleurs sombres lui prêtaient leur harmonie.

Il s'assit, se releva; le silence continuait : il comprit.

— Monsieur Cointet, dit-il en se tournant vers le bonnetier qui trembla d'avoir une réponse à faire, je sens que je suis de trop ici. Je viens souvent, trop souvent. Vous savez ce qui m'amène, et comme j'ai horreur des positions fausses, je me suis décidé à vous parler à cœur ouvert : voulez-vous me donner Armantine pour femme?

— Ah! nous y voilà! dit madame Cointet.

Armantine rougit; Pépingré, debout contre la cheminée, ne broncha pas. S'il avait été dix heures, il serait entré chez lui.

— Écoutez-moi, madame, reprit Benoît; oui, nous y voilà, et vous m'attendez sur ce terrain, je le sais. Mais

j'espère que ma franchise vous laissera peu de choses à dire. Vous n'aurez qu'un mot à répondre. Selon que vous m'aurez compris, ce mot peut me tuer ; mais cela ne vous regarde pas. J'aime Armantine, madame ; c'est ma cousine. M. Cointet a épousé en premières noces une sœur de ma mère : comme alliance de famille il peut donc accepter mon nom ; comme fortune, c'est autre chose. J'ai douze cents francs de revenu ; c'est à peine la vie pour un jeune homme : ce serait la misère pour un ménage ; mais à côté de cela, j'ai... j'aurai une profession bientôt, une profession honorable, presque sûre, quand on est patient ; indépendante et noble, si l'on réussit. Je vous demande deux ans : si vous me les accordez, vous m'aurez donné un courage qui peut tripler ces deux années.

En achevant, Benoît se tourna vers le bonnetier comme pour l'interroger.

— Mon ami, dit le brave homme, et il s'arrêta. Cela voulait dire : « Si ma femme n'était pas là je trouverais que tu as raison, mais tu comprends que je dois la laisser parler. »

Armantine tremblait en feignant de coudre. Pépingré, debout, dévidait quelques écheveaux de réflexions embrouillées.

Madame Cointet avait pris sa pose solennelle :

— Monsieur Benoît, dit-elle doucereusement, certes, votre famille est très-honorable, et ce n'est pas moi qui voudrais l'attaquer en rien. Votre fortune est modeste, et vous avez raison de dire qu'elle ne suffirait pas à un ménage ; mais M. Cointet est là pour vous le dire, nous ne tenons pas tant à la richesse qu'à un bon établissement pour notre enfant...

Elle mit une certaine emphase dans ces paroles : M. Cointet approuva de la tête.

— Nous sommes commerçants, monsieur, et nous

n'avons pas d'orgueil. Armantine entrera dans le commerce. Nous voulons pouvoir aider ses commencements de nos conseils et de notre expérience ; car nous voyons loin, nous, monsieur. Vous demandez deux ans ? Pourquoi faire ? Pour qu'Armantine ait vingt ans et que vous nous la laissiez peut-être.

Armantine rougit et des larmes vinrent à ses yeux. Benoît voulut répondre.

— Que sais-je ! Je ne connais pas vos études, moi, reprit la belle-mère. J'ai entendu parler de tout ça, et je ne vous en fais pas mon compliment. Et puis, vous serez médecin dans deux ans. Pourquoi faire ? Avec toute votre science, si votre femme meurt de faim, la guérirez-vous ?

— Ah ! ma mère ! dit Armantine indignée.

M. Cointet ouvrit la bouche. Un regard de sa femme paralysa sa langue. Pépingré regarda l'heure.

— Madame, répondit Benoît, vous croyez parler à un enfant, et vous ne remarquez pas que vos paroles sont injustes et blessantes. Je viens à vous et je vous demande d'avoir confiance en moi, parce que j'ai besoin d'être compris pour être agréé. Mais je vous prie de me supposer honnête. J'aime Armantine, mais avant de vous la demander pour femme, j'ai longtemps réfléchi et mûrement pesé les chances de mon avenir. Écoutez-moi sans colère ; répondez-moi sans passion, et si vous me congédiez, je me retirerai sans une plainte. Mon affection n'a rien de romanesque et mademoiselle peut nous écouter. Son cœur est sage, et si la vie nous sépare, son devoir n'aura pas à souffrir du souvenir qu'elle aura gardé de moi. Ah ! madame, il est toujours bon de prendre les choses sérieuses au sérieux.

La voix de Benoît était tremblante de larmes. Il voyait que tout était perdu, et les dernières paroles qu'il avait prononcées étaient pour Armantine ; il essayait de la préparer au malheur qui les menaçait. Toutes les violences du

désespoir étaient dans son cœur ; il se contenait. Il se tut pour ne pas pleurer. La jeune fille sanglotait dans son mouchoir. M. Cointet souffrait. Il sentait des pensées qui heurtaient les parois de son cerveau, comme des noyés qui veulent briser la glace qui les sépare de la vie ; mais sa femme l'effrayait. Pourtant la belle-mère comprit qu'il ne fallait pas prolonger une scène qui pourrait amener une révolte. Il ne faut pas surmener les esprits faibles. Elle reprit plus calme :

— Je n'ai pas voulu vous faire de la peine, monsieur Benoît...

— Bonsoir, ma tante, dit Pépingré.

Il était dix heures, et il s'en alla.

— J'en suis désolée pour vous, continua madame Cointet sans répondre à Joseph, mais nous ne pouvons autoriser l'attachement que vous portez à notre fille. M. Cointet et moi sommes fixés sur son sort... Et elle lança un regard magnétique à son mari... Nous regrettons le malheur qui vous arrive, mais nous n'en faisons pas moins les vœux les plus sincères pour votre avenir. Vous parliez tout à l'heure de la raison, de la sagesse d'Armantine, et je vous en remercie ; vous la connaissez bien ; elle comprendra comme vous que cette union est impossible...

L'œil de la belle-mère tomba sec et sévère sur la pauvre fille qui sanglotait à grand bruit. La voix de madame Cointet avait scandé ces derniers mots d'une façon terrible.

Benoît, pâle et défait, essuya ses yeux et se leva pour sortir.

— Mon ami..., dit M. Cointet, et il rencontra le regard de sa femme.

Le jeune homme serra la main du bonnetier. Armantine se dressa sur sa chaise, saisit la main que son père venait de serrer, et entraînant Benoît dans un coin de la chambre :

— Je ne me marierai pas... dit-elle aussi bas qu'elle put au milieu de ses cris... Adieu, Benoît! adieu!

Madame Cointet serrait les dents de rage : elle voyait son autorité menacée.

— Adieu donc, monsieur, dit-elle à haute voix.

Les malédictions des prophètes, les trompettes des archanges, n'ont jamais eu et n'auront jamais un pareil retentissement dans des oreilles humaines.

— Mon ami, reprit le bonnetier pour la troisième fois en serrant encore la main de Benoît... Mon ami... adieu... Il le reconduisit jusqu'à la porte sans lâcher sa main. Armantine était évanouie.

— Mon ami, dit le bonnetier en tremblant et tout bas pour n'être pas entendu de sa femme qui les suivait, écris à ton oncle!

IV

> Seul au milieu du plus affreux désert, un désert pavé.
>
> (H. de Balzac.)

Benoît erra comme un fou dans les rues, pleurant, criant, s'arrachant les cheveux. Les tentations de la mort l'assaillirent. Il s'arrêta sur un pont à écouter l'eau noire qui s'écoulait, pleine de mélodies sinistres. Les fées sombres du fleuve parisien lui chantèrent la symphonie du vertige; elles l'appelaient dans leur palais fatal qui ressemble à une morgue. Les Ondines du Rhin ont des demeures de cristal et des amours joyeuses, disent les légendes allemandes. Les pâles déesses qui habitent la

Seine sont des divinités déchues qui trônent dans la boue, sur des tessons de bouteilles, sur des cadavres oubliés. Elles attirent à elles les ivrognes égarés, les criminels poursuivis par le remords, les amoureux désespérés, les joueurs déshonorés, tout ce qui est ruiné d'espoir ou d'argent, ceux qui n'ont plus de pain et ceux qui n'ont pas de gloire.

Benoît se pencha vers ces débauchées de la mort. Le temps était couvert; il y avait fête au fond de l'eau. Benoît écoutait, courbé sur le parapet du pont : C'est peut-être là qu'est l'enfer, pensait-il. J'entends des chansons, on doit trouver l'oubli là-dessous. C'est la fosse commune des désolés; les lumières du quai projettent leurs longs spectres sur la rivière qui me fait l'effet d'un grand cercueil. On m'appelle au bal, et je sens ma tête alourdie qui veut entraîner mon corps. Qui pensera à moi demain? Armantine pleurera, elle se mariera, elle sera heureuse, et à certains moments ses nerfs tressailleront, quand elle franchira un pont, et elle versera encore quelques larmes. L'eau lui deviendra odieuse. De temps en temps elle essuiera encore ses yeux pour moi; mais elle sera heureuse. Elle aura des enfants qui voudront voir les petits bateaux en allant aux Tuileries. Imprudents, n'attristez donc pas votre mère!

Et Benoît avait le corps tellement penché en avant que ses pieds ne touchaient plus le pont. Ses réflexions fiévreuses se succédaient incohérentes et folles. Il allait perdre l'équilibre, quand des passants le tirèrent violemment et l'emmenèrent avec eux. Heureusement que dans ce monde il y a encore des gens qui ne comprennent ni les chansons de l'eau, ni les douleurs des hommes.

C'étaient deux amis qui revenaient de soirée, deux êtres intelligents sans doute, mais tellement saturés de banalités, musique italienne, valse et causeries de salon, qu'ils ne comprirent pas à qui ils avaient affaire.

— Laissez-moi, criait Benoît en se débattant.

— Il a le vin triste! dit l'un.

— Il est fou! dit l'autre.

Ils auraient été dix mille, que pas un n'aurait dit : Il est malheureux!

— Laissez-moi mourir! hurlait Benoît en se débattant.

Mais les autres ne le lâchaient pas. Ils lui firent traverser quelques rues.

— Où demeurez-vous? lui demanda-t-on.

Il indiqua au hasard son adresse. Les deux passants officieux le reconduisirent chez lui, frappèrent à la porte, et le recommandèrent au portier avec quelques paroles.

Benoît monta machinalement à sa chambre.

— Voyez ce que c'est, dit le portier : pauvre jeune homme, c'est la première fois que cela lui arrive!

Celui-là encore n'avait pas compris, mais au moins sa phrase pouvait avoir une application vraie : c'était la première douleur du malheureux enfant!

Rentré chez lui, Benoît s'assit, ne sachant plus que faire. Il resta absorbé pendant quelques heures, dans le silence et l'obscurité.

— Écris à ton oncle... m'a dit le père d'Armantine; pourquoi faire? C'est mourir qu'il faut; je ne pourrai pas vivre demain, si je n'ai pas l'espérance d'y aller le soir! On m'a chassé : la méchante femme!... Écris à ton oncle! Que voulait-il dire?

Et Geoffrin alluma une lumière et parcourut du regard sa chambre :

— Tout cela est inutile; tout est fini... Étudier, savoir! j'en sais assez. Pauvre médecin, guéris-toi toi-même.

Il approcha une petite fiole de la chandelle, et à travers le verre il en examina le contenu; puis il la posa près de son encrier et s'assit pour écrire.

— Le père Cointet avait raison; je vais écrire à mon oncle.

Et d'une main agitée, quittant sa plume, puis la reprenant selon les intermittences de sa pensée, il traça les lignes suivantes :

« Mon cher oncle,

» Les Cointet me trouvent trop pauvre; je me trouve trop pauvre aussi. Je vais essayer d'une cure dont personne ne s'est jamais plaint. Je n'ai pas de dernières volontés. Je vous envoie une poignée de main et vous prie de ne pas faire une anecdote de ma mort; je ne voudrais pas traîner dans les conversations. Dites ce que vous voudrez, quand on vous parlera de moi, mais ne soyez pas attendrissant. Je ne vous recommande rien pour Armantine : je l'aime, mais je ne veux pas m'imposer à son cœur. On est cruel quand on blesse en mourant : faites que je sois parti; trouvez quelque chose; ne me défigurez pas trop, et surtout ne laissez rien à deviner, ce serait plus horrible encore. Le monde est aux Pépingrés; ne gênons personne. Fou, lâche, je ne sais pas ce que je suis, mais je souffre. Vous avez souvent ri de moi, cher oncle; ne vous en repentez pas; vous aviez raison. Je me figure que j'ai cent mille livres de rente, que je suis professeur à la Faculté de médecine, que j'ai une femme charmante et de jolis enfants; je suis célèbre; il ne se coupe pas une jambe dans Paris sans que je sois là; on ne condamne pas un malade sans que je sois appelé à voter; on ne sauve personne sans que j'en aie le bénéfice! C'est du bonheur cela, j'espère; eh bien, je me tue. Parce que avoir aimé Armantine comme je l'aime et l'oublier comme je le ferais, cela mériterait l'échafaud. J'ai failli tomber dans la Seine tout à l'heure, et maintenant je vais me noyer dans une petite fiole qui se trouve là bien à propos. C'est de l'opium : il doit y en avoir assez. Une chose étrange, c'est que l'on s'habitue facilement à l'idée de la mort ! Si je changeais de décision, je

ne saurais plus que faire, tant je suis prêt. Au moment de partir pour un voyage, il est pénible d'apprendre qu'on reste. La malle est faite et tout le bagage empilé et froissé. Mes pensées conserveraient un mauvais pli, si je restais. Adieu ! A propos, vous viendrez, n'est-ce pas, au reçu de ma lettre ? Autrement on me porterait chez les Cointet, et cela les gênerait. Je vous embrasse, mon bon oncle. Avons-nous ri assez souvent de tout ça ? Vous voyez que cela arrive quelquefois. »

Benoît ferma sa lettre, la cacheta, descendit pour la mettre à la poste, et quand il rentra, le portier fut étonné du sang-froid de son locataire.

— Il aura dormi un peu, pensa-t-il ; le sommeil fait tant de bien !

Ce concierge avait des à-propos terribles.

Geoffrin remonta chez lui, ferma sa porte, prit sa fiole, souffla la lumière, s'étendit sur son lit et but.

...Triste flamme,
Éteins-toi...

Le lendemain matin le pauvre jeune homme était encore couché, mais la mort n'était pas venue. La dose avait été ou trop faible ou trop forte, et l'effet n'avait pas été produit. Les premiers rayons du jour virent Benoît qui se débattait sous le poids d'une horrible souffrance physique. Les ombres se réfugiaient dans les coins de la chambre, et les spectres du suicide, qui s'étaient crus convoqués à une fête, s'évanouissaient dans les lueurs de l'aube. La journée se passa dans des douleurs inouïes. Le portier monta vers le soir ; il vit Geoffrin qui se débattait, et pensa que c'était le réveil d'une débauche. Benoît n'eut pas la force de parler ; il ne retrouvait rien dans son cerveau. Était-ce un rêve ? Était-ce la réalité ? Était-ce la mort ? Pourquoi cet homme le suivait-il toujours ? Il

chercha, puis retomba dans un anéantissement plein de tortures. Il se passait là un duel sans témoins, entre un corps jeune et un poison terrible. La nature physique se débattait avec ardeur. La première attaque n'avait pas été assez forte; la chair devait triompher.

La nuit s'écoula encore dans des accès de délire peuplés de cauchemars, de visions, de terreurs. La poitrine de Benoît respirait du feu; son cerveau était lourd et brûlant, comme du plomb en fusion. Il était là gisant, à moitié mort; maison abandonnée, d'où ses pensées effarées s'échappaient avec des cris. Tout saignait, tout pleurait en lui; son cœur était en morceaux. Le mécanisme était brisé; certaines pièces étaient broyées, d'autres marchaient encore, ne se rattachant à rien, par un jeu machinal. Et dans ce désordre douloureux, Benoît entendait une voix raisonnable qui lui disait : « Tu as eu tort! te voilà ridicule maintenant; on ne croira pas à ton suicide. » Ces mots le frappaient comme des coups de poignard, et lui faisaient une blessure glacée.

V

> **Lorsque entra un inconnu dont la tête était chauve comme une tête de mort... « Je ne suis pas un philosophe, » dit avec indifférence l'inconnu, dont la calvitie était plus effrayante qu'horrible.**
>
> **(Jean-Paul Richter, *Titan*.)**

Vers le matin de ce second jour, il crut entendre ouvrir sa porte. Un homme entra, s'approcha de lui précipitamment, lui tâta le pouls, et s'assit sur le rebord du lit en le regardant.

Ce personnage était grand et maigre ; ses jambes étaient perdues dans un large pantalon, son corps disparaissait dans une vaste redingote. Il était vieux et un peu voûté, quoique plein d'apparences vigoureuses. Ses pommettes étaient saillantes; ses joues creusées. La pâleur de son teint avait quelque chose de particulier, et ses yeux noirs et ronds formaient un étrange contraste avec d'épais sourcils blancs qui les ombrageaient. Il n'avait pas un cheveu sur la tête.

Benoît fixa sur le nouveau venu son regard hébêté. L'homme se leva et dit en s'en allant : « Ce n'est rien. Nous arrangerons le reste. »

Un moment après, Geoffrin était entre les mains d'un médecin. Pendant quelques jours, il fut l'objet de soins assidus, et l'homme aux grandes jambes passait tout son temps auprès de lui. La guérison fut assez prompte, comparée au ravage qui avait été fait. La machine remise en état fonctionna lentement d'abord, puis la vie reprit toute son autorité.

Quand Benoît parlait, on ne lui répondait pas. Au bout d'une huitaine, cependant, il fit quelques promenades. Le printemps aidait à sa convalescence.

Un jour, aux Tuileries, l'oncle Toinon commença le premier :

— Ah çà, tu en fais de belles quand on n'est pas là ; allons, paix là-dessus. Mais retiens bien ceci : c'est que pour mourir, il ne suffit pas de se tuer. Est-ce que je ne vis pas avec mes cinquante ans, et, cependant, je suis assez inutile ? La mort a essayé de me prendre par les cheveux ; ils lui sont tous restés dans la main : quand je voudrai lui faire une farce, je porterai un toupet....

— Vous parlez juste, mon oncle ;... mais, moi...

— Je t'entends, reprit Verboquet, tu as été malheureux. Tu ne sais donc pas que tout le monde l'a été. Allons, écoute autre chose : J'ai été voir ces imbéciles. On n'en

peut rien tirer. J'ai voulu sauver ton honneur : j'ai dit que tu étais venu me trouver à Tours, et que je t'y avais laissé pour venir....

— Et Armantine? demanda Benoît.

— Je te l'ai déjà dit vingt fois, c'est la seule question à laquelle je répondais : elle va bien ; mais la petite ne signifie rien ; elle est à nous. La ville se rendra quand nous serons venus à bout de la garnison. C'est Cointet qui t'a mis dans la tête de m'écrire...

— Oui, mon oncle.

— Pour lui, dit Toinon, il n'est pas embarrassant non plus, le brave homme ! C'est la mère Cointet...

— Il faut lui parler ! s'écria Benoît.

— J'y pensais, mais c'est impossible à présent. Le jour de mon arrivée elle est tombée malade, répondit Verboquet avec indifférence.

—Malade ! malade ! le jour de votre arrivée, mon oncle ! dit Geoffrin d'un air égaré.

Que se passa-t-il dans son esprit ? Un accès de délire s'empara peut-être de son cerveau affaibli ; un pressentiment lui vint peut-être à l'idée : toujours est-il que le grand vieillard se leva brusquement.

— Tu es fatigué, Benoît, dit-il. Rentrons.

Et les promeneurs suivirent du regard ces deux personnages qui ne disaient plus rien. L'oncle Toinon fixait ses gros yeux sur la terre, tout à ses réflexions sans doute. Benoît, maintenu par le bras du vieillard, ressemblait à un fou que son gardien promène.

Ils rentrèrent. Verboquet s'occupa de son neveu d'une façon toute paternelle ; quand le médecin vint, il resta longtemps à causer avec lui, à l'interroger ; puis il fit coucher le jeune homme, lui dit quelques-unes de ces paroles d'une philosophie vulgaire, qui consolent souvent mieux que les grandes pensées, et, lorsque Benoît fut endormi, il sortit sans faire de bruit.

Je ne sais pas de quoi madame Cointet était malade, mais c'était très-grave. Les consultations se succédaient à la maison de la rue Saint-Denis. La pauvre Armantine s'était constituée garde, et souffrait des caprices de la maladie et des méchancetés de la malade. Le bonnetier avait perdu la tête. Pépingré venait tous les soirs, et s'en allait toujours à la même heure.

Toinon Verboquet alla rue Saint-Denis. Il y avait deux médecins auprès de madame Cointet, et Joseph seul était dans l'arrière-boutique, debout, à sa même place. Le vieillard entra.

— Cela va bien, dit-il ; et là-haut?

— Toujours la même chose, répondit Pépingré.

— Ah ! reprit Toinon ; et il se fit un silence. Peu à peu les réflexions de Verboquet entrèrent en ébullition, et arrivèrent jusqu'à ses lèvres. Il pensa tout haut.

— Il y a bien du malheur ici, et il y en a pour longtemps. Ce que c'est que l'entêtement ! On ne voit pas clair, mon cher monsieur Pépingré.

Joseph se tut.

— Savez-vous, recommença le vieillard, que vous faites une vilaine chose en épousant Armantine ; car je sais que c'est très-avancé, et qu'au premier jour vous serez son mari? Vous ne l'aimez pas, et elle ne vous aime pas. Comment entendez-vous arranger tout cela? Vous êtes-vous fait une idée du bonheur en ménage?

Pépingré était ébahi, mais n'ouvrait pas la bouche.

— Vous allez là, reprit Toinon, comme un conscrit va au régiment. A un certain âge, il faut faire son temps, et on le fait : qu'on soit lâche ou brave, c'est la même chose. Ceux qui attrapent de la gloire, c'est par hasard : c'est comme le bonheur en ménage. Vous comprenez ça ainsi, n'est-ce pas? Mais il y a des cas d'exemption, et je crois que vous en avez suffisamment. On vous a fourré là dedans ; je vous propose un remplaçant?

Joseph resta abruti en entendant ces paroles : il mâcha quelques syllabes, et sourit bêtement.

Verboquet comprit que faire entrer un raisonnement dans la tête de cet homme était impossible, et qu'essayer de le convaincre serait de la captation. Le silence reprit donc, absolu, jusqu'au moment où les médecins descendirent. Il était dix heures. Pépingré était déjà à la porte. Toinon serra la main du bonnetier et sortit avec les docteurs. Ils rejoignirent Joseph.

— Cela va mal, n'est-ce pas, messieurs ? demanda Verboquet.

— Pas bien du tout, répondirent les savants. Cette nuit ou la nuit prochaine pourrait bien...

— Être la dernière, ajouta l'oncle de Tours. C'est bien fâcheux.

Ces paroles étaient prononcées par acquit de conscience. Les médecins se séparèrent, et Verboquet rattrapa Pépingré qui filait devant lui.

— Jeune homme, lui dit-il d'un ton presque mystérieux, prenez garde de faire une chose malheureuse ?

Joseph ne comprit pas, mais il eut peur. Benoît avait très-tranquillement reposé pendant l'absence de son oncle, qui s'était installé dans la même maison, à côté de lui.

VI

Celui-ci est si rébarbatif, qu'il faudrait une hottée de pistoles pour le faire rire.

(*Fantaisies* de Bruscambille.)

Joseph Pépingré, le lendemain, fut appelé de bonne heure chez M. Cointet. Madame Cointet voulait lui parler.

Le commis de la rue Rambuteau était fidèle aux consignes. Il arriva à dix heures; — matin ou soir, c'était son heure. — Madame Cointet, jaune, maigre, mourante, avait voulu qu'on lui mît une camisole blanche : son lit était fait; sa chambre en ordre; et, au chevet, on avait placé un fauteuil. Le bonnetier attendait Pépingré : il le fit monter et l'amena auprès de sa femme qui sommeillait. Armantine remuait une tisane. L'apparition du grand jeune homme l'effraya; l'étrange solennité de cette scène lui parut d'un fâcheux augure; elle éprouva un serrement de cœur quand la malade, de sa voix la plus doucereuse, lui dit :

— Armantine, laisse-nous.

M. Cointet était déjà redescendu. Armantine se retira; Joseph Pépingré resta debout, dans l'épouvante, devant cette femme qui sentait la mort. Il aurait bien voulu s'éclipser aussi; il ne comprenait rien à ces précautions; mais il avait de l'effroi pour ce qui se préparait.

— Assieds-toi, Joseph, dit la malade quand ils furent seuls, et écoute-moi bien. J'ai à peine assez de force pour t'apprendre ce que tu dois savoir : je puis mourir bientôt, mon ami...

Pépingré, qui crut que c'était là la scène, et qui obéissait au mouvement qu'on lui imprimait, se mit à pleurer tout haut.

— Ne pleure pas, continua madame Cointet, et écoute : J'avais décidé que tu épouserais Armantine; mon mari était de mon avis, et tout marchait vite quand je suis tombée malade, il y a quelques jours, le soir même où M. Antoine Verboquet vint nous voir. Je ne veux pas que mon œuvre reste inachevée. Tu sais que j'aimais ton frère, pour lequel ce mariage était arrangé; ton pauvre frère est mort : tu as hérité de toute l'affection que je lui

portais, et je veux pour toi le bonheur que j'avais rêvé pour lui. Tu aimes Armantine?...

Pépingré ouvrit de grands yeux sur sa tante; et ne sachant si l'interrogation était un piége, il se tut.

— Oui, tu l'aimes, reprit madame Cointet. Mais tu n'as que moi pour te défendre: Armantine est ensorcelée par ce mauvais sujet de Benoît. Il ne faut pas se fier à M. Cointet, qui écouterait volontiers les absurdités de l'oncle Toinon. Il ne faut guère compter sur moi : si j'avais eu encore quinze jours seulement, tout marchait si bien, que vous auriez été mariés. Mais que je vive ou non, c'est un retard, et un terrible retard! Comprends-moi bien : si je venais à te manquer, il faudrait te défendre toi-même, et c'est pour te donner des armes que je t'ai fait venir.

Cette commère mourante était solennelle à faire trembler; sa voix était interrompue par une toux sèche; ses bras soulevaient la couverture, dans l'excitation de la fièvre; et ses yeux, refuges de sa pensée tenace, brillaient comme ces veilleuses acharnées dont l'huile n'est jamais épuisée. Elle regarda Joseph qui restait immobile, et un mouvement de colère lui échappa. Elle comprit que ce garçon était un apathique, qui laisserait perdre tout le fruit de ses peines. Jamais roi glorieux ne se pencha avec plus d'inquiétude vers un héritier stupide.

— Joseph, dit-elle, entends-tu que je te parle de ton bonheur? Armantine est jolie, très-jolie : bonne et douce, je le sais, moi; elle te convient. Veux-tu la conquérir?

Pépingré répondit oui, machinalement. Madame Cointet le vit vaincu d'avance et voulut essayer d'un autre argument :

— Armantine t'aime au fond; je l'ai découvert. Quand vous serez mariés, elle t'aura vite débarrassé de Benoît Geoffrin. Sois hardi quelques jours seulement. Songe bien que c'est de tout le bonheur de ta vie qu'il est ques-

tion. Elle aura à la mort de M. Cointet une jolie fortune. Elle est à moitié orpheline; sa mère est morte.

Pépingré leva la tête, et un point noir arriva dans ses yeux comme aux cornes des colimaçons : il s'animait un peu. A la passion avide de ce coup d'œil, la malade comprit qu'elle avait touché la corde sensible.

— Elle est fille unique, continua-t-elle. M. Cointet est vieux, et, du reste, il n'y a pas à craindre qu'il dissipe son bien. Ainsi, Joseph, tu épouses donc Armantine, tu achètes un fonds; tu gagnes beaucoup d'argent en t'établissant grandement; et comme espoir prochain, tu as une fortune bien ronde et bien certaine. Voudrais-tu que tout cela, beauté, grâce, jeunesse, argent, fût pour M. Benoît Geoffrin ?

— Non, ma tante, dit énergiquement Pépingré en se levant.

Beauté, grâce, jeunesse, étaient du remplissage : madame Cointet lançait ces mots pour mémoire. Elle savait bien que le dernier seul devait produire l'effet. Elle agitait son trousseau de clefs, mais elle connaissait bien celle qui ouvrait la serrure. La malade sourit et tendit sa main à Joseph. Elle était heureuse : elle avait enfin découvert la passion qui devait agiter cette inertie. Cet apathique était un avare ; cet imbécile était un misérable. Madame Cointet sourit : elle se voyait sûre du succès! horrible satisfaction! scène infernale! Dans une épopée à la Milton, on confierait à des anges les rôles qui sont joués ici par les plus infimes humains, et ce que l'action gagnerait en grandeur, elle le perdrait en vérité. Madame Cointet et Pépingré ne se doutaient pas qu'ils jouaient une des plus hautes scènes du péché. Cette vie ne doit pas être vue représentée à grand spectacle. La damnation de l'Opéra a des feux de Bengale qui séduisent, et l'enfer s'y montre inoffensif et presque aimable. Mais ce qui est exécrable, c'est le mystère du moyen âge, qui se joue en-

core sur les tréteaux où nous vivons ; c'est le monsieur du premier, remplissant le rôle de Judas ou d'Hérode ; ce sont les bourgeoises du quartier jouant les péchés capitaux ; c'est madame Cointet et Pépingré représentant l'Avarice, aussi naïvement que les artisans d'autrefois quand ils jouaient la passion du Christ.

La malade, après un silence, reprit plus doucement :

— Il faut t'appuyer sur M. Cointet ; c'est le plus faible ; mais tu peux en faire le plus fort. Tu as sa parole : il t'a promis Armantine, et mon pauvre mari est un honnête homme qui a toujours fait honneur à ses engagements ; ne te laisse pas ennuyer par Benoît. Agis comme si tu étais sûr du mariage. Parle à cette chère enfant, et dis-lui des choses douces ! Fais que M. Geoffrin puisse croire qu'elle t'écoute. Pour arriver au bonheur, il ne faut rien négliger.

Cette réflexion venait là pour pallier l'odieux des conseils que la malade donnait à son neveu. Dans les sacrifices de certaines mythologies, il y a une part consacrée à conjurer les dieux méchants. Dans les vils calculs de cette vie, qu'il s'agisse d'affaires, de politique ou d'intérêt, il y a un certain nombre de banalités vertueuses, d'aphorismes honnêtes, que l'on échange entre soi comme des talismans protecteurs, dans le cas où un dieu de justice écouterait ce qui se dit.

— Et surtout, ajouta madame Cointet à Joseph, qui suivait ses paroles avec passion, penché sur le lit et sans perdre un mot, surtout prends garde à Antoine Verboquet : c'est un mauvais homme. Il a l'air de rire toujours, mais il est très-sérieux et très-fin. Ne lui dis que peu de paroles, et sois ferme, parce qu'il est insinuant. Avec du courage, pendant une huitaine, tu viendras à bout de lui, et il s'en ira à Tours...

Madame Cointet fut prise d'une quinte de toux très-violente. Pépingré, transfiguré, appela Armantine.

— Vite, ma bonne demoiselle, cria-t-il, vite, ma tante est bien mal.

Le bonnetier et sa fille montèrent. On s'empressa autour de la malade. Joseph se multipliait. La jeune fille remarqua ce changement avec tristesse : elle le vit soulever l'oreiller de madame Cointet qui étouffait, lui présenter la tisane, lui parler avec cœur et se pencher à chacun des gestes qu'elle faisait.

Madame Cointet, dans un moment de répit, dit tout bas à l'oreille de Pépingré :

— Je te laisse seul : courage ; puis, se tournant vers son mari :

— Y a-t-il quelqu'un en bas ?

— Il n'y a personne, dit Armantine.

— Mais si, mon enfant, reprit le bonnetier, il y a ce brave Verboquet, qui vient prendre des nouvelles de la santé de ta mère.

La malade ouvrit la bouche pour parler, et la toux envahit sa phrase. La fièvre augmenta et amena le délire. Elle avait pris la main de Pépingré et ne voulait pas la lâcher. Armantine pleurait et pensait à Benoît, en regardant Pépingré qui assistait la mourante comme un fils. M. Cointet, dans l'embrasure de la fenêtre, cherchait une contenance douloureuse qui lui permît toutefois de s'occuper d'une affaire de bonnets de coton qu'il roulait dans son esprit.

La malade se dressa tout à coup sur son séant, les yeux hagards. Elle fit un signe à Armantine qui s'approcha ; puis, unissant la main de la jeune fille à celle de Joseph qu'elle tenait toujours entre les siennes :

— Cointet ! cria-t-elle d'une voix terrible, qui fit tressaillir le vieillard; Cointet, tu m'as promis de les marier ensemble : les voici fiancés et, à mon lit de mort, je te recommande ta parole !

Armantine sentit la griffe de Pépingré qui prenait pos-

session d'elle ; son cœur envoya une pensée à Benoît. La mourante était retombée lourdement. Cet effort détermina une crise. Un violent délire s'empara d'elle ; son corps se redressa une dernière fois.

— Verboquet ! Verboquet ! cria-t-elle avec fureur ; puis elle s'affaissa sans un souffle. Le bonnetier se précipita sur le lit où sa femme gisait immobile.

La porte de l'escalier s'ouvrit.

— Est-ce qu'on ne m'a pas appelé ? dit une voix.

M. Cointet, Pépingré, Armantine, tournèrent les yeux en même temps. C'était l'oncle Toinon qui venait d'entrer.

— Mon pauvre Verboquet, dit Cointet, c'est fini ! la meilleure femme du monde, mon ami : elle est morte !

Un sanglot terrible éclata ; c'était la douleur de Pépingré.

VII

> Il lui semblait qu'il était seul dans ce monde avec le chauve, et qu'il avait assez de force pour lutter avec ce mauvais génie.
>
> (JEAN-PAUL RICHTER, *Titan*.)

Antoine retourna auprès de son neveu Benoît Geoffrin.

— Eh bien, demanda le jeune homme, comment va ma tante ?

— Elle ne va plus, répondit l'oncle avec tranquillité ; elle est morte !

Benoît pâlit affreusement.

— Comme vous dites cela, Toinon ; c'est épouvantable. Pauvre femme ! elle aussi !

— Qu'est-ce que tu entends par ce... elle aussi ? te figures-tu que j'y sois pour quelque chose ?

— Ah! mon oncle, reprit Benoît; le frère de Joseph Pépingré est mort; le frère de M. Cointet est mort: madame Cointet vient de mourir.

— Ce sont des ennemis de moins; vas-tu t'attendrir?

— Vous étiez là les trois fois.

— Ne m'as-tu pas écrit de venir? dit Verboquet; ma présence les gêne; ils s'en vont!

Geoffrin fit un geste de dégoût. L'oncle le comprit, et ajouta avec une gravité goguenarde :

— Mon ami, je te parais odieux! c'est assez drôle! et il éclata de rire sérieusement. Je te plains, si tu regrettes ceux qui t'ont fait du mal, et si tu méconnais ceux qui t'aiment. Pas d'enfantillages, et soyons francs. Tu serais hypocrite si tu pleurais madame Cointet. Dans ma vie, j'ai toujours obéi au sentiment intérieur; mon existence n'a pas été gaie: mon père fut dur pour moi, quand j'étais enfant; j'ai fui la maison paternelle; j'ai travaillé; et, en vendant de la bonneterie comme Cointet, j'ai gagné un petit bien-être. Quand il s'est agi de marier mes sœurs, mon père a eu recours à moi; j'ai fait mon devoir; l'intérêt rendait caressant celui qui avait toujours été injuste. Il était trop tard, mon cœur n'avait plus de tendresse pour lui: mes sœurs sont mortes; j'avais été leur vrai soutien. Si Cointet a quelques sous, il me les doit. Ses premières années ont été cruelles; c'est un bon homme que j'aime assez: ton père était mon ami; il est mort à son tour: toutes mes affections sont parties; et je me suis retiré du commerce avec une retraite qui est à toi, quand je m'en irai. Je n'ai plus qu'une chose à cœur, c'est de te tirer d'affaire. Ceux qui gênent ton bonheur, je ne puis pas les aimer, et jamais je ne leur ai fait bon visage. S'ils vivent, tant mieux pour eux; s'ils meurent, tant mieux pour toi. Chacun raisonne ainsi. Je supprime les semblants, les larmes fausses et les regrets absurdes. Ce qu'on dit un an après, je le dis tout de suite. Il n'existe pas de considéra-

tions de famille là où il n'y a point de tendresse. Les liens de parenté sont trop souvent des gênes; on est esclave d'un deuil, et, quand l'âme la plupart du temps est soulagée, le corps s'habille de noir. Madame Cointet est morte, Dieu ait son âme. Mais, sois tranquille, elle vivra encore longtemps pour ton malheur. A son lit d'agonie, elle a fiancé Joseph et Armantine par devant Cointet; elle a joué la scène du dernier soupir. L'imagination de son pauvre mari a dû être frappée par la solennité des paroles dites à cette heure suprême qui sera plus punie que les autres, si Dieu est juste. On en a abusé pour faire le mal. Que la mort des saints et des sages soit admirée, je ne m'y oppose pas; mais je ne respecterai jamais la mort des méchants. Lorsque le ciel frappe une mauvaise âme, c'est se montrer religieux que d'approuver le châtiment. Ma philosophie peut s'écrire dans le creux de la main; je dis la vérité autant que possible; et, quand j'ai à exprimer ma joie ou ma douleur, je n'attends pas que ceux qui au fond pensent comme moi soient prêts. Tu es de ce monde, mon pauvre Benoît: tu t'efforces de mentir pour faire comme les autres, et tu as presque essayé de me faire croire que tu regrettais madame Cointet. Va! la terre peut se passer d'elle, et on ne s'apercevra pas de son absence: elle n'a pas emporté grand'chose. Armantine à cette heure est à Pépingré; veux-tu que je la lui prenne?

— Oh! mon oncle! j'aimerais mieux mourir que de la perdre! j'aimerais mieux qu'elle fût morte! Vous avez raison, je ne regrette pas madame Cointet.

La franchise brutale de Verboquet avait produit son effet sur l'élève en médecine, qui avait, pour ainsi dire, assisté à une dissection. Le rire strident du vieillard qui accompagnait sa philosophie cynique s'empara de Benoît.

— Eh bien, je t'aime mieux ainsi, dit l'oncle Toinon. Essuyons nos yeux pour y voir clair; je parie que ceux de Pépingré sont secs. Est-ce que ce benêt nous appren-

drait à vivre? Viens faire un tour; il fait beau, et je me sens le cœur libre; nous achèterons un crêpe en nous promenant.

Sa bouche se fendit, s'ouvrit, laissa passer un éclat de rire, et se referma comme sur une grimace douloureuse.

— Vous disiez donc, mon oncle, que Cointet a consenti au mariage d'Armantine avec cet absurde Joseph? Comment faire?

— Rentrer dans tes droits; le commis n'est pas très-redoutable, et le bonnetier est resté aplati sous le coup. Son assentiment n'a été que silencieux, et encore a-t-il été escroqué par la mort.

— Si nous y allions? dit Benoît.

Ils trouvèrent le veuf tout seul. Pépingré avait pris sur lui de faire toutes les premières démarches; Armantine était dans sa chambre. Le vieillard se jeta dans les bras de Geoffrin, et serra avec effusion les mains de Verboquet, en versant quelques larmes. Cointet fit une apologie de sa femme, et Benoît servit la réplique. L'oncle Toinon ne déposa pas une fleur sur la tombe; il ne lui échappa point un mot d'éloge. Par exemple, il répandit sur le vieillard affligé le bénitier des consolations banales :

« Il faut s'attendre à tout; — notre jour viendra; — tout se détache en ce bas monde; — soyons prêts nous-mêmes. »

Les vraies douleurs s'isolent; mais celles qui se montrent aiment assez les commentaires sur la nécessité de mourir. L'affliction se trouve bercée; elle s'étend, se généralise, se fait philosophique. Celui qui a inventé ce petit fatalisme consolateur a sauvé bien des égoïsmes et bien des hontes!

— Que voulez-vous? nous n'y pouvons rien. Dieu est le maître.

Ce pauvre bon Dieu, il est bien utile dans ces circonstances. Quand une langue a vieilli, elle a des formules

qu'on devrait déchirer comme une frange usée ; elles ont été brillantes et pures ; le premier qui les a prononcées a dit une grande parole ; mais après avoir passé de bouche en bouche pendant des siècles, elles sont aussi crasseuses que les oripeaux des pompes funèbres qu'on accroche à toutes les maisons et à toutes les églises.

Verboquet servit à Cointet des consolations de première classe dont le bonnetier fut très-touché. Socrate certainement ne l'eût pas calmé comme fit l'oncle Toinon.

On toucha un peu à la question du mariage, et le père d'Armantine montra de l'embarras.

— Diable ! pensa Antoine, sa femme lui a fait impression ; elle a accroché dans la tête du bonhomme un tableau mélodramatique que nous en arracherons difficilement.

La jeune fille entra. Benoît et son oncle s'inclinèrent sans parler. Elle se montra froide et réservée ; sa tristesse semblait l'absorber et sa présence imposa un silence discret. Au bout d'un quart d'heure, Verboquet et Geoffrin se retirèrent.

— Eh bien ! dit le neveu, quand ils furent dans la rue, qu'en dites-vous ?

— Je suis assez content, mon ami ; le plus fort est fait ; avec de la patience tu arriveras à tes fins. J'irai dire adieu demain à Cointet. Je n'aime pas les enterrements, tu sais, et je ne te serais pas d'un grand secours. Je leur dirais des bêtises, je me connais, tandis que toi, tout en ramenant le cœur d'Armantine aux douces idées, tu t'occuperas du père. J'ai essayé de parler à Pépingré ; il ne répond pas.

Benoît, au fond, fut enchanté de la détermination de son oncle. Il lui avait suffi de revoir Armantine pour reprendre courage et se sentir plus fort que jamais. La présence de l'oncle Toinon le gênait ; il n'osait pas devant lui se livrer à certains sentiments, à des consolations auprès du père, à des hypocrisies enfin ; seul, il aurait l'usage de tous

ses moyens. Verboquet n'était pas novice, et en lui-même il avait sans doute fait le même calcul. Son parti avait été pris si subitement qu'il devait avoir un motif nouveau pour agir ainsi.

Benoît n'insista pas pour retenir son oncle, qui sourit comme quelqu'un qui a deviné.

— Tu me mettras au courant de tes affaires, n'est-ce pas? dit-il, et quand le mariage sera décidé, eh bien.... tu m'enverras une lettre de faire part... puisque je te fais peur....

— Ah! mon oncle! s'écria Benoît, qui se sentait redevenir heureux.

— A ton aise, reprit l'autre. Je viendrai quand tu voudras et tant que tu voudras.

Et Verboquet fit entendre son rire, qui n'avait qu'un éclat et qui disparaissait soudain sans laisser une trace sur la figure.

Quand Geoffrin se vit seul, débarrassé du contrôle gênant de ce brave homme qui touchait trop vivement par ses observations brutales, il reprit ses habitudes d'autrefois, travaillant le jour, faisant sa cour à Armantine le soir; vie monotone, mais pleine de charmes, qui ramenait avec elle son bagage d'illusions, de plans pour l'avenir, de douces impatiences de bonheur. Le père Cointet, maître de la situation, voyait avec plaisir l'étudiant en médecine; il lui montrait une préférence marquée, troublée de temps à autre, quand il se rappelait sa femme et la scène du lit de mort. Armantine aussi reprenait goût à ces joies, avec plus de réserve toutefois, comme préoccupée d'une crainte instinctive; Pépingré venait tous les soirs.

VIII

Où diable ai-je donc pris ce morceau de courage ?

(De Villers, *le Festin de Pierre.*)

Quelques mois se passèrent ainsi. Le neveu de Toinon gagnait du terrain ; et le bonnetier, qui pouvait se livrer tout à l'aise aux mouvements de son cœur sans entendre les aigres réflexions de sa femme, s'habituait à cette nouvelle existence et oubliait petit à petit le cinquième acte de la chambre à coucher. Le commis de la rue Rambuteau paraissait accepter le changement survenu dans les intentions de la famille Cointet. Il restait de côté, négligé, dédaigné, muet toujours, excepté avec Armantine, à laquelle il glissait de temps à autre un compliment, très-niaisement du reste.

Un soir, le père Cointet était seul ; Pépingré entra et lui dit :

— J'ai à vous parler.

— Parle, mon ami ; si tu as besoin de moi, tu me connais et tu peux compter sur moi.

— C'est ainsi que je l'entends, monsieur, répondit Joseph avec un ton d'autorité.

— Que veux-tu, voyons ? demanda le vieillard, un peu surpris de ce début.

Pépingré se redressa, rougit et lâcha ces mots avec une énergique volubilité :

— Je réclame l'exécution de votre parole. Vous vous rappelez ce que vous avez promis à ma tante à son lit de mort. Si vous l'avez oublié, j'en ai gardé mémoire. Je ne suis pas un beau diseur, moi, ni un savant ; mais je

suis un honnête garçon. Je n'habite pas le quartier latin, moi, je ne fais ni dettes, ni orgies; j'économise et je me couche de bonne heure; mais j'ai un cœur comme un autre, un cœur fidèle et bien placé, qui ne voudrait pas tromper une jeune fille ni n'oserait lui parler sans avoir l'assentiment de la famille. Vous m'avez accepté pour votre gendre; vous avez toujours été loyal en affaires, et la parole donnée est un billet souscrit que je vous présente.

Le grand commis devenait épique. Cointet écoutait, la tête baissée, et croyait entendre sa femme. Il était si faible, le pauvre bonhomme, que relevant les yeux pour répondre, il n'osa pas soutenir le regard stupidement fixe de Joseph. Il se posa de trois quarts, et feignant l'indifférence autant que possible :

— Mon ami, dit-il, je n'oublierai jamais ta tante ni les recommandations qu'elle m'a faites; j'ai le respect des morts; mais les vivants méritent bien aussi qu'on s'occupe d'eux. Armantine aime Benoît, qui l'adore, et, ma foi, je crois bien faire en leur permettant d'être heureux. Madame Cointet serait de mon avis. Elle ne connaissait pas l'étendue de leur affection, autrement ils seraient unis déjà. Toi, mon ami, je te comprends bien, ta position est fâcheuse, mais tu as le caractère bien fait, le cœur bon, et tu sentiras que...

— Que vous êtes un homme sans parole, sans religion, sans prudence. Elle savait bien ce qu'elle faisait, votre femme : « Ce mauvais sujet de Benoît ensorcellera mon mari et il le ruinera. Il n'a rien à lui, pas même un métier qui le fasse vivre. » Enfin, vous le voyez vous-même, mon oncle, tous les gens de l'espèce de M. Geoffrin sont débauchés, paresseux, et se trouvent très-heureux quand ils rencontrent un père complaisant qui oublie tout pour leur livrer ce qu'ils ont de plus précieux, leur fille, leur fortune.

La scène dura longtemps encore. Cointet résista tant qu'il put ; mais l'âme de sa femme animait le grand commis, qui s'enflammait, gesticulait, mêlant tout : amour, argent, parole donnée, dot perdue ; qui devenait pathétique, menaçant, et qui sut rattrapper la promesse du bonnetier. Le vieillard céda à une prosopopée que la cupidité avait soufflée à Pépingré. Étendant ses grands bras, ouvrant ses longues jambes, la tête en feu, barbe et cheveux épars, il fit apparaître madame Cointet avec sa camisole blanche, ses gestes fiévreux qu'il imitait ; et saisissant les mains du bonhomme, il évoqua cette ombre grotesque ; répéta la formule qu'elle avait employée, et, au moment suprême de la terreur, il s'attendrit, magnétisa sa victime en l'enveloppant de pressions affectueuses, et dans un mot qu'il lui arracha de la bouche, il lui prit tout le bonheur de Benoît et d'Armantine. Comme Cendrillon avant son imprudence, Pépingré rentra à l'heure, même ce jour-là. On eût dit que sa vie dépendait de cette exactitude.

Cointet fut retrouvé par sa fille à la place où l'avait laissé Joseph. Il y a des gens qui pensent que l'apparition dans *Hamlet* est invraisemblable ; ils ont tort. Je puis leur certifier que le bonnetier avait vu et entendu l'ombre de sa femme.

— Mon père, mon père, qu'avez-vous, dit la jeune fille : qu'y a-t-il ?

— Il y a, mon enfant, s'écria le vieillard en se dressant avec horreur, il y a qu'il faut que tu épouses Pépingré ; ma femme le veut.

Et il tomba épuisé sur une chaise.

Armantine comprit tout ; elle seule voyait depuis longtemps que Joseph n'abandonnait pas la partie, et que le bonheur que Benoît croyait tenir courait encore bien des dangers. Elle conduisit son père dans sa chambre et rentra chez elle. La danse des djinns recommença ; les mau-

vaises visions reparurent, et les larmes se remirent à couler, emportant dans leur courant les premiers fondements d'un amour qui grandissait, travail de fourmi, grains de sable qui se perdirent dans les pleurs. Que faire? C'est la question éternelle des situations douloureuses. L'enfant était incapable de grandes déterminations; elle était clouée à la maison. Le hasard met des fleurs partout, des giroflées sur les murs et de belles filles dans les arrière-boutiques. Certaines plantes d'Amérique jettent leur cœur au vent et l'envoient à la rencontre de leurs amants; ce sont les femmes qui se font enlever. Les plantes timides et chastes attendent le bien-aimé ou meurent sans amour. Armantine était de ces dernières. Sur son petit terrain, elle concevait, par exemple, d'humbles plans d'une abnégation héroïque; Benoît allait revenir le lendemain; elle devait sauver son père et se dévouer. Son sacrifice toutefois ne comportait pas le mariage avec Pépingré; elle n'épouserait personne.

Quand elle revit Geoffrin le jour suivant :

— Monsieur Benoît, lui dit-elle d'un ton sérieux et triste, si je vous faisais un grand chagrin, m'en voudriez-vous?

— Mademoiselle, répondit l'étudiant avec effroi, que voulez-vous dire?

— Rien, Benoît, rien que je puisse vous expliquer. Répondez seulement à ma question. Dans le cas où je vous affligerais beaucoup, m'accuseriez-vous?

— Je vous aime! reprit Geoffrin.

Armantine éclata en larmes.

— Ce n'est pas cela que je voulais savoir, dit-elle en s'échappant la main sur ses yeux.

Peu à peu le neveu de Toinon remarqua plusieurs changements. Cointet évitait de se trouver seul avec lui; Armantine était plus froide, et pleurait aux premiers mots d'entretien; Pépingré, enfin, parlait assez souvent, et avait conquis un certain aplomb. D'observations en obser-

vations, Benoît se fit une certitude. On était gêné avec lui, on l'isolait, on le fuyait ; en un mot, on pensait à se débarrasser de sa personne. Joseph se trouva insensiblement maître dans la maison. Le bonnetier n'osait plus parler devant cette nouvelle incarnation de sa femme, et le grand commis montrait à chaque instant à Benoît que sa présence lui était insupportable. L'étudiant voulut se fâcher un jour ; il jeta les yeux sur Armantine qui pleurait, sur le père Cointet qui faisait semblant de lire un journal, et se levant tout à coup, il sourit amèrement et sortit sans rien dire.

— Benoît ! cria Armantine en sanglotant. Il n'entendit pas.

— Je suis bien bête, pensait Geoffrin en rentrant chez lui ; ces absurdes gens se moquent de moi. Cointet est un crétin ; Pépingré un grand niais, de qui on n'obtiendrait rien, si on lui cherchait querelle. Autant vaudrait provoquer un pierrot ivre, en plein bal masqué ; mieux vaut dans cette vie avoir affaire à une armée qu'à des grotesques pareils qui vous rendent ridicules, si vous voulez être sérieux avec eux. Pour Armantine, je m'étais bien trompé ; ce n'est qu'une petite pleurnicheuse qui croit que l'amour se passe en jacasseries de pensionnaires. Après cela, on ne vit pas impunément pendant des années entre M. et madame Cointet. Pauvre enfant ! elle avait du bon pourtant, et quelle naïveté ! Elle me demandait un jour si je me fâcherais, dans le cas où elle me ferait du chagrin ; ah ! tu n'étais qu'une écolière, Armantine ; et je voulais t'aimer !

Il resta quelque temps sans retourner rue Saint-Denis, et quand il fut certain qu'on avait remarqué son absence, il écrivit la lettre qui suit, adressée à M. Cointet, mais faite pour les yeux de sa fille :

« Mon cher monsieur, je vous gênais, je suis parti. J'avais lâché ma volière dans votre boutique ; j'ai tout fait

rentrer en cage, et j'ai remporté mes rêves absurdes. Élevez des pigeons, monsieur Cointet; cela vaut mieux que mes colombes. Je crois vous rendre très-heureux en vous laissant tranquille; cependant je veux que vous sachiez que je vous estime sincèrement, que j'aimais mademoiselle Armantine en honnête homme, et que je pensais être compris d'elle. J'aurais lutté contre tout le monde pour la garder; j'aurais tout appelé à mon secours; mais je ne veux pas la conquérir malgré elle; je me considère comme vaincu. Si M. Pépingré en valait la peine, je lui apprendrais à vivre; mais il accepterait tout sans comprendre, et je ne voudrais pas déshonorer le futur mari de votre fille. Le rôle que je me suis tracé est bien sacrifié, avouez-le; je parais indifférent, mal élevé, éconduit, que sais-je? Vous seul saurez que je m'éloigne pour ramener la paix chez vous, et que, dans la volière dont je vous ai parlé, plusieurs de mes colombes ont les ailes brisées. Je vous souhaite à tous un bonheur dont je ne doute pas. »

Le bonnetier eût compris cette lettre, si Pépingré ne la lui avait commentée. Le commis ne manquait pas de raisons pour la trouver déplacée. Cointet voulut répondre. Joseph s'y opposa. Armantine, qui connaissait aussi ce qu'avait écrit Benoît, traça ces mots, le soir, au milieu de sanglots et de larmes : « Si je vous faisais un grand chagrin, m'en voudriez-vous? » et renvoya à Geoffrin cette question à laquelle il n'avait pas répondu.

L'étudiant fut sur le point de courir auprès de la jeune fille; il sortit même pour aller demander pardon à cette pauvre enfant; mais ce bon sentiment tomba vite. Une pensée intérieure lui dit que toutes ses avances seraient mal reçues, et qu'il valait mieux attendre.

— Et puis, que signifie cette phrase? se demanda-t-il. Jouons-nous donc aux jeux innocents, aux propos interrompus?

La correspondance s'arrêta là. Pépingré mit à profit l'éloignement de Benoît et tout alla bien pour lui. L'églantier d'amour était cassé en deux ; et pendant qu'une moitié se fanait, un âne grossier s'apprêtait à brouter l'autre.

IX

Décidément, le hasard n'est pas moral.

(H. DE BALZAC, *les Paysans.*)

Il fallait des distractions à Geoffrin. Il sortit souvent, fréquenta les quelques amis qu'il avait, et essaya de se confondre dans la foule de ses joyeux camarades. Pour chacun de nous, l'ensemble des autres hommes est toujours gai, et cependant le plus petit a sa peine ; mais c'est la loi ; le monde ne peut pas s'arrêter tout à coup et se mettre à rêver en silence, le tourbillon doit rouler. Il faut que la mer paraisse indifférente, impassible ; quoique pourtant chaque flot ait sa plainte, chaque vague son sanglot. Benoît chercha donc l'ivresse dans les coupes banales de l'amitié. Il ne travaillait plus ; une fièvre le possédait qui le rendait irritable, ironique. Il aurait voulu savoir ce qu'on faisait rue Saint-Denis. Un héros plus dramatique se serait précipité chez le bonnetier, aurait tué son ennemi et enlevé sa maîtresse au nez du vieux. Hélas ! l'oncle Toinon le lui avait dit à Benoît, il était de ce monde. Comme la mouche qui voit la liberté et l'air, à travers la vitre d'une chambre, l'étudiant sentait entre son bonheur et lui un obstacle transparent qu'il respectait ; au moins le pauvre insecte, plus courageux, se brise au carreau la tête et les ailes. Armantine pleurait toujours, et la grande

araignée de Pépingré tendait sa toile tranquillement. Une phase nouvelle se présenta dans le chagrin de Benoît. Il se mit à raconter partout l'histoire de son amour, s'appelant niais, ne se ménageant pas, se moquant de sa foi naïve, piétinant les débris de sa couronne de rêves qu'il déchirait à plaisir. Ces tristes railleries ne sont jamais que des querelles avec un souvenir qu'on ne peut pas chasser; l'oubli n'entre pas dans les cœurs où l'on fait tant de bruit. Un matin, après une scène de ce genre, scène de souper, d'ivresse, d'amours faciles, nuit où il avait voulu faire l'affront classique à sa pure tendresse, en lui éclatant de rire au nez, en pleine orgie, en dévoilant toutes les délicatesses de son âme, en arrachant toutes les ailes de l'oiseau, il rentra chez lui, épuisé, honteux. Pour son repentir, il aurait pu dire à cette âme qu'il avait cru souiller, ce qu'Hégésippe Moreau dit à la sienne :

De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.

L'amour de Benoît n'avait pas été atteint. Qui n'a pas, aux heures du désespoir, porté de ces toasts au scandale? Qui de nous, dans son ivresse, ne s'est pas avancé vers une forme invisible et n'a pas tendu la coupe de débauche à l'ange vêtu de blanc qui assiste notre vie? Ce doux gardien sourit gravement, ouvre ses ailes et s'envole.

L'étudiant dormit presque tout le jour; il se réveilla malade d'esprit, lourd de corps. Il s'habilla et se mit à table, déterminé à écrire à son oncle.

— Ma foi, dit-il, il s'est assez chagriné pour ce mariage; il est juste que je le rassure.

Voici la lettre :

« Cher Toinon, vous me demandiez de vous mettre au courant de mes affaires; en deux mots je vais vous apprendre où j'en suis : je bois, je mange et je m'amuse. Un philosophe de mes amis, avec lequel je me suis grisé hier,

m'a dit sur cette vie des paroles définitives, et vous-même, mon oncle, qui avez du bon, vous n'êtes que de la Saint-Jean auprès de lui. Il faut d'abord se régler sur les sages et se conformer aux mœurs du milieu où l'on se trouve. Un étudiant en médecine qui se conduit comme une fille, c'est un loup qui bêle; c'est un bonnetier mandarin; c'est un Pépingré littéraire; c'est une monstruosité à promener dans les foires. La médecine s'apprend toute seule; on est toujours reçu docteur, c'est un axiome; et comme toutes les maladies de ce monde sont morales, il faut vivre, et bien vivre, pour acquérir la pratique en grand. J'ai connu un garçon qui a mis dix ans à devenir docteur. Il a fait damner son père, qui le poursuivait dans Paris quand il venait de sa province. Une fois ses grades conquis, l'homme dont je vous parle est retourné auprès de ce père qui, par une fatalité inouïe, s'est trouvé être le premier malade de son fils. Il est mort après avoir été filialement soigné. Mon médecin est aujourd'hui marié, très-bon époux, très-bon père et adjoint dans son pays, où il a de la réputation et une fort bonne clientèle. Voilà une existence comprise, ou je ne m'y connais pas. Il n'y a que des charlatans en ce monde : les uns vont dans d'élégants coupés, vêtus de noir et décorés de la Légion d'honneur; les autres paradent sur les places, dans des voitures historiées, habillés en turcs et décorés d'un nicham de fantaisie; tous se ressemblent, grosse caisse et gros sous! Ah! mon oncle, vous ne m'aviez pas dit cela, et vous m'avez dit bien des choses. Les philosophes de l'antiquité ouvraient des écoles publiques, et débitaient des paroles dont ils faisaient des livres, comme nos professeurs de facultés; le philosophe moderne siége à l'estaminet et énonce, entre la pipe et le domino, plus de vérités qu'il n'aurait pu en tenir à Alexandrie, à Athènes et à Rome. Cette nuit, nous avons défait et refait vingt fois le monde, et la plus folle de nos variantes valait mieux que

le texte. Le bonheur est un faux dieu; je suis converti à la joie. Aimable vieillard, plein de préjugés, vous voudrez peut-être avoir des nouvelles de la famille; il y a plus de six semaines que je n'ai passé les ponts; la rue Saint-Denis doit être toujours à sa place, et notre chère Armantine va mener avec Pépingré des jours filés d'or et de soie. La femme de Cointet est ressuscitée, ce dont le bonhomme est assez ennuyé. Bonsoir, cher oncle; il est neuf heures du matin, je vais me rendormir. »

Benoît sourit amèrement quand il eut achevé cette lettre. La fièvre battait dans son corps. Il plia le papier et le mit dans sa poche; puis sortit au hasard en quête d'un ami, d'une connaissance, d'une idée, qui l'entraînerait quelque part et disposerait de sa journée. Près du Pont-Neuf il aperçut Pépingré dans un omnibus; le commis le salua : c'était trop fort. Benoît courut mettre sa lettre à la poste, poussé par un sentiment dont il ne se rendait pas bien compte. Le reste de sa journée fut parfilé par l'oisiveté.

L'oncle Toinon lut, relut ce que lui écrivait son neveu : il n'y comprenait rien; que signifiait cette ironie maladive? Était-ce une plaisanterie? Non. Il devait y avoir une raison, et comme cette folie gaie offrait des symptômes plus terribles que la folie de désespoir qui avait dicté la première lettre, le brave Verboquet endossa sa grande redingote, et partit pour Paris. Il tomba chez Cointet un matin. La première personne qu'il vit, ce fut Armantine. Soit surprise ou joie, elle s'évanouit; Toinon la releva aidé par Cointet qui parut.

— Il y a donc du nouveau? dit Verboquet au bonnetier qui se tut.

La jeune fille seule aurait pu répondre, mais elle était hors d'état de le faire. Elle tremblait : ses joues étaient en feu, ses mains crispées. Les deux vieillards, penchés sur elle, furent alarmés. On envoya chercher un médecin.

— Voyons, Cointet, dit Toinon, pas d'enfantillage : que se passe-t-il ?

— Rien !

— Qu'avez-vous fait à Benoît ?

— Rien. Il ne vient plus...

— Pourquoi ?

— Parce que... dit le père avec terreur... parce que Armantine va épouser Pépingré !

— J'avais deviné, reprit Verboquet. Nous n'en finirons donc jamais... Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le médecin qui entrait, examinez bien cette enfant et guérissez-la. Ces derniers mots furent prononcés d'un ton d'autorité terrible. Voyons, papa, dit-il en reprenant Cointet, tout cela va mal et il ne faut pas se fâcher. Je vous écoute.

Il fit si bien que le père d'Armantine, avec des réticences, des craintes, des hontes, débita le récit de ce qui s'était passé depuis le départ de Verboquet. Il mêla un peu de mensonge à la vérité ; ce fut un sacrifice que le vieillard fit à la mémoire de sa femme. Mais Toinon saisit bien les situations et l'état des choses. Tout pour lui était dans la scène du lit de mort qu'il n'avait pas comprise dans toute son étendue.

— Papa, dit-il à Cointet, plus de bêtises ; puisque vous êtes fidèle à vos serments, jurez-moi que vous ne vous occuperez plus de rien et que vous me laisserez faire.

— Mon bon Toinon, dit Cointet...

— Un clou chasse l'autre ; ainsi des serments. Nous exorciserons votre femme. Quant à votre fille, vous ne l'avez pas regardée depuis longtemps ; vous auriez vu qu'elle se meurt ! Allons, papa, jurez vite, et j'arrange tout.

Et Verboquet prit la main du bonnetier, la lui fit tenir tendue et prononça la formule : je jure, d'un ton goguenard. Cointet, assez facile à intimider, eut peur de ce

grand vieillard à la tête nue dont les sourcils blancs, qui se rejoignaient à travers le nez, faisaient l'effet, au-dessus de ses petits yeux noirs, d'un accent circonflexe sur un tréma, accentuation satanique qui sautillait sur les phrases, donnant une valeur particulière au moindre mot.

Cointet bégaya : je jure! et ne vit plus Verboquet, qui avait disparu en lâchant le bras du bonnetier, qui retomba comme un membre de pantin.

En trois sauts, Toinon arriva chez son neveu. Il n'écoute rien et lui dit brusquement :

— Suis-moi au plus vite ; les choses vont mal ; Armantine est souffrante.

Benoît bondit jusqu'à son oncle :

— Je vous l'avais bien dit, misérable! c'est vous, toujours vous.

Verboquet n'entendit même pas ce que lui cria Geoffrin : il lui mit son chapeau à la main et l'entraîna.

Ils couraient comme le vent.

— Laissez-moi y aller seul, criait l'étudiant ; vous n'avez donc pas vu, démon grotesque, que je l'aime encore, et qu'il ne faut pas me la tuer !

Et il cherchait à se dégager de l'étreinte de son oncle, qui avait repris son sourire moqueur, et qui ne se donnait pas la peine de répondre.

Ils arrivèrent et entrèrent ensemble. Toinon dit à Cointet :

— Papa, nous dînerons ici. Nous allons passer notre journée là-haut. Vous me donnerez un livre. Ne dites rien à Pépingré ; je me charge de son affaire ce soir...

— Mais vous allez fatiguer Armantine ; le médecin a ordonné le repos !

— Papa, vous n'avez pas la parole. Votre médecin est un âne et le mien est un savant.

Et Verboquet entraîna Benoît dans la chambrette d'Armantine.

La jeune fille était vêtue de blanc, pâle, maigrie. Benoît se précipita comme un fou, tomba à genoux au pied du lit.

— Armantine! Armantine! pardon! grâce! je vous aime. Et il éclata en larmes.

— Benoît, dit l'enfant, je vous ai fait souffrir et vous ne m'avez pas comprise; vous voyez bien que je ne voulais me marier avec personne, puisque je vais mourir!

— Ah! terrible Toinon, cria l'étudiant, si elle meurt, je te tuerai. Je ne t'avais pourtant pas dit de venir!

Verboquet lisait le journal en sifflotant.

— Armantine, reprit Geoffrin, c'est moi qui vous tue; c'est sa présence qui vous a été fatale : si vous saviez! si vous saviez! mais vous serez vengée sur lui et sur moi. Que ne suis-je mort la première fois? Insensé! insensé!

Et il couvrait de baisers et de pleurs la main de la jeune fille, que ces caresses et cette rosée douloureuse ranimaient. Elle souriait tristement. Les vives couleurs de la joie maladive montèrent à ses joues, son œil brilla. Elle acceptait ce bonheur étrange et brusque comme un rêve; ce n'était plus Armantine, c'était son âme qui recueillait un aveu sacré pour l'emporter avec elle. Les convenances de la vie n'ont rien à faire dans ces heures solennelles : c'est l'irrévocable, c'est l'impossible; c'est toute l'ardeur d'une passion qui se dépense dans une minute; c'est un adieu sans réserve où rien n'est coupable; c'est une éclosion de fleurs qui vont mourir après avoir répandu leur parfum. Toute la journée, ils restèrent ainsi, se pardonnant et se demandant pardon l'un à l'autre. Ils s'expliquèrent tout vingt fois. Les détails les plus puérils devenaient lyriques dans cet entretien suprême. Pépingré fut haï sérieusement, doucement. On parla de lui comme s'il vivait. Regrets, espérances, tout fut confondu durant cette confession solennelle. Le lit où gisait la pauvre malade, l'entre-sol, le réel, tout disparut, et la scène représenta un

beau printemps que deux amoureux respirent sous des arbres. Les projets d'avenir eurent leur tour. Ah! vieille et douce histoire, tu es toujours amusante à lire!

Verboquet n'avait pas lâché son journal et ne cessait pas de siffloter.

L'heure du dîner arriva : Cointet monta et dit à l'oncle Toinon :

— Cela tue Armantine!

— Vous n'avez pas la parole, papa, répondit l'autre. Descendons : les enfants n'ont pas faim.

— Le bonnetier abasourdi obéit. Le repas fut assez monotone. Verboquet regardait la pendule. Quand il fut sept heures et demie :

— Papa, dit Antoine, montez là-haut, je vous prie, et lisez le journal sur la chaise où j'étais assis. Il est très-intéressant : j'ai mis toute la journée à le lire. Vous voudrez bien ne pas parler aux jeunes gens et ne pas descendre. J'irai vous rejoindre...

— Mais, dit le père d'Armantine, Pépingré va venir; il monte toujours quand nous sommes là-haut.

— Soyez tranquille ; j'ai des choses intéressantes à lui dire. Je sais amuser les enfants! allez!

Cointet monta plus abruti que jamais; il s'assit, prit et lut le journal.

La jeune fille et Benoît en étaient encore aux lilas.

X

— Je veux aller avec toi, ma tante.
— Viens, mon petit.
(Gœthe, *Gætz de Berlichingen*.)

Verboquet s'installa sur une chaise de la salle à manger et attendit. Vers huit heures, Pépingré entra.

— Ah!... monsieur Toinon, dit-il avec étonnement, et il salua.

— Moi-même, monsieur Joseph, et je vous avoue que je suis venu un peu pour vous.

— Pour moi! reprit le commis avec un certain effroi, impressionné d'une façon pénible par la froideur grave du vieillard.

— Pour vous, dit Antoine, d'un ton de politesse comique; asseyez-vous et causons.

— Mais... monsieur Cointet... mademoiselle Armantine... balbutia Pépingré.

— Il ne faut pas les déranger, répliqua l'oncle, Armantine est couchée et Cointet lit le journal; nous avons du temps à nous. Asseyez-vous donc.

— Le grand jeune homme obéit. Verboquet le débarrassa de son chapeau et continua :

—Vous savez sans doute que mademoiselle Cointet est très-malade; ne m'interrompez pas; vous ne comprenez point que l'idée d'être votre femme la tue. Elle est maigrie, changée à faire peur. Vous ne voyez que les écus, et ceux-là ne dépérissent pas, quand ils sont menacés de tomber entre les mains d'un imbécile. Veuillez me laisser

parler sans m'interrompre. Les gros sous n'ont pas d'amour ; ils se plaisent assez dans les mains crochues, mais les belles filles n'en sont pas là ! Elles aiment l'esprit, la grâce, la bonne mine et le bon cœur. Vous me trouvez peut-être un peu net; c'est que je veux vous bien faire saisir la question. Madame Cointet était une méchante femme; c'était votre tante, je la respecte; mais elle vous a poussé à commettre une mauvaise action. Elle vous a montré un grand magasin plein d'écheveaux de soie et un commerce plein de capitaux ! Brave femme ! Elle ne vous a pas dit que pour avoir la toison, il fallait tuer la brebis; une fois lancé, vous avez marché de l'avant. Le père Cointet est un pauvre homme auprès de qui votre ténacité a produit son effet; tout cela n'était pas juste; et je profite d'un petit voyage que je fais à Paris pour rétablir les choses en leur lieu. Je suis un peu l'oncle d'Armantine, et votre tante n'était pas du tout sa mère : j'ai voix au chapitre, comme on dit, eh ! eh !

Ici Verboquet sourit et regarda Pépingré dans le blanc des yeux; le commis était pétrifié. De vaillant qu'il était avec Cointet il redevenait stupide en face de Toinon. Le grand vieillard exerçait sur lui une action magnétique, et, après ce discours, il se trouva haletant comme dans un cauchemar.

—Mais... essaya-t-il de dire, j'ai la parole du père, monsieur. Je ne vous reconnais aucun droit de me parler ainsi : vos propos sont insultants pour la mémoire de madame Cointet; je vais retrouver son mari... Et Pépingré voulut se lever. Le bras de Toinon le retint assis.

— Vous savez que le père d'Armantine lit son journal; il ne faut pas le déranger. Écoutez-moi encore; nous avons le temps. Vous pouvez renoncer à ce mariage; on ne se repent jamais d'avoir été raisonnable. Un moyen bien simple d'en finir, c'est de vous désister en honnête garçon. Cointet sera content, sa fille sera heureuse ; et,

comme vous aurez fait votre devoir dignement, vous deviendrez mon ami. —Et, comptant sur l'entraînement de sa phrase, Verboquet tendit sa main au commis, qui se leva sans accepter l'offre amicale.

— Monsieur, dit-il, ce n'est pas en une minute qu'on détruit des arrangements de famille sur lesquels on vit depuis des années ; je respecte les décisions prises et je serai fidèle exécuteur des volontés de ma tante.

Toinon, impatienté, de cette froideur stupidement habile, se leva à son tour et éclata :

— Vous vous servez trop bien des mots pour y croire. Vous êtes un petit hypocrite, mon ami, et nous allons nous fâcher...

— Monsieur! dit Joseph, et il voulut sortir. Le grand vieillard se mit en travers de la porte.

— Monsieur! répétait l'autre effrayé, monsieur, il faut que je rentre, il est dix heures.

— Il n'y a pas d'heure qui tienne, repartit Verboquet; vous allez, ici même, à l'instant, me promettre que vous renoncerez à Armantine! et il saisit le bras du commis.

— Lâchez-moi, monsieur, criait Joseph ; on va fermer la boutique !

— Promettez, dit l'oncle plus énergique et les yeux plus étincelants.

— Non! non! répondit l'autre avec l'audace de la terreur poussée à bout. Non. J'en ai parlé à mon patron ; il me vend son fonds. M. Cointet et ma tante m'ont choisi : Armantine consent ; vous ne m'intimiderez pas. Et le pauvre garçon tremblait de tous ses membres.

— Imbécile, dit Verboquet en éclatant de rire, il se laisserait tuer par peur! Mais, mon petit Pépingré, vous ne l'emporterez pas en paradis, et s'il arrive malheur, vous l'aurez voulu! Bonsoir et bonne nuit. Et il lâcha le bras de Joseph, qui se sauva en criant :

— Mon Dieu! il est dix heures et demie; le magasin sera fermé!

L'oncle Toinon ne put retenir une hilarité étrange.

— Est-il bête! dit-il en montant l'escalier.

Cointet, fidèle à la consigne, lisait son journal en somnolant un peu. Armantine radieuse et Benoît transporté d'amour se répétaient pour la centième fois les mêmes choses.

— Eh bien? dit l'oncle en entrant brusquement, cela va-t-il, les enfants? Es-tu guérie, Armantine, et toi, as-tu encore envie de boire dans les petites fioles?

Ces paroles furent un réveil pour les amoureux. La jeune fille eut tout à coup un sourire de santé sur les lèvres; son œil avait repris sa pureté ordinaire, éclairée seulement par l'excitation du bonheur. La fièvre avait disparu comme par enchantement.

— Je me lèverais bien, dit la jeune fille.

— Et tu mangerais aussi, n'est-ce pas? reprit Verboquet en riant toujours. Il faut donner des forces à la joie pour qu'elle dure.

Armantine sourit.

— Te lever? dit Cointet. Quelle heure est-il donc?

— Dix heures et demie sonnaient quand Pépingré m'a quitté, répondit Verboquet.

— Il faut vous laisser reposer, dit Benoît à la jeune fille. Comme cette journée a été courte! pourvu que demain vous ne soyez pas plus malade!

— Demain, Benoît, s'écria-t-elle gaiement, demain, vous me trouverez levée. Je suis guérie.

— Merci, mon Dieu! murmura l'étudiant, et faites qu'elle dise vrai!

A ce moment on entendit du bruit en bas. Cointet descendit à la hâte, resta absent un quart d'heure, et remonta bouleversé.

— Qu'avez-vous ? vous êtes tout pâle, demanda Benoît au père d'Armantine.

— Ah ! mes enfants ! c'est horrible ! dit le bonnetier ; figurez-vous que Pépingré, qui sort d'ici...

— Eh bien ?

— Est arrivé en courant rue Rambuteau. Il était plus tard que d'habitude. On fermait la boutique. Il s'est précipité vers la porte au moment où le garçon sortait avec un volet... Il s'est heurté contre l'angle, à la tempe, et est tombé sur le coup. Un médecin est arrivé ; on a saigné ce pauvre Joseph, qui ne donne plus signe de vie.

— Oh ! s'écria Benoît en se tournant du côté de Verboquet... Oh ! Toinon ! Toinon ! et il s'affaissa sur une chaise, la tête dans les mains.

Cointet pleurait ; Armantine se mit à pleurer aussi.

Verboquet se promenait en sifflotant.

— Papa Cointet, dit-il au bonnetier sans la moindre émotion, il faudrait y aller ; nous resterons à vous attendre en bas. Bonsoir, Armantine ! reposez-vous, mon enfant. Benoît, descendons.

Cointet partit. L'oncle et le neveu descendirent dans la salle à manger. L'étudiant n'osait parler ; le silence fut long. Geoffrin le rompit enfin :

— Mon oncle, est-ce assez horrible ?

— Je ne lui avais pas dit de courir, mon ami. Tu peux m'appeler misérable, si tu veux ; mais, au moins, tu ne diras pas que c'est moi qui l'ai tué. Je t'aime beaucoup, et le hasard m'a peut-être prêté sa puissance pour servir ta vie. Je n'ai fait aucun pacte avec le diable, et ma conscience est bien tranquille. Ce n'est pas à vendre des bonnets de coton que j'ai appris la nécromancie. Si Pépingré a couru trop fort, ce n'est pas ma faute.

Benoît n'osait regarder son oncle. Il était terrifié devant ce bourgeois impassible.

— Es-tu content ? demanda Verboquet.

Le regard de l'étudiant exprima l'horreur.

— Je comprends, continua le vieillard en souriant, tu n'oses pas montrer ta joie par pudeur, n'est-ce pas ? tu prendras le demi-deuil dans huit jours, et dans quinze tu te diras à toi-même, que l'oncle Toinon n'est pas encore si inutile.

Benoît ne répondit rien ; le silence recommença. Cointet rentra :

— Mort ! dit-il en jetant son chapeau sur une chaise.

— C'est fâcheux, répondit l'oncle Antoine négligemment. Allons nous coucher ; il se fait tard. Bonsoir, père Cointet, bonsoir !

Et il entraîna son neveu, pâle comme un enfant qui se trouverait aux mains d'un fantôme.

XI

Bête morte ne mord.
(Frère Rémi de Beauvais, *la Madelaine*.)

Pépingré était bien mort. A la suite de ses funérailles, on observa un petit deuil de famille, qui n'empêcha pas Verboquet de s'occuper activement du mariage d'Armantine et de Benoît. Le père Cointet jouissait d'une paix parfaite, en se croyant obligé, toutefois, à des aparté sur la fin déplorable du pauvre Joseph. Les deux enfants étaient complétement heureux. L'espace de quelques semaines suffit aux préparatifs dont s'était chargé Toinon. Quand le bonheur de son neveu fut presque irrévocable, il le prit dans un coin et lui dit :

— Cette fois-ci, nous sommes à notre affaire, je pense. Je vais partir. Bien ! bien ! tu vas me prier de rester ; je

connais ces instances-là ; tu seras bien plus content quand je t'aurai débarrassé de ma personne ; sois donc franc, je t'en aimerai mieux. Tu as peur de moi, et toute ma joie est de voir tes vœux comblés. De loin ou de près, j'assisterai à ta vie. Je ne suis pas un de ces égoïstes qui sont toujours sur votre dos à vous reprocher un petit service, et qui n'ont l'air d'être bons que pour avoir le droit d'être insupportables. Je te donne un bonheur dont tu feras ce que tu voudras ; tu es un homme, tu connais ton métier ; s'il faut du travail, tu travailleras, j'en suis certain. Armantine t'a coûté cher, qu'elle te soit précieuse. Le père Cointet est un brave bonnetier qu'il faut amuser ; tu n'auras que lui de vieux dans ta famille, il convient de le soigner. Le théâtre de temps en temps, son journal, son café et son bonnet de coton, voilà son affaire. Quand il y aura des enfants, il les mènera promener et les gâtera ; les vieux ont du bon. Ce rôle-là m'aurait été. Allons, je ne dis pas cela pour t'attendrir ; nous pleurerons un autre jour. Adieu ; demain matin, je filerai sans avertir personne. Adieu !

Benoît sauta au cou de son oncle.

Cointet assista seul au mariage. Les petites sommes qui se trouvaient de côté et d'autre firent un avoir assez satisfaisant pour un amour qui avait encore une année ou deux de lyrisme. Le travail et l'intelligence de Benoît devaient faire le reste. Ils furent heureux, comme disent les contes de fées, et ils eurent beaucoup d'enfants, ajoutent-ils. Je n'en dirai pas autant. Cependant, au bout de l'année, il naquit un fils au ménage Geoffrin. Benoît, qui pensait souvent à l'oncle Toinon, proposa un matin à sa femme d'écrire à Verboquet, pour lui offrir d'être parrain de l'enfant. « Ma foi, se disait-il en lui-même, ce pauvre bonhomme est victime d'une remarque que j'avais faite ; tout cela n'était que hasard et coïncidences fâcheuses. Il faut lui montrer que je suis fort. »

On écrivit à Toinon. La réponse ne se fit pas attendre. Un voisin du vieillard annonçait que l'oncle était mort depuis peu de jours, et que l'on cherchait justement partout pour savoir à quels parents s'adresser.

Il n'avait rien laissé comme papiers, et il n'avait pas d'amis.

Benoît fut très-affecté de cette nouvelle.

— Quel malheur! dit-il à Armantine. Il serait venu, et aurait peut-être consenti à rester près de nous.

Il mentait. Sa douleur était réelle; mais au fond du cœur une voix lui disait tout bas : Tant mieux!

LA

VILLA DE PIETRO

LA VILLA DE PIETRO.

Nous étions à Rome. Ce jour-là (10 septembre 1852), un violent orage avait éclaté dans la matinée. Le tonnerre qui déchirait de ses éclairs, accompagnés de détonations subites, un ciel jaune et bilieux, m'inspira des réflexions qui ne me seraient pas venues dans toute autre ville; mais à Rome, il y a une philosophie d'usage à laquelle tout bon voyageur doit s'abandonner. Une chambre d'hôtel est un maussade séjour; je n'avais plus de lettres à écrire et, puisqu'il m'était impossible d'aller ruminer une phrase de Châteaubriand sur une ruine, j'écoutai patiemment la tempête. Étaient-ce les foudres du Vatican ou les carreaux de Jupiter qui faisaient cliquetis dans le ciel? Dieu allait-il apporter de nouvelles lois au Moïse de Michel-Ange? Le Messie des juifs allait-il tomber dans le Ghetto, cette crèche de haillons? Si l'orage avait duré, j'aurais mis en vers ces trois lignes; mais le fracas cessa, et le tout finit par une pluie monotone.

Je craignais que ce temps ne nous empêchât de faire une excursion que devait diriger un jeune commerçant

français établi à Rome. Comme un hôte intelligent qui flaire un gourmet et descend à sa cave lui chercher une bonne bouteille *sous les fagots,* certain de voir apprécier son nectar, ce brave garçon, peu antiquaire et peu artiste, avait compris que nous aimions assez à marcher dans les pierres et à ramasser des souvenirs dans le passé. Aussi, comme faveur particulière, il s'était fait fort de nous mener chez Pietro, son ami Pietro, un Pietro digne d'éloges. A ce qu'il paraît, Pietro avait chez lui, sous clef, à lui, des ruines, un columbarium, des catacombes, un musée, sans compter que ses trésors s'augmentaient tous les jours des fouilles que faisait pratiquer, sous sa surveillance spéciale, le précieux Pietro.

Notre curiosité se trouvait éveillée. Voir du nouveau à Rome, qui n'apprécierait cette merveille? Les infortunés touristes sont tellement gênés par ce qui a été écrit sur la ville Éternelle, qu'il leur est impossible de goûter une impression personnelle devant ce qui reste des Césars ou des papes. La science a tout dit, l'histoire a tout commenté; et puis n'est pas archéologue et savant qui veut. Il est encore plus facile d'être artiste et rêveur; heureusement, c'est moins ennuyeux. Je n'ai jamais essayé de rebâtir le Capitole ou le Forum. Je me promène parmi ces débris, m'entretenant dans une douce tristesse, trop souvent gêné par les hémistiches latins qui me reviennent en mémoire et par les larmes de Châteaubriand, les plus grandes larmes qui aient jamais été versées; mais il en a trop répandu : il a pleuré partout. Par bonheur, sa mélancolie a quelquefois des accords amusants. En visitant la villa Adriana, je trouvai dans mon Guide cette phrase : « L'auteur des *Martyrs* y rencontra un troupeau de porcs noirs et se plaignit de voir — *l'ancienne enceinte de l'élégance romaine livrée aux immondes animaux du fidèle Eumée.*

Nous n'avions pas même vu les hôtes dont parle Châ-

teaubriand. Un grand gars, qui dormait sur un tas de foin, s'était levé à notre approche, trébuchant, engourdi, fiévreux. Il était jeune, brun, assez énergique de traits, avec de la mollesse dans l'attitude; son corps, bien découplé, portait une veste et des culottes de velours vert, jauni par le temps; des genoux aux pieds, des guêtres de cuir recouvraient ses jambes, cuir écru, épais, éraillé. De gros souliers soutenaient ce garçon indolent et triste. De son geste paresseux, il nous montra cette triste campagne qui avait porté la fantaisie d'un empereur. « C'est ici, disait-il en tassant des mottes de terre sous son talon impatienté, c'est ici que fut le temple de Sérapis. Là étaient les bibliothèques latine et grecque, — et il nous montrait un petit bois d'oliviers ternes. — Voilà le temple de Vénus et de Diane, la vallée de Tempé, la caserne des Prétoriens, — et nous n'avions sous les yeux qu'un petit mur perdu dans des broussailles mortes, de maigres vignes et un coin où séchaient du millet et du maïs. — Le reste, ajouta-t-il en souriant amèrement, est au musée du Capitole et à Sainte-Marie-Majeure. Notre promenade ressemblait à la vision d'un fou. Ce reste, dont nous parlait notre guide, était tout. Il ne se trouvait aucun vestige pour nos regards: quelques murs tout au plus, et encore ils étaient abandonnés par la nature.

Toutes les ruines romaines ont été mises au pillage; à tout cela chacun a pris ce qui lui convenait: les barbares ont enlevé le fer, les papes le marbre; les antiquaires ont extrait des fouilles pas mal de places à l'Institut, des croix, des prix, des appointements. Les humbles promeneurs n'y trouvent plus à brouter que des rêves et des plaisanteries sinistres quelquefois; mais, au moins, partout, excepté peut-être à la villa Adriana, l'herbe, pleine de piété, fait aux débris un revêtement à sa manière et se substitue au marbre absent: on rencontre partout des poignées de verdure bien placées. La mère nature, qui

est panthéiste, passe avec son grand panier sous le bras, et dans les champs désolés verse des graminées et des touffes vertes sur les pierres dépouillées. Cérès, la vieille pauvresse, recueille les graines éparses pour semer quelques fleurs au milieu des restes de sa ville aimée, de sa campagne féconde autrefois, morose aujourd'hui.

Si les papes ont hérité de l'Olympe, si la Rome moderne a pillé la Rome ancienne, il faut avouer que les Romains se volaient aussi entre eux : le palais de Néron a fourni à Titus des matériaux pour ses thermes; Caracalla a ravagé la villa d'Adrien pour les siens. Aujourd'hui la mort règne dans ces solitudes, et cette phrase n'est pas aussi banale qu'on le croirait. Non-seulement les villas détruites, les villas païennes sont inhabitables et hantées tout au plus par des fantômes qui grelottent comme celui qui nous servit de guide à l'ancienne maison d'Adrien, mais encore les villas modernes, lieux de plaisance des cardinaux, palais, campagnes, toutes ces habitations sont fatales ; c'est le fruit plein de cendre. On peut y donner une fête, un soir, en passant, un éblouissement à la hâte, et puis partir, par exemple, comme si l'on fuyait une ville maudite, une demeure empestée.

Quoi de plus charmant que la villa Albani ? Uu palais plein de trésors, des galeries, des escaliers peuplés d'antiquités, un parc superbe fréquenté par la meilleure société païenne, par un monde de statues. Là on doit trouver des loisirs mélancoliques ; la grande poésie est là sur son théâtre : on s'y promène comme dans des Champs Élyséens; on y écoute des dialogues des morts, et après avoir vécu tout un jour avec les dieux et les déesses, on est éveillé le soir par l'*Angelus*, qui agite les cloches dans le lointain. Nécessairement, pour posséder une villa pareille, on est cardinal : on est chrétien et lettré ; on aime les bons livres et les beaux marbres ; on possède une vierge du Dominiquin et un buste d'Esope; en un

mot, on est Latin et Romain. Eh bien! non. La plupart du temps, parc et palais sont déserts, comme ces châteaux enchantés des féeries; les jets d'eau solitaires retombent dans leur bassin avec un bruit morne, comme sous l'empire d'un charme. La garde de la villa est confiée à deux ou trois serviteurs muets et avides qui ouvrent des portes disjointes, promènent les étrangers dans des salles sonores d'abandon, époussetant au passage les bustes moroses, les tableaux brunis, les statues éclopées, agitant leurs trousseaux de clefs dans ces solitudes qui ne connaissent que ce bruit, celui des pas et le son métallique d'un pourboire furtif que le visiteur jette au départ.

Ces haies de buis, encadrant des Hermès antiques, ont quelque chose de funéraire. Dans le jardin, les fleurs ne sont pas gaies, et les rares oiseaux qui y vivent n'y sont pas joyeux. La fièvre erre dans ces étendues; la nature y a le spleen, le grand spleen de Rome, le spleen d'azur.

Roma vorax hominum, domat ardua colla virorum,
Roma ferax febrium, necis est uberrima frugum.

La ruine est comme la pourriture, elle a ses miasmes.

Contemplez Rome par un beau soir, par un de ces couchants superbes qui font du ciel une fournaise vers laquelle les nuages accourent, comme de grosses mouches, pour se colorer au soleil et s'enivrer de flammes; voyez-la par une journée éclatante, sous un ciel implacable ruisselant de chaleur et de lumière; les deux aspects seront tristes; les deux villes seront mortes. Les ruines païennes désolent le grand jour; les coupoles des églises affligent la soirée; ombre et soleil, tout est mélancolique à Rome. J'y ai entendu des musiques militaires qui n'empêchaient pas le silence de régner, et la foule des rues ne peuple pas la solitude; le bruit et le mouvement n'y peuvent plus rien. Les habitants, les voyageurs, sont des mou-

cherons qui vivent et bourdonnent sur un cadavre. Les rues et les maisons ne tressaillent pas comme dans les villes vivantes, et la campagne romaine n'aime pas les éclats de rire. L'air n'est pas gai, et ses échos ne répètent pas les chansons : allez donc demander une réponse joyeuse à l'écho du tombeau de Cécilia Métella ? La nature a trop à se souvenir et la plaine est trop désolée. Le rêveur qui passe, respectueux et sympathique, est presque gênant. Les Romains d'aujourd'hui ressemblent à ces enfants des vieux jours dont on ne partage ni la gaieté, ni la jeunesse et qu'on supporte avec ennui : un vieillard, auquel le hasard envoie de ces jeunes fils, ne sait pas les aimer ; il demeure soucieux et pense toujours aux rejetons de sa puberté qui sont morts grands et beaux.

Cette ville de Rome fait penser que la terre a des ouragans plus terribles que ceux de la mer. L'Océan engloutit des vaisseaux, des flottes ; mais le sol absorbe des villes. Babylone, Ecbatanes, Ragès, Ninive, Carthage, où sont-elles ? où est Thèbes ? où sont Palmyre et Héliopolis ? Seraient-elles mieux noyées si elles avaient été bâties sur des îlots flottants ou des glaces incertaines ? Là où elles s'élevaient, règne le désert ; le sable est sec comme une terre qui a rendu au chaos ses éléments de vie ; les rochers nus sont brûlés par le soleil comme les ossements d'un cadavre et s'exfolient comme une escare là où il y a eu une blessure, comme une solfatare là où il y a eu un volcan. Ces affaissements de cités sont les vrais naufrages : les colonnes surnagent comme des mâts ; les ruines sont les radeaux de l'histoire.

A Rome, les monts sont à peine des collines et le fleuve n'est plus qu'un méchant ruisseau dont les rives se resserrent tous les jours. Le Temps a répandu tant de sabliers sur tout cela ! En vain la ville moderne vous appelle, la pensée appartient aux souvenirs enfouis. On rêve quand, tournant le dos à Saint-Jean-de-Latran, on suit dans la

campagne déserte les aqueducs interrompus enjambant l'horizon comme les anneaux tronçonnés de gigantesques serpents. En suivant la voie Appienne, on rencontre quelques reposoirs de ruines qui invitent à des dévotions païennes. Au delà du tombeau de Cécilia Metella, un banquier romain, Torlonia, fait exécuter des fouilles, et les débris sont religieusement dressés le long du chemin parmi des tessons de briques, des morceaux de mosaïques et des fragments de marbre. Cette évocation montre des tronçons de statues, des restes d'inscriptions, des moignons de colonnes, des fragments de bustes, grimaçant à la lumière, têtes de mort du monde de l'art. Nous avons erré avec bonheur dans ces ruines. Je me rappelais les jeux de l'enfance quand on cherche de petits coquillages dans les tas de sable, et je ramassais des débris anguleux, ronds, de mille formes, remplissant mes poches et mes mains, puis rejetant ce que j'avais pris pour recueillir autre chose. Le soleil dardait ses rayons avec violence. Les lézards fuyaient entre nos doigts; les sauterelles bondissaient devant nous, et je m'oubliais à guetter les lézards et les sauterelles. Ces fouilles sont nouvelles, et les broussailles n'ont pas encore eu le temps de surmonter les pierres. Un jour cela fera un mont Testacchio de marbre.

Torlonia, en faisant creuser tout le terrain qui lui appartient aux environs de Rome, obtiendrait une récolte de merveilles. Sur les routes on lit partout au-dessus des grandes portes des villas et des jardins : *Johannes Torlonia*, — *Orti Torlonia*. C'est le marquis de Carabas du pays. Marquis, il l'est, et de la Roma Vecchia encore. Il doit probablement ce titre aux soins qu'il met à retrouver la vieille ville.

Puisque l'on confère la noblesse aux antiquaires de bonne volonté, on pourrait bien nommer Pietro quelque chose, baron des catacombes, par exemple, ou chevalier du columbarium. Il possède un champ, *modus agri non*

ita magnus; quelques vignes serpentent dans quelques arbres et le soleil sourit à la maisonnette et au jardinet.

Cette villa de Pietro est située près du tombeau des Scipions. Une voiture nous y conduisit. Nous traversâmes des quartiers de Rome où des loques pendent aux fenêtres, confondues avec des herbes ; haillons sales, verdures maladives. Nous passons près du vicolo della madama Lucrezia, près de la via di S.-Giovanni decollato.

J'aime tout en voyage et surtout les niaiseries : les enseignes des boutiques me font comprendre bien des choses, et les noms des rues réveillent en moi beaucoup de souvenirs. Ces rêveries sont si douces que je ne puis que les souhaiter à ceux qui marchent.

Après avoir franchi la porte Latine, on côtoie de longs murs bâtis avec des débris de marbre, de porphyre, de briques, avec des cailloux et du péperin : on découvre par-ci par-là un morceau de sculpture détachée, quelques lettres frustes d'une inscription perdue ; le soleil fait éclater les parties brillantes, les pierres micacées de la muraille humble et orgueilleuse à la fois, sorte de manteau de gueux fait de lambeaux de pourpre et de serge, de soie et de bure. Le plâtre n'a pas étalé son glacis brutal sur cette mosaïque pleine de trous, et les lézards, qui y trouvent des niches, font étinceler de temps en temps une émeraude sur ce fond blanc.

Nous ne dirons rien du tombeau des Scipions. Je ferai remarquer pourtant qu'il faut une certaine force pour résister à la tentation. Je n'aurais qu'à ouvrir trois ou quatre livres qui ne seraient pas difficiles à trouver ; je ferais quelques recherches peu coûteuses : je vois d'ici les endroits à consulter, et au bout d'une heure de lecture je serais à même de me livrer à l'érudition la plus merveilleuse, la plus amusante peut-être. J'aurais des vers d'Ennius à citer, au besoin je pourrais raconter la vie de ce grand poëte que Virgile vola en l'injuriant ; de l'illustre

client je passerais aux patrons, sans oublier de donner, à propos de ces deux termes, un aperçu sur les mœurs. Une fois lancé dans les Scipions, l'histoire romaine m'appartiendrait : ils sont neuf ou dix qui ont rendu ce nom célèbre, un Barbatus, deux Africains, un Calvus, un Asiatique, je ne sais pas combien de Nasica, et je terminerais en commentant un de mes vieux thèmes d'écolier sur la continence d'un de ces héros.

Quand je lus sur la porte : *Sepulcra Scipionum*, je ne m'écriai pas comme Châteaubriand : Quelle Providence m'a conduit dans ce lieu? J'ai une émotion assez goguenarde qui se refuse à ces élans lyriques. En Grèce, je n'ai pas interpellé Léonidas, et devant le tombeau des Scipions, j'ai pensé aux barbarismes et aux solécismes que m'avaient coûtés ces respectables personnages. Mes rancunes d'enfant sont passées; il y a longtemps que j'ai pardonné à ces héros, et j'espère que leurs ombres ont été contentes de moi : je leur ai adressé la sainte prière qui est de toutes les religions et qu'on doit aux braves gens qui ont bien aimé et bien servi leur pays.

A quelques minutes de là, du même côté de la voie, un petit escalier en forme d'échelle est appliqué contre le mur. Les pierres sont un peu disjointes et les herbes les encombrent. Au haut, sur un palier extérieur, on se trouve devant une porte de bois, mal emmanchée et fermée par une serrure grossière dont la clef doit être monumentale.

Du haut du modeste perron, en face de l'entrée, on peut regarder dans un jardin, par-dessus le mur. Une vigne grimpe à un berceau de lattes et s'enroule aux piquets de bois blanc, dirigée par une main qu'on devine. C'est la même qui doit tailler les blocs de buis au coin des allées et entretenir les rares fleurs qui égayent les parterres nus.

On a rapproché quelques arbres pour obtenir un peu de verdure, mais on ne paraît pas y tenir beaucoup. Des

pins ouvrent leurs parasols de distance en distance et ombragent assez de sable pour que deux promeneurs s'y arrêtent debout.

La treille, tous les ans, fournit son contingent d'ombre et semble suffire aux soirées joyeuses du maître qui aime assez à retrouver, dans sa maison, la végétation légère et fugitive des cabarets pour abriter une gaieté de passage. Si le jardin est un peu brûlé par le soleil, le propriétaire s'y promène en chapeau de paille, et si quelque brune maîtresse vient lui rendre visite, son teint hâlé n'a rien à craindre ; les rayons s'émoussent sur ses cheveux noirs et luisants, retroussés à la hâte vers la nuque et transpercés d'une longue aiguille d'argent. Dans une rêverie violente elle y mêlera peut-être une fleur altérée qui se desséchera haletante sur ce front amoureux.

Notre caravane était nombreuse. Nous nous suspendîmes à un anneau de fer terminant une longue chaîne et un bruit de cloche se fit entendre très-loin, à l'autre extrémité du jardin. Un chien enroué répondit en aboyant et accourut jusqu'à la porte, grommelant et furieux. Au bout de deux ou trois minutes on vint ouvrir. Le gros chien, repoussé par un coup de pied de son maître, se tut et nous flaira l'un après l'autre pendant que nous entrions sous la treille.

Pietro lui-même était venu au-devant de nous. Nous vîmes un jeune et gros garçon, en manches de chemise, coiffé d'un large chapeau de paille. Sa lourde moustache blonde cache une bouche assez fine et la ruse relève un peu la béatitude de son œil bleu. Toute sa personne annonce un bon vivant, à l'abri des soucis et pourvu d'un très-suffisant bien-être. Il habite Rome et ne vient à sa campagne que pour y prendre un peu de repos ou y accompagner des étrangers.

Le jardin, sauf la partie qu'on découvre de l'extérieur, est un champ planté de légumes ou simplement en friche

comme le reste de la campagne environnante. Pietro est à la fois son fermier et son jardinier ; le travail qu'il peut faire est fait, le terrain qu'il lui est impossible de cultiver est abandonné ou, pour mieux dire, réservé aux excavations. Car Pietro est antiquaire en même temps que maraîcher ; il fait des plantations et des fouilles, il arrache des inscriptions et des plantes, il cueille des souvenirs et des fleurs et doit tirer profit des ruines comme des légumes. Il ressemble à ces propriétaires des environs de Paris, de la plaine de Châtillon, par exemple, qui exploitent le sol, dessus et dessous. Un peu de blé ou de luzerne croît à la surface, devoré par la poussière, et plus bas on creuse des caves profondes d'où sortent les monuments et les maisons. Le fonds à Rome est plus respectable, et, à part que ce n'est point de la pierre, mais bien du marbre, ce qui en vient porte un cachet deux fois sacré, comme appartenant au passé et à la tombe. Quand Paris aura subi les métamorphoses de Rome, il y aura dans ce temps-là un Pietro auquel sa famille aura laissé un petit champ sous lequel sera enfoui un morceau du Père-Lachaise. Chrétiens ou païens, ou autre chose, il se trouvera des habitants dans cette ville déchue; on plantera des choux à leur usage. Il se rencontrera aussi des voyageurs venus de loin, des Américains, ces Anglais de l'avenir, qui chercheront les traces d'une civilisation disparue, et l'éternel Pietro leur expliquera nos épitaphes, et les touristes s'attendriront sur nos formules de douleur : *Ci-gît... bon père... bon époux... attends-moi...* et autres balivernes menteuses. Quel grand peuple! diront-ils.

Un jour, nous dormirons alors sous le gazon
Quand cette aube de Dieu blanchira l'horizon!

Ces vers de V. Hugo m'ont souvent inspiré un rêve étrange. Je me figure que notre monde est disparu, que l'Europe n'est plus occupée par des peuples, mais par des

fantômes de races; le sang continental a perdu sa chaleur; ne trouvez-vous pas qu'il se refroidit déjà vers le midi? — Après des guerres, des invasions, des cataclysmes épouvantables, l'extrême civilisation en est arrivée à la barbarie, comme si le progrès n'était qu'un cercle vicieux. Les États appauvris ont vendu la France et l'Italie. D'immenses navires ont emporté au delà des mers tous nos tableaux, toutes nos statues, le génie de vingt siècles. Cette longue pirogue de sauvage, à laquelle on adaptera une machine, — il y a place pour les deux tambours à Panama, —devenue un svelte bateau à vapeur, cette Amérique enfin rencontrant en plein Océan le vaisseau du vieux monde, lourd comme un radeau, rasé comme un ponton, a opéré le transbordement avec la tranquillité du pirate. Horrible rêve! les femmes de Baltimore seront indignées de la beauté de la Vénus de Milo et gourmanderont l'équipage qui lui a cassé les bras en route. Les vierges de Raphaël et de Murillo passeront à l'État d'Isis et orneront les musées des très-riches commerçants de New-York qui auront divinisé quelque quaker en culottes et en redingote noires, un manitou en chapeau rond. Les bas-reliefs de l'Arc-de-Triomphe, plaqués contre les murailles d'une galerie publique, figureront comme les dernières apothéoses de la gloire militaire chez une nation vouée au bien-être pacifique. Les statues de nos grands capitaines paraîtront aussi grotesques que le Gog et le Magog qu'on voit à l'hôtel de ville de la cité de Londres. — L'art que nous aimons aura disparu. Le dernier poëte sera mort, et on élèvera des monuments aux ingénieurs. L'industrie régnera, mâchant dans ses rouages huileux toute l'intelligence humaine.

Oui, j'ai fait souvent cet horrible rêve. Voyez-vous d'ici chaque cité devenue un paquebot sinistre que l'on chargera de houille tous les matins, exhalant une lourde fumée qui sera son haleine? Entendez-vous les explosions

des villes aux poumons carbonisés, qui sauteront comme des mines? Ah! s'il est vrai que l'âme revive pour accomplir des migrations infinies, je souhaite dans mes incarnations d'être un paria au milieu de ces sociétés raisonnables et d'emporter dans mes existences futures l'amour des choses qui font ma joie en ce monde imparfait!

Mais revenons à Pietro, chez lequel nous sommes entrés et que j'ai quitté un peu brusquement pour un trop long voyage. Nous lui devions quelques compliments de bienvenue. Je vis aux premiers mots, — compliments sur son jardin, sur le bonheur de posséder un si charmant coin de terre, — que son amour-propre n'est pas là. Il fut médiocrement flatté. Il souriait d'un air important qui voulait dire : « Vous allez voir tout à l'heure! »

Il nous conduisit à sa maison, devant laquelle nous nous assîmes. Pietro entra, revint, rentra, comme vivement occupé par des préparatifs. On eût dit qu'il installait une collation ou quelque chose d'approchant dans une salle basse. Nous le laissions faire, et nous nous abandonnions sans réserve à son hospitalité. Pendant ses allées et ses venues, nous causions en regardant autour de nous. Quelle étrange solitude! La nature semblait avoir permis à ce brave garçon de s'installer chez elle et souriait presque devant cette présomption naïve d'un être qui pensait peupler ce désert avec une cabane et distraire une terre fatiguée de temples et de basiliques avec des plates-bandes et des touffes de buis. Nous comprendrons bien tout à l'heure qu'il n'y avait pas de quoi se fâcher et que sa conduite n'avait rien d'impie. Il traitait un cimetière païen à la façon catholique. Sur ce sol plein d'essences humaines, où le vent qui l'effleure soulève de légers nuages de cendre qui prennent le soir des formes d'ombres, il répandait des fleurs chrétiennes.

Pietro a tout ce qui constitue un gardien d'ossuaire,

l'insouciance qui se trahit par une santé particulière et une certaine prétention philosophique et savante, selon l'occasion. Les fossoyeurs d'*Hamlet* sont sceptiques et railleurs ; à la place de Pietro, ils eussent été comme lui, archéologues et pédants. Ils pesaient des crânes et remuaient des os ; os et crânes sont réduits en poussière chez Pietro ; il n'a plus que des inscriptions à commenter et des marbres à soupeser.

Enfin, notre hôte vint joyeusement à nous et marcha devant pour nous conduire à ses fouilles. En chemin, il déposa un panier rempli de verres sous une espèce de voûte de cave. Nous visitâmes d'abord une petite serre où, parmi des plantes choyées et grimpant aux murs, se lisent des inscriptions funéraires artistement rangées. Il déchiffra pour nous, en les suivant du doigt, plusieurs épitaphes. Il scandait le latin à la manière italienne et souriait de bonheur. C'est dans ces exhibitions qu'il a placé toute sa vanité. J'aime assez qu'on m'explique ce que je demande, mais je préfère errer pour mon compte en irrégulier. Je ne me rappelle pas quels mots abrégés ou perdus il a rétablis dans leur vrai sens ; j'en ai découvert deux qui ont suffi à mon attendrissement de voyageur. *Infanti dulcissimæ.*

Par un lourd escalier de pierre, nous descendîmes ensuite dans un columbarium. Pietro continua d'étaler son érudition. Je parcourus des yeux ces petites plaques de marbre où, en lettres noires et rouges, sont gravées des inscriptions de toute nature ; je dis de toute nature, parce que ce qui suit ne me paraît pas être suffisamment funèbre pour être inscrit au-dessus d'une urne : *Sex. Manlius Hilarius emit de P. Claudio philologo ollas duas.* Ce Claudius était un marchand de marmites, ou plutôt un marbrier funéraire qui se permettait une réclame sur un tombeau. Cela se fait encore ; à côté de : *Concession à perpétuité,* on lit souvent le nom du fabricant de tombes.

Je visitai avec un soin très-curieux les fourneaux qui contenaient les cendres. Plusieurs sont encore pleins, et le passant émiette une pincée d'os en songeant à toute la poésie qu'on pourrait citer à cette occasion, depuis le *Expende Annibalem* de Juvénal, jusqu'à

L'air reprend la fumée et la terre la cendre,

de V. Hugo. Je lus ceci sur une petite urne en forme de sablier : *Ne tangito, o mortalis! reverere manes deos.*

Quand Pietro eut dit ce qu'il savait, il remonta l'escalier ; il fallut bien le suivre. Après quelques pas faits dans le jardin, nous arrivâmes à un autre columbarium récemment découvert. On y travaille et rien n'est encore classé. Là, doivent errer, le soir, des ombres de musiciens. Une longue inscription commence ainsi : *Collegio symphoniacorum qui sacris publicis*, etc. ; puis une énumération de tout l'orchestre ; je n'en ai retenu qu'un nom : *M. Octavius, cymbalistes.* Plus loin, je vis l'épitaphe d'un banquier ou d'un orfévre, *argentarius*, puis celle d'un jardinier, *topiarius.*

Il nous restait encore un ossuaire à parcourir. Nous causions, et Pietro, enivré de joie, s'abandonnait à sa verve. Je hasardai un mot sur une vigne mélancolique près de laquelle nous passions. Notre hôte sourit. « Le pape est venu cette année visiter mes nouvelles fouilles, dit-il, et mon raisin a été malade ; l'an dernier il n'était pas venu, et ma récolte avait été superbe. » Encore un esprit fort. C'est le cas de s'écrier avec M. A. de Musset :

Dors-tu content, Voltaire?

Ce troisième columbarium est à peine découvert. Débris de marbre, de bas-reliefs, d'os, de lampes, sont là pêle-mêle. Les cendres sont mêlées à la terre ; tout est démantelé et dispersé ; c'est un fumier de ruines. Piétro, comme

un magicien joyeux, évoque toutes ces ombres et rassemble ces restes épars. Ce désordre lui apparaît comme un trésor de joie, comme une mine féconde en douces surprises, en travail plein d'intérêt.

Il nous ramena à sa maison, où se trouve, au premier étage, un musée composé de pierres gravées, de statuettes, de lampes verdies, de crânes même, de monnaies, de vases, etc. Un méchant esprit pourrait penser que cette chambre transformée en boutique est à l'usage des Anglais avides et généreux, qu'à mesure que Pietro remplace les objets qui s'en vont par d'autres plus ou moins apocryphes, et que ce musée étant une source de revenus, son fonds, riche en antiquités, lui permet, sans crainte de soupçon, de rassortir au dehors le petit magasin. Pietro aime trop ses vraies ruines pour en trafiquer. Si la mauvaise pensée qui m'est venue est juste, le calcul de notre hôte doit être respectable. Il gagne avec les étrangers confiants ce qu'il lui faut pour vivre et se livrer à des travaux improductifs, à part que Pietro a besoin de loisirs pour s'abandonner à des rêveries littéraires. C'est du moins ce qu'on suppose en voyant sur une table, comme oubliés par hasard, plusieurs bouquins de la plus pure latinité qui complètent parfaitement la mise en scène de cette modeste retraite. Nous fîmes force compliments sans le moindre achat. Cette conduite sage ne sembla pas trop mécontenter Pietro.

La maisonnette, percée de fenêtres bienheureuses, regarde Rome d'un côté, et de l'autre, la campagne silencieuse et triste. En descendant, je songeais aux livres de notre hôte, qu'il serait doux de lire, par un beau jour, à la croisée, au milieu du silence pensif. Je contemplais le propriétaire de cette demeure et, malgré toute ma bonne volonté, je ne lui trouvais pas une physionomie propre aux rêveries. Si je me trompe, que Dieu bénisse cette solitude *suburbaine!*

Ce n'est pas tout. Pietro nous attendait en bas et nous le suivîmes jusqu'à l'entrée de ce caveau où il avait déposé son panier de verres. Là, apparut un nouveau personnage. Grand, maigre, habillé de noir, râpé, sans apparence de linge, l'inconnu serra la main de notre guide. H. Heine a écrit une mélancolique ballade sur les dieux païens. S'il s'était trouvé en présence de cet étrange individu, il eût reconnu le *pasteur des ombres*, Charon croque-mort.

Nous arrivions à la porte des catacombes de Pietro qui nous distribua les verres, et nous entrâmes, d'une main tenant la coupe des libations, de l'autre une sorte de cierge conducteur. Comme un gardien scrupuleux, l'inconnu passa le dernier. Je vis alors — il marchait derrière moi — que sa cravate longue et crasseuse était retenue par une épingle de fer représentant une tête de mort : rien que cela ! Il est évident que notre compagnon était une divinité en disponibilité. Je le contemplai avec respect, me rappelant l'histoire de cet Anglais qui, dans un voyage en Grèce, saluait les statues et les bustes de Jupiter et des autres Olympiens. On lui demanda pourquoi : — « Que voulez-vous, répondit-il, ils ont régné longtemps en qualité de dieux. Je les vois malheureux aujourd'hui, mais, qui sait ? — les choses qui se passent sont si bizarres qu'il pourrait se faire qu'un jour ou l'autre on leur rendît leur puissance. Alors peut-être se rappelleraient-ils que j'ai été poli pour eux dans leur temps de disgrâce. » — Cet Anglais était un sage.

Après avoir franchi la lourde porte de bois, avant de pénétrer dans les sombres allées où les âmes des martyrs doivent venir pleurer quelquefois, Pietro prit une bouteille, mais une bouteille énorme, ventrue et rebondie, comme celle que caresse Sganarelle, dans le *Médecin malgré lui*, quand il chante :

Ah ! bouteille, ma mie !

Pietro versa une rasade en riant : l'inconnu lui-même vida son verre d'un air triste ; le vin fait oublier les peines. Cela fait, on entra joyeusement sous les voûtes creusées dans la pouzzolane. Pendant que je m'abandonnais à des rêveries banales, j'entendais devant moi des plaisanteries plus banales encore, ces lazzi ridicules que les lieux consacrés inspirent aux esprits médiocres. Ceux qui nous avaient amenés là dépensèrent leur verre de vin en sots éclats de rire. L'inconnu marchait silencieux dans ces corridors, comme un visiteur familier. Je fus sur le point d'entamer avec lui un dialogue à la manière de Lucien ; mais je craignis de l'humilier. Il doit avoir dépensé depuis longtemps la dernière obole que la dernière ombre lui paya pour son passage. Je me demandai à quoi il pouvait penser. Je me rappelai que H. Heine l'a vu déguisé en petit marchand hollandais. Je devais me tromper ; pourtant, c'était bien lui. Hoffmann ou Dickens à ma place auraient su la vérité.

Au bout d'une demi-heure nous remontâmes vers le grand jour. La bouteille fut encore fêtée, l'étranger vida deux fois son verre. Il souffrait évidemment. Un sentiment de pitié me suggéra une idée étrange ; je voulais boire à sa santé. Mais Pietro venait de ramasser les verres et la bouteille était replacée dans son coin. Combien les mouvements sympathiques et charitables sont contrariés souvent par des accidents vulgaires ! Je partis, je serrai la main de Pietro, je n'oubliai personne ; lui seul, ce mélancolique personnage qui m'attirait et m'intéressait, n'a rien eu de moi, pas même un salut.

Nous rentrâmes à Rome. Sur la route un cabriolet rattrapa notre voiture. Pietro conduisait ; l'inconnu se trouvait à côté de lui. On se salua ; l'étranger ne nous reconnut pas. Je suis certain qu'il avait deviné mes réflexions et entendu ma pensée.

Je revis deux fois encore ce morne individu : un di-

manche, au bord du Tibre, mêlé à des bateliers qui jouaient à la *morra*, et quelques jours plus tard au musée du Vatican, en contemplation devant l'Apollon du Belvédère, ce Brummel du nu. Si cet homme n'est pas un dieu déchu, un Chodruc-Duclos olympien, c'est un espion vulgaire. Rien ne ressemble plus à un rêveur qu'un agent de police. Le sbire sinistre vit encore, comme au moyen âge, comme dans les drames romantiques : seulement Homodei râpé et crasseux, avec quelque chose de papelard, paraît plus sombre aujourd'hui qu'autrefois.

Grand pays que cette Italie ! Les villes sont mortes, la nature y est toujours imposante. L'ardeur humaine y est fatiguée ; le pittoresque de la vie y demeure encore. Bénissons cette terre que Dieu tient en réserve avec intention. L'industrie peut difficilement y poser les rails de ses chemins de fer et y faire souffler ses machines dont les exhalaisons gâteraient ce beau ciel. Tout s'y montre rebelle au progrès. C'est là que se réfugiera peut-être la colonie des paresseux intelligents.

Nous sommes à une époque où tout ce qui se produit est admirable et désolant. Jusqu'à ce jour l'idée avait dominé le fait et l'esprit pouvait deviner où allait le monde. Désormais l'avenir est voué à la matière. La science envahit tout et dompte les obstacles. Si la raison l'emporte absolument, la terre ne sera pas très-amusante dans quelques siècles, et l'homme, à la rigueur, pourra être supprimé, quand le globe sera gouverné par une chaudière. Supposons un mécanisme universel qui aura tout remplacé ; tout sera prévu, méthodique. De perfectionnement en perfectionnement, on fera si bien que les rouages iront se simplifiant de jour en jour ; un engrenage commandera tous les autres et tout sera réduit à un bouton à pousser pour faire marcher la machine. Ce jour-là, si on a eu le bon esprit de détruire les hommes à mesure qu'ils devenaient inutiles, il restera un seul être, le Mécanicien

suprême, le Génie par excellence, celui qui possédera le secret des secrets, le mot de Dieu, et celui-là n'aura plus qu'une chose à faire : pousser le bouton d'une main et se brûler la cervelle de l'autre.

FIN.

Paris. — Imprimerie Morris et Cᵉ, rue Amelot, 64.



